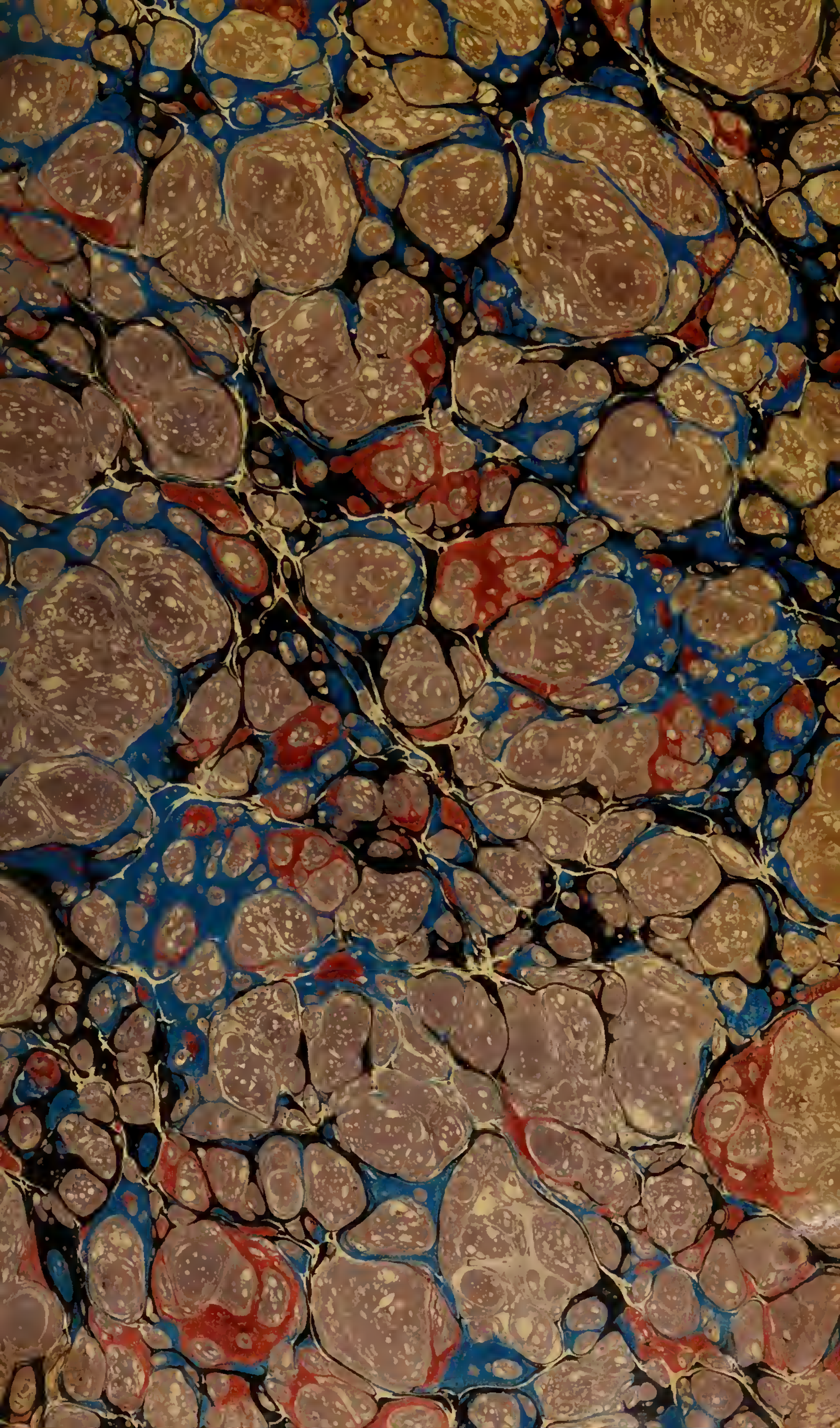



LIBRIS A KUHNHOLTZ



[Ed by Félix Poletin
with 'Notice historique' by him]

ÉLECTRICITÉ
ANIMALE.



ÉLECTRICITÉ ANIMALE,

PROUVÉE par la découverte des phénomènes physiques et moraux de la Catalepsie hystérique, et de ses variétés; et par les bons effets de l'Electricité artificielle dans le traitement de ces maladies;

PAR M. PETETIN, père, D. M.,

Président honoraire et perpétuel de la Société de Médecine de Lyon, Membre ordinaire de l'Académie des Sciences, et de la Société d'Agriculture de la même Ville; Associé correspondant des Sociétés de Médecine de Grenoble, Nîmes, Aix-la-Chapelle; ancien Inspecteur des Hôpitaux civils et militaires des 6.e et 18.e divisions de l'armée du Rhin; Membre du Conseil général du département du Rhône, et Commissaire pour le Gouvernement près le Jury d'instruction de l'Ecole vétérinaire impériale du département du Rhône.

A PARIS,

Chez { BRUNOT-LABBE, Libraire, quai des Augustins, n.° 33;
GAUTIER et BRETIN, Libr.es, rue St-Thomas du Louvre.

A LYON,

Chez REYMANN et C.e, Libraires, rue St-Dominique, n.° 63.

1808.

Quemadmodùm etiam homo quidam exterior conspicitur partibus sensui obviis compaginatus, ità procul dubio et interior est quidem homo, è debitâ spirituum serie et quasi fabrica constans, solo rationis lumine contemplandus.

SYDENH. Dissert. Epist. pag. 261.



AUX MÉDECINS

Présens et à venir;

SALUT.

UNE découverte dans l'art que vous exercez, et qui a échappé à tous les siècles, vous appartient de droit, afin de la réduire à sa juste valeur, l'étendre et la perfectionner. Celle sur laquelle j'appelle votre attention est de la plus haute importance pour l'intérêt de l'humanité et les progrès de la médecine. Que le titre de mon Livre

ne vous le fasse pas rejeter ; les phénomènes inouis qu'il renferme ne sont pas un prétexte de les nier, mais de ne point laisser échapper l'occasion de les vérifier ; je vous mets sur la voie.

Je sais que depuis la publication de mon premier Mémoire, quelques médecins, d'une réputation distinguée, ont observé plusieurs de ces phénomènes, et gardé le silence (1). Ceux qui leur succé-

(1) La catalepsie traitée à Montpellier par le célèbre professeur M. *Fouquet*, a fait trop de bruit dans cette ville par les différens phénomènes qu'elle a présentés, et qui ont été obtenus en répétant les expériences consignées dans mon premier Mémoire, pour qu'on puisse les révoquer en doute ; et le professeur, M. *Dumas*, qui marche sur les

deront, auront sans doute plus de courage ; en leur donnant l'au-

---

pas de *Haller*, n'a pas hésité de publier des idées sur les modifications que le principe vital peut faire éprouver à certains organes afin de leur faire remplacer ceux des sens. Si M. *Fouquet* eût écrit au lieu de se contenter de parler, il eût contribué à confirmer ma découverte. Il existe encore, dans la ville de Montélimar, une demoiselle attaquée de la même espèce de maladie, et dont les phénomènes n'ont été bien connus du médecin auquel elle était confiée, que lorsqu'il a eu connaissance de mon premier cahier de l'*Electricité animale.* Le docteur *Castin* aurait sans doute publié tous ces faits, s'il n'avait été foudroyé par un coup de tonnerre lorsqu'il allait voir cette malade. M. *Ricato*, praticien recommandable, de Saint-Etienne, m'écrivit, l'année dernière, qu'il ne conservait plus aucun doute sur le transport des sens à l'épigastre, à l'extrémité des doigts et des orteils, dans la catalepsie hystérique, depuis que son ami intime, auquel il avait envoyé mon premier cahier de l'*Electricité animale*, avait vérifié toutes mes expériences sur une demoiselle attaquée de cette maladie : et il m'a invité à entrer en correspondance avec lui. Le mauvais état de ma santé s'y

thenticité qu'ils méritent, ils feront triompher la vérité, et m'honoreront de quelques regrets.

---

est opposé ; et il faut espérer que ce médecin, qui exerce son art depuis quarante ans avec la plus grande distinction, publiera ses observations.

AVERTISSEMENT.

Lorsque je publiai mon Mémoire sur la découverte des phénomènes physiques et moraux que voile la Catalepsie hystérique, et qui en sont des accidens inséparables, je regrettai sincèrement d'en manifester la connaissance dans un temps où tous les esprits étaient occupés du *Magnétisme animal* et de ses effets merveilleux : il m'était facile de prévoir qu'on les confondrait avec ceux des *Crisiaques;* qu'on assimilerait mon Ouvrage aux écrits nombreux de *Mesmer* et de ses disciples ; qu'il subirait le même sort, et tomberait dans l'oubli. L'événement n'a que trop justifié mes craintes à cet égard ; mais l'intérêt de l'humanité, celui de la vérité, me commandent un nouvel effort pour rappeler l'attention sur les faits qui y sont contenus.

Je ne veux pas m'inscrire contre le rapport des Savans qui ont frondé le

magnétisme, ni le critiquer dans tout ce qu'il présente de faible, encore moins prendre la défense de cette singulière pratique, en faisant ressortir quelques avantages qu'on pourrait en retirer dans des circonstances difficiles, où l'art de guérir a besoin de nouvelles lumières pour être dirigé vers un but utile. Je me contenterai de rappeler ici ce que j'en ai dit : *que le magnétisme produit la catalepsie, et plus fréquemment le somnambulisme, qui n'en est qu'une variété ; que les Crisiaques doivent nécessairement offrir tous les phénomènes dont le hasard m'a procuré la découverte dans l'une et l'autre maladie, sans en excepter les prédictions étonnantes qu'elles font pour elles-mêmes ou pour ceux avec lesquels on les met en communication*, etc....

Si ces phénomènes paraissent franchir les bornes dans lesquelles la nature humaine semble être circonscrite, lorsque les sens externe et interne sont dans un équilibre parfait ; connaît-on assez bien tous ses efforts, toutes ses ressources,

pour nier qu'elle puisse les étendre quand cet équilibre vient à se rompre? et n'est-ce pas à l'observateur attentif à étudier ses nouveaux mouvemens et les effets extraordinaires qui en résultent, par les modifications qu'elle fait subir aux organes qui les produisent ?

Depuis des siècles, on avait découvert que la perte d'un sens donnait plus d'activité aux autres : cette loi de l'économie animale n'est-elle donc applicable qu'au sens extérieur; et la sympathie qui en lie les organes avec ceux du sens intérieur, n'appelait-elle pas les Médecins à interroger celui-ci, quand les fonctions de l'autre se trouvaient suspendues ?

C'est parce que j'ai observé les effets surprenans de cette loi, dans sa plus grande latitude, que je me suis obstiné à questionner la nature dans tous les cas extraordinaires qu'elle m'a présentés ; et mes tentatives n'ont pas été infructueuses, puisque j'ai découvert quatre variétés de catalepsie, dans lesquelles les sens éteints dans leurs propres foyers, sont encore

transportés à l'épigastre, à l'extrémité des doigts et des orteils.

J'aurais pu séparer ces variétés de la maladie principale dont elles dérivent ; mais en la publiant de nouveau avec toutes les circonstances qui en ont accompagné la découverte, on jugera mieux de mon embarras, de mes tentatives, des soins que j'ai pris pour maîtriser mon imagination et me garantir de toute imposture, dans un temps où le charlatanisme de quelques *Crisiaques* en imposait à des magnétiseurs crédules, et appelait le doute sur tous les phénomènes de cette espèce.

Si l'incrédulité eût épargné mon Mémoire, si l'on eût pénétré les motifs qui l'ont dicté, ma découverte aurait retenti depuis long-temps dans une école célèbre de Médecine ; mais il fallait que les Médecins aux soins desquels ma dernière malade fut confiée, employassent les moyens que j'avais indiqués pour reconnaître les phénomènes que j'ai décrits, tels qu'elle me les a présentés dans

une variété de catalepsie dont elle était attaquée depuis trois ans, et dont, après sept mois de traitement inutile de leur part, elle a été guérie en peu de temps, et sous ma direction, par l'électricité.

Je croyais, d'après les données que la nature m'a offertes, et mes expériences sur le caractère particulier du fluide subtil qui développe en nous le mouvement et le sentiment, pouvoir jeter quelques nouveaux traits de lumière sur les maladies nerveuses et leur traitement; mais elles dépendent de tant de causes et de principes si variés, elles se masquent sous tant de formes différentes, qu'il m'a été impossible de les assujettir à une méthode générale. J'ai préféré de m'en tenir à la description des espèces les plus rares et de leurs accidens extraordinaires, à des suppositions sur les causes qui les produisent, et les indications que l'on peut en tirer pour les combattre avec quelques succès; à recommander enfin l'électricité artificielle comme le moyen le plus puissant et le plus sûr pour rétablir

l'équilibre entre le sens interne et le sens externe, lorsque l'aberration du fluide moteur ne dépend d'aucune altération essentielle ou profonde dans le cerveau et les nerfs.

P. S. Un événement imprévu, qui m'avait obligé de suspendre l'impression du second et du troisième Cahier, contenant les variétés de la catalepsie et leur traitement par l'électricité artificielle, ne subsistant plus, je les publie avec des notes sur les faits les plus intéressans.

Cet événement imprévu était une malade très-recommandable, attaquée depuis quatre ans d'une catalepsie par vive passion de l'ame, compliquée d'*opisthotonos*, exaspérée par des émétiques, des purgatifs, des anthelmintiques, des bains chauds, et dont les phénomènes ont échappé aux différens Médecins qui ont dirigé son traitement. J'ai été assez heureux pour introduire chez cette malade deux Médecins, dont l'un s'est déjà fait connaître par des ouvrages intéressans, la *Médecine éclairée par l'observa-*

tion et l'ouverture des corps, et tout récemment par un *Essai physiologique* sur la sensibilité, ouvrages accueillis par toutes les Sociétés savantes; c'est M. *Prost*: l'autre est son ami intime, M. *Ginet*, qui marchera sur ses traces, et sera compté un jour parmi les bienfaiteurs de l'humanité, et les Médecins dignes de ce nom. Ils ont recueilli auprès de cette femme intéressante, qu'ils ont suivie pendant plus d'un an avec un zèle infatigable, malgré l'éloignement du lieu qu'elle habite et le mauvais temps, un volume de phénomènes tant physiques que moraux, qu'ils ont eu soin de constater par des expériences répétées avec toutes les précautions imaginables. J'en ferai connaître les plus surprenans, et l'on jugera que j'ai usé des plus grands ménagemens pour faire passer avec moins de défiance dans l'esprit de mes lecteurs ceux qui me sont propres.

On ne cesse de me répéter que des faits aussi extraordinaires demanderaient, pour inspirer de la confiance, une attes-

tation en forme d'une grande partie de mes confrères. Je ne dissimulerai pas qu'il répugne à mon caractère, que je crois bien connu de tout le monde, de produire des attestations qui jusqu'ici n'ont été employées que par des charlatans intéressés à séduire l'opinion publique. Mais l'amour de la vérité l'emporte sur l'amour-propre, et me fait changer de résolution. Ainsi l'on trouvera dans le cours de cet ouvrage des expériences faites par plusieurs de mes collègues, qui m'ont permis de les nommer, et sur le témoignage desquels l'incrédulité n'oserait élever aucun soupçon.

Mon but, en publiant d'aussi grands phénomènes, est d'avertir les Médecins d'employer les moyens que je propose pour les confirmer, lorsqu'après des convulsions violentes, ils verront les personnes qui en sont affectées tomber sans mouvement, sans sentiment, sans connaissance, ou devenir somnambules ; et de compter sur l'efficacité de la méthode que je propose pour les guérir.

NOTICE

HISTORIQUE

Sur la VIE et les OUVRAGES

DE J.-H.-DÉSIRÉ PETETIN,

Docteur en Médecine, Président perpétuel de la Société de Médecine de Lyon, Membre résidant de l'Académie de la même ville, etc.

AVIS.

Quelques Notes étant un peu longues, on les a réunies à la fin de cette Notice; elles sont distinguées des autres par les lettres *a*, *b*, et suivantes.

NOTICE

HISTORIQUE

Sur la Vie et les Ouvrages de J.-H.-Désiré Petetin, Docteur en Médecine, Président perpétuel de la Société de Médecine de Lyon, Membre résidant de l'Académie de la même ville, etc.

Il est plus d'un genre de gloire, plus d'une manière d'aller au temple de l'immortalité. On peut, disciple et ſavori des Muses, remporter les palmes de l'éloquence, de la poésie, des beaux arts, et acquérir une gloire qui illustra toujours le siècle où l'on vécut. On peut, cultivant les sciences avec succès, et rival des *Képler* et des *Newton*, dévoiler les causes du magnifique et brillant spectacle de la nature, exposer les ressorts cachés de ses majestueux, de ses pompeux phénomènes, et immortaliser ainsi son nom,

On peut, disciple et ſavori de Mars, ſixer dans les combats la victoire, frapper et étonner les esprits par des actions éclatantes, par de brillans succès. Ah!... laissons à d'autres le soin de célébrer une gloire qui coûte souvent beaucoup trop de sang et de larmes....

Mais recueillons et révérons, avec le sage, les actions, les vertus de l'homme modeste et sensible, qui consacra ses jours à consoler l'humanité, à soulager ses maux, et ses veilles à en étudier, à en méditer les moyens. C'est à ces titres que le docteur *Petetin* mérite nos regrets, nos hommages, et doit ſixer notre attention. Les monumens, les ouvrages des hommes sont périssables comme eux, a dit un philosophe (Sénèque); mais ce que nous avons aimé et révéré d'un sage, ne doit point mourir avec lui; son nom lui survit dans tous les cœurs, et se conservera à jamais dans les ſastes des vertus.

Jacques-Henri-Désiré PETETIN naquit à Lons-le-Saunier, petite ville de la Franche-Comté, en 1744, de Hubert-Désiré Petetin, Ingénieur dans la même ville, et de Marie-Louise Champonot son épouse.

Le jeune Désiré reçut de la nature les plus grandes dispositions, sa mémoire, entr'autres, était des plus heureuses. Très-souvent il lui suffisait d'entendre trois ou quatre fois la lecture de ses leçons, que lui faisait sa sœur pendant qu'il se livrait à de petits travaux d'adresse, (comme d'empailler des oiseaux,) pour qu'il fût en état de les bien réciter au collége de la même ville, où il faisait ses premières études.

(1) Une circonstance, quelques années après, lui offrit l'occasion de faire briller cette faculté qu'il possédait à un degré éminent : il faisait alors sa physique au séminaire de St. Irenée de Lyon, à l'âge de

(1) Des détails, recueillis ici en petit nombre, ne paraîtront point déplacés et minutieux, parce qu'ils donnent une idée des rares dispositions que le docteur Petetin manifesta dès sa plus tendre enfance, et qui lui firent terminer promptement et avec beaucoup de distinction ses études. Nous trouvons des détails bien plus minutieux dans nos meilleurs Auteurs d'éloges historiques, tels que *Fontenelle*, *Thomas*, *d'Alembert*, *etc.* Nous nous bornerons à citer, pour preuve de notre assertion, l'éloge historique de *Boerhaave*, par *Fontenelle*, ce savant aimable, auquel l'Angleterre ne peut opposer aucun orateur qui ait aussi dignement loué le grand *Newton*.

treize ans. A l'ouverture des cours, le Directeur du collége fut curieux de savoir quel était celui de ses pensionnaires qui avait le plus de mémoire, et à quel degré il possédait une faculté aussi précieuse, quoiqu'elle ne soit pas la plus nécessaire. Il les fit rassembler et leur lut une quarantaine de vers: après la troisième lecture, le jeune homme fut seul en état de réciter la tirade; ce qu'il fit au grand étonnement du Directeur et de tous ses condisciples.

A une mémoire aussi prodigieuse, le jeune pensionnaire joignait une grande justesse de jugement, une imagination brillante, une profondeur de raisonnement fort au-dessus de son âge, une sagacité rare pour saisir les difficultés qui se présentaient dans le cours de ses études, une attention infatigable, et, ce qu'on trouve rarement dans ceux qui possèdent une réunion de qualités aussi étonnante, beaucoup de modestie, d'urbanité et de douceur envers ses condisciples.

Ses professeurs charmés de voir, dans un âge aussi tendre, tant d'aptitude aux sciences même les plus relevées et les plus abstraites, et des qualités si aimables, ajoutèrent à son nom une épithète flatteuse, parce qu'elle était

donnée par des personnes éclairées, c'est celle de *chéri de Dieu et des hommes.*

Les études du jeune Désiré étant terminées à l'âge de quatorze ans, et ses parens le consacrant à l'état ecclésiastique, l'envoyèrent à Besançon pour y étudier la théologie. Une méprise trompa leur attente en en faisant un médecin. Le jeune homme croyant entrer dans une salle où l'on professait la théologie, entra dans une autre où le docteur *Grognot* professait la médecine, et dont la porte était à l'opposite de celle de la première. La leçon qu'il entendit lui plut tellement, qu'elle décida sa vocation. Il renonça à une étude ténébreuse qui multiplie les difficultés et les doutes en voulant les lever (*a*), pour se livrer à celle d'un art fondé sur la nature, le plus sublime et le plus intéressant par l'importance et l'utilité de son objet, par l'étendue et la variété des connaissances qu'il exige, et surtout, par l'avantage inappréciable d'indiquer les moyens propres à conserver les hommes en santé, à calmer leurs souffrances, à accélérer, à assurer la guérison de leurs maladies, à les arracher à la mort (1).

(1) Le médecin philosophe, a dit *Hippocrate*, est,

Ses progrès dans cette nouvelle carrière ; furent rapides. Après avoir étudié pendant deux ans dans cette ville, il vint terminer ses études et perfectionner ses connaissances à l'école de Montpellier, la première alors de l'Europe, et s'y faire recevoir Docteur. Il en prit le bonnet à l'âge de vingt ans.

Un trait de prudence et de sagacité signala son début dans la pratique de son art. Il était à peine de retour dans le sein de sa famille, qu'une épidémie qui ravageait un canton de

---

en quelque sorte semblable à la Divinité. Il n'existe pas une grande différence entre la philosophie et la médecine ; car toutes les qualités qu'exige la première doivent se trouver dans la pratique de la seconde, savoir : le mépris des richesses, la modération, la modestie, la décence, la bonté, la douceur, l'affabilité, la propreté, la gravité, la prudence, la réflexion, le jugement, le savoir, l'éloignement de toute superstition, mais la conviction profonde de la toute-puissance de la Divinité. = *Medicus enim philosophus est deo æqualis. Neque enim sapientiam inter et Medicinam multa est differentia. Nam quæ ad sapientiam requiruntur, in medicinâ insunt omnia : argenti contemptio, pudor, verecundia, modestia in vestitu, lenitas, occursatio, mundities, existimatio, judicium, doctrina, alienitas à superstitione sed præeminentia divina.* (*De decenti ornatu*, *Cornaro*, n.° 5. —*De decenti habitu*, *Foësius*, sect. 1, page 25.)

la Bresse limitrophe de la Franche-Comté, attaqua un Seigneur qui avait été son camarade d'étude : celui-ci le fit appeler. Notre Docteur, volant au secours de son ami, ne tarda pas à se présenter à la porte du château. Le curé du village, qui en faisait les honneurs pendant la maladie de son Seigneur, fut effrayé de la grande jeunesse du Docteur, trembla pour son malade, et crut voir la Parque venir trancher le fil de ses jours. Le jeune médecin se fit d'abord conduire chez la plupart des habitans du lieu atteints de l'épidémie, pour en connaître le caractère ; il traita ensuite son ami et le guérit.

La ville de Tournus en Bourgogne, fut celle où il commença à exercer son art. Sa réputation naissante engagea cette ville, en 1765, à se l'attacher. Il en fut pensionné jusqu'à ce que sa destinée le plaçât sur un plus grand théâtre. Il touchait à sa trentième année, lorsque, cédant aux pressantes invitations de M. *de Vergennes* et de ses amis, il se décida à quitter des lieux où, pendant huit ans, il avait été l'ami et le bienfaiteur de tous les êtres souffrans et malheureux, et vint pratiquer à Lyon. Il se fit bientôt

agréger au collége des médecins de cette ville, et y fit des cours selon l'usage. La manière distinguée avec laquelle il soutint ses actes publics, fixa sur lui les regards, et lui mérita, lui acquit la bienveillance d'une grande partie de ses collégues, sur-tout du médecin *Vitet*. Celui-ci, charmé des rares dispositions du jeune Docteur, qui n'avait pas encore une bibliothèque bien étendue, le pria de disposer de la sienne. Le même amour de leur art, un désir également vif de l'étendre et de le perfectionner, le même éloignement pour les vaines hypothèses qui se sont si souvent opposées à ses progrès, un sentiment également profond de la nécessité de la médecine hippocratique ou de la médecine d'observation, rapprochèrent ces deux médecins, et les portèrent à rédiger et à publier de concert un Journal sur les maladies régnantes à Lyon.

Examens critiques, vues saines, judicieuses, raisonnées, sur les causes déterminantes essentielles des maladies; leurs descriptions faites d'après nature, leurs traits caractéristiques habilement saisis et bien tracés, tous ceux qui pouvaient surcharger ou obscurcir leurs tableaux soigneusement

écartés. Prescriptions, non de formules monstrueusement compliquées et prodiguées par le charlatanisme, l'ignorance et la routine ; mais traitement simple, méthodique, le plus propre à favoriser la marche, les efforts de la nature, ou la production des phénomènes qui préparent, décident et terminent les crises heureuses. Juste appréciation des vertus des médicamens, fondée sur l'expérience et l'observation. Découverte de quelques nouvelles vertus médicamenteuses, telles que la propriété qu'ont les feuilles et les tiges de saponaire, de combattre les affections rhumatismales avec plus de succès qu'aucune autre substance connue, et celle qu'ont les feuilles et les tiges de frêne, de combattre avantageusement les affections scrophuleuses (1) : tels étaient les principaux caractères de ces feuilles hebdomadaires ; caractères qui faisaient de leur collection un précieux traité de médecine pratique.

Leur but dans la rédaction de ce Journal,

(1) De ces deux découvertes, fruit d'efforts constans pour augmenter les ressources de l'art, la première est due au docteur *Vitet*, et la seconde au docteur *Petetin*.

était de prévenir les pernicieux effets de l'ignorance, de l'empirisme et de la routine : leurs espérances ne furent pas trompées. Il excita, il est vrai, les clameurs de l'envie et de l'ignorance ; les *émétiseurs*, les *charlatans*, les *polypharmaques* et les *Purgons* ne leur pardonnèrent pas d'avoir décrié les méthodes empiriques, purgatives, et l'administration des médicamens compliqués ; ils en imposèrent quelque temps au peuple par leur nombre. Mais lorsque *Perrache* eut détourné le cours du Rhône pour agrandir la cité et se donner un terrain, les effluves ou les miasmes délétères, produits par les marécages (qui en résultèrent) et le remuement des terres, ayant donné naissance à une épidémie de fièvres pernicieuses qui sévit d'une manière cruelle sur la population du sud de la cité ; tous les malades qu'ils traitèrent, et qu'ils traitèrent par des émétiques et des purgatifs, succombèrent ; presque tous ceux au contraire qui s'adressèrent aux Auteurs du Journal, furent arrachés à la mort. Le triomphe des vrais médecins fut complet, et les médicastres sentirent la nécessité de rectifier, de réformer leur pratique.

Le célèbre *Tissot* de Lausanne, alors Pro-

fesseur à l'université de Pavie, étant venu à Lyon, s'empressa d'aller voir le docteur Petetin (son collégue était alors à Paris), et le supplia, ce fut son expression, de continuer ce Journal, lui protestant qu'il le regardait comme le meilleur traité de médecine pratique qu'il eût lu jusqu'alors; qu'il l'avait souvent pris pour en faire la base, le texte de ses leçons qui n'en étaient que le développement, le commentaire.

Ces deux médecins s'étant témoigné une estime réciproque, les maladies nerveuses et leur traitement ayant été en partie le sujet de leur entretien; le médecin de Lyon fit part à celui de Lausanne des doutes, sur le système de *Franklin*, qu'avait fait naître dans son esprit le succès égal ou les effets identiques qu'il avait obtenus de l'électricité *positive* et de la *négative* dans le traitement de quelques-unes de ces affections; répéta en sa présence quelques expériences qui lui sont propres et qui sapent les fondemens de ce système, comme de décharger la bouteille de Leyde sans établir de communication entre ses deux surfaces. Ces expériences le remplirent d'étonnement et d'admiration. Notre auteur méditait alors sa nouvelle théorie de

l'électricité, elle parut en l'an 10 ou 1802, sous le titre de *nouveau mécanisme de l'électricité, fondé sur les lois de l'équilibre et du mouvement, démontré par des expériences qui renversent le système de l'électricité positive et négative, etc.*

Il expose dans l'introduction placée à la tête de cet ouvrage, les motifs qui l'ont déterminé à faire de nouvelles recherches sur l'électricité *positive* de l'abbé *Nollet* et du docteur *Franklin*, et sur l'électricité *négative* de ce dernier. Il présente des expériences qui prouvent que ces deux espèces d'électricité n'existent pas dans le sens de leurs auteurs; il invite à les répéter avec soin et à leur donner la plus grande attention, avant de passer à l'étude de sa nouvelle théorie, qui tend à établir cette grande vérité que lui a présentée l'observation, savoir : qu'un corps électrisé n'a ni plus ni moins que sa quantité naturelle de fluide électrique : que l'électricité *négative* n'est que la force réagissante de la nature qui tend à rappeler au repos le fluide électrique mis en mouvement dans les corps.

Notre auteur conclut de ses expériences : que l'électricité consiste essentiellement dans

la réunion de deux forces opposées développées dans le même fluide ; qu'elles s'excitent et se soutiennent l'une l'autre avant de se détruire, sont soumises aux lois du mouvement, et sont susceptibles de se communiquer au fluide électrique des autres corps.

Son traité comprend l'exposition des principes de ces deux forces dans le verre et la résine. Il fait connaître les causes de l'attraction, de la répulsion, et par conséquent la direction de ces deux forces. Il explique la formation des centres d'*action* et de *réaction*, soit dans les corps électrisans, soit dans les corps électrisés. Il fait connaître en quoi consiste le point lumineux, l'aigrette, l'étincelle et la détonation. Il détermine l'action et les vrais effets des pointes. Il offre une nouvelle analyse de la bouteille de Leyde, en mettant sous les yeux des pièces de comparaison qui dévoilent tout ce qui se passe entre ses deux surfaces. Il y démontre l'existence des deux forces opposées, le mécanisme de leur action et des nouveaux phénomènes qu'il est parvenu à lui faire produire. Comme tout est lié dans la nature, et qu'un fait physique en amène un autre, cette théorie de l'électricité répand un nouveau

jour sur l'action et les effets de l'aimant, qui ont les plus grands rapports avec ceux produits par l'action du fluide électrique (1); elle présente leurs points de ressemblance bien plus frappans que ceux de leur opposition; elle peut frayer la route à de plus grandes découvertes dans cette autre branche importante de la physique. Ce Traité est terminé par une Observation raisonnée sur la manie, dont la guérison atteste la grande influence ou l'utilité de l'électricité dans le traitement des maladies nerveuses.

Si quelques-uns des principes sur lesquels il est fondé, ne paraissaient pas à tous les lecteurs absolument démontrés, ils ont du moins l'avantage de n'être pas, comme ceux

(1) Voyez les belles expériences d'*Æpinus*, de *Wilson*, de *Franklin*, de *Dalibard*, de *Van-Swinden*, de *Cavallo*, de M. *Coulomb*, *etc.* On savait déjà que la foudre, en frappant un navire, a plusieurs fois changé la direction des pôles de l'aiguille aimantée; qu'elle peut même communiquer la vertu magnétique aux corps qui n'en sont point encore pourvus. Voyez *Franklin*, tome 1, pag. 84, 85, 86, 166 et 167, etc. — Républ. des lett. tome 1, pag. 63. — Trans. phil. ann. 1748. — Merc. franç. fév. 1750. — *Priestley*, hist. de l'élect. tome 2, pag. 205.

sur

sur lesquels *Franklin* a fondé son système ; sans cesse en opposition avec les lois de l'équilibre et du mouvement, et ils expliquent facilement tous les phénomènes électriques connus. Il est seulement à regretter que son auteur se soit servi des expressions *de force centrifuge*, *de rayons centrifuges*, *de force centripète*, *de rayons centripètes*, parce que, d'après ses expériences, la vîtesse avec laquelle les rayons électriques s'échappent d'un corps électrisé par le verre, étant différente de celle avec laquelle ils s'échappent d'un corps électrisé par la résine, ce n'est pas une raison pour donner aux premiers le nom *de rayons centrifuges*, et celui *de rayons centripètes* aux seconds, puisque leur direction est la même. Et de plus, deux boules, dont l'une a l'électricité vitrée, et l'autre la résineuse, étant près l'une de l'autre, un rayon qui est centrifuge pour l'une, est centripète pour l'autre, et réciproquement. Au reste, c'est une légère tache, qui ne diminue en rien le mérite essentiel de l'ouvrage.

Notre auteur a publié, l'année suivante, sa Théorie du galvanisme. *Volta* avait déjà démontré par les expériences les plus lumi-

neuses, les rapports des phénomènes électriques avec les galvaniques, et l'identité des deux fluides qui les produisent (1). Une expérience faite par notre auteur sur la bouteille de Leyde, comparée avec la commotion que l'on reçoit de la colonne galvanique, fut pour lui une preuve de plus en faveur de cette identité, que MM. *Herman*, *De Luc*, *Aldini*, et d'autres physiciens ont confirmée depuis, par de nouvelles observations (2). Il combat, par une expérience qui lui est propre, la fausse assertion que l'on a avancée pour la nier, savoir; que les métaux oxidés transmettent le fluide galvanique et ne transmettent pas l'électrique. Il conclut, après avoir observé les rapports essentiels entre les effets des deux appareils

---

(1) Voyez dans le Bulletin de la Société philomatique, 1.er nivôse an 10, l'exposition abrégée des principales expériences répétées par M. *Volta*, en présence des commissaires de l'Institut national. — Voyez aussi le rapport fait à l'Institut, le 11 frimaire an 10, sur les expériences de M. *Volta*.

(2) Voyez Traité élémentaire sur le fluide électrico-galvanique, par J. A. *De Luc*, tome 2, pag. 183 et suiv. = Essai théorique et expérim. sur le galvanisme, etc., par. J. *Aldini*, tome 1, pag. 68 et suiv.

électrique et galvanique, et dirigé ses recherches sur les moyens de découvrir la cause de l'électricité spontanée de la colonne, que les disques de zinc ne s'électrisent point en mettant à contribution les disques de cuivre, mais qu'il s'établit entr'eux des courans de fluide électrique; sans que leur quantité naturelle en souffre; que les *centres d'action* qui se forment dans les disques en contact, sont, à quelques modifications près, les mêmes que ceux qui existent dans les surfaces de la bouteille de Leyde. On voit, d'après cet apperçu, que sa Théorie du galvanisme étant essentiellement liée à celle du nouveau mécanisme de l'électricité, le mérite de ce second Ouvrage est une suite nécessaire de celui du premier.

Notre Auteur a donné, avant et après leur impression (1), plusieurs dissertations ou

---

(1) Ces deux Ouvrages sont encore peu connus, parce que le docteur *Petetin* ambitionnant peu la célébrité, en a négligé les moyens. L'engageant un jour à les faire annoncer par la voie des journaux, il nous a observé « que, s'ils étaient mauvais, il était inutile » qu'ils le fussent; et que s'ils étaient bons, le temps » les ferait assez connaître ». Cela est vrai; mais la vérité livrée à ses propres forces, ne reste que trop

Mémoires sur des cas de maladies rares et curieux, et sur des sujets scientifiques intéressans. Les uns ont été insérés dans les actes et dans le journal de la Société de médecine de Lyon, dont il a été président perpétuel; les autres ont été lus à l'Académie de la même ville, dont il a été membre. On retrouve dans tous cette finesse de tact, cette sagacité, cette expérience et cette justesse de jugement qui caractérisent le grand praticien. Nous regrettons que les bornes de cette Notice ne nous permettent pas d'en donner l'analyse; nous noterons seulement dix Manuscrits que nous avons sous les yeux (1). Le 1.er a pour titre : *Considérations*

---

long-temps inconnue, jusqu'à ce qu'elle triomphe enfin des erreurs audacieuses qui n'étouffent que trop souvent sa voix.

(1) Si les bornes de cette Notice ne nous permettent pas de donner l'analyse de ces Mémoires, nous donnons du moins les titres de ceux que nous avons en manuscrit, parce qu'ils peuvent intéresser les lecteurs, et les porter à lire ces Mémoires dans les actes et dans le Journal de la Société de médecine, dans lesquels ils ont été, comme nous l'avons dit, insérés en grande partie. Nous aurions, par la même raison, indiqué tous les mémoires de l'Auteur qui sont dans cette collection;

sur l'action de l'air pour la production des constitutions annuelles, et sur celles de l'an 8 et de l'an 9 en particulier. Le 2.e, *Observations sur quelques abus dans le service de santé des hôpitaux militaires.* Le 3.e, *Observations sur l'usage de l'eau minérale de Guillon, dans le traitement de la gale.* Notre Auteur a composé ces Mémoires pendant son inspection des hôpitaux militaires. Le 4.e, *Observations sur une affection hypocondriaque, à la suite d'une maladie inflammatoire de longue durée, et de l'abus des plaisirs.* Le 5.e, *Ophtalmie fébrile.* Le 6.e, *Observations sur une fièvre catarrhale compliquée d'une affection nerveuse, terminée le vingt-sixième jour par la mort; avec ouverture du cadavre pour en reconnaître les causes.* Le 7.e, *Observations sur les effets de l'électricité dans le traitement de la catalepsie, du tétanos et de l'asthme convulsif, symptômes de l'affection hystérique essentielle.* Ce Mémoire est presque entièrement fondu dans l'Ouvrage à la tête duquel notre Notice est

---

mais étant à la campagne, après avoir essuyé une maladie assez longue et grave, nous ne pouvons le faire, n'ayant pas cette collection sous les yeux.

placée. Le 8.ᵉ, *Obstruction volumineuse de la matrice et des ovaires, guérie par l'eau à la glace, la glace pilée, mêlée avec du sucre, et l'abstinence de tout autre aliment.* Le 9.ᵉ, *Vues générales sur la ville de Lyon, les qualités de l'air et des eaux; le caractère et le tempérament de ses habitans: les maladies propres à quelques classes d'ouvriers; celles qu'y produisent les différentes saisons, et leur traitement.* Ce Mémoire a été lu par l'auteur à l'Athénée de Lyon, en 1801, et communiqué à la Société de médecine en 1805. Il y observe avec raison que le Rhône fournirait aux habitans de Lyon la boisson la plus salubre, s'ils en faisaient usage, l'eau de leurs puits étant presque toujours altérée par différens sels terreux, et par les substances animales en putréfaction qui transsudent des fosses d'aisance, au voisinage desquelles ils sont communément situés, excepté certains puits près du Rhône, creusés dans des terres sablonneuses, anciennement transportées par ce fleuve. Des analyses récemment faites et publiées par différens pharmaciens de Lyon, confirment les observations de l'Auteur. Le Rhône, impétueux dans son cours, possède encore le précieux

avantage de produire un courant d'air qui se fait sentir dans plusieurs rues, et concourt avec celui qui est produit par la Saône, à entretenir la salubrité dans une ville dont les rues sont très-étroites, et qui est, par une de ses montagnes, jusqu'à un certain point, à l'abri des vents de l'ouest, et de ceux du nord par l'autre. Le Lyonnais est en général (1), selon l'Auteur, sanguin-pituiteux; il supporte le travail avec constance; il penche plus du côté de la lenteur que de celui de la vivacité; cependant il ne répugne pas aux exercices violens, pourvu qu'ils soient de peu de durée. Ses sens ne sont pas faciles à émouvoir; l'amour ou l'appât de l'argent ont besoin de l'aiguillonner. Il est humain, simple, crédule; il ne devient rusé que par l'effet du commerce. L'intérêt anime plus son imagination pour les arts, que l'amour de la gloire pour les ouvrages de littérature. Les femmes, moins robustes, ont plus de vivacité que les

---

(1) Notre auteur dit *en général*, les exceptions sont en effet très-nombreuses; Lyon, depuis son antique origine, a toujours produit de grands hommes, qui se sont rendus célèbres dans les arts, les sciences et la littérature.

hommes; elles ont de l'embonpoint, de la fraîcheur, des graces; elles réussissent dans les talens agréables et les ouvrages de goût. La bienfaisance, qui est une vertu dans les hommes, cesse d'en être une chez elles, tant elle leur est naturelle. Une vie trop sédentaire, une nourriture peut-être trop abondante, l'abus des végétaux, des fruits, des suereries, une boisson entièrement aqueuse, les disposent de bonne heure à la *leuchorée*. Les femmes y sont plus sujettes que les vierges, et les riches plus que les pauvres, surtout depuis qu'elles ont adopté la mode de se vêtir légèrement sous un ciel qui n'est pas celui de la Grèce. Cette *leuchorée* est probablement la cause qui les dispose plus aux maladies chroniques qu'aux aiguës; car il est prouvé par l'observation que les premières en font périr un plus grand nombre. Le 10.e Mémoire a pour objet un problème électrique à résoudre. Voici quel est ce problème: *Soient deux balles de moëlle de sureau, électrisées négativement, et suspendues à trois pieds* (1) *au-dessus de la boule d'un conduc-*

(1) On sent que cette mesure n'est point de rigueur; elle dépend du volume du conducteur et de la force du plateau.

teur. Après quelques révolutions du plateau sur son axe, les balles se rapprochent et se touchent : si on les transporte hors l'atmosphère du conducteur, elles ne donnent plus aucun signe d'électricité. Le même effet n'a pas lieu lorsque les balles ne sont suspendues qu'à un demi-pied du conducteur ; elles conservent leur électricité négative. On demande la cause de ces deux phénomènes. Notre Auteur affirme avec raison, que l'on ne peut résoudre ce problème avec les principes de la théorie du *plus* et du *moins*. Et en effet, dira-t-on avec le docteur *Franklin*, qu'une portion du fluide électrique surabondant du conducteur, est attiré par les balles, pénètre dans leurs pores ; qu'elles se rapprochent insensiblement à mesure qu'il y entre ; qu'elles se touchent tout-à-fait lorsqu'elles ont repris le fluide qui leur avait été enlevé ? Mais ces mêmes balles devraient se rapprocher plus promptement lorsqu'elles ne sont suspendues qu'à un demi-pied du conducteur, puisque son fluide électrique est plus dense et a moins d'espace à parcourir pour arriver jusqu'à elles ; cependant, quelque nombreux que soient les tours du plateau, elles restent électrisées négativement. Ce problème ne peut donc se résoudre par la théorie du docteur *Franklin*.

Les fluides vitré et résineux, imaginés par MM. *Symmere* et *Coulomb* pour rendre raison de tous les phénomènes électriques, sont aussi insuffisans; car on ne voit pas dans ce système la cause qui empêche les balles de ressaisir le fluide vitré qui leur manque, et de se neutraliser lorsqu'elles ne sont qu'à un demi-pied du conducteur.

Après avoir prouvé l'impossibilité de résoudre ce problème à l'aide des théories les plus généralement reçues, notre Auteur en donne la solution à l'aide de la sienne. Nous ne donnons pas cette solution, parce qu'elle exige la connaissance de sa théorie, que nous ne pouvons supposer à nos lecteurs, et sans laquelle cependant, nous ne pourrions être entendus ou compris.

Le dernier Ouvrage que le docteur *Petetin* a composé, est celui à la tête duquel nous plaçons cette Notice historique. Peu d'ouvrages offrent autant d'intérêt, et les fastes de la médecine n'offrent rien d'aussi étonnant. Il ouvre un vaste champ aux conjectures des physiologistes et des physiciens. L'Auteur y donne le tableau ou la description de la catalepsie hystérique essentielle, et de quatre de ses variétés, dans lesquelles les sens sont

transportés à l'épigastre, à l'extrémité des doigts et des orteils. Il y expose ses conjectures sur les causes de cette maladie et de ses variétés, sur celles du transport des sens, sur la nouvelle manière dont les impressions sont transmises au *sensorium commune*. Il donne un aperçu sur l'attraction et la répulsion électrique animale, et les causes de ces phénomènes. Il termine par indiquer le traitement de la catalepsie hystérique et de ses variétés, recommandant l'électricité artificielle comme le moyen le plus puissant et le plus sûr pour rétablir l'équilibre entre les sens internes et les externes, lorsque l'aberration du fluide moteur ne dépend d'aucune altération essentielle ou profonde dans le cerveau et les nerfs.

La suspension plus ou moins complète et générale du sentiment, et toutes les facultés intellectuelles prodigieusement exaltées dans cette maladie ; la faculté qu'ont les cataleptiques de conserver les attitudes qu'on leur donne, de voir, à l'aide de leur nouveau sens de la vue, à travers les corps opaques, à des distances incalculables, et tout leur intérieur ou tout leur appareil organique et celui des autres ; la faculté, disons-nous,

quont les cataleptiques de voir leurs organes et ceux des personnes qui sont auprès d'elles, d'en apercevoir le jeu ou les mouvemens, les lésions ou les maladies, et d'indiquer, dans plusieurs cas, les moyens propres à y rémédier; la faculté qu'elles ont de prédire pour elles-mêmes et pour les personnes qui sont auprès d'elles, ou à des distances plus ou moins grandes (1), et qui ont la même maladie ou une autre maladie d'accès: la faculté qu'elles ont de prédire le moment de la terminaison de l'accès dans lequel elles sont, celui de l'invasion des accès à venir, et celui de leur terminaison; la faculté qu'elles ont enfin de lire dans la pensée de ceux qui les approchent; la propriété qu'ont de décider un ou plusieurs accès de cette maladie, quelques moyens physiques ou moraux, comme le

(1) On sait que les deux filles domestiques dont parle *Sauvages*, séparées de plusieurs maisons, se prédisaient mutuellement, trois ou quatre jours d'avance, leurs paroxismes hystériques et les accidens dont ils seraient accompagnés. *Verum singularia phænomena exhibuerunt, quæ vulgò obsessioni tribuuntur. Scilicet diversis domibus sejunctæ altera alterius nec non sua accidentia suos que paroxysmos præsagiebat ante quatriduum triduum ve.* (*Nosol. method.* tome 4, pag. 398.)

magnétisme (*b*) : tous ces faits ou phénomènes, [dont une partie seulement a été observée et consignée dans les recueils des actes de plusieurs sociétés savantes (1), dans les ouvrages de *Galien* (2), de *Forestus* (3), de *Tulpius* (4), de *Henricus-ab-Heer* (5), de *Zacutus Lusitanus* (6), de *Jacotius* (7), de *Wepfer* (8), de *N. Pison* (9), de *Fernel* (10), de *Sennert* (11), de *Boerhaave* (12), de *Van-Swieten* (13), de *Hoffmann* (14), de *Sauva-*

---

(1) Voyez hist. de l'acad. royale des sciences, ann. 1702, 1738, 1742, pag. 409. = Transactions philosophiques, n.° 437, p. 49. = Mémoires de l'académ. d'Upsal, ann. 1742, p. 41. = Actes des curieux de la Nature, decur. 2, ann. 1, obs. 1, par *Jean-Michel Fehr*. = Act. medic. Berol. dec. 1, vol. 11, p. 62. = A. N. C. dec. 3, ann. 3, obs. 61, et vol. 1, obs. 250. = Journal de méd. tome 6, p. 41; juillet 1756. = Journ. de Trévoux, 1711, p. 331, et 1714, p. 1669.

(2) *Comment. in lib.* 1, *Prorrhetic. cap.* 56. (3) Lib. 10, obs. 41 et 42, p. 369. (4) *Observ. medic. lib.* 1, *cap.* 21, 22. (5) *Observ. medic.* lib. 1, obs. 3. (6) *Lib.* 1, *histor.* 42. (7) *In coacas*, *pag.* 68. (8) *De morb. capit. obs.* 66, 121, 122-3-4-5-6. (9) *De morb. cognosc.* et *cur.* lib. 1, cap. 10, 13. (10) *Path. lib.* 5, *cap.* 2, *pag.* 70. (11) *In praxi*, *pag.* 598, *vel. oper.* tome 5, pag. 153. (12) *Praxis medica*, aph. 1040, 1043, etc. tome 4, pag. 524. (13) *In* §. 1036 et suiv. *Aphor. Boerh. comment.* t. 3, pag. 311 et suiv. (14) *Medic. ration. systemat. t.* 4,

ges (15), de *Dehaen* (16), de *Tissot* (17) et de plusieurs autres médecins (18),] nous donnent l'explication des prophéties, des oracles chez les anciens (*c*), de plusieurs mi-

---

pars. 3, *sect.* 1, *cap.* 4. (15) *Nosolog. method.* t. 3, pag. 414 et suiv. (16) *Ratio medendi pars.* 4, *cap.* 5, §. 3. (17) Maladie des nerfs, tome 3, part. 1, ch. 21.

(18) Tels que *Scoliagraphus*, ad caput 9, l. 1. *Hollerii* de morbis intern. = *Cœlius Aurelianus*, acut. lib. 11, cap. 10. = *Vedelius* de catalep. rariss. affect. = *Marcellus Donatus*, hist. med. mirab. lib. 11, cap. 1, pag. 91 et suiv. = *Lambacius*, commentar. biblioth. cæsar. t. 2, p. 688. = *Schenckius*, obs. med. lib. 1, obs. 115. = *Platerus*, lib. 1, p. 18. = *Dolæus*, Encyclop. med. = *Ballou*, consilia medica, lib. 2, hist. 1, pag. 53. = *Herfelt*, tr. philos. homin. pag. 183. = *St. Augustin*, de civitate dei, lib. 14, c. 23 et 24. = *Regius in craanen*, lib. 1. = *J. Raimond*, lib. 1, cent. 1. = *Fonseca*, lib. 2, consult. = *Borelli*, cap. 11, hist. 54. = *Marco-Marci*, philos. rest. = *AEtius*, tetrabibl. 11, serm. 2, cap. 4. = *Dodonée*, encyclop. medic. lib. 1, ch. 8. = *Benedictus*, de curat. morb. lib. 1, cap. 26. = *Preisinger*, de morb. capit. 2, art. 7, p. 47. = *Cullen*, apoplexia catalept. = *Rondelet*, method. curand. morb. lib. 1, c. 20. = *Lazerme*, de morb. capit. cap. 15. = *Marx*, de spasmis, §. 61. = *Paullinus*, cent. 4, observ. 38. = *Planque*, Biblioth. de med. tome 3, p. 270 et suiv. = *Bonet*, mercur. compilat. p. 102, etc.

racles opérés chez différentes sectes religieuses (*d*), et de tout ce que les prétendus possédés, comme les religieuses de Loudun, ont pu offrir d'étonnant chez les modernes (*e*).

Ce que ces faits paraissent avoir d'impossible, n'est pas une raison pour les nier. Des faits ne paraissent souvent impossibles que relativement à l'état de nos connaissances. Ainsi, par exemple, les lois de l'attraction des corps célestes, découvertes et soumises au calcul, ainsi que les révolutions; les pertubations, les volumes, les masses, les distances des comètes et des planètes qui composent notre système planétaire. L'invention de la chambre obscure, celle des différens polemoscopes, télescopes, microscopes, des lunettes achromatiques et autres espèces de lunettes, par l'application des lois de l'optique mieux connues. La découverte des propriétés étonnantes de l'aiguille aimantée, de la poudre à canon et de la pompe à feu. L'invention de l'imprimerie, des paratonnerres, des aérostats (1), de la chimie pneumatique;

(1) Si les auteurs des deux immortelles découvertes de l'électricité et des aérostats, par exemple, se fussent contentés de les annoncer sans les montrer, et que l'un eût dit: « Hommes, écoutez-moi; j'ai le pou-

celle du cyanomètre de *Saussure*, des différentes espèces de baromètres, de thermomètres, d'hygromètres, d'eudiomètres, de queynomètres, d'anéomètres, d'atmidomètres, de manomètres, d'udiomètres, d'électromètres, et autres espèces d'instrumens météorologiques, par l'application des lois du calorique, de la statique, de l'hydrostatique, de l'électricité, de la chimie, découvertes ou mieux connues. La découverte de la circulation du sang (1), ou du moins des

---

» voir d'attirer la foudre du ciel, je puis la forcer à » tomber sur le point de la terre qu'il me plaît de » choisir, et en garantir les édifices; » et que l'autre se fût écrié : « Hommes qui rampez, apprenez qu'avec » un réchaud sous mes pieds et quelques aunes de toile, » je puis m'élever, avec de très-grands fardeaux, au » plus haut des airs : » de bonne foi, n'aurait-on pas, sans attendre les expériences, proposé amicalement de mettre les inventeurs aux petites maisons ?

(1) Cette découverte a été entrevue, comme on sait, par l'infortuné *Servet;* touchée de plus près, s'il est permis de s'exprimer ainsi, par *Varole* et par *Colombus;* exposée avec exactitude, et même assez en détail, relativement au cœur et aux gros vaisseaux, par *Césalpin ;* mais sa démonstration est due aux travaux de *Harvée*, à qui la gloire en reste exclusivement aujourd'hui. Voyez *G. Harvei*, *de circul. sang. et exercit. de generat. animal.*

faits

faits qui l'établissent ; celle d'une organisation admirable dans les insectes, que les anciens regardoient comme des êtres méprisables et produits par la pourriture ou la décomposition des corps. Les phénomènes étonnans (s'ils sont réels) de combustions humaines spontanées, par lesquelles des corps vivans ont été brusquement décomposés et réduits en cendres (1). La découverte du fluide électrique et des effets étonnans qu'on peut lui faire produire en imitant plusieurs météores, comme la grêle, la forme (rayonnée-exagone) des cristaux de la neige, le feu St. Elme, la chute et tous les effets de la foudre. La découverte du

---

(1) *Rolli* a donné une collection de faits semblables, dont un des plus extraordinaires est le fait célèbre de la combustion de la comtesse *Bandi de Cezenne*, dont tout le corps, à l'exception de la main droite, fut brûlé par une flamme qui sortit d'elle-même. Il y a plusieurs années que les papiers français ont fait mention d'un accident analogue arrivé en Normandie, et on a recueilli depuis beaucoup de faits de cette espèce. Voyez une dissertation de *Dupont : De spontaneis incendiis corporis humani*, soutenue à Leyde en 1763, et l'encyclop. art. *Chaleurs*, de l'illustre *Venel*.

fluide galvanique et des effets non moins étonnans qu'on peut lui faire produire, en ranimant les restes de la vitalité dans la tête et les parties du tronc des animaux et des hommes qui ont été récemment décapités, en excitant dans ces parties, à l'aide de ce puissant stimulus, les forces sensitives, et par elles les motrices, de manière à leur faire rendre des expressions de sentimens d'effroi, de fureur, de colère, etc., à produire des grimaces horribles sur la face, et des mouvemens effrayans dans tout le corps (1). Les diverses fonctions importantes que remplissent, dans l'économie générale du monde,

---

(1) Voyez *Aldini*, ouvr. cit. tom. 1, pag. 98, 121 et suiv. tom. 2, pag. 58 et suiv. = Le rapport présenté à la classe des sciences exactes de l'académie de Turin, le 27 thermidor an 10, concernant les expériences galvaniques, faites les 22 et 26 du même mois, sur la tête et le tronc de trois hommes, peu de temps après leur décapitation. = Le rapport approuvé par la classe des sciences physiques et mathématiques de l'institut national, le 21 vendémiaire an 11, sur le travail et les observations de M. *Aldini*, concernant le galvanisme. = Le résumé de M. *William Nicholson*, concernant les dernières expériences galvaniques faites à Londres par le professeur *Aldini*.

les fluides électrique et galvanique ; l'influence spéciale que paraît avoir le premier pour la production des météores, et celle que paraît avoir le second (par son action prolongée et soutenue) pour modifier l'organisation intime du globe, pour décomposer l'eau en contact avec des combustibles, et donner en même temps naissance à des dégagemens de gaz, à des oxides, à des acides, et par suite à des sels de toute espèce (1), etc. L'action de ces deux fluides dans le traitement de plusieurs espèces de maladies (*f*). La décomposition de presque toutes les substances, que les anciens regardaient comme des élémens ou comme indécomposables, telles que l'air, l'eau, les sels neutres, les acides, les alkalis, etc. Telles sont quelques-unes des

---

(1) On sait que *Bergman* séparait, à l'aide de l'étincelle électrique, l'acide aérien (ou oxigène) de l'air atmosphérique, et que d'autres chimistes ont obtenu de semblables résultats, sur d'autres substances, en employant le même moyen. L'électricité a beaucoup d'activité pour unir ou séparer les particules des corps ; mais le fluide galvanique peut, par son action prolongée et soutenue, produire des effets chimiques beaucoup plus considérables. Voyez la Statique chimique de M. *Berthollet*. Paris, 1803, t. 1, p. 363.

découvertes qui sont le fruit du hasard, du temps, des efforts de l'esprit humain, et que les anciens auraient jugées impossibles.

Un fait ne doit être jugé impossible que lorsqu'il est en opposition avec les lois d'une classe de faits ou de phénomènes, dont la nature est bien connue (1). Ainsi, par exemple, les phénomènes produits par la pesanteur ou la tendance qu'ont les corps vers le centre de la terre, tels que l'élévation et la chute de l'eau, comme nous les voyons dans les jets-d'eau et les cascades; son mouvement vers la mer, comme on le voit dans les fleuves et les rivières; la chute de la pluie, de la grèle, des pierres volcaniques, des fruits qui tombent de leurs arbres; tant de machines dont le mouvement est produit par la pesanteur, telles que les horloges, les tourne-

---

(1) Voyez *Bacon*, cogitationes de rerum naturâ. = *Newton*, princip. mathem. = *Locke*, essai philosoph. sur l'entend. hum. = *Sgravesande*, logic. = *Wolf*, logic. philos. = *Mariotte*, essai de logique. = *Hume*, essais sur l'entend. hum. = *Baker*, réflex. sur les scienc. = *Reid*, recherches sur l'entend. hum. = *Sauvages*, class. morb. prolegom. = *Duhamel*, de ment. human. = *Gorini*, antropolog. = *Condillac*, art de penser, etc.

broches, les sabliers des anciens, les moulins qui sont mus par la chute de l'eau; l'élévation de ce liquide dans les pompes aspirantes : tous ces phénomènes ayant une nature bien connue, puisqu'ils sont tous produits par la loi de la pesanteur, comme nous venons de le dire, (par l'effet de laquelle tous les corps tendent à se porter vers le centre de la terre, et forment en physique une classe de phénomènes fort étendue;) des phénomènes d'une nature opposée ne peuvent avoir lieu : ainsi une pierre ne peut s'élever d'elle-même dans les airs, parce qu'elle est soumise à la loi de la pesanteur, qui tend au contraire à la rapprocher du centre de la terre, parce que ce phénomène serait, comme on voit, en opposition avec ceux de la classe dont nous venons de parler. Il en est de même en géométrie : un triangle, par exemple, étant une espèce de figure dont l'essence ou la nature est d'avoir trois angles et trois côtés, il est impossible qu'il puisse exister un triangle qui ait plus ou moins de trois triangles et de trois côtés. — En arithmétique, les nombres *un* et *trois* ayant chacun leur essence ou leur nature bien déterminée, *un* ne peut être *un* et *trois* en même temps, et le

nombre *trois* ne peut être, de même, *trois* et *un* en même temps, parce que chacun de ces deux nombres aurait, dans le même temps, deux essences ou deux natures, il serait ce qu'il est, et cependant dans le même moment il ne le serait pas, il serait toute autre chose; ce qui est, comme on voit, tout à fait absurde. Dire cependant, comme on l'a fait, que cela peut être, c'est dire qu'il peut faire jour et nuit en même temps ou dans le même moment, ce qui est tout à fait absurde et ridicule.

Il suffit donc, pour qu'un fait soit possible, qu'il ne soit en opposition avec les lois d'aucune classe de faits ou de phénomènes dont la nature est bien connue. Tel est le caractère des phénomènes étonnans que présente la catalepsie-hystérique essentielle et ses variétés. Et d'abord le nouveau sens de la vue chez les cataleptiques, n'est réellement pas en opposition avec les lois par lesquelles les personnes en santé perçoivent les images des objets, puisque les premieres ne voient qu'à l'aide du fluide électrique (1);

(1) La faculté bien constatée qu'ont les somnambules de voir dans l'obscurité, et que connaissait

cela est si vrai, que les corps *per se électriques* ou *idio-électriques diaphanes*, comme le verre, leur interceptent les images des objets, ce qui n'a pas lieu pour le sens ordinaire de la vue, puisque, comme tout le monde sait, on voit très-bien à travers ces corps. Il en est de même des autres sens chez les cataleptiques; elles ne reçoivent les différentes sensations que par l'intermède ou l'action du fluide électrique, puisque les corps *per se électriques* ou *idio-électriques*, comme la soie non colorée, la cire, le verre, les résines, etc. leur interceptent l'impression ou l'action des objets extérieurs, et font cesser les sensations qu'ils leur font éprouver. Ainsi

---

Aristote lui-même, (*de gen. anim.. lib.* 5,) suppose ce mode de vision ou est une preuve du nouveau sens des cataleptiques; puisqu'en admettant même que le sens de la vue ne fût pas perdu dans l'accès du somnambulisme, et que les yeux ne fussent pas fermés comme ils le sont presque toujours, le défaut de lumière, qui n'empêche pas les somnambules de voir très-bien, dans l'obscurité la plus profonde, les objets les plus petits, d'écrire comme le faisaient, par exemple, les fameux somnambules, dont parlent *Muratori*, (*della forza*, *della fantasia*,) *Henricus ab heerz* (*observat. medic.*), ne permet pas de supposer que les somnambules puissent voir par les lois ordinaires de la vision.

la manière dont les cataleptiques reçoivent les différentes sensations, leur étant particulière, et n'ayant rien de commun, rien qui soit en opposition avec les lois par lesquelles les gens sains perçoivent ces mêmes sensations, ni avec celles d'aucune classe de phénomènes connus, on ne peut nier les nouveaux sens des cataleptiques. Quant à la faculté qu'elles ont de connaître assez souvent leurs propres maladies, et celles des personnes qui sont auprès d'elles ou à des distances plus ou moins grandes; de prédire pour elles-mêmes et pour les personnes qui ont la même maladie ou une autre maladie d'accès, le moment de la terminaison de l'accès dans lequel elles sont, celui de l'invasion des accès à venir, et celui de leur terminaison; elle est une suite de celle qu'elles ont de voir tout leur intérieur, leurs organes et ceux des personnes qui sont auprès d'elles; d'en apercevoir le jeu, les lésions ou les maladies, et d'en calculer tous les mouvemens avec une prodigieuse sagacité. Ces faits n'étant en opposition avec la nature d'aucun autre fait connu, ne peuvent être contestés par cela même qu'ils étonnent l'imagination. On peut en dire autant de la faculté qu'ont

les cataleptiques de lire dans la pensée des personnes qui les approchent.

Indépendamment des preuves de raisonnement, plusieurs autres considérations tendent à prouver la réalité des phénomènes que présente la catalepsie-hystérique-essentielle : 1.° Le caractère de notre Auteur, généralement bien connu pour avoir été plein de candeur, de franchise (1), et toujours pénétré d'un amour brûlant pour la vérité.

2.° Une expérience dont nous avons été témoins. Nous étions alors bien jeunes, et encore au collége des Oratoriens à Lyon, lorsque, dînant à la maison avec un sceptique, pour les phénomènes dont il est ici question, notre Auteur vint à en parler. L'incrédule se récria beaucoup ; notre Docteur lui dit : « Justement je traite dans ce » moment une cataleptique, et vous pour- » rez, si vous le voulez, vous convaincre » après le dîner. » Le sceptique accepta avec plaisir la proposition ; je les accompagnai chez la malade. L'incrédule commença par lui parler à voix haute, et très-près de l'oreille ;

(1) L'aveu qu'il fait dans son ouvrage, page 49, ligne 2, en est une preuve.

point de réponse : il prit une de ses mains, en réunit les doigts, et parla à voix très-basse à leur extrémité; alors la malade répondit. On peut se faire une idée de ce que dût être son étonnement. C'est la seule expérience que nous pouvons nous rappeler, soit parce qu'il n'en a pas été fait d'autres, l'accès ayant cessé bientôt après, soit parce que notre âge étant encore celui de l'étourderie, nous nous sommes amusés à considérer les objets qui étaient dans la chambre de la malade. Le docteur *Petetin* a traité depuis plusieurs autres cataleptiques; mais notre séjour dans les colléges, l'étude de la médecine et des sciences accessoires, nous ont constamment éloigné de lui.

3.° Le témoignage de la famille de la cataleptique, qui est le sujet de la première Observation, ou la première cataleptique que notre Docteur a traitée. Cette famille nous a protesté avoir été témoin, et répété toutes les expériences qui sont consignées dans son Ouvrage. Ce témoignage est d'un poids d'autant plus grand, que par l'effet d'une sorte de défaveur alors répandue sur les maladies extraordinaires, qui ont passé et peuvent passer encore dans

l'esprit de plusieurs sots, pour être l'effet de ce qu'on a appelé *possession*, *enchantement*, *sortilége*, *maléfice*; cette famille aurait désiré pouvoir dérober, s'il eût été possible, la connaissance de ces phénomènes, même au médecin de la malade.

4.° Le témoignage de plusieurs médecins et de plusieurs savans, tels que celui de MM. *Coladon*, *Ginet*, *Dominjon*, *Dolomieu*, *Ballanche*, *Jacquier*, *Martin de St-Genis*, *Eynard*, *etc.*, que nous avons vus depuis notre retour de Paris, chez notre Auteur et chez eux, et qui tous nous ont assuré avoir répété ses expériences chez Mad. de St. P., cataleptique, [dont il parle dans la deuxième Observation de sa première variété de *catalepsie-hystérique*, page 170,] et s'être entièrement convaincus de la réalité des phénomènes étonnans que présente cette maladie. Nous remarquerons au sujet de M. *Eynard*, médecin et savant très-distingué à Lyon, qu'un médecin de cette ville nous ayant parlé de son témoignage en faveur des phénomènes que présente la catalepsie-hystérique, comme d'une espèce de déférence pour notre Auteur; qu'ayant voulu, en un mot, élever des doutes sur son témoignage, nous nous

sommes transporté chez lui avec M. *Peyron*, négociant de notre ville, d'un mérite distingué. Pour le mettre à son aise, nous lui avons demandé s'il pensait que dans le nombre des phénomènes que le docteur *Petetin* attribue à la catalepsie-hystérique, il y en eût de réels ou de eertains, ajoutant qu'une personne de l'art nous avait assuré qu'il ne croyait à la réalité d'aueun de ees phénomènes. Il nous a répondu : « Qu'il était très-
» eonvaincu de la réalité, non-seulement
» de quelques-uns d'eux, mais de tous eeux
» que notre Auteur a observés; qu'il s'en
» était convaineu par plusieurs expériences
» ſaites à différentes reprises, et qu'il en
» soutiendrait toujours la réalité eontre leurs
» détraeteurs et les persiflages des mauvais
» plaisans. » Il nous a parlé d'une de ses expériences; nous la rapportons, paree qu'elle n'est pas eonsignée dans l'Ouvrage de notre Auteur, qu'elle est ſrappante, en ee qu'elle prouve que les *cataleptiques* lisent dans la pensée de eeux qui les approchent. M. *Eynard* se rendant ehez Mad. de St. P., eataleptique, la trouva seulement avec une garde-malade, et dans un aeeès de *catalepsie-hystérique* : il portait sur lui plusieurs dessins

qu'il avait faits par l'électricité, il nous les a montrés; il prit un de ces dessins, c'était le portrait de Louis XIV, et l'approcha de l'épigastre de la malade, en lui demandant, à l'extrémité de ses doigts réunis, si elle reconnaissait ce portrait. Comme cette cataleptique ne pouvait s'exprimer que par signes, elle lui répondit par un signe approbatif de la tête, que oui; alors M. *Eynard* lui demanda si c'était celui de François I.er; elle répondit, par un mouvement négatif de la tête, que non. M. *Eynard* lui demanda si c'était celui de Louis XV, même réponse; enfin, après plusieurs questions évasives, M. *Eynard* lui demanda si c'était celui de Louis XIV, elle répondit très-bien, par un signe approbatif de la tête, que oui. M. *Eynard* voulant ensuite s'assurer si les cataleptiques lisent réellement dans la pensée des personnes qui sont auprès d'elles, lui demanda si elle pouvait désigner la personne qui avait fait ce dessin; la malade répondit, par un signe approbatif, que oui; alors M. *Eynard* lui fit plusieurs questions évasives, et lui demanda enfin si c'était lui qui l'avait fait, elle lui fit signe que oui. M. *Eynard* se récria, en disant qu'il ne savait pas

dessiner; la malade haussa les épaules, et plus M. *Eynard* s'en défendait, plus les gestes d'improbation étaient grands. Enfin, M. *Eynard* lui demandant avec quoi il avait fait ce dessin, puisqu'il ne savait pas dessiner, la malade, par un signe de tête et avec la main, lui montra une machine électrique avec laquelle on l'électrisait, et qui était sur une table auprès de son lit. On juge assez quel dut être l'étonnement de M. *Eynard*, à qui cette expérience venait de prouver que les cataleptiques lisent dans la pensée, puisque la malade n'avait pu savoir autrement qu'il avait fait ce dessin, et connaître le moyen qu'il avait employé pour le faire.

5.° La répétition des expériences de notre Auteur par quelques médecins pratiquant dans différentes villes, tels que le professeur *Fouquet* à Montpellier (1), le docteur *Castin*

---

(1) Nous étions sur le point de quitter Montpellier, après y avoir terminé nos études de médecine, il y a huit ans, lorsque le secrétaire du professeur *Fouquet*, nous parlant d'une cataleptique arrivée dans cette ville, et que ce professeur traitait, nous demanda à emprunter un petit Ouvrage ou mémoire que notre Auteur avait publié sur cette maladie (*a*), et dont nous avions

(*a*) Il en parle dans la préface de l'Ouvrage à la tête duquel notre Notice est placée.

à Montélimar, un ami du docteur *Ricateau* à Saint-Etienne. Une observation faite par M. *Lamothe*, médecin à Bordeaux, et qu'il a envoyée à notre Auteur, n'est qu'une catalepsie-hystérique compliquée de somnambulisme ; mais M. *Lamothe* n'ayant aucune connaissance de cette variété de catalepsie (1), n'a pas eu l'idée de s'assurer du transport des

---

parlé à quelques professeurs et à plusieurs de nos condisciples. Nous le lui donnâmes ; et quelques jours après, étant à la veille de notre départ, il nous dit avec un air de surprise, que ce professeur avait déjà répété et reconnu la réalité de plusieurs observations consignées dans cet Ouvrage.

La cataleptique que traitait alors le professeur *Fouquet*, est probablement celle dont parle le professeur *Dumas*, dans un aperçu physiologique qu'il a publié sur la transformation des organes du corps humain. Voyez ce qu'en dit ce savant dans le n.° CXIII, p. 77, 11.e année, du journal général de médecine, etc. (rédigé par M. *Sédillot*,) dans lequel cet aperçu a été inséré.

(1) M. *Lamothe* avait bien connaissance des phénomènes que présente la catalepsie-hystérique essentielle, par la réimpression du petit Ouvrage ou mémoire que notre Auteur avait publié sur cette maladie, comme nous venons de le dire ; mais il ne connaissait aucune de ses variétés, parce que notre Auteur les donne seulement dans l'Ouvrage à la tête duquel notre Notice est placée, et dont M. *Lamothe* n'a pu avoir connaissance.

sens à l'épigastre. On verra cette observation dans l'Ouvrage, page 277, où notre Auteur l'a consignée.

Une famille de Lyon très-estimable et très-respectable, la famille T***, a un neveu à Toulouse encore enfant, et cataleptique depuis deux ou trois mois. Nous ignorons l'espèce de catalepsie dont il est atteint, mais on ne peut douter, par quelques détails qu'on a donnés à la famille sur sa maladie, qu'il ne soit réellement cataleptique. Cet enfant, au moment de l'invasion d'un accès, interrompt la phrase qu'il a commencée, et la termine au moment où l'accès vient à cesser. Ses membres conservent l'attitude qu'on leur donne. Il prédit le moment de l'invasion et de la terminaison de ses accès, indique quelquefois les moyens qui peuvent le soulager, va, dans ses accès, ramasser de petites boules qu'il fait rouler dans l'appartement, en appliquant l'extrémité de ses doigts sur les lignes qu'elles ont décrites dans leur mouvement, et en les suivant ainsi; le sens de la vue étant entièrement perdu pendant l'accès. Ainsi nul doute que cet enfant soit cataleptique. La famille dont nous venons de parler était dans la plus grande incrédulité touchant les phé-

nomènes

nomènes que présentent la *catalepsie-hystérique*, et dont plusieurs personnes, notre Auteur entre autres, lui avaient parlé. Il est inutile de dire que la maladie du petit neveu l'a entièrement convaincue de leur réalité. Elle nous a priés de lui donner un exemplaire de l'Ouvrage dont nous parlons, pour l'envoyer aux médecins qui traitent le petit malade, afin qu'ils pussent répéter les expériences qui y sont consignées, employer le traitement indiqué, faire un Mémoire de leurs observations, le signer et nous l'envoyer. Nous regrettons qu'ils aient reçu depuis trop peu de temps cet Ouvrage, pour qu'ils aient pu terminer leur mémoire ; nous l'aurions joint avec plaisir à notre Notice ; mais enfin nous le ferons connaître.

Nous venons de voir que le raisonnement et les faits concourent à prouver la réalité des phénomènes que présente la *catalepsie-hystérique*. La marche que notre Auteur a suivie dans leur exposition, était la meilleure ou la plus naturelle ; c'était d'exposer ces phénomènes selon l'ordre que sa sagacité et le hasard (1) les lui ont fait découvrir, et

(1) Notre Auteur avoue avec modestie) ce qui est

de faire connaître en même temps à ses lecteurs les circonstances qui ont donné lieu à leur découverte. La plupart des conjectures qu'il donne sur les causes de ces phénomènes, sont aussi bonnes qu'elles peuvent l'être selon l'état de nos connaissances ; mais quelques-unes paraîtront trop forcées, et notre Auteur a trop étendu l'usage de l'analogie. Au reste, c'est un reproche que plusieurs médecins, *Barthez* entre autres, ont fait à *Hippocrate*. « Il a été induit en erreur, dit » *Barthez*, en étendant trop l'usage de l'*analogie ;* de cet instrument qu'il a employé » le plus souvent avec tant d'habileté et de » succès (1).... Tel est le sort, ajoute-t-il, » des inventeurs dans tous les genres de » connaissances, qu'ils ne peuvent guère » échapper à des erreurs.... etc. » Au reste, ces erreurs bien constatées ne sont pas sans utilité ; ce sont autant d'écueils qu'évitent les savans dans la recherche de la vérité ; et si, comme l'a dit l'aimable et savant Auteur des entretiens sur la pluralité des mondes (*Fontenelle*), ce n'est souvent qu'après avoir

rare chez les auteurs) qu'une sorte de hasard a tout fait. Voyez la page 49 de son ouvrage.

(1) Discours sur le génie d'Hippocrate, page 23.

parcouru tous les sentiers de l'erreur qu'on trouve celui de la vérité, elles sont autant de sentiers de moins à parcourir.

Ces erreurs et des théories imparfaites ont aussi conduit à d'heureux résultats; c'est ainsi que notre Auteur a trouvé, d'après ses conjectures sur les causes de l'attraction et de la répulsion animale, le moyen de fixer dans leurs lits ou sur des chaises, deux somnambules cataleptiques, sans les garrotter d'aucun lien : « et ce ne serait pas la » première fois, dit-il lui-même, (page 312 » de son Ouvrage) qu'une théorie imparfaite, fondée néanmoins sur des faits certains, aurait conduit à d'heureux résultats. »

Nous terminons ici nos réflexions sur le dernier Ouvrage du docteur *Petetin*, en observant que le style en paraîtra par fois précieux; on trouvera même quelques expressions impropres; et l'Auteur a mis dans la bouche d'une ou deux de ses cataleptiques, des dialogues qui pourront paraître, dans leur genre; donner prise, jusqu'à un certain point, aux traits lancés par *Molière* dans ses Femmes savantes et ses Précieuses ridicules : mais ce sont de légères taches que le mérite

et l'importance de l'Ouvrage ont bientôt fait oublier. Si l'on trouve quelques négligences dans le style, on peut assurer qu'il est vif, enjoué, et qu'il offre souvent beaucoup d'agrémens. La manière dramatique avec laquelle l'Auteur produit sur la scène ses malades, les interlocuteurs, et se produit lui-même, répand sur le corps de l'Ouvrage beaucoup d'ame, de chaleur et de vie.

Si nous considérons à présent notre Auteur comme médecin-praticien, nous trouverons en lui un Docteur dont la pratique fut des plus heureuses. Ses grands talens le rendirent digne de briller sur le théâtre de la capitale, où il eût probablement éclipsé, comme praticien, les premiers médecins de cette ville. Nous disons comme praticien, parce que son érudition n'était pas des plus étendues, mais elle était bien choisie, et conforme à la réflexion judicieuse de *Montaigne* : « Je ne m'enquiers pas, dit ce philosophe, du plus savant, mais du mieux » savant. » Un médecin dont la pratique est très-nombreuse, a nécessairement moins de temps à donner à l'étude du cabinet, que celui qui pratique moins ou peu, et qui, au lieu de lire dans le livre de la nature, sur-

charge sa tête d'une foule d'auteurs, de vains systèmes ou de folles hypothèses, qui certainement n'en feront jamais un bon praticien. Ainsi nul doute que ceux qui ont un certain luxe d'érudition ne le soient rarement. Entre un grand nombre d'exemples que nous pourrions rapporter, nous nous bornerons à en citer un récent; c'est celui de *Barthez* qui, de nos jours, a étonné les savans par la vaste étendue de ses connaissances et de son érudition, qui a été, sans contredit, le plus érudit des médecins français de son temps; mais il ne fut que médiocre praticien, quoiqu'il ait fait des cures brillantes : c'est le jugement qu'en ont porté des praticiens habiles, très-capables de le bien juger.

Le docteur *Petetin* dut ses grands succès en médecine-pratique, succès qui l'ont fait placer, avec ses collègues *Vitet* et *Gilibert*, au premier rang des praticiens français, 1.° à un exercice de cet art entièrement fondé sur des faits pratiques ou propres à l'art, et non puisés dans des sciences étrangères, mais dans les écrits des meilleurs praticiens et dans ses propres observations; faits qu'il avait nécessairement bien coordonnés ou bien classés dans son esprit.

2.° A un tact exquis (1), tact que l'on perfectionne par l'exercice et l'expérience, mais que la seule nature donne. Il fait saisir les espèces, les variétés des maladies, et les nuances que présente chacune de ces variétés; nuances dont la connaissance est absolument nécessaire, parce qu'elles exigent, comme on sait, des modifications dans le traitement. Il fait aussi saisir les diverses complications des maladies, qui se combinent deux à deux, trois à trois, quatre à quatre, etc. et les divers degrés d'intensité de chacune de celles qui entrent dans la complication; intensité dont la connaissance est indispensable pour les traiter selon l'ordre de leur gravité ou de leur importance.

3.° Il dut ses grands succès à une connaissance profonde de la marche, des mouvemens de la nature dans chaque espèce de

---

(1) Le mot *tact* est, comme l'on sait, une expression figurée; c'est une grande sagacité à bien saisir, bien voir les faits et leurs nuances, à en voir même qui échappent à ceux qui ne l'ont pas. Mais comme la perception des faits se réduit à des sensations, et que les sensations sont dues au tact, en prenant ce mot dans toute son extension, cela a sans doute fait donner à cette sagacité le nom de *tact*.

maladie ; connaissance absolument nécessaire pour en distinguer les temps, parce qu'ils exigent souvent des médicamens de vertus différentes, et assez souvent opposées; car on sait que tel médicament qui est nécessaire dans plusieurs espèces de maladies, au commencement, pourrait être, serait même assez souvent mortel ou du moins nuisible à la fin, et réciproquement.

4.° Il dut enfin ses succès à sa rare sagacité à bien saisir l'état des forces dans une maladie; état dont la connaissance est indispensable pour changer leur direction, lorsqu'elle est vicieuse; les réprimer, lorsqu'elles sont trop exaltées; les exalter, lorsqu'elles sont trop faibles; lever les obstacles qui les oppriment, lorsqu'elles ne sont qu'opprimées, et que leur faiblesse n'est qu'apparente.

Voici le jugement que porte de notre Auteur le docteur *Vitet*, dans une lettre qu'il nous a écrite.

PARIS, le 14 Mars 1808.

Monsieur et cher Collègue,

« Le père le plus chéri et le plus digne de
» l'être, n'est plus pour vous; la mort l'a en-

» levé impitoyablement à tous ses amis : la
» seule consolation qui nous reste, c'est
» d'avoir sans cesse présentes à l'esprit ses
» vertus et ses rares qualités.

» Dès ses premiers pas dans la carrière de
» la médecine, il ne s'effraya point des nom-
» breux obstacles qu'il avoit à surmonter
» pour acquérir la gloire dont il a joui si
» long-temps. Il fallait triompher de la secte
» des *Purgons* et des *Emétiseurs* : que de
» travaux et de constance ne leur opposa-t-il
» pas ! L'expérience, l'observation et l'étude
» des grands maîtres furent ses seuls guides.
» La plupart des praticiens de ce temps-là
» n'étaient pas faits pour lutter contre lui ;
» toute leur science consistait à reconnaître
» pour principes des maladies la présence
» de matières impures dans les premières
» voies, parce qu'ils trouvaient toujours sur
» la langue les signes si trompeurs d'impu-
» reté supposée. Ce faux principe admis, ils
» ne pouvaient s'empêcher d'émétiser et de
» purger..... » Plus loin il dit : « Oui, il était
» heureux, parce que ses succès ne dépen-
» daient pas du hasard ; il les devait aux
» vastes connaissances qu'il avait acquises,
» à un jugement aussi prompt que juste, à

» la facilité qu'il avoit de bien distinguer les
» espèces des maladies, de les débrouiller
» au milieu de leur complication, et d'ap-
» pliquer à temps les moyens les plus pro-
» pres à vaincre les obstacles que la nature
» peut éprouver dans son travail pour la coc-
» tion et pour la crise. Que tous les jeunes
» praticiens s'empressent de le prendre pour
» modèle, s'ils veulent exercer leur art avec
» honneur et désintéressement..... etc. »

Le docteur *Peletin* partageait, comme on vient de le voir, l'opinion de son collègue, et voyait avec peine le grand abus que l'on fait journellement des émétiques et des purgatifs (1), abus qui donne lieu à un grand

---

(1) Rien de plus fréquent, en effet, que l'abus que l'on fait de leur emploi. Les *purgons* par caractère, les *purgons* par système, les *empiriques*, les *charlatans*, les *routiniers*, les *ignorans*, les *polypharmaques*, la tourbe immense des *demi-savans* en médecine, ou des *médicastres*, et même beaucoup de médecins instruits, émétisent et purgent presque sans cesse dans leur pratique. Il y a trois ou quatre ans, qu'étant allé chez M. *Sédillot*, rédacteur, comme on sait, du Journal général de médecine, etc. à Paris, nous y trouvâmes un jeune médecin fort instruit, l'un des co-rédacteurs de ce journal. Nous parlâmes médecine avec ce dernier; il voulut nous soutenir que pres-

nombre de maladies chroniques, et enlève chaque jour, à la société, des milliers de

---

que toutes les maladies étaient gastriques ou compliquées de gastricité, citant entr'autres autorités celles de *Stoll*, de *Baglivi*, (de cet illustre médecin enlevé trop tôt à l'art) et nous avouant qu'en montant les degrés pour aller voir un malade, il était si sûr de trouver de la gastricité, qu'il pensait à l'émétique, et composait d'avance sa formule purgative.

Le plus grand nombre des officiers de santé de la campagne, si vous en exceptez les vésicatoires, les cautères, les sétons, les émétiques, les purgatifs, la saignée, et quelques formules (qu'ils prescrivent au hasard), ne savent rien. Beaucoup de médecins de villes ont de plus des mots, quelques systèmes dans la tête, ou beaucoup d'idées creuses : un petit nombre a des idées plus solides ; mais, excepté quelques-uns de ceux-ci, tous les autres s'accordent en ce point, qu'ils émétisent, purgent et repurgent sans cesse, comme à l'envie ou à qui mieux mieux. Cependant, ils devraient savoir ou ne pas oublier, 1.° que les causes déterminantes essentielles des *dix-neuf vingtièmes* ou de la plupart des maladies, sont dans les secondes voies ; qu'elles affectent les viscères, le système nerveux, les glandes, le tissu des muscles, le tissu cellulaire, les membranes, etc. ; 2.° que la nature, lorsqu'elle est heureusement livrée à elle-même, ou lorsque sa marche n'est pas troublée, expulse les principes matériels de ces maladies, (en grande partie par l'expectoration, lorsqu'ils affectent l'organe pulmonaire)

victimes, les circonstances qui exigent leur emploi étant beaucoup moins fréquentes

---

par les sueurs, par la transpiration insensible, par les urines, très-rarement et seulement en partie par les selles, parce que cet émonctoire est moins immédiat et le moins propre à leur livrer passage. Ainsi ils devraient savoir ou ne pas oublier que la matière de la transpiration insensible, par exemple, qui produit un si grand nombre de maladies (et il ne faut que lire, pour s'en convaincre, la *Statique* de *Sanctorius*), est toujours expulsée par les urines, et sur-tout par les sueurs et la transpiration insensible. Parce que les voies urinaires, la transpiration insensible, les sueurs ou la peau, livrant passage aux substances hétérogènes, aux substances nuisibles qui sont dans la masse du sang, le tissu cellulaire des organes, etc. dans l'état de santé, il est tout simple qu'elles servent aussi d'émonctoire aux principes morbifiques qui, dans l'état de maladie, se trouvent dans les parties que nous avons désignées. L'ignorante frénésie de purger est donc meurtrière, ou du moins plus ou moins pernicieuse ou funeste, en troublant la marche, les mouvemens, les efforts de la nature, en sollicitant, appelant, dirigeant ses efforts vers les intestins, et leur donnant ainsi une direction vicieuse et opposée à ce qu'elle devrait être. Il faut ajouter à cet effet pernicieux, ceux de produire une impression irritante sur les intestins et tout le système nerveux, sur-tout des personnes délicates, mobiles, nerveuses par tempérament ou accidentellement, et sur-tout de décider une plus ou moins grande débilité

qu'on ne le pense vulgairement. Il était donc très-réservé dans cet emploi, et sa pratique

---

des organes digestifs et de toute l'économie. Ces causes réunies produisent, tous les jours, les plus pernicieux effets dans l'exercice de l'art; c'est par elles que nous avons vu périr un grand nombre de malades. 3.° Ils devraient savoir ou ne pas oublier que les affections gastriques bien décidées, sont beaucoup plus rares qu'un enthousiasme aveugle pour quelques ouvrages modernes (*a*), ne le fait avancer inconsidérément. 4.° Que les émétiques sont souvent nuisibles, même dans ces maladies, par le grand nombre de contre-indications qui proscrivent leur emploi. 5.° Que l'on voit très-souvent ces affections se dissiper par l'usage bien dirigé des choses improprement appelées *non naturelles*, comme l'exercice, un régime approprié, un air sain, une température convenable, la distraction, l'emploi de quelques toniques doux, apéritifs, des amers. 6.° Qu'attaquer ces affections par de tels moyens, c'est agir avec sureté et en combattre la cause, qui est, le plus souvent, une débilité des organes digestifs, tandis que les émétiques et les purgatifs n'agissent que sur l'effet, et laissent subsister la cause. 7.° Que les émétiseurs se trompent très-souvent, en voyant un vomissement bilieux, et croyant avoir expulsé de l'estomac

(*a*) Les vues théoriques et pratiques de ces *écrits* ne sont que trop rigoureusement ou plutôt servilement adoptées et suivies par la plupart des praticiens, dont les neuf dixièmes, comme l'a fort bien dit le docteur *Pinel* (Nos. philos. deuxième édition, tome 1, p. 55), marchent automatiquement sur les traces des hommes d'un grand nom.

a été des plus heureuses. Ainsi, il regardait son art comme le plus sublime et le plus

---

une bile qui n'y était réellement pas, mais qui a été exprimée du foie et refoulée dans l'estomac par une vive compression de son viscère secréteur, produite par les contractions fortes du diaphragme et des muscles abdominaux (*a*) dans les violens efforts de vomissement. C'est ce que d'habiles praticiens ont fréquemment observé chez des victimes des *émétiso-purgons;* c'est ce que nous avons aussi observé chez de semblables victimes, et ce que nous avons récemment éprouvé sur nous-mêmes, qui sommes bien éloignés d'être bilieux, n'avons jamais présenté le moindre symptôme d'affection bilieuse, étant d'un tempérament sanguin-pituiteux-nerveux. Nous avons eu, dans la maladie que nous venons d'éprouver, des vomissemens purement spasmodiques, qui ont été quelquefois répétés dans la même heure : ces vomissemens n'ont expulsé qu'un peu de suc gastrique (ou liqueur secrétée par les glandes de l'estomac, et qui doit y être), lorsqu'ils ont été modérés, mais quelques gorgées de bile lorsqu'ils ont été violens, et qu'ils ont été accompagnés

(*a*) Si *Borelli* a calculé que la force de pression qu'il suppose être produite par l'action des muscles du bas-ventre et du diaphragme pendant la digestion, est égale à un poids de deux cent soixante-un mille cent quatre-vingt-six livres ; si *Wrain-Wright* l'a évalué à deux cent soixante mille ; *Fracassini* à cent dix-sept mille quatre-vingt-huit livres ; *Pitcarn* à douze mille neuf cents ; on ne doit pas s'étonner, même en retranchant beaucoup de ce calcul, de la forte compression que doit éprouver le foie, pendant les fortes contractions des muscles dont nous venons de parler, dans les violens efforts de vomissement.

intéressant par l'importance et l'utilité de son objet, par l'étendue et la variété des connaissances qu'il exige ; mais il voyait avec amertume que cet art qui devrait être le plus utile, le plus précieux pour les hommes, parce qu'il indique les moyens propres à les conserver en santé, à calmer leurs souffrances, à accélérer, à assurer la guérison de leurs maladies, à les arracher à la mort, était cependant le plus meurtrier, par le grand nombre de victimes que fait journellement la tourbe immense des *médicastres*, des *ignorans*, des *routiniers*, des *émétiseurs*, des *polypharmaques*, des *empiriques*, des *charlatans* et des *purgons* ; tandis qu'il s'en faut de beaucoup que les bons praticiens, toujours si peu nombreux, puissent compenser tout le mal que font les premiers. Les guerres ne sont ni continuelles, ni de très-longue durée ; assez souvent un bon général

---

d'une forte contraction du diaphragme et des muscles abdominaux. 8.° Que s'il existe en médecine des théories brillantes et sublimes, ce ne sont certainement pas ces idées grossières et mécaniques, si bien à la portée du peuple, de ceux qui ne voient dans le corps humain que des canaux ou un chaudron qu'il faut nettoyer ou récurer sans cesse.

termine par d'habiles manœuvres, une campagne en peu de temps et presque sans effusion de sang ; mais qui pourrait calculer tout le mal que fait chaque jour l'ignorance, et les milliers de victimes qu'elle envoie au tombeau ! C'est une vérité que le docteur *Gilibert*, dont l'art s'honore, a très-bien prouvée et développée dans plusieurs ouvrages où il en indique en même temps les causes, notamment dans ceux intitulés : *L'Anarchie médicinale*, ou *la Médecine considérée comme nuisible à la société*, (Neuchâtel, 1772.) *L'Autocratie de la nature*, ou *Energie du principe vital pour la guérison des maladies externes ou chirurgicales, et internes, comme fièvres, inflammations, convulsions, douleurs, évacuations*, etc. (1785.)

Les bons praticiens étant si peu nombreux, il serait vivement à désirer qu'ils poussassent loin leur carrière ; mais l'impitoyable mort ne faisant aucune distinction entre le mérite et l'ignorance, frappe les uns au milieu de leur course, et les autres à un âge qui n'est que rarement avancé.

Après le siége de Lyon, notre auteur avait accepté avec plaisir la commission de méde-

cin-inspecteur des hôpitaux civils et militaires des 6.e et 7.e divisions de l'armée du Rhin, pour dérober sa tête et celle de son fils au glaive sanglant de la terreur, qui immolait indistinctement tous les citoyens ; lorsque, arrivé à Dijon, il y fut atteint d'une fièvre putride-maligne des prisons, qu'il contracta en visitant un dépôt de prisonniers autrichiens que l'on avait entassés dans une église dont l'air ne se renouvelait point. L'abus que l'on fit des acides minéraux dans le traitement de sa maladie, détermina une telle irritation des intestins, qu'il survint une diarrhée qu'il a conservée assez long-temps. Il est plus que probable que cette irritation, en appelant et fixant sur les intestins un rhumatisme dont il était affecté depuis peu d'années, et en décidant ainsi des diarrhées rhumatismales qui ont reparu à différens intervalles, a été le germe de la maladie qui l'a conduit au tombeau.

Notre auteur fut guéri de ses diarrhées rhumatismales, moins par les médicamens, dont il n'aimait guère à faire usage, que par l'effet de la saison, de l'exercice et de sa bonne constitution. Il était dans sa soixante-troisième année, lorsqu'il fut frappé, de

nouveau,

nouveau, de la même affection. Pour cette fois, la maladie étant fortement décidée, et l'énergie de la nature n'étant plus la même, notre auteur, plein de confiance par l'expérience du passé (1), ne faisant rien pour combattre le principe rhumatismal, et loin d'observer un régime convenable, n'en suivant qu'un mauvais, mais plus adapté à ses goûts, se bornant à un vésicatoire au bras et à calmer ses douleurs, a été enfin emporté par cette longue et cruelle maladie, après une année et six mois de souffrances, et être arrivé au dernier degré d'un marasme effrayant, l'inflammation lente qu'avait décidée l'âcre rhumatismale, ayant enfin déterminé l'ulcération.

Un savant qui a une longue habitude des travaux du cabinet, ne saurait être oisif, même pendant le cours de la maladie qui

(1) Cela est si vrai, que, l'engageant à ne point se négliger, il nous répondit qu'il avait été guéri de semblables affections sans aucun médicament, et sans rien changer à son régime, prenant autant de vin, de café, de liqueurs que de coutume. Mais les temps ne sont plus les mêmes, dîmes-nous. Cela est vrai, répondit-il. Cependant cette observation n'a produit aucun effet.

doit le conduire au tombeau, si cette maladie n'altère pas ses facultés intellectuelles, et lui en laisse le libre usage. C'est le cas où s'est trouvé le docteur *Peletin* : sa maladie n'ayant point été de nature à affecter ces facultés, mais seulement son caractère, qui l'a été sensiblement par l'irritation (*g*) forte qu'elle avait décidée dans tout le système nerveux, il n'a cessé, pendant l'absence de ses douleurs, de se livrer à la lecture ou d'entendre celle que nous lui faisions, de travailler à la terminaison de son dernier ouvrage, de donner des consultations aux personnes qui venaient le trouver à la campagne où il s'était retiré depuis quelques mois pour sa santé, de recevoir enfin les visites de ses amis, auxquels il récitait dans l'occasion, comme *Wan-Swieten* sur la fin de sa carrière (1), des tirades de deux cents vers de son choix, de poètes anciens et modernes, tellement sa mémoire était peu altérée.

Cependant la Société de médecine, même au milieu des travaux qui l'illustrent et l'ho-

(1) Voyez l'éloge de *Van-Swieten*, prononcé, en 1773, à l'académie royale des sciences, par de *Souchy*, son secrétaire.

norent, ne pouvait oublier un Président qui contribua, pendant plusieurs années, à en faire l'ornement et la gloire. Elle lui fit adresser, par son secrétaire, la lettre suivante.

Lyon, le 4 Décembre 1807.

« Monsieur le Président,

» La Société vient d'apprendre avec bien
» des regrets, que votre santé ne vous permet
» pas de lui procurer l'avantage de vous pos-
» séder quelquefois dans son sein. Elle me
» charge de vous témoigner toute la part
» qu'elle prend à l'état pénible qui vous
» retient à la campagne ; et si ses vœux les
» plus sincères pour votre rétablissement
» peuvent vous faire oublier quelques-unes
» des souffrances inséparables de notre frêle
» humanité, à une époque de la saison qui
» fatigue tous les êtres vivans ; daignez
» croire, Monsieur le Président, qu'elle les
» porte au ciel avec toute la ferveur des
» ames pieuses, qui attendent de sa clé-
» mence et de sa générosité, la santé d'un
» père, d'un ami, d'un savant digne de tous
» ses éloges et de toute sa tendresse. »

Notre auteur a répondu à cette lettre par celle-ci :

« Messieurs et très-chers Collègues,

» J'ai reçu, avec la plus vive reconnais-
» sance, l'expression des sentimens affec-
» tueux que la Société de médecine a chargé
» M. son Secrétaire général de me faire
» parvenir. Cette lettre, aussi touchante que
» flatteuse, me rattache à la vie, malgré tous
» mes efforts pour rompre tous les liens qui
» ne me la rendent, hélas ! que trop chère :
» et quoi qu'il arrive, mes derniers vœux
» seront pour la gloire et le bonheur des
» membres qui la composent. »

Cependant, sa maladie prenant un caractère effrayant, on l'engagea à se laisser transporter à la ville, où le voisinage d'une rue bruyante, dont son sommeil a été souvent troublé, un air moins pur, des visites continuelles, des formalités pénibles, auxquelles il répugnait, ont peut-être contribué à hâter sa fin, et lui ont fait regretter le séjour de la campagne où il jouissait de beaucoup plus de repos. Ce repos lui laissait plus de loisir pour surveiller l'impression de son dernier Ouvrage, et se livrer à ses méditations.

Il goûtait singulièrement la prière que fit, au lit de mort, *Aristote*, ce prince des philosophes de l'antiquité (1). La voici : *Nudus*

---

(1) Nous appelons *antiquité* les temps les plus reculés auxquels nous puissions remonter, à l'aide de l'histoire et de la tradition, et où nous plaçons les *Mèdes*, les *Perses*, les *Chaldéens*, les *Phéniciens*, les *Assyriens*, les *Babyloniens*, les *Egyptiens*, et les *Chinois*. Mais il s'en faut de beaucoup que ce soient là les premiers temps; et, comme l'a dit le philosophe *Fontenelle*, « la terre est une vieille coquette qui cache son âge. » Cependant, plusieurs faits géologiques s'accordent à lui donner une très-grande antiquité ; c'était l'opinion de *Dolomieu*, ce célèbre minéralogiste qui a tant observé le globe. C'est aussi ce que l'on peut voir dans des ouvrages de géologie récens, tels que ceux de *Saussure*, de J. C. *Delamétherie*, de *Faujas de St-Fond*, etc. Des périodes astronomiques, trouvées chez les Indiens, transmises aux Chaldéens, aux Egyptiens, et qui ont exigé un très-grand nombre de siècles d'observations, prouvent une grande antiquité de la terre et l'existence de peuples très-anciens, qui ont été perdus dans la nuit des temps. (Voyez *Bailly*, histoire de l'astronomie ; l'astronomie de *Lalande*, nouvelle édition.) Des zodiaques trouvés dans des temples égyptiens, par les savans qui ont fait le voyage d'Egypte, et qui indiquent, par le *lotus* (*a*) qui couronne un de leurs signes, le temps du débordement du Nil à l'époque où ils ont été

(*a*) Plante qui croît abondamment sur les bords du Nil.

veni, dubius vixi, quò vadam nescio : ens entium, miserere meî. Ce qui veut dire : *Je suis venu nu sur cette terre, j'y ai vécu dans le doute, je ne sais où je vais : Être des êtres, ayez pitié de moi.* Notre auteur, comme nous le disons, goûtait singulièrement cette prière ; il en parlait quelquefois pendant sa maladie, en ajoutant qu'elle en valait bien une autre, quoi qu'en puissent dire les professeurs de toutes les sectes. C'est ce dont ce dernier Ouvrage fait foi ; il la rapporte, p. 339, en l'accompagnant de la même réflexion.

Les liens de l'amitié furent pour lui les plus difficiles à rompre ; il ne vit dans la mort, comme presque tous les grands hommes, qu'une loi générale et irrévocable à laquelle tous les êtres vivans sont soumis, qu'un tribut, en un mot, qu'il faut payer à la nature. Le sage ne se désespère pas, et ne se roidit pas contre une loi que tant d'êtres

---

sculptés, indiquent aussi, par l'effet de la précession des équinoxes qui a déterminé une transposition de sept signes, une époque reculée, qui date d'à-peu-près quinze mille ans. (Voyez *Denon*, voyage en Egypte, ouvrage dans lequel il a recueilli et consigné les observations des savans qui ont fait avec lui ce voyage.)

vivans subissent comme lui, mais il s'y soumet sans murmurer (1) ; aussi peu de

---

(1) « La mort serait toujours heureuse, a très-bien » dit *Barthez*, si les hommes ne voyaient dans cet » état qui doit terminer la vie, qu'un tribut qu'ils doi- » vent à la nature, suivant l'ordre établi par son Au- » teur. Mais ils sont détournés trop souvent de cette » vue simple et courageuse, par divers usages qui ex- » citent vicieusement l'imagination et la sensibilité des » mourans : de sorte qu'on peut dire que les institu- » tions humaines ont corrompu, pour les hommes, » jusqu'au bien de mourir. » (Nouv. élém. de la science de l'homme, 2.e édit. tome 2, page 336.)

« Les erreurs d'une raison défaillante, a dit aussi » *Cabanis*, ou d'une sensibilité qu'on égare, en la di- » rigeant vers des objets imaginaires, peuvent seuls, » à ce moment (l'agonie), empêcher de goûter la » mort comme un doux sommeil, = un repos que la » nature ménage à tous les êtres, comme une nuit » calme après un jour d'agitation. » (Rapp. du phys. et du moral de l'hom. 2.e édit. pag. 303 et 312.)

Bacon regardait l'art de rendre la mort douce (*a*), comme le complément de celui d'en retarder l'époque. Ce grand homme voulait, dans ses vœux de perfectionnement général, que l'art réunît toutes ses ressources pour améliorer notre dernier terme, comme un poète dramatique rassemble tout son génie pour embellir le dernier acte de sa pièce. En un mot, il pensait que la vie ne peut être entièrement heureuse,

(*a*) Ce qu'il appelle l'*euthanasie*.

personnes ont été aussi résignées que le fut notre auteur, et il est mort dans le plus grand calme, le 27 février 1808, âgé de 64 ans, ayant toute sa tête, qui n'a commencé à se troubler que 15 à 20 minutes avant sa fin, encore ce trouble a-t-il été produit, du moins en partie, par l'action du laudanum. Il s'était sans doute déterminé, la nuit où il a succombé, à mourir dans une torpeur, un sommeil artificiel, afin de se dérober à des douleurs cruelles : en effet, il nous a priés d'augmenter et de réitérer la dose de laudanum de quatre en quatre heures. Cette demande a été inutile ; il est mort une heure et trente minutes après la première prise.

Notre sage exerça son art avec une noblesse et un désintéressement bien rares : non-seulement tous ses malades en agissaient très-librement avec lui ou comme ils voulaient ; il donnait même à ceux auxquels la misère ne permettait pas de se procurer les médicamens ou les alimens qu'il leur avait prescrits.

---

que lorsqu'on saura les moyens de donner à ses derniers momens le caractère paisible et doux que, sans nos erreurs de régime et nos préjugés, ils auraient peut-être presque toujours naturellement. (*Historia vitæ et mortis.*)

Il joignait aux qualités qui constituent un savant, un praticien d'un rare mérite, toutes celles qui font le charme, les délices de la société, savoir : beaucoup d'amabilité, d'imagination, d'esprit et de goût, et une très-grande douceur dans le caractère. Son esprit, son goût exquis, et la richesse de son imagination, lui firent composer, dans différentes maladies dont il fut atteint, et dans d'autres circonstances, de très-jolies pièces de vers qui annoncent qu'il n'eût pas été moins grand poète qu'il fut grand médecin, s'il eût cultivé les muses.

Toutes les qualités de son cœur et de son esprit, et les grands services qu'il rendit à la société par son art et ses talens, lui acquirent généralement l'estime de ses concitoyens et lui firent presqu'autant d'amis que notre vaste cité renferme d'habitans : aussi des regrets publics, un deuil général ont-ils éclaté à sa mort. Le cortége funèbre qu'ont formé ses amis était immense, composé de citoyens de toutes les classes et des premiers Magistrats de notre ville ; ils ont donné des preuves non équivoques de leur zèle sincère, de leurs regrets amers, de leur douleur profonde, en accompagnant ses tristes restes jusqu'au

champ de repos (1), à près d'une lieue de la ville, malgré un temps affreux, qui, pluvieux et sombre, ajoutait à ce qu'avait de lugubre une cérémonie si imposante.

Repose en paix, ame vertueuse ! ...... Ah ! puissent les regrets de tes concitoyens, que tu consolas par ton aimable et douce philosophie, que tu arrachas à la douleur, à la mort, par l'art sublime que tu approfondis, parvenir jusqu'à toi, et te faire goûter encore la volupté la plus pure, te remplir des sentimens les plus délicieux que l'on puisse éprouver ! ce sont ceux que détermine le souvenir du bien que l'on a fait ; ils sont la plus juste, la plus douce récompense, le prix sacré de la vertu.

FIN.

(1) Les amis de l'estimable Docteur dont nous déplorons la perte, n'ont pu quitter une terre à laquelle ils venaient de confier sa dépouille mortelle, sans l'arroser de leurs larmes, sans rendre un dernier hommage aux talens et aux vertus de ce digne ami. Le docteur Aimé *Martin* en a retracé le souvenir avec une éloquence vive et touchante, qui a également satisfait tous les membres de cette auguste assemblée. Il a depuis, dans une séance publique de l'académie de Lyon, prononcé, le 25 août 1808, son éloge funèbre, au milieu des plus vifs applaudissemens de ses collègues et du public. M. *Franchet*, membre de la société de médecine de la même ville, et qui avait été chargé par cette société d'en prononcer un dans sa séance publique du 14 mai de la même année, l'a fait aussi avec un très-grand succès.

NOTES.

(*a*) *Page* 7. C'est, sur-tout, de la *théologie*, en général, que l'on peut dire ce que dit *Boerhaave*, dans un discours qu'il prononça sur l'utilité et même la nécessité de la connaissance des principes de la mécanique en médecine. « Celui
» qui connaît bien la nature d'une chose, dit ce
» grand homme, peut en raisonner sans se tromper;
» mais celui qui s'embarque dans des
» disputes sur des choses dont l'essence lui est
» inconnue, plus il marche, plus il s'écarte de
» la vérité, plus il multiplie les erreurs, plus il
» s'embarrasse lui-même (1). »

Le fameux théologal *Charron*, avait dit : « Le
» plus savant théologien ne connaît pas plus ou
» mieux Dieu, que le moindre artisan........
» Dieu, déité, éternité, toute-puissance, in-
» finité, ce ne sont que mots prononcés en
» l'air, et rien de plus à nous : ce ne sont pas
» choses maniables à l'entendement humain....
» Si tout ce que nous disons et proférons de
» Dieu était jugé à la rigueur, ce ne serait que
» vanité et ignorance. Dont disait un grand et

(1) Voyez la préface du dict. de médec. de *James*, page CXXXIII.

» ancien docteur, que parler de Dieu, même
» disant choses vraies, il est très-dangereux. »
(*Des trois vérités, liv.* 1, *chap.* 5.)

« Les théologiens controversistes, dit *Bayle*,
» ne font autre chose que se contredire. *Bellar-*
» *min*, contre les enthousiastes, soutient que
» l'écriture est toute remplie de caractères de
» divinité; mais contre les protestans il soutient
» qu'elle est obscure et qu'elle a besoin de l'au-
» torité de l'église. Un ministre, que je ne
» nommerai pas, soutient contre ceux de l'église
» romaine, que l'écriture est toute brillante de
» caractères de divinité; contre M. *Pajon*, il
» tient un autre langage. » (*Diction. histor. crit. deuxième édit. pag.* 264.)

C'est sur-tout ici que le précepte, *croyez et ne raisonnez pas*, est nécessaire (1); aussi est-ce dans les temps où il a été le plus violé, qu'il y a eu le plus de mécréans (2), qu'il s'est formé, chez les différentes nations, le plus d'hérésies, de schismes, de sectes religieuses; telles furent,

(1) Parce que rien n'est plus contraire que la *raison*, à ce qui est opposé à la *raison*.

(2) *Takiddin*, auteur mahométan, disait que le calife *Almamon* avait troublé la dévotion des Musulmans par l'introduction des études philosophiques (*a*). En effet, des docteurs soutiennent que les philosophes Arabes ne suivaient le maho-

(*a*) *Séphadius* in comment. ad tograi poëma, apud *Pocockium* notis in specimen histor. arabum, pag. 166.

par exemple, celles des *Ariens*, des *Donatistes*, des *Manichéens*, des *Adamites*, des *Sociniens*, des *Gnostiques*, des *Valentiniens*, des *Marcionites*,

---

métisme qu'en apparence, et qu'ils se moquaient de l'Alcoran, parce qu'ils y trouvaient des choses contraires à la raison (*a*).

« Les plus habiles missionnaires de la Chine, dit le docteur » *Arnauld*, soutiennent que la plupart de ses lettrés ne sont » idolâtres que par dissimulation et hypocrisie, comme beau- » coup de philosophes payens qui adoraient les mêmes idoles » que le peuple, quoiqu'ils n'y eussent aucune créance, ainsi » qu'on peut voir par *Cicéron* et par *Sénèque* (*b*). »

« Les siècles les plus savans, dit *Baronius*, ont souvent été » les plus infidèles. Les *Aladinistes* n'ont paru que sous le » règne d'*Almansor*, qui fut le plus savant monarque de son » siècle ; et je ne trouve pas d'incrédules, d'athées chez nous » avant le règne de François premier, ni en Italie qu'après la » dernière prise de Constantinople, qu'*Argyropile*, Théodore » de *Gaza*, George de *Trebizonde*, avec les plus célèbres » hommes de la Grèce, se retirèrent auprès des ducs de Flo- » rence. » (*Clavigny* de Ste. Honorine, discernement et usage des livres suspects, pag. 87.)

« Chassez l'ignorance, dit *Bayle*, vous faites tomber la » superstition et la sotte crédulité du peuple si fructueuse à » ses conducteurs, qui abusent après cela de leur gain pour » se plonger dans l'oisiveté et dans la débauche. » (Ouvr. cité, pag. 2830.)

(*a*) *Tostatus*, in c. 23, ex. quæst. 20. — *Calixtus* in disp. de verit. Religion. Christ. — *Averroè* disputante contr. destruction. Algazolis. — *Avicenna*, metaph. L. 9, c. 7. — Annotata ad religionem Medici, lib. 1, sect. 22, p. 146.

(*b*) *Arnauld*, cinquième dénonciation du péché philosophique, pag. 35. — Voyez aussi le père le *Gobien*, dans la préface de l'histoire de l'édit de l'empereur de la Chine. — La *Loubere*, relation de Siam, tome 1, pag. 514.

des *Pélagiens*, des *Cerdonites*, des *Picards*, des *Phrygistes*, des *Turlupins*, des *Caïnites*, des *Carpocratiens*, des *Mystiques*, des *Aëtiens*, des *Thomistes*, des *Augustiniens*, des *Congruistes*, des *Antinomiens*, des *Rigoristes*, des *Sabelliens*, des *Montanistes*, des *Bezaniens*, des *Scotistes* ou des *Réalistes*, des *Séthiens*, des *Trithéïstes*, des *Puritains*, des *Iconoclastes*, des *Anti-Trinitaires*, des *Préadamites*, des *Mammillaires*, des *Précisistes*, des *Unitaires*, des *Zostrianus*, des *Mennonites*, de l'*Origenisme*, des *Molinistes*, des *Bourignons*, des *Quiétistes*, etc.; et telles sont celles des *Anabaptistes*, des *Anglicans*, des *Méthodistes*, des *Presbytériens*, des *Moraves*, des *Luthériens*, des *Dumplers*, des *Papistes*, des *Quakers*, des *Zwingliens*, des *Calvinistes*, des *Arminiens*, des *Jansénistes*, des *Flagellans*, des *Illuminés*, etc. parmi les chrétiens.

Telles furent celles de *Museilema*, d'*Almotenabbi*, d'*Aswad*, de *Taliha*, des *Karmatiens*, etc.; et telles sont celles d'*Ali*, d'*Omar*, d'*Othman*, d'*Abu-Beker*, des *Ehlectahkiks*, des *Zindikites*, etc. chez les Mahométans.

Telles furent celles des *Mages*, des *Gymnosophistes*, des *Brachmanes*, des *Germanes*, des *Hylobiens* ou *Allobiens*, etc.; et telles sont celles des *Gaures*, des *Bramines*, etc. chez les Indiens.

Telles sont celles de *Lau-kyun*, de *Foe* ou

Xaca ou des *Bonzes*, de *Ju-kyau*, etc. dans la Chine.

Du *Syntos*, du *Budso*, du *Sindo* et du *Sinto* dans le Japon.

De *Fo*, de *Lanzo* ou *Lanthu*, dans le royaume de Tunquin, etc.

(*b*) *Page* 29. Le magnétisme produit, comme le dit notre auteur, la catalepsie et plus fréquemment le somnambulisme qui n'en est qu'une variété. C'est ce dont plusieurs mémoires qui ont été publiés sur le magnétisme, ne permettent pas de douter (1). M. A. L. *de Jussieu*, l'un des commissaires de la société royale de médecine, qui furent nommés par le roi pour faire l'examen du magnétisme animal, nous a assuré

(1) Voyez, entr'autres mémoires, ceux-ci : *Essai sur les probabilités du somnambulisme magnétique*, par M. *Fournel*. Le but de l'auteur est de familiariser les esprits avec les phénomènes du *somnambulisme magnétique*, en établissant leur analogie avec d'autres phénomènes très-connus et avoués par les médecins et les physiciens. — *Essai sur la théorie du somnambulisme magnétique*, par Mr. T. D. M.; c'est une suite naturelle du premier. — *Journal du traitement magnétique* de la demoiselle N., par Mr. T. D. M., Londres, 1786; il a servi de base à l'essai sur la théorie du somnambulisme magnétique. — *Mémoires* de *Buzancy*. — *Du fluide universel*, *etc.* Paris, 1806. — *Essai sur l'histoire medico-topographique de Paris*, *etc.*, par M. *Menuret*, an 13, pag. 170 et suiv. — *Questions du docteur Rhubarbini de purgandis*, adressées à MM. les docteurs chargés de l'examen, etc. Padoue, 1784, pag. 37 et suiv.

s'être

s'être convaincu, par différentes observations, que des magnétisés voyaient à travers les corps opaques ; mais comme le stupide vulgaire frappait des armes (si puissantes) du ridicule, le mesmerisme et ses sectateurs, par la raison qu'il ne le concevait pas, quoiqu'il croie à tant de choses qu'il ne conçoit pas mieux, les autres commissaires chargés par le roi de l'examen du magnétisme animal, craignant de s'exposer au ridicule, confondirent ce que le magnétisme avait de positif avec les impostures du charlatanisme, et n'osèrent faire leur rapport en sa faveur. M. *de Jussieu* eut seul le courage de bien examiner les faits et de dire la vérité dans un mémoire intitulé : *Rapport de l'un des commissaires chargés par le roi, de l'examen du magnétisme animal*, Paris, 1784. Ses collégues parurent aux yeux des sectateurs du mesmerisme et même à ceux de beaucoup de personnes sages, impartiales et éclairées, s'être laissé subjuguer par l'envie d'humilier un étranger qui parut trop enthousiaste, par la prévention contre une découverte qu'ils n'avaient pas faite, et qui contrariait des opinions reçues, des préjugés académiques beaucoup plus difficiles à détruire que les autres, parce qu'ils sont plus travaillés. On les accusa de s'être refusés à faire et à recueillir des observations comparées de maladies traitées par le magnétisme et par les moyens ordinaires ; de n'avoir pas assez multiplié

et varié leurs expériences; de s'être empressé de tirer des conséquences trop générales de faits trop peu nombreux et trop incertains, d'en avoir altéré et même omis de favorables au mesmerisme, et certifiés par des personnes dignes de foi, tel que leur collégue M. *de Jussieu*; d'avoir enfin, exclusivement, attribué tous les effets du magnétisme à l'*attouchement*, quoiqu'il soit très-léger et même le plus souvent nul, à l'*imitation* et à l'*imagination*, quoiqu'il y ait beaucoup de preuves du contraire. (Voyez le rapport cité de M. *de Jussieu*. = *Observations sur les deux rapports de MM. les Commissaires nommés par le roi pour l'examen du magnétisme animal*, par M. D'Eslon, Paris, 1784. = *Analyse raisonnée des rapports des Commissaires chargés par le roi de l'examen du magnétisme animal*, par J. B. Bonnefoy, 1784. = *Supplément aux deux rapports de MM. les Commissaires de l'académie et de la faculté de médecine, et de la société royale de médecine.* = *Doutes d'un provincial, proposés à MM. les Médecins-Commissaires chargés par le roi de l'examen du magnétisme animal.* = *Observations adressées à MM. les Commissaires chargés par le roi de l'examen du magnétisme, sur la manière dont ils y ont procedé et sur leur rapport*, par un médecin de province, Londres, 1784. = *Examen sérieux et impartial du magnétisme animal.* = *Mémoires pour servir à l'histoire*

et à l'établissement du magnétisme animal, Londres, 1786. = *Lettre d'un Anglais à un Français sur la découverte du magnétisme animal, et observations sur cette lettre*, à Bouillon, 1784. = *Recueil des cures opérées par le magnétisme animal*, Leipsick, 1778. = *Nouvelles cures opérées par le magnétisme animal*, Paris, 1784.)

(*c*) *Page* 30. Nous ne parlons que de ce qu'il peut y avoir eu de vrai (1) ; car presque tous les

---

(1) Voyez les réflexions que MM. *Tardi-de-Montrâvel* et *Bachelier d'Agès*, ont publiées sur la clairvoyance instinctive des oracles, des sibylles et des prophètes. —Les nouvelles considérations de M. *Bouys*, sur la clairvoyance instinctive de l'homme, sur les oracles, sur les sibylles et les prophètes, etc. (vol. in-8.°, à Paris, chez *Dessenne* et *Debray*.) Son prospectus d'un ouvrage qu'il se propose de rendre public, et qui est intitulé : *Traité du magnétisme de l'homme, du somnambulisme magnétique, et de la clairvoyance instinctive qu'il procure* (*a*). Cet auteur, pour prouver qu'il s'est trouvé des hommes qui ont joui de ce qu'il appelle la *clairvoyance instinctive*, observe que quoique tous les auteurs Grecs et Romains conviennent que la plus grande partie des oracles et des sibylles étaient des imposteurs vendus aux rois, et qui prophétisaient dans le sens qui leur était ordonné, en un mot, qui *philippisaient* ; cependant ils conviennent aussi qu'il s'est trouvé des rois philosophes qui ont éprouvé sérieusement les oracles, et qui ont reconnu, après les plus grandes épreuves (*b*), que quelques-uns méritaient la haute réputation qu'ils s'étaient acquise. Il cite les réflexions de *Bayle*, au sujet des prédictions d'*Angelo Cattho*, archevêque de Vienne en Dauphiné, sous Louis XI.

(*a*) Ce prospectus est suivi d'un discours sur le magnétisme, et des réponses à vingt objections ; il l'a proposé par souscription.

(*b*) Les paragraphes III, IV, V, font mention de ces épreuves.

oracles furent le fruit de la politique des monarques, des princes et des grands, de leurs sollicitations, de leurs menaces, et toujours du charlatanisme des prêtres, sans cesse intéressés à tromper le crédule vulgaire. (Voyez, dans la dissertation de *Fontenelle* sur les oracles, quelques-uns des moyens qu'ils employaient pour cela.)

Bayle dit, avec raison, que *Tiresias*, honoré

Il cite aussi les prédictions de *Jeanne d'Arc*, qui, dans ce genre, sont ce que nous avons de plus authentique, puisqu'elles sont consignées dans trois procédures qui existent encore en original. Il cite encore les prophéties de la Bible, concernant la conversion de tous les peuples à un seul Dieu, et la dispersion de tous les Juifs parmi toutes les nations, sans pouvoir se confondre avec elles. Cet auteur, observant qu'il n'est plus nécessaire de recourir aux miracles, ni à l'intervention de Dieu ou du diable pour expliquer la cause des prophéties, les attribue à ce qu'il appelle une *clairvoyance instinctive*, semblable à celle des somnambules magnétiques (*a*). Il s'appuie, entr'autres autorités, de celle de M. *Cabanis*, qui avoue avoir rencontré des personnes qui, dans des maladies extatiques, avaient cette clairvoyance instinctive des somnambules magnétiques, et qui auraient fait d'excellentes pythonisses. Enfin, M. *Bouys* renvoie le lecteur à tous les ouvrages qui font mention de la clairvoyance instinctive des somnambules magnétiques, ouvrages qui sont actuellement en assez grand nombre pour éveiller l'attention des corps savans.

(*a*) Cette doctrine, que M. *Bouys* a développée, n'est point à lui, ni à MM. *Tardi-de-Montravel* et *Backelier-d'Agès*, qui l'ont publiée avant lui ; mais elle appartient à *Mesmer*. Voyez *Mémoire de F. A. Mesmer, docteur en médecine, sur ses découvertes*. Paris, an 7, p. 58, 64 et suiv.

comme un Dieu à Orchomene, où il se rendit célèbre, pendant plusieurs siècles, par les oracles qu'il rendait, fut enfin réduit au silence, après qu'une peste eut désolé cette ville, soit parce que les directeurs de l'oracle périrent tous pendant la contagion, soit parce qu'on jugea qu'un Dieu, qui laissait désoler par la peste les habitans d'Orchomene, n'était plus capable de prédire l'avenir. (Dict. hist. crit. art. *Tiresias.*)

(*d*) *Page* 31. Nous disons *plusieurs*, car nous ne parlons pas des miracles opérés par des moyens physiques ou chimiques, et qui le seront toujours d'autant plus facilement, que l'ignorance et la stupidité du peuple seront plus grandes (1),

(1) On sait que *Roger Bacon*, par exemple, bien supérieur à son siècle par l'étendue et la variété de ses connaissances, étonna ses compatriotes par des phénomènes qu'il produisait à l'aide de la physique et de la chimie (*a*), et qui furent attri-

(*a*) Il a le premier introduit, selon *Freind*, la chimie en Angleterre, du moins a-t-il été l'un des premiers qui ayent cultivé cette science chez cette nation, car il était contemporain *d'Albert le grand.* (Hist. de la Méd. tom. 3, page 26.) On ne peut douter qu'il n'ait connu la poudre à canon; car il dit : Que l'on peut imiter par art le tonnerre et les éclairs avec un mélange de soufre, de nitre et de charbon, qui, séparés, ne produisent aucun effet sensible, mais éclatent avec grand bruit lorsqu'on les mêle daus une proportion convenable, qu'on les enferme daus un lieu étroit et qu'on y met le feu. [*De speculis*, supplément n.° 5.] On a donc tort d'attribuer la gloire de cette découverte à Barthol. *Schwartz*. Il parle aussi d'une espèce de feu inextinguible artificiel, [*De secretis artis, etc.*] ce qui prouve qu'il a connu le phosphore ou le feu grégeois. Il n'y avait

mais des prédictions, des divinations, des prophéties, des guérisons de maladies, de l'espèce

---

bués à des causes surnaturelles, de sorte qu'il fut traité de magicien et emprisonné comme tel, quoiqu'il eût écrit avec beaucoup de force, contre les folles prétentions de ceux qui croient à la magie. « L'admiration, dit cet auteur, la fille de » l'ignorance et la mère de la magie, a enfanté la supersti- » tion et toutes les chimères dont une imagination déréglée » est capable. — La *philosophie* ou la connaissance de la na- » ture est seule capable de faire des choses que les ignorans » ne peuvent attribuer qu'à de véritables miracles. » (*De secretis artis atque naturæ operibus et de nullitate Magiæ.*) Il n'est souvent pas très-difficile de faire des choses que le vulgaire ignorant et superstitieux attribue à une puissance surnaturelle. On connaît le miracle du philosophe de Genève, on sait que *Vanini* a passé pour sorcier, parce qu'on trouva chez lui un crapaud dans une bouteille; et que l'on voulut faire brûler à Paris, comme ayant fait pacte avec le diable, les premiers imprimeurs qui apportèrent des livres dans cette capitale.

de son temps que cinq personnes [dont lui et son disciple *Jean de Londres* étaient du nombre,] qui fussent versées dans la science des mathématiques. Tous les autres, dit-il, en demeuraient à la cinquième proposition d'*Euclide*, et ne pouvaient aller plus avant. [*Specul. mathem.* pag. 12.] Ce qui fit qu'on appela, dans la suite des temps, cette *cinquième* proposition, *le pont aux ânes*. On ne saurait douter qu'il n'ait eu connaissance de la raréfaction de l'air et de la structure de la machine pneumatique. Son génie pénétrant lui fit si bien approfondir tous les secrets de la mécanique, qu'à l'imitation d'*Archytas*, qui inventa un pigeon fait de bois et qui volait, il fit un char volant. Il avait aussi l'art de donner du mouvement à des statues et de faire parler une tête de bronze ou de faire sortir de sa bouche des sons articulés. [*Freind* l. c. p. 34.] Il était presque le seul astronome de son temps; il remarqua une erreur dans le calendrier relativement à la longueur de l'année solaire, qui s'était toujours accru

d'insensibilité avec laquelle certaines personnes ont supporté des flagellations, des crucifiemens, des percemens de pieds et autres espèces de mutilations qu'ont employées et qu'emploient (pour se faire des sectaires) certaines sectes religieuses, comme celle des flagellans, des martinistes ou illuminés, et autres espèces de fous (1). Voyez,

---

(1) « Remarquons donc ici, dit *Cabanis*, que la sensibilité » se comporte à la manière d'un fluide, dont la quantité to- » tale est déterminée, et qui, toutes les fois qu'il se jette en » plus grande abondance dans un de ses canaux, diminue » proportionnellement dans les autres. Cela devient très-sen-

depuis *Jules César*. [*De specul.* supplém. n.° 4, et dans le docteur *Plot*.] Il proposa un plan de correction que le pape *Grégoire XIII* suivit plus de 300 ans après, dans la réformation qu'il fit du calendrier *Julien* ; avec cette seule différence qu'au lieu de commencer à la naissance de J. C., comme *Bacon* le voulait, la réformation de *Grégoire* ne remonta pas plus haut que le *concile* de *Nice*. Il connut et expliqua la propriété qu'ont les miroirs *concaves sphériques*, de brûler de loin les corps combustibles. [*De specul.* supplém. n.° 2.] Il parle, dans son traité de la perspective, [science qui était alors absolument ignorée à Paris,] de la *réflexion* et de la *réfraction* de la lumière ; il décrit la chambre obscure et toutes les sortes de verres qui augmentent ou qui diminuent la grandeur des objets, et qui les approchent ou les éloignent de l'œil. (Ibid, n.° 3.) On lui attribue, comme on sait, l'importante invention des lunettes ordinaires ; voici ce qu'il dit : *Si homo aspiciat litteras et alias res minutas, per medium cristalli vel vitri vel alterius perspicui suppositi litteris, et sit portio minor sphera, cujus convexitas sit versus oculum, et oculus sit in aëre, longe meliùs videbit litteras, et apparebunt ei majores.... et ideò hoc instrumentum est utile senibus et habentibus oculos debiles.* (Ibid.) Or, *Bacon* mourut en 1292. Cependant M. *Smith* n'est pas de ce sentiment, il cite *Alhazen* qui vivait vers l'an 1100, et qui dit très-expressément dans son Opt. liv. 7, chap. 48, que si un objet est appliqué à la base d'un grand segment d'une sphère de verre, il paraîtra plus grand.

dans une lettre d'un curé du diocèse de Lyon à ses confrères (1788), la relation exacte de tout

» sible dans toutes les affections violentes, mais sur-tout dans » les extases, où le cerveau et quelques autres organes sym- » pathiques jouissent du dernier degré d'énergie et d'action; » tandis que la faculté de sentir et de se mouvoir, tandis que » la vie, en un mot, semble avoir entièrement abandonné » tout le reste. Dans cet état violent, des fanatiques ont reçu » quelquefois impunément de fortes blessures qui, dans l'état » naturel, eussent été mortelles, ou très-dangereuses; car la » gravité des accidens qui s'ensuivent de l'action des corps » sur nos organes, dépend principalement de la sensibilité de » ces derniers..... c'est en mettant à profit cette disposition » physique, que les charlatans, de tous les genres et de tous » les pays, ont opéré la plupart de leurs miracles : c'est par- » là que les convulsionnaires (*a*) de Saint-Médard ont pu sou- » vent étonner les imaginations foibles, de leurs coups d'épée » et de bûche, qu'ils appelaient ascétiquement des *consola-* » *tions :* c'est ainsi que les illuminés de France et d'Allemagne » anéantissent, pour leurs adeptes, l'effet des sensations ex- » térieures, et qu'ils les font exister dans un monde qui ne » s'y rapporte en rien.» [Rapports du phys. et du moral de l'homme, deuxième édition, tome 1, pag. 145-6.]

(*a*) Secte de fanatiques qui a paru dans le siècle dernier, et qui a commencé en 1731, au tombeau du diacre *Pâris.* Les convulsions ont beaucoup nui à la cause de l'appel et aux prétendus miracles par lesquels on voulait l'appuyer; miracles attestés d'ailleurs par une foule de témoins prévenus ou trompés. Les plus sensés d'entre les Jansénistes ont écrit contre ce fanatisme, ce qui a occasioné parmi eux une division en *anti-convulsionistes* et *convulsionistes.* Ceux-ci se sont bientôt redivisés en *Augustinistes*, *Vaillantistes*, *Secouristes*, *Discernans*, *Figuristes*, *Mélangistes*, *etc.* Noms bien dignes d'être placés à côté de ceux des *Ombilicaux*, des *Iscariotistes*, des *Stercoranistes*, des *Indorfiens*, des *Orcbites*, des *Eoniens* et autres sectes aussi illustres. (Voyez encyc. t. 9, p. 368, édit. de Genève. Voyez aussi le naturalisme des convulsions dans les maladies de l'épidémie convulsionnaire. Soleure, 1733.)

ce qui s'est passé à Fareins, dans la Dombes, relativement au crucifiement d'*Etiennette Thomasson*, et aux percemens des pieds de *Marguerite Bernard*. L'auteur de ce pitoyable écrit, dont presque chaque page choque le bon sens ou la raison, assure, par exemple, page 17, que le diable peut guérir des maladies, mais qu'il ne peut opérer leur guérison que comme les médecins, par l'application des remèdes naturels, quoiqu'il puisse cependant, selon lui, tenter les hommes, et qu'il ne soit pas moins difficile d'agir immédiatement sur une partie du cerveau (ou le *sensorium commune*), pour y déterminer les modifications sans lesquelles aucune pensée ne peut avoir lieu, qu'il ne l'est d'agir immédiatement sur un viscère ou une partie quelconque de l'économie animale, pour la modifier ou guérir l'affection dont elle est le siége.

(*e*) *Page* 31. Les possédées de Loudun n'étaient sans doute, comme le dit notre Auteur, que des religieuses qui tombaient en *catalepsie*, et qu'*Urbain Grandier* fut accusé d'avoir ensorcelées. Plusieurs religieuses, dit le père *Davrigny*, eurent d'abord des visions la nuit, elles en eurent bientôt le jour. Ce n'était dans leur maison que spectres et fantômes. *Grandier* se présentait à elles sous les plus horribles figures, et elles tombaient dans d'étranges convulsions. Des prêtres

ſanatiques ou imbécilles, ses juges, cruels instrumens de la vengeance de *Richelieu* (1), chargés de les interroger en langue latine, en obtinrent, dit-on, dans cet idiome (2), des réponses qu'ils avaient présentes à l'esprit, et leur faisaient eux-mêmes parvenir, en communiquant à leurs cerveaux les modifications qu'elles déterminaient dans les leurs ; et l'homme instruit, l'homme innocent, condamné par un jugement inique, fut dévoré par les flammes comme sorcier. On lui fit souffrir une question si cruelle, qu'elle lui fracassa les os des jambes; et « le 18 » août 1634, sur la déposition d'*Astaroth* (3),

(1) Le cardinal *de Richelieu*, à qui les ennemis de *Grandier* avaient persuadé qu'il était l'auteur du libelle intitulé : *la Cordonnière de Loudun*, fait contre lui, fit composer le tribunal qui jugea *Grandier*, d'hommes les plus capables de le perdre. Un religieux qui le conduisait au supplice, fit rougir son crucifix au feu, et le lui présenta pour le lui faire baiser; et comme *Grandier* refusa de le faire, il fit courir le bruit que ce refus était un signe certain du crime dont on l'accusait.

(2) Une possédée de Cartigni en Savoie, fut éprouvée en seize langues, ce qui fit que les ministres de Genève n'osèrent l'exorciser; mais ceux d'Angers furent plus hardis. (Confession catholique de *Sancy*, liv. 1, chap. 6.)

(3) Cela se recueille du second procès-verbal des exorcistes. Il y eut trois possessions. Pendant la première, les diables, un excepté, refusèrent de se nommer; ils se contentèrent de répondre qu'ils étaient ennemis de Dieu. Pendant la deuxième et la troisième, ils se firent connaître par leurs noms et dignités, et ils accusèrent nommément *Grandier*. (Voyez le 20.e vol. du Merc. franç., pag. 760, 762.)

» de l'ordre des séraphins et le chef des diables » qui possédaient les Ursulines, d'*Easas*, de » *Celsus*, d'*Acaos*, de *Cedon*, d'*Asmodée*, de » l'ordre des trônes; et d'*Alex*, de *Zabulon*, de » *Nephtalim*, de *Cham*, d'*Uriel*, d'*Achas*, de » l'ordre des principautés, les commissaires ren- » dirent leur jugement, par lequel maître *Ur-* » *bain Grandier*, curé de l'église de St. Pierre, » et chanoine de l'église de Ste. Croix, fut dé- » claré *dûment atteint et convaincu du crime de* » *magie, maléfice et possession arrivée par son* » *fait ès plusieurs religieuses Ursulines de Lou-* » *dun, et autres séculières mentionnées au procès:* » pour la réparation desquels crimes il fut con- » damné à faire amende honorable, et à être » brûlé vif avec les pactes et caractères magiques » étant au greffe, ensemble le manuscrit par lui » composé contre le célibat des prêtres, et ses » cendres jetées au vent. » (Voyez le 20.e tome du Mercure français, page 171. == Un ouvrage qui a pour titre : *Histoire des diables de Loudun, ou de la possession des religieuses Ursulines, et de la condamnation et du supplice d'Urbain Grandier, cruels effets de la vengeance du cardinal de Richelieu.* Amsterdam, 1716.)

Combien d'autres victimes, dans ces temps de fanatisme, d'ignorance et de barbarie, éprouvèrent le même sort !.... Tel fut celui, par exemple, de Marie *Petetin*, probablement de la famille de

l'Auteur; c'est ce dont fait foi une copie du jugement qui a été trouvée dans les archives des Jacobins de Lyon. Voici le fait. Une demoiselle *Petetin* vivait paisiblement de ses rentes à Salins, petite ville du Jura, partageant son temps entre des exercices de piété, la visite des malades et des pauvres, lorsqu'une jeune fille, travaillant dans les salines, tomba malade. Mademoiselle *Petetin* s'empressa de l'aller voir, et jugeant bien que sa maladie était sur-tout déterminée par un travail trop pénible et le défaut d'une bonne nourriture, elle lui fit porter des bouillons et des consommés qui la rétablirent promptement. Cette fille était à peu près convalescente, lorsque mademoiselle *Petetin*, pour lui faire plaisir, lui envoya un gâteau dans lequel il entrait du miel. Elle ne tarda pas, après l'avoir mangé, à avoir des convulsions et à tomber dans un état difficile à décrire, dit la procédure. Des médecins et des théologiens, que l'on fit venir, assurèrent que les phénomènes que présentait cette fille, passaient les bornes de leurs connaissances, et décidèrent, dans leur sagesse, qu'elle était possédée. On prit aussitôt des informations; et comme les phénomènes merveilleux s'étaient manifestés peu de temps après avoir mangé le gâteau de miel, on en conclut que le diable était entré avec le gâteau dans le corps de cette fille. Marie *Petetin*, qui avait envoyé le gâteau, fut arrêtée et conduite à Besan-

çon, où elle fut pieusement brûlée comme sorcière. Oh !... doctes confrères ! et vous, infaillibles théologiens ! vous avez décidé, dans votre sagesse, que les phénomènes que présentait cette fille, étaient produits par le diable, parce qu'ils vous ont paru extraordinaires et surpasser les bornes de votre intelligence. Mais quelle présomption ! pouviez-vous vous flatter de connaître toutes les ressources de la nature humaine, toute l'étendue de ses aberrations, toutes les modifications qu'elle peut éprouver par l'effet des lois particulières auxquelles elle est soumise, pour être en droit d'en conclure que les phénomènes que présentait cette fille, n'étaient pas produits par ces lois ? pouviez-vous mieux concevoir l'action de la cause chimérique à laquelle vous avez eu recours ?.... Il faut d'ailleurs avoir reçu du Ciel des graces toutes particulières, pour penser que (ce que vous appelez) les diables, étant en proie, comme vous le dites, à des tourmens affreux qui surpassent l'imagination, et devraient de toute nécessité les absorber entièrement, puissent cependant s'amuser à faire des espiégleries, à nouer l'éguillette (1), à prophétiser ou prédire l'avenir, à produire des contorsions chez les prétendus

---

(1) Comme le prétendent plusieurs théologiens, entr'autres *Rivet*, sur la genèse exerc. 103, oper. t. 1, pag. 395. — *Heidegger*, hist. patriarch. tome 2, pag. 165.

possédés, et mouvoir les différentes parties de leurs corps comme un enfant s'amuserait à mouvoir celles d'un pantin; puissent enfin s'amuser à remplir le monde de leurs tours de passe-passe.

« Les hommes, dit *Roger Bacon*, ne pénétrant point la cause des effets dont ils étaient » témoins, ont eu recours au démon, persuadés » qu'il n'y avait que la magie ou quelque puissance surnaturelle qui fût en état de les produire. » (*De secretis artis et operibus naturæ.*)

« La Démonomanie n'existe point, dit l'abbé » *Bertholon*, c'est une fourberie insigne (1), ou » bien ce genre rentre dans les autres genres de » vésanies ou de folies qui lui sont analogues. » (Electr. du corps hum. édit. 1780, pag. 326.)

« On ne peut s'empêcher de rire, dit *Sauvages*, de la crédulité de *Bodin*, et de plaindre » le sort d'une infinité de malheureux que les » parlemens de Bourdeaux, de Rouen, de Toulouse ont autrefois condamnés au feu, et qui » méritaient tout au plus d'être enfermés aux » petites maisons. » *Ridemus itaque credulitatem*

---

(1) Voyez dans le Dictionn. hist. et crit. de *Bayle*, article *Radziwil*, not. *E*, ou dans une réponse de *Drelincourt*, ministre de Paris, (publiée en 1663) au prince *Ernest*, landgrave de Hesse, (pag. 357 et suiv.) un trait remarquable d'une fourberie semblable commise par des moines, (fourberie qu'ils qualifièrent de *fraude pieuse*) et le prétendu miracle qu'ils opérèrent avec des reliques.

Bodini et dolemus sortem tot milium vesanorum quos, sæculis elapsis, senatus Burdigalensis, Rothomagensis, tolosanus flammis addixit, qui in morotrophio tantùm erant custodiendi. (*Nos. meth. lib.* 4, *pag.* 397.)

(*f*) *Page* 35. Telles que le rhumatisme, la catalepsie, plusieurs espèces de paralysies, d'affections spasmodiques, etc. Voyez mém. soc. méd. t. 1, p. 80; t. 2, p. 244, 274, 379, 397, 403 et 434. ═ Journal de méd. janv. 1756; août, 1782. ═ Recueil d'électr. méd. t. 2, p. 28, 389, 393 et suiv. ═ Journ. encyclop. ann. 1773, déc. 1, p. 343. ═ Journal de phys. sept. 1777; mars 1779. ═ Thèses sur la méd. électr. soutenues sous la présidence de *Linnæus*. ═ Gazette de santé, n.º 34, ann. 1778. ═ *Acta academiæ elector. Moguntinæ scientiarum utilium.* Erford, 1758. ═ Phil. trans. t. 10, p. 415; t. 47, p. 351; t. 49, part. 2, p. 558; t. 50, part. 2, p. 481; t. 51, part. 1, p. 179; t. 53, p. 10. ═ Mém. de l'acad. de Stockolm, t. 14, 24. Trnka, histor. cophoseos. ═ Journal polit. des Deux-Ponts, 1778, n.º 5. ═ Hist. génér. et partic. de l'électr. Paris, 1752, part. 3, p. 60 et suiv. ═ *Mangin*, hist. de l'electr. ═ *Dubois*, tableau annuel des progrès de la phys. 1772, pag. 159, 160 et 165. ═ *Bacher*, journ. de méd. t. 50, p. 93 et 94. ═ *Quelmalz, de viribus electricis medic.* Lipsiæ,

1753. = *Haller, elem. physiol.* t. 5, p. 376; t. 8, p. 176. = *Jallabert*, expér. et observat. sur l'électr. p. 88, 127, 150, 159, 161, 165, 167 et 329. = *Sauvages*, sa lettre adressée à *Bruhier*, sur l'électr. méd. 1749, pag. 197 et suiv. = *Epistolæ hallero*, n.° 483, t. 3, p. 136. = Sa dissertation sur l'électr. insérée dans le *disp. medic. halleri*, t. 1. = Ses obs. sur l'électr. méd. t. 2 du recueil sur l'électr. méd. p. 386. = *Nosol. meth.* t. 4, p. 309. = J. Steph. *Deshais*, *dissertatio de hemiplegia per electricitatem curanda*, *Monsp.* 1749. = *Smibert, de meustruis retentis.* = *Lovet's*, essai sur l'électr. méd. p. 48, 76 et 112. = *Wesley's desideratum*, p. 3 et 50. = Essai, etc. de *Wilson*, p. 207. = *Priestley*, hist. de l'électr. t. 1, p. 395; t. 2, p. 399, 401 et 411. = *Gardane*, conject. sur l'électr. méd. Paris, 1768. = *Hartmanus, Herrn, Johann. Friedr.* = *Muschenbroeck*, t. 1, p. 378, édit. de 1769. = *Sigaud de la Fond*, lettre sur l'électr. médic. Paris, 1771. = *Franklin*, t. 1, p. 192 et 263. = *Nollet*, essai sur l'électr. des corps. Paris, 1753. = *Masars de Cazelles*, mém. sur l'électr. méd. = *Dehaën*, *ratio medendi*, t. 1, pars 1, c. 7, p. 83, 84-5-6; pars 3, c. 6, p. 379, 380, 381-2-3-4-5-6, etc.; t. 2, pars 5, c. 7, p. 198, 199 et 203, etc. = *Gardini, de effect. electr. in hom.* = *Arrigoni, jasi meccanica, o tratatto di remedi naturali meccanici.* Lodi, 1775. = *Veratti*,

osservazioni

osservazioni fisico-mediche intorno alla ellettrica. Bologna, 1748. = *Lassone*, dissert. sur les effets de l'électric. = *Deshais, de hemiplegiâ, etc.* = *Bohadsch, de utilitate electr. in art. med.* = *Hill, the-fabrik of the eye*, p. 13. = *Linnæi* et *Zetzel consectaria, electrico-med.* = *Smibert, de menstruis retentis.* = *Le Camus*, médec. prat. t. 1, p. 251. = *Carmichael, tent. inaugur. med. de paralys.* 1764, p. 33. = *Mauduit*, mém. sur les différentes manières d'administrer l'électricité. Paris, 1784. = *Bertholon*, de l'électr. du corps hum. etc. 1780. = *Hahn, de paralysi sine nervorum et arteriarum læsione.* Hal. 1766.

Les soulagemens et guérisons entières, qu'on aurait pu produire par aucun remède de l'art, et qu'a cependant produits l'électricité dans plusieurs espèces de maladies (*sive integram curationem conferre quam nullo alio auxilio ars præstare potuisset*) l'on fait regarder par *Dehaën* et plusieurs autres médecins, comme un des moyens les plus puissans de l'art. *Inter præstantissima artis auxilia jure referenda* (*ratio medendi*, t. 2, p. 198.)

Sur l'action du galvanisme dans le traitement de certaines maladies. Voyez *Aldini*, ouvrage cité, t. 1, p. 183 et suiv. = Sa lettre au professeur *Vassali-Eandi*. Paris, 28 thermidor an 11. = Journal du galvanisme, tom. 1. Landshut, 1802. = Mémoires de la société médicale de

Gênes, tom. 2, 1803. ═ Rapport présenté à la classe des sciences exactes de l'académie de Turin, le 2 nivôse an 11, par le professeur *Vassali-Caudi*. ═ Bibliothèque italienne, ou tableau des progrès des sciences et des arts en Italie, par les professeurs *Giulio*, *Giobert*, *Vassali-Eaudi* et *Rossi*. Turin, an 11, vol. 1. ═ Histoire du galvanisme, etc., par P. *Sue*, professeur à l'école de médecine de Paris, tom. 2, pag. 424 et suiv. ═ *Bischoff*, *commentatio de usu galvanismi in arte medica*. Jenæ, 1801. ═ Recherches sur le galvanisme, et sur son usage dans le traitement de certaines maladies, par C. J. C. *Grapengiesser*, docteur en médecine et en chirurgie. Berlin, 1801. ═ *Mougiardini*, de l'application du galvanisme à la médecine. ═ Journal du galvanisme, rédigé par M. *Nauche*. ═ Essai sur l'emploi médical de l'électricité et du galvanisme, par *Thillaye*, aide-conservateur de l'école de médecine, an 11. ═ *Humboldt*, expériences et observations sur le galvanisme, etc. Paris, 1799.

(*g*) *Page* 66. Au défaut d'expression juste, nous nous conformons à l'usage, en nous servant de l'expression impropre d'*irritation*. En effet, ce mot exprime une faculté qui n'appartient qu'au système musculaire, la sensibilité étant l'apanage du système nerveux. De nombreuses expériences modernes ont prouvé et établi cette différence ou

cette distinction de deux propriétés que les physiologistes avaient confondues presque jusqu'à nos jours. On a reconnu la vérité sans rectifier la langue. Ainsi, la sensibilité perçoit seule les impressions des objets extérieurs, et celles que nous font éprouver quelques-uns de nos organes, et agit ensuite sur une plus ou moins grande étendue du système musculaire dont elle met l'irritabilité en jeu, en faisant contracter un plus ou moins grand nombre de fibres de ce système. Ces impressions ou la volonté sont les causes éloignées de nos mouvemens dont la sensibilité est la cause prochaine. Il est plus que probable, comme semblent le prouver l'analogie, plusieurs expériences, et l'inconcevable rapidité de nos mouvemens (dont les fluides subtils, comme l'électricité, le galvanisme, nous offrent seuls des exemples); il est plus que probable que ces mouvemens sont produits par l'action d'un fluide subtil, dont le cerveau est le viscère secréteur, et dont les nerfs sont les conducteurs qui le transmettent aux différens organes des sens et à chaque fibre musculaire, pour les mettre en contraction (1). On sait,

(1) Des expériences faites par plusieurs physiciens, et nommément par MM. *Galvani*, *Valli*, *Humboldt*, *Volta*, *Aldini*, semblent prouver la réalité de cette conjecture. En effet, le professeur *Aldini*, sur-tout, a fait une suite d'expériences plus complètes et plus décisives que celles de *Galvani*, et qui tendent à prouver que les contractions musculaires sont déter-

comme l'a démontré *Borelli*, et comme *Barthez* l'a répété (dans sa nouvelle mécanique des mouvemens de l'homme et des animaux), on sait que l'action musculaire est, dans un grand nombre de cas, immense (1). Nous avons, en physique, quelques faits analogues ou des effets prodigieux, produits par l'action d'un peu de fluide subtil,

minées par le développement d'un fluide dans l'économie animale, lequel est conduit des nerfs aux muscles. Car celle, par exemple, dans laquelle il fait contracter plus ou moins fortement les muscles de la jambe d'une grenouille (préparée suivant la méthode ordinaire) en mettant simplement ces muscles en contact avec ses nerfs cruraux, prouve qu'il existe un fluide animal contenu dans les nerfs, lequel remplace le fluide électrique propagé par les métaux, puisque les muscles et les nerfs sont isolés, dans cette expérience, avec des tuyaux de verre, et que l'on ne peut soupçonner, par conséquent, que les contractions soient déterminées par l'action directe du fluide général qui maîtrise tous les corps de la nature. [Voyez la première partie de son ouvrage que nous avons cité, et surtout ses expériences 5, 12 et 14, tome 1, pag. 8, 20 et 24. Voyez aussi les deux mémoires qu'il a publiés vers la fin de 1794, et une lettre du professeur *Volta*, qui lui a été adressée en 1788 dans le journal *Brugnatelli*.]

(1) J. A. *Borelli* (qui a montré le premier, que pour vaincre la plus légère résistance, les muscles employent de très-grandes forces, et qui s'est immortalisé par cette découverte) a évalué, par exemple, la force absolue du muscle deltoïde, égale au moins à un poids de dix-sept cents livres, lorsque le bras est tendu ou lorsqu'on soutient un poids de vingt-quatre livres à l'extrémité des doigts. La force réunie des deux ventricules et des deux oreillettes du cœur, égale à cent quatre-vingt mille livres. [*De motu animalium*, prop. 72-3.] On connaît les accroissemens prodigieux que prennent les forces des muscles dans des états violens de délire et de convulsion, etc.

légère cause en apparence. On sait que le dégagement d'un peu de calorique de l'eau renfermée dans une bombe, suffit pour la faire éclater. Ce même dégagement fait aussi éclater les pierres, les rochers les plus durs. L'addition, au contraire, de plus ou moins de calorique, produit aussi des effets prodigieux. Tout le monde connaît la force immense de la pompe à feu, par l'action du calorique qui pénètre, s'unit à l'eau, et la réduit en vapeur.

La substance de la moëlle épinière et des nerfs étant la même que celle du cerveau, il est à présumer qu'ils secrètent, ainsi que ce viscère, *le fluide moteur*. Ces considérations nous expliquent très-bien les frémissemens, les motitations, les palpitations, les différentes contractions musculaires que l'on remarque dans un animal récemment égorgé, ou dans des parties qui ont été retranchées depuis peu d'un animal vivant. En effet, la vitalité ne se dissipant jamais tout-à-coup, sur-tout dans les morts violentes, mais subsistant plus ou moins long-temps dans les différentes parties de l'économie animale, et dans celles que l'on a séparées de cette économie, elle permet encore aux nerfs qui se distribuent aux différentes fibres musculaires, de secréter plus ou moins de *fluide moteur*, ou du moins d'agir (1) par celui qu'ils contiennent en-

(1) Voy. entr'autres expériences celles de *Smith* et de *Whytt*.

core, leurs enveloppes ou tuniques étant d'une structure et d'une substance très-propres à isoler, à contenir, à conserver ce fluide, ou empêcher qu'il ne se dissipe. Ainsi, la sensibilité étant mise en jeu, dans un animal récemment égorgé, par l'enlèvement de la peau, les sections, l'action de l'air, etc., le *fluide moteur*, que contiennent encore les nerfs, agit sur différentes fibres musculaires de cet animal, et produit les phénomènes dont nous venons de parler. Observons, en passant, que l'objection que l'on a réveillée dans ces temps modernes, pour nier l'existence du *fluide moteur*, savoir; *que les nerfs ne sont pas creux pour livrer passage à ce fluide*, n'est pas d'un physicien, puisque les corps les plus denses sont les meilleurs conducteurs des fluides subtils, tels que l'électricité, le calorique, le galvanisme, etc.; l'air, les corps très-poreux ou ceux qui ont le moins de densité, étant les plus mauvais.

L'expression de *faiblesse des nerfs* dont on s'est servi, et dont on se sert encore en parlant des affections nerveuses, est encore impropre et vicieuse. En effet, il implique contradiction de dire qu'un système dont la faculté, les forces sont exaltées, soit affaibli. Cette faiblesse n'existe que dans le système musculaire; c'est une diminution ou une perte plus ou moins grande de la *tonicité* ou de la *cohésion permanente* du tissu des fibres de ce système. Et en effet, l'expérience

nous apprend que la sensibilité s'exalte toutes les fois que cette *tonicité* vient à diminuer, comme on peut le remarquer chez les convalescens de maladies un peu longues. On sait que la sensibilité des productions qui régénèrent les parties molles, dans leurs solutions de continuité, est très-grande, que les bourgeons, par exemple, qui reproduisent les chairs dans un ulcère, sont extrêmement sensibles. On sait que les femmes et les enfans où cette *tonicité* est, en général, moins grande que chez les hommes, sont plus sensibles qu'eux; que les hommes très-forts, où la *tonicité* est grande, sont peu sensibles; qu'ainsi certains sauvages, très-forts, se rient des supplices qu'on leur fait éprouver (1).

Nous reconnaissons donc, en général, deux causes déterminantes essentielles, ou deux causes prochaines des affections nerveuses, ou de l'exaltation de sensibilité que l'on remarque dans ces affections. La première, et c'est la plus fréquente, est une plus ou moins grande diminution, générale ou partielle, de la *tonicité* du système musculaire, qui fait que la sensibilité est généralement ou partiellement plus ou moins exaltée (2). Cette exal-

(1) Voyez les voyages de *Meares*, de *Dixon*, de *Vaucouvers*, *etc.*

(2) *Aptitudo ad recipiendas vehementes sensuum impressiones, cum fibra (musculari) debili, temperamentum hypochondriacum et hystericum facit*, a dit *Haller*, [elem. phy-

tation de la sensibilité des nerfs, fait que de faibles stimulus qui ne les auraient que peu affectés dans l'état de santé, les affectent alors plus ou moins fortement; ceux-ci plus ou moins excités, agissent plus ou moins fortement, en proportion de l'excitation, sur une plus ou moins grande étendue du système musculaire; de-là les mouvemens désordonnés de ce système dans les affections nerveuses, et qui ne répondent plus à l'action ordinaire des causes excitantes dans l'état de santé. Il est inutile de dire qu'une exaltation de sensibilité partielle, par l'effet d'une diminution de tonicité partielle, de l'estomac, par exemple, peut, par sympathie, produire l'exaltation de sensibilité d'autres parties, et étendre ainsi l'affection nerveuse. La seconde cause prochaine des affections nerveuses, sont des stimulus plus ou moins violens qui agissent sur une plus ou moins grande étendue du système nerveux. Cette seconde espèce ne suppose aucune diminution de *tonicité* du système musculaire; mais une plus ou moins grande étendue du système nerveux étant excitée par des stimulans plus ou moins violens, agit en proportion de l'excitation sur une plus ou moins grande étendue du système musculaire, et produit des mouvemens désor-

---

siol. tom. 4, pag. 467.] Voyez *Stahl*, de mot. hum. spas. cap. 2, *Spasmi succulentis familiares.*

donnés de ce système, des convulsions. Ainsi, un violent excitant, un poison, par exemple, introduit dans l'estomac, produit d'abord une affection spasmodique de ce viscère, des vomissemens; et des convulsions par sympathie. Ainsi des vers dans l'estomac ou les intestins des enfans, produisent aussi sympathiquement des convulsions. Ainsi différens irritans, comme des âcres humoraux, des dissolutions mercurielles, différentes espèces de poisons, le sublimé corrosif, l'arsenic, les acides, des dissolutions alkalines, etc. peuvent produire des affections nerveuses. Mais ces différens irritans ne peuvent troubler l'économie pendant un certain temps, sans que la *tonicité* ne diminue. De-là une complication d'affection qui exige que l'on expulse, que l'on attaque d'abord la cause irritante, que l'on calme l'irritation produite, et que l'on remédie ensuite à la perte de *tonicité*. En vain un mauvais raisonneur ou un médecin de mauvaise foi, voudrait-il attaquer notre opinion sur la première des deux causes prochaines des affections nerveuses, en disant que l'on emploie très-fréquemment, dans cette première classe d'affections, les *débilitans*, comme les émolliens, les bains, etc. qu'ainsi la diminution de *tonicité* est une chimère. On emploie ces moyens dans un accès plus ou moins violent, parce qu'il forme l'indication urgente : il faut calmer, détendre, relâcher, dans un violent

spasme ou de fortes convulsions; mais ensuite, l'emploi des fortifians, des toniques, sans lesquels on ne peut guérir cette première classe d'affections, prouve la vérité de notre doctrine.

La *sensibilité*, *l'irritabilité* [dont nous venons de parler] et la *faculté digestive* ou *assimilatrice* (1), sont les trois forces ou les faits les plus

---

(1) C'est une force par laquelle les alimens sont altérés, convertis ou transformés en la propre substance de l'animal, et cela indépendamment de tout mouvement de locomotion (*a*). *Dicendum partes moveri non mutantes locum, sed manentes et alterascentes mollitie, duritie, calore et reliquiis similarium partium differentiis.* Aristote, (*de generat. animal.* lib. 2, c. 5.) — Ce philosophe regardait la force digestive ou altérante, comme la force première, fondamentale et la plus essentielle de la nature vivante. *Nam anima nutritiva etiam aliis inest, atque et prima et maximè communis facultas animæ secundùm quam omnibus vivere inest.* (*De anim.* lib. 2, cap. 4.) — C'est par cette force que sont réparées les déperditions continuelles que le corps éprouve. *Omninò enim defluit aliquid à substantiâ unius cujusque, et ob id opus habet nutriente.* Galien, (*de semine*, lib. 1, c. 16.) — L'élaboration des humeurs, les secrétions, la nutrition, etc. dépendent de cette force. Elle est le *blas alterativum* de *Van-Helmont*, le *mouvement d'assimilation* ou de *génération simple* de *Bacon*, (*nov. organ.* lib. 2, *ophor.* 48,) le *moule intérieur* de *Buffon*, *etc.*

(*a*) La dissolution et les différens moyens de trituration contribuent bien à la transmutation vitale des alimens : on sait, comme l'ont prouvé les expériences de l'abbé *Spallanzani*, que les sucs gastriques sont, dans tous les animaux, les plus puissans dissolvans des substances alimentaires ; mais ces moyens sont insuffisans, ne sont que préparatoires, puisque les alimens subissent des digestions ou des altérations ultérieures dans des parties où il n'y a point de sucs gastriques.

généraux auxquels on puisse remonter par l'analyse des phénomènes de l'économie animale, et plus généralement des corps organisés ou vivans. C'est par le concours de ces trois forces ou causes expérimentales (1), toujours agissantes, suivant les lois qui leur sont propres, que s'opèrent les fonctions de la vie qui en est le résultat (2). C'est

---

(1) C'est-à-dire, des causes qui ne sont connues que par les lois que manifeste l'expérience ou l'observation. Dans la philosophie naturelle, on ne peut connaître les causes premières que par les lois que l'expérience a découvertes dans la succession des phénomènes qu'elles produisent. Telles sont, en effet, les étroites limites de l'entendement humain, que la connaissance de l'essence ou du mode d'action des causes premières lui est pour toujours interdite. Le voile épais qui les couvre, enveloppe de ses innombrables replis quiconque tente de le déchirer. *Hume* a dit avec raison : « Il ne paraît pas qu'aucune opération corporelle, ni aucune action de l'ame sur ses propres facultés ou sur ses idées, puisse nous faire concevoir la force agissante des causes, ou le rapport nécessaire qu'elles ont avec leurs effets. » (Essais sur l'entend. hum. p. 157-8.)

(2) La sensibilité paraîtrait au premier aperçu se subordonner les forces motrices et digestives. En effet, un muscle ne peut se contracter sous l'impression d'un agent extérieur, sans que la sensibilité, ayant pris connaissance de cette impression, ne devienne cause déterminante de son mouvement. La sensibilité ne cesse pas d'être cause déterminante de ce mouvement, lorsqu'il est soumis à l'empire de la volonté. D'un autre côté, un aliment ne peut être digéré et même retenu dans l'estomac, si la sensibilité ne l'agrée (qu'on nous passe l'expression) ou du moins ne le tolère. Le concours de cette faculté est encore nécessaire, pour que la fermentation digestive ait lieu; en effet, si on abolit cette faculté dans un estomac

donc sans fondement ou très-hypothétiquement que *Barthez* a voulu introduire dans la science de l'homme, une seule force, une seule cause expérimentale, à laquelle il a donné le nom de *principe vital*, et à laquelle il a exclusivement attribué tous les phénomènes de la vie.

On se convaincra de la vérité de cette assertion, si on remarque que ces principes : *Observer avec soin les phénomènes; assigner autant de causes expérimentales, qu'il y a de faits d'une nature différente à expliquer ; n'employer que des hypothèses déduites des faits propres à la*

---

plein d'alimens, soit par une forte dose d'opium, soit par la ligature ou par la section de la huitième paire des nerfs, la digestion ne peut plus se faire, et les alimens passent à une fermentation particulière, comme *Brunn* et quelques autres médecins l'ont vu. Les secrétions (qui sont bien évidemment comprises dans le domaine des forces digestives) lui sont également subordonnées. Mais il est facile de voir que ces trois facultés concourant également à faire exister l'animal, se prêtant des secours égaux et réciproques, se supposant enfin mutuellement, sont dès-lors étroitement liées ensemble et également subordonnées les unes aux autres : c'est ainsi que la sensibilité se subordonnant, comme nous venons de le voir, les forces digestives et les forces motrices, se trouve elle-même subordonnée à ces forces, qui, en décidant des qualités de la matière organisée, de la structure et de la consistance des parties, lui donnent l'existence avec ses modifications. Ce sont de semblables considérations qui ont fait dire à *Hippocrate*, que *la vie est un cercle où l'on ne peut trouver ni commencement ni fin : car*, ajoute-t-il, *dans un cercle tous les points de la circonférence peuvent être fin, ou commencement.*

science elle-même; étant fondamentaux et devant diriger dans l'étude de toutes les sciences naturelles, la même méthode doit être commune à toutes: ainsi la méthode des physiologistes dans l'étude ou dans la recherche des phénomènes des corps organisés ou vivans, doit donc être celle des physiciens dans la recherche des phénomènes des corps inorganiques. Si ceux-ci ont été conduits, par l'analyse de ces phénomènes, aux faits généraux *d'impulsion*, *d'attraction*, *etc.* et ont été fondés, par les principes que nous venons d'énoncer, à assigner à ces faits généraux, pour causes expérimentales, les noms de force *d'impulsion*, de force *d'attraction*, *etc.* lesquelles forces ne sont et ne doivent être contestées par personne; les physiologistes ayant été aussi conduits, par l'analyse des phénomènes des corps organisés ou vivans, à des faits généraux, tels que la *sensibilité*, *l'irritabilité*, *etc.* sont donc aussi fondés à assigner à ces faits généraux, pour causes expérimentales, les noms (arbitraires mais convenus) de *force sensitive*, de *force d'irritabilité*, *etc.*; ces noms étant dans la science de l'homme ce que sont en physique ceux *d'impulsion*, *d'attraction*, *etc.*, doivent servir à classer et à expliquer les phénomènes de la vie, de même que les physiciens avec les noms de force *d'attraction*, de force *d'impulsion*, *etc.* classent et expliquent les phénomènes des corps inorganiques. L'on voit donc

que le résultat de l'analyse des phénomènes de la vie dans les corps organisés ou vivans, n'étant point un fait général unique, ou un ensemble de faits qui puissent être rapportés à une cause identique ou commune; c'est sans aucun fondement et contre les principes fondamentaux de la seule bonne méthode de philosopher dans les sciences naturelles, que *Barthez* a voulu admettre une seule cause expérimentale sous le nom de *principe vital*, puisque, comme l'a dit *Bacon*, les faits généraux devant être reçus comme des causes, on ne doit pas tenter, comme on le fait, de les interpréter par d'autres faits en apparence plus connus, ou vouloir remonter au-delà (1); et qu'on ne doit pas, comme *Barthez* en convient lui-même (2), introduire dans la philosophie naturelle d'autres causes que celles qui sont données directement et immédiatement par les faits.

Il faudrait, pour être fondé à admettre une seule cause expérimentale, que les trois forces ou faits généraux dont nous venons de parler,

---

(1) *Nam cùm maximè universalia in naturâ positiva esse debeant quemadmodùm inveniuntur, neque sunt reverà causabilia; tamen intellectus humanus nescius acquiescere, adhùc appetit notiora.* (*Novum organum*, lib. *1*, aph. 48.) Voy. aussi *Buffon*, de la reproduction en général.

(2) Nouveaux élémens de la science de l'homme, seconde édition, tom. 1, pag. 11 des notes.

pussent se confondre ou se réunir dans un seul principe plus général (1) ; il faudrait, en d'autres termes, découvrir une loi plus générale de succession commune à ces phénomènes et qui les réunit tous. Or, c'est ce qui n'est pas arrivé jusqu'à présent. Il est vrai que des sectateurs de *Barthez* ont dit que ce fait plus général était la vie, mais c'est une erreur, parce que la vie est elle-même un effet ; elle est l'effet ou le résultat du concours des forces dont nous venons de parler (2), et qu'un effet ne peut être sa cause ;

---

(1) Si l'on eût découvert quelque fait dans lequel les forces sensitives, les forces motrices, et les forces assimilatrices se confondissent, alors ces trois forces devraient être regardées comme trois modifications d'une seule et même force. Alors *Barthez* serait autorisé à dire : « Qu'une seule cause expéri-» mentale ou un *principe vital* doué de forces sensitives, mo-» trices et assimilatrices, produit les fonctions de la vie dans » l'homme, ou renferme la raison suffisante des suites de » mouvemens qui sont nécessaires à la vie dans toute sa durée.» (Nouv. élém. etc. tom. 1, pag. 97 et 107.) Mais, encore une fois, cette unique cause expérimentale est chimérique, parce que dans l'état actuel de la science, l'analyse des phénomènes de l'économie vivante nous oblige de regarder la sensibilité, l'irritabilité et la force assimilatrice comme trois forces ou trois causes expérimentales très-distinctes, attendu qu'une seule force ou une seule cause expérimentale plus générale, et qui les réunit, est encore à découvrir.

(2) En effet, on n'est pas sensible, on ne se meut pas, on ne digère pas, on ne se nourrit pas ; la respiration, les secrétions, etc. ne s'effectuent pas, parce que l'on vit ; mais l'on vit parce qu'on est sensible, parce qu'on se meut, parce qu'on digère, parce qu'on se nourrit, parce que la respiration, les secrétions, etc. s'effectuent.

c'est donc bien évidemment, comme on dit, une *pétition de principe*.

Créer ou admettre d'avance, comme l'a fait *Barthez* (1), une seule force ou cause expérimentale, avant de procéder à la recherche et à l'analyse des phénomènes de l'économie vivante, c'est commencer par où l'on doit finir; c'est supposer très-gratuitement une force dont l'admission doit être, au contraire, le résultat direct et immédiat de la recherche et de l'analyse de ces phénomènes; ce qui est absolument opposé à la seule bonne méthode de philosopher dans les sciences naturelles (2).

---

(1) Dans un discours intitulé : *Oratio de principio vitali hominis*, publié au commencement de 1773. — Dans sa *Nova doctrina de functionibus naturæ humanæ*, publiée en 1774. — Dans la première édition de ses *Nouveaux élémens de la science de l'homme*, publiée en 1778. — Dans le discours préliminaire de sa *Nouvelle mécanique des mouvemens de l'homme et des animaux*, publiée en 1798. — Dans la seconde édition de ses *Nouveaux élémens de la science de l'homme*. Voyez sur-tout les pages 27 et 47 du tome 1 de cette édition, et la page 16 des notes du même tome.

(2) Il est arrivé, dans la science de l'homme, le contraire de ce qui est arrivé dans les autres sciences naturelles. Dans celles-ci, les causes expérimentales, que font connaître les lois observées dans la succession des phénomènes, ont d'abord été et ne pouvaient être que trop nombreuses. Leurs progrès en ont ensuite diminué et en diminuent encore peu à peu le nombre, par la découverte de lois plus générales de successions communes à des phénomènes analogues, et qui lient un plus ou

Il est de plus à craindre qu'en admettant un seul principe ou une seule cause expérimentale (hypothétiquement établie), avant de procéder à la recherche et à l'analyse des faits d'une science, on ne se fasse illusion, que l'on ne voit, que l'on ne juge, que l'on n'interprète mal ces faits, ou que l'on n'altère, que l'on ne dénature pour plier, pour rapporter à cette seule cause expérimentale, des faits qui sont le produit de plusieurs causes.

Vouloir enfin admettre une seule cause expérimentale (sous le nom de *principe vital*), avant de procéder à la recherche et à l'analyse des phénomènes de l'économie animale, en di-

moins grand nombre de ces causes (*a*). Dans la science de l'homme, au contraire, les médecins qui ont écrit sur les forces vitales ont commencé par en rechercher le principe, par admettre une seule cause expérimentale : telle est l'ame mortelle de *Pythagore*, l'ame irrésonnable de *Platon*, l'ame sensitive d'*Aristote*, l'archée de *Van-Helmont*, l'ame de *Stahl*, de *Descartes*, le principe vital de *Barthez*, *etc.* Ils sont ensuite descendus de l'étude de sa nature à celle des phénomènes de la vie, au lieu de remonter par l'induction, selon la seule bonne méthode de philosopher, de la recherche et de l'analyse de ces phénomènes à celles de leurs causes, ou de ce que l'observation indique à ce que la théorie suggère.

(*a*) Ainsi, par exemple, les physiciens ont d'abord été fondés à regarder l'électricité et le galvanisme comme deux causes distinctes. Cependant tout semble annoncer que le progrès des expériences du même genre que celles qu'ont faites MM. *Volta*, *De Luc*, *Aldini*, *etc.* réunira ces deux causes en une troisième, qui produit tous leurs effets par des modifications différentes.

sant: Que *cette supposition facilite, abrège le calcul analytique des phénomènes de la vie*, est, comme nous venons de le voir, une supposition fausse, et qui peut empêcher de bien voir ces phénomènes. Mais vouloir l'appeler x, ou y, ou z, comme les quantités inconnues des géomètres, et prétendre déterminer sa valeur en disant: Que *les phénomènes de l'économie vivante sont des données qui balancent cet inconnu* (ou cette cause) *et qui peuvent, comme en algèbre ou en géométrie, en fixer la valeur ou la nature*, est une prétention exagérée ou plutôt absurde; c'est faire une comparaison vicieuse et non admissible. Et en effet, une quantité inconnue, en algèbre, est réellement assimilable aux quantités connues, puisque celles-ci, étant réellement identiques ou de même nature que la quantité inconnue, peuvent former un membre d'équation, et la quantité inconnue l'autre membre, qu'elles sont ainsi des données qui balancent réellement la valeur de l'inconnue, et qui servent à en déterminer rigoureusement la valeur, la nature ou l'essence; puisqu'elles sont, comme nous le disons, de la même nature que cette inconnue, ou ne sont que cette inconnue elle-même, représentée sous d'autres signes. Mais il n'en est pas évidemment de même d'une cause expérimentale et de ses effets, attendu que n'y ayant entr'eux aucune similitude, aucune identité,

ces effets ne peuvent en rien nous faire connaître la nature ou l'essence de leur cause.

Mais en supposant que le résultat de l'analyse des phénomènes de l'économie vivante fût un ensemble de faits qui pussent être rapportés à une cause identique et commune, ou à une seule cause expérimentale, ce ne serait pas une raison pour personnifier cette cause (1), cela ne serait point conforme aux principes fondamentaux de

---

(1) « L'idée de la puissance que nous attribuons aux causes, » a dit *Barthez* lui-même, est une fiction de l'imagination. » Mais l'esprit humain donne à cette puissance, dont l'idée » est indéterminée, le nom de *cause*. A force de voir comme » constante la signification de ce mot de convention, dont il » fait un usage perpétuel, il est enfin entraîné à croire que » l'idée même que ce mot désigne a de la réalité (*a*). » [Nouv. élém. de la science de l'homme, tom. 1, pag. 12 des notes].

« Dans l'étude de la nature, l'homme voit qu'il ne peut » embrasser à la fois beaucoup de faits que par des abstrac- » tions théoriques. Mais comme le plus grand nombre trouve » trop pénible de former et de conserver les notions abstraites » d'une manière fixe et rigoureuse, on se hâte communément » de faire prendre toute la consistance possible à des êtres » abstraits, qu'on a conçus de la manière la plus imparfaite, » et on leur attribue une nature qui les fait subsister par eux- » mêmes. » [Ibid. pag. 97].

C'est cependant l'erreur que *Barthez* a commise jusqu'à un certain point, en voulant personnifier ce qu'il appelle le *prin-*

(*a*) C'est ainsi que *Thalès* donnait une ame à l'aimant et au succin; que les anciens ont donné pour cause de l'ascension de l'eau dans les pompes, *l'horreur du vide*, et que dans le siècle dernier on a vu des philosophes soutenir qu'un corps ne peut être conçu en mouvoir un autre, que par l'action de quelque être spirituel.

la seule bonne méthode de philosopher dans les sciences naturelles.

---

cipe vital (*a*), quoi qu'on puisse faire, avec raison, contre la réalité qu'il voudrait lui donner, les objections suivantes :

Pour que ce *principe vital* pût exister, il faudrait, à moins de rejeter les opinions reçues, qu'il fût ou un principe matériel, ou un esprit, ou une substance intermédiaire entre l'esprit et la matière : or, aucune de ces suppositions n'est admissible.

1.° Il ne pourrait pas être un *principe matériel* comme l'ont supposé *Démocrite*, *Héraclite*, *Hippocrate*, *Épicure*, *Diogène*, *Laërce*, *Lucrèce*, *Galien*, *etc.*, parmi les anciens; *Fernel*, *Heurnius*, *Honoré Fabri*, *Bacon*, *Gassendi*, *Willis*, *Fouquet*, *etc.*, parmi les modernes; parce qu'il est absurde d'animer de la matière avec de la matière, parce qu'indépendamment de l'impossibilité, d'après les idées et les définitions reçues, où serait ce *principe matériel* d'avoir l'intelligence nécessaire pour diriger les fonctions de l'économie animale, pour ordonner et régler tous les actes de la vitalité, il resterait toujours la difficulté de connaître, d'expliquer le principe de son action; que ce serait éloigner la difficulté sans la résoudre, expliquer *obscurum per obscurius*; qu'il vaudrait encore mieux, qu'il serait plus simple de soumettre immédiatement l'économie animale elle-même au principe de cette action, ou aux lois primordiales auxquelles *Barthez* avoue que son *principe vital* est soumis ou assujetti (*b*).

(*a*) Nous disons *jusqu'à un certain point*, parce que *Barthez* ayant essuyé de fortes objections pour avoir voulu personnifier ou réaliser ce qu'il appelle le *principe vital*, a été plus réservé dans la seconde édition de ses nouveaux élémens de la science de l'homme; mais il n'a pu entièrement renoncer au doux plaisir de donner la vie à ce cher enfant de son imagination, comme on peut s'en convaincre par la lecture de cet ouvrage. Voyez sur-tout les pages 98, 99 et 106 du tome 1, et 338, 339 du tome 2.

(*b*) Nouv. élém. etc. 2.e édit. tom. 1, pag. 44; et notes, p. 100.

Cet esprit d'ordre, d'intelligence, cette harmonie qu'offrent les phénomènes du *petit monde* [μικρὸκοσμοσ] ou de l'homme, et sur lesquels on

---

2.° Il ne pourrait pas être un *esprit* ou un être *immatériel*, comme l'ont supposé *Telesius*, *J. C. Scaliger*, *Sennert*, *Perrault*, *Stahl*, *Descartes*, parce qu'un être intelligent qui disposerait, ordonnerait et règlerait tous les actes de la vitalité, serait nécessairement sentant (*a*), et devrait nécessairement avoir le sentiment de son existence et de ses opérations (*b*) : or, cela n'est pas. D'ailleurs, indépendamment de la difficulté insoluble d'expliquer l'action d'un être immatériel sur la matière, cette spiritualité serait assez combattue par la division d'un *polype*, d'un *tœnia*, d'un *lombric*, *etc.*, qui exigerait une division de cet *être immatériel* pour animer les différentes parties qui résultent de la division de ces animaux, ce que l'unité, l'essence ou la nature d'un être immatériel ne permet pas de supposer.

3.° Il ne pourrait être d'une nature moyenne ou intermédiaire entre l'ame et le corps, ou entre l'esprit et la matière,

(*a*) Il est bien reconnu depuis quelques années que toutes les facultés intellectuelles, ou toutes les facultés d'un être pensant, sont renfermées dans celles de sentir, qu'elles supposent nécessairement cette dernière faculté. Voyez les ouvrages de métaphysique que nous avons cités, page 36, et les premiers développemens de l'art de penser de *Condillac*, les leçons de *Garat*, recueillies par les stenographes de l'école normale, les élémens d'idéologie de M. de *Tracy*, un traité de M. *Maine-Biran* sur la décomposition de la pensée.

(*b*) Quand on admettrait que l'habitude fait perdre à un *être immatériel* ce sentiment intérieur que *Locke* dit être le signe caractéristique et nécessaire de ses opérations, il devrait pouvoir se donner ce sentiment, cette perception, lorsqu'il le voudrait, en répétant et en modifiant ses opérations; comme un homme à qui l'habitude ôte souvent la perception réfléchie des mouvemens qu'il exécute, peut se donner cette perception, lorsqu'il veut répéter et modifier ces mouvemens : or, cela n'est pas.

voudrait s'appuyer pour réaliser ou pour personnifier cette cause expérimentale supposée unique, s'observent aussi dans les phénomènes du *macrocosme* [μακρὸκοσμοσ] ou du *grand monde*, comme les sages de tous les temps l'ont reconnu.

Les raisons que l'on pourrait alléguer, savoir : *que les lois du grand monde sont absolues, rigoureuses, nécessaires; que*, par exemple, *le mélange d'un acide et d'un alkali formera toujours un sel neutre; mais qu'il n'en est pas de même du petit monde, qu'il n'y a rien*, comme le disait *Galien* (1), *d'absolu, de rigoureux, de nécessaire; que la même cause produira chez deux individus des effets différens;* ces raisons, disons-nous, sont de nulle valeur, si l'on fait attention que cette variété d'effets que produisent dans l'homme les mêmes causes, rentre dans l'ordre des absolus, des nécessaires, puisque les

---

comme l'ont supposé *Pythagore* (*a*), *Platon* (*b*), *Aristote* (*c*), *Van-Helmont* (*d*), *Dicearque* (*e*), *François Hoffmann* (*f*), et d'autres auteurs célèbres; parce qu'un tel être moyen est un être de raison, attendu qu'on ne peut passer par gradations du corps à l'ame, ou de l'être matériel à l'être immatériel, et que la nature essentielle de ces deux substances fait qu'elles s'excluent nécessairement.

(1) *Nihil in corpore animato planè est sincerum*, [de nat. fac. lib. 1, cap. 3].

(*a*) Par son *ame mortelle*, (*b*) par son *ame irraisonnable* et *mortelle*, (*c*) par son *ame sensitive*, (*d*) par son *archée*, (*e*) par ses *harmonies*, par ses *tempéramens*.

dispositions variées des individus sont tout autant de circonstances différentes, et que d'après un axiome, *les mêmes causes, dans des circonstances différentes, doivent produire des effets différens.* Cette uniformité d'effets aurait certainement lieu et serait tout aussi rigoureusement observée dans le *petit monde* que dans le *grand*, si chaque individu présentait à l'action d'une même cause les mêmes dispositions ou la même manière d'être; car on conçoit que chez deux individus où tout serait égal, une même cause produirait les mêmes effets. Mais la naissance, l'éducation, la situation des lieux, les qualités du sol, de l'air, des eaux, des alimens, les habitudes, les saisons, le climat, les passions ou les affections morales, l'exercice et le repos, en un mot, toutes les choses improprement appelées *non naturelles*, en déterminant une si grande variété de tempéramens, d'idiosyncrasies ou de manières d'être, doivent empêcher qu'une même cause produise les mêmes effets chez les différens individus de l'espèce humaine. Cependant une certaine uniformité dans les phénomènes de l'économie vivante, s'annonce quelquefois assez généralement dans certains cas, comme le prouvent l'action des miasmes marécageux, varioliques, pestilentiels, etc., les épidémies, les périodes des maladies, la doctrine des jours critiques, les révolutions des âges, le flux menstruel, etc.

On peut enfin objecter contre la réalité que *Barthez* voudrait donner à ce qu'il appelle le *principe vital*, que les forces de l'économie vivante ne sont pas, comme *Stahl* et ses sectateurs n'ont pu s'empêcher d'en convenir (1), toujours combinées et dirigées dans les maladies de la manière la plus avantageuse; que dans une gangrène, par exemple, survenue à une inflammation par l'effet d'une vicieuse concentration des forces sensitives et motrices, et d'une trop forte affluence, ou d'un violent transport des humeurs vers le siége de l'affection, il n'est pas possible de reconnaître l'action d'un principe intelligent (qui n'aurait pas produit cette vicieuse concentration des forces et des humeurs), mais le rigoureux effet des lois auxquelles sont soumises les forces de l'économie vivante, et qui, nécessaires à la conservation de cette économie, y produisent cependant quelques maux, comme le calorique, ce puissant agent du monde physique, et les passions, ces ressorts du monde moral, évidemment utiles, (ou pour mieux dire) nécessaires, en produisent quelquefois; le calorique, par les vastes incendies, les volcans, les tremblemens de terre, etc. qui en sont les effets;

---

(1) Voyez l'introduction générale à la pratique, par *Stahl*, qui est à la tête de ses *Observationes clinico-practicæ*, au §. 58.

les

les passions, par les crimes, les guerres, les révolutions, etc. dont elles sont les causes (1).

---

(1) Telles sont, à peu près, les réflexions que nous publiâmes, il y a huit ans (*a*), sur le *principe vital* de *Barthez*. Cette doctrine, qu'il a qualifiée de nouvelle (*b*), a été attaquée peu de temps après (mais sous des points de vue différens), à Paris, par le professeur *Cabanis* et par *Bichat*; à Montpellier, par les professeurs *Baumes* et *Draparnaud*. Ces deux savans l'ont combattue vivement, avec leur éloquence ordinaire. Elle l'a été depuis par les professeurs *Cuvier*, *Masuyer*, *etc*. Elle l'avait été long-temps avant (lorsque la première édition des *Nouv. élém. de la science de l'homme* parut en 1778) par divers journalistes, tels, par exemple, que MM. *Blumenbach* et *Tode*. Mais *Barthez* prétend, comme cela devait être, ou comme le font tous les auteurs, que leurs critiques portaient entièrement à faux, et avaient un vice radical (*c*).

(*a*) Dans une thèse que nous soutînmes à l'école de médecine de Montpellier, et qui a pour titre : *Quelques considérations physiologiques sur la sensibilité*, an 8.

(*b*) Voyez nouv. élém. de la science de l'homme, deuxième édit. tom. 1, pag. 45, et notes, pag. 10.

(*c*) Ibid. notes, pag. 1 et suiv.

FIN.

ERRATA.

Page 22, *ligne* 17, sels terreux, *lisez* sels à base terreuse.

Page 23, *ligne* 5, une de ses montagnes, *lisez* une de ses deux montagnes.

Page 24, *ligne* 10; *leuchorée*, lisez *leuchorrée*.

Ibid, *ligne* 20, problème électrique, *lisez* d'électricité.

Page 26, *ligne* 2, *symmere*, lisez *symmer*.

Page 66, *ligne* 21, anciens et modernes, *lisez* soit anciens, soit...

Page 102, *ligne* 16, corps les plus durs, *lisez* les plus denses sont en général.

ÉLECTRICITÉ ANIMALE.

CATALEPSIE hystérique essentielle ;
Découverte du transport des sens dans l'épigastre, à l'extrémité des doigts et des orteils ;
Rapports du fluide nerveux, principe de ce phénomène, avec le fluide électrique ; expériences qui les confirment.

APPELÉ, le 23 Décembre, à six heures du matin, pour donner des soins à une Dame âgée de dix-neuf ans, d'un tempérament sanguin, d'une constitution robuste, qui, à la suite d'une colique très-vive, accompagnée de mouvemens convulsifs plus violens encore, s'était évanouie ; je la trouvai sans mouvement, sans sentiment, sans connaissance. Le pouls ne se distinguait point au tact, la respiration paraissait suspendue, les joues et les lèvres étaient

entièrement décolorées, la physionomie exprimait l'étonnement.

Je soulevai les paupières pour reconnaître l'état des yeux : les pupilles se perdaient sous l'arcade supérieure des orbites; ils exécutaient un demi-mouvement de rotation sur leurs axes, d'un angle à l'autre.

Le corps entier était froid, les mains et les pieds humides, l'épigastre météorisé plus que les autres régions abdominales.

J'essayai, pour ranimer la malade, les frictions avec des linges chauds, le vinaigre distillé, l'alkali volatil, des parfums de plumes brûlées et d'assa-fœtida, des fers chauds appliqués sous les pieds, des sons aigus poussés dans les oreilles, sans le moindre succès.

Les parens fondaient en larmes, et croyaient cette femme morte; j'avais la preuve du contraire, et je pensai qu'il fallait solliciter à l'intérieur la sensibilité qui n'existait plus à la surface.

Dans le temps qu'on préparait un lavement de tabac, je m'apperçus de quelque rougeur sur les lèvres de la malade, et d'un mouvement léger dans la bouche; le pouls se fit sentir; une douce chaleur se répandit sur toute la peau; en soulevant un de ses bras pour reconnaître l'état des muscles, ma surprise fut grande de lui voir conserver toutes les atti-

tudes que je lui donnai ; j'essayai sur les autres membres des expériences qui réussirent également : elle était cataleptique. (1)

---

(1) A l'époque où l'éloignement de la jonction du Rhône et de la Saône développa une épidémie de fièvres pernicieuses dans les quartiers de Lyon auparavant les plus sains, je fus appelé en consultation pour un Chanoine d'Ainai, âgé de cinquante ans, maigre, d'une constitution délicate, attaqué d'une fièvre tierce automnale de ce caractère. Les stimulans les plus énergiques, appliqués sur les organes des sens, furent sans effet. Il avait la peau brûlante, le pouls petit, serré, convulsif, la respiration insensible, la physionomie étonnée ; ses membres, assez souples, recevaient et conservaient toutes les attitudes qu'on leur donnait ; il ressemblait parfaitement à une statue de cire jaune, et périt suffoqué, malgré les évacuations copieuses de bile qu'on avait sollicitées par des émétiques et des purgatifs, dans les jours d'intermission.

Peu de temps après, on me pria de donner des soins à une Dame jeune et robuste, entrant dans la rémission d'un second accès de fièvre rémittente double-tierce, avec douleur de tête très-aiguë. Je prescrivis aussitôt une once de quinquina en deux doses, pour dompter la violence du troisième accès dont je redoutais l'issue. Le préjugé l'emporta, elle fut purgée. A l'entrée du troisième accès, la douleur de tête fut si vive, que la malade poussa un cri et tomba en catalepsie. Je lui fis mordre à la nuque un grand nombre de sangsues, et couvrir les extrémités inférieures d'un cataplasme de moutarde. Elle perdit beaucoup de sang

Je fis suspendre le lavement, afin de laisser agir la nature; et cette femme, avec son air étonné, se mit à chanter, d'abord d'une voix faible, ensuite un peu plus forte, une ariette d'une exécution difficile, avec tout le goût imaginable.

Les parens, entièrement rassurés sur son état, essayèrent, à différentes reprises, de se faire entendre, mais inutilement; les piqûres ne produisaient pas plus d'effet sur sa peau délicate, que les sons les plus forts dans ses oreilles.

Je me retirai, après une séance d'une heure et demie. Je recommandai de remplir un bain d'eau froide, d'y mettre vingt ou trente livres de glace, et d'y plonger la malade habillée, à quelqu'heure de la journée qu'elle reprît sa colique ou des mouvemens convulsifs, et de ne la sortir du bain qu'autant que tout serait calmé.

Le même jour, à deux heures, je trouvai le mari dans mon cabinet, qui m'attendait avec la

---

pendant la durée de l'accès, et en sortit heureusement; elle prit ensuite le quinquina, et guérit.

Ces deux catalepsies, par fièvre intermittente, ne furent précédées d'aucunes convulsions; les auteurs qui ont décrit la catalepsie essentielle, n'en ont point observé avant l'attaque: elles serviront donc à distinguer la catalepsie hystérique; reste à savoir si les unes et les autres s'accompagnent des phénomènes que je vais décrire.

plus grande inquiétude. Il me dit que le bain et la glace étaient préparés ; que sa femme avait repris des convulsions encore plus fortes que celles de la nuit, quatre hommes des plus vigoureux avaient peine à la tenir ; qu'on avait craint d'exécuter mon ordonnance, parce que depuis mon départ elle avait encore chanté pendant une heure et demie ; mais sur la fin, avec une oppression si forte, qu'on ne pouvait respirer auprès d'elle, et qu'elle n'était sortie de cette crise qu'en vomissant une grande quantité d'un sang rouge et écumeux.

Je me rendis aussitôt chez la malade ; ses convulsions, ses cris, son délire m'effrayèrent. Je n'hésitai pas à la faire plonger dans le bain toute habillée ; les secousses furent vives pendant quelques minutes ; mais le calme se rétablit aussitôt. Sa présence d'esprit revint, elle en fit usage pour me dire qu'elle se trouvait soulagée ; que la douleur atroce qu'elle avait éprouvée au creux de l'estomac ne subsistait plus ; un instant après elle me demanda : que vois-je flotter autour de moi ? — Madame, de la glace. — Etes-vous fou, de me faire baigner dans cette saison avec de la glace ? — Sentez-vous le froid ? — non ; — eh bien ! à la première impression vous sortirez de l'eau ; ce sera vous qui en donnerez le signal.

La malade n'éprouva le frisson qu'à la vingt-deuxième minute. On se hâta de la tirer du bain, de couper ses vêtemens; on fit pendant cette opération ce que j'avais défendu; on chauffa son lit, et lorsqu'elle fut couchée, on vint m'avertir que je pouvais entrer.

J'avais remarqué de la pâleur sur son visage, à l'instant où le froid se fit sentir; je fus très-étonné de le voir haut en couleur; je touchai les draps du lit, que je trouvai très-chauds; comme j'allais m'en plaindre, elle éprouva deux secousses convulsives dans les bras, tomba sans sentiment; sans connaissance, sans mouvement, cataleptique enfin.

Son état était absolument le même que celui du matin, et les stimulans que j'employai n'eurent pas plus d'effet.

J'attendis un quart d'heure avant que de lui faire administrer le lavement de tabac qui était tout préparé, lorsqu'elle commença à fredonner, ensuite à chanter d'une voix plus forte.

Je suspendis encore ce remède, par la raison que je n'aime point à agir lorsque la nature se réveille et peut se suffire à elle-même; je m'appliquai seulement à chercher un moyen d'empêcher la malade de chanter : le hasard me servit heureusement.

Je plaçai la malade dans une situation très-

pénible, le corps fléchi en avant, la tête sur les genoux, les bras élevés et tendus; elle n'interrompait pas ses chants. Comme elle semblait devoir souffrir beaucoup, je pris le parti de la renverser sur son oreiller; le bras du fauteuil sur lequel j'étais assis, fuit de dessous moi; je tombai à moitié penché sur le lit, en m'écriant : *Il est bien malheureux que je ne puisse empêcher cette femme de chanter!* — *Eh! M. le Docteur, ne vous fâchez pas, je ne chanterai plus*, me répondit la malade. Je pensai que la secousse l'avait rendue à elle-même; et comme je lui représentai que la continuité des chants du matin l'avait excessivement fatiguée, elle reprit l'ariette où elle l'avait laissée, sans que mes cris pussent l'interrompre.

Que la malade m'eût entendu, cela est hors de doute; après y avoir réfléchi, sans en démêler la cause, je m'avisai de me replacer dans la même attitude où je m'étais trouvé en la renversant sur son oreiller. Je soulevai ses couvertures, tombai sur le lit, en prononçant d'une voix assez forte : — Madame, chanterez-vous toujours? — Ah! quel mal vous m'avez fait! je vous en conjure, parlez plus bas; elle porta en même temps, mais lentement, ses mains sur son estomac, ma bouche

en était peu éloignée. Après avoir admiré ce phénomène, qui n'a jamais été observé dans la catalepsie, je lui demandai, en baissant le ton, comment elle m'avait entendu? — Comme tout le monde. — Mais je vous parle sur l'estomac. — Est-il possible! elle leva ses mains, les posa sur ma tête, et me pria de lui faire des questions aux oreilles. J'en approchai mes lèvres de manière à les toucher, et lui parlai sur tous les tons; je fis plus, j'introduisis dans ses oreilles le tuyau d'un entonnoir, afin de donner plus d'éclat à ma voix: point de réponse. Je revins à l'estomac, et lui demandai à voix très-basse si elle m'avait entendu. — Non, je suis bien malheureuse!

Le sens de l'ouïe, anéanti dans son organe, transporté dans la région de l'estomac, est assurément un autre phénomène méconnu de toute l'antiquité, et la perte du mouvement que l'on a regardée comme un symptôme propre à la catalepsie, une erreur; car j'ai eu plusieurs occasions de voir de semblables mouvemens chez d'autres personnes attaquées de la même espèce de maladie.

Cette découverte du sens de l'ouïe dans la région épigastrique, nous fut d'un grand avantage. La facilité de communiquer avec la malade, la tirait de la solitude affligeante dans

laquelle elle était plongée pendant la durée de ses accès, et comme ils donnaient plus d'activité à ses facultés intellectuelles, j'en obtins fréquemment des instructions utiles.

Je passai près de deux heures à cette seconde visite, dont j'employai une bonne partie à combattre les idées superstitieuses qui fatiguaient les parens de la malade. Avant de la quitter, je trouvai le pouls plein, le visage très-coloré, la peau chaude et comme distendue par un léger emphysème; elle se plaignait d'une douleur de tête lancinante. Je recommandai de faire mordre à chaque cuisse six ou huit sangsues, de laisser couler le sang des plaies pendant deux heures; de la tenir à l'eau d'orge émulsionnée pour boisson et nourriture; de la plonger dans le bain froid, sans glace, au premier mouvement convulsif qui se manifesterait; de l'essuyer avec des linges froids, et de la tenir levée dans un appartement sans feu.

Le mari vint me prier, le second jour, à huit heures du matin, de me rendre chez lui; sa femme n'entendait plus par l'estomac, et chantait depuis une demi-heure, sans qu'on pût l'en empêcher. Le bain froid avait calmé les convulsions en très-peu de temps; il s'était écoulé beaucoup de sang par les morsures des sangsues, et la tête en avait été soulag·

me prévint que je trouverais la malade levée ; que l'accès de catalepsie l'avait saisie presqu'au sortir du bain ; qu'il avait été précédé, comme les premiers, par deux légers mouvemens convulsifs dans les bras, et qu'elle n'avait point changé d'attitude.

Quand cette femme n'eût pas été aussi intéressante par d'excellentes qualités, sa maladie était de nature à exciter la curiosité la plus vive ; je m'y rendis aussitôt. Je la trouvai dans son sallon, assise sur un fauteuil, le corps légérement fléchi en avant, et penché du côté sur lequel son coude était appuyé ; elle chantait avec enthousiasme son ariette favorite.

Le pouls commençait à se développer, il était régulier, et ne donnait guère plus de soixante et douze pulsations par minute ; le corps était froid, la physionomie toujours étonnée ; les yeux, voilés de leurs paupières, exécutaient, sans interruption, le demi-mouvement de rotation sur leurs axes, et il était facile de l'appercevoir sans les mettre à découvert.

J'essayai vainement de me faire entendre, en parlant à la malade sur l'estomac, dont j'avais eu soin d'écarter les vêtemens, excepté celui qui couvre immédiatement la peau; l'ariette ne fut point suspendue. Je m'avisai de placer un doigt sur l'épigastre, de réunir ceux de mon

autre main, et de m'en servir, comme d'un conducteur, pour faire parvenir ma voix dans cet organe. Ce moyen réussit à merveille, la malade interrompit ses chants, prit une physionomie gracieuse, et me témoigna toute la satisfaction que lui causait ma visite.

Je lui témoignai à mon tour, en lui parlant de la même manière, le plaisir que je ressentais de lui être utile, et lui demandai pourquoi, en chantant une ariette sentimentale, sa physionomie exprimait l'étonnement? — Il m'est très-facile de vous en apprendre la cause. Je chante, monsieur le Docteur, pour me distraire d'un spectacle qui m'épouvante. Je vois tout mon intérieur; et comme les différentes parties dont je suis composée me sont absolument inconnues, qu'elles ont des formes bizarres, qu'elles sont toutes en mouvement, et plus ou moins lumineuses, mes traits ne peuvent exprimer que ce que j'éprouve, l'étonnement le plus grand. Un Médecin qui aurait un quart d'heure ma maladie serait sans doute heureux, la nature lui dévoilerait tous ses mystères; et s'il aimait son état, il ne désirerait pas, comme moi, une prompte guérison. — Appercevez-vous votre cœur? — Le voilà, il bat en deux temps, et des deux côtés à-la-fois; quand la partie supérieure se resserre,

l'inférieure s'enfle et se resserre bientôt après; le sang en sort tout lumineux, et passe par deux gros vaisseaux qui sont peu éloignés l'un de l'autre. — Madame, en voilà bien assez; je vous prie d'en conserver le ressouvenir; nous en causerons lorsque vous serez délivrée de votre accès.

Je fis à la malade d'autres questions auxquelles elle répondit avec une présence d'esprit admirable; et au lieu de parler sur mes doigts, je me servis des siens; elle entendit également. En continuant de parler sur le bout de ses doigts réunis, je retirai celui qui était en contact avec son épigastre, elle ouït tout aussi bien; et cependant, lorsque je parlais sur mes doigts, et que j'éloignais seulement d'une ligne celui que j'appuyais sur le creux de son estomac, elle n'entendait plus : les mêmes expériences, répétées sur les orteils, donnèrent les mêmes résultats.

L'estomac n'est donc pas, dans la catalepsie, le seul organe qui remplisse les fonctions de celui de l'ouïe, et il ne faut pas croire que les sons aigus fussent les seuls que la malade entendît; en lui parlant sur le bout des doigts, à voix excessivement basse, elle n'en perdait pas une syllabe.

Je profitai des personnes qui étaient auprès

de la malade pour tenter une autre expérience. Je priai la belle-sœur de placer un doigt sur l'estomac de la cataleptique, et de saisir de l'autre main celle de son frère ; nous formâmes une chaîne composée de sept personnes, ayant les bras très-étendus, et je la terminais. Je fis sur les doigts réunis de ma main libre quelques questions, auxquelles la malade répondit sans hésiter. La belle-sœur me pria d'élever la voix, parce qu'elle n'entendait pas. Je demandai à la malade si elle se sentait assez de force pour se lever ; elle me répondit affirmativement, se mit en devoir de le faire, mais lentement, et sans qu'on lui aidât ; j'alongeai la chaîne par l'interposition de ma canne, et je fus entendu. Comme j'avais passé dans une chambre de communication pour donner à la chaîne plus d'amplitude, j'apperçus sur un bureau ouvert, un bâton de cire d'Espagne ; je le substituai à celui que je tenais, et sans changer mon ton de voix, je priai la Dame de s'asseoir : elle ne m'entendit pas ; je criai très-fort, inutilement ; j'abandonnai la chaîne, et posai sur le creux de son estomac l'extrémité du bâton de cire ; point de mouvement, par conséquent point de preuve qu'elle m'eût ouï ; je remplaçai le bâton par un doigt de ma main libre, et lui dis à voix très-basse,

sur les doigts réunis de l'autre : Madame, vous êtes fatiguée? asseyez-vous. Elle me remercia, et répondit qu'il en était temps ; en effet, elle tremblait sur ses jambes et commençait à pâlir.

Je répétai dans d'autres accès la même expérience, qui réussit tout aussi bien : un tube de verre interceptait la voix comme la cire d'Espagne : il suffisait que quelqu'un de la chaîne eût des gants de soie blanche pour que la malade n'entendît pas.

Le fluide subtil qui transportait mes sons articulés dans l'estomac de la malade, n'est plus un mystère ; c'est le fluide électrique qui existe dans tous les corps, et que la cause la plus légère met en mouvement. Celui que la nature a déposé dans les nerfs serait-il différent? La facilité avec laquelle il reçoit et conduit ces mêmes sons de l'estomac au cerveau, donne la preuve qu'ils sont identiques ; et le père de la médecine avait conçu une haute idée de ce fluide, quand il dit : *La chaleur ou le chaud me paraît être quelque chose de divin, qui entend tout, qui voit et qui connaît ce qui est présent et à venir, etc.* Mais pourquoi les nerfs des oreilles ne remplissent-ils plus cette fonction dans la catalepsie, tandis que ceux de la huitième paire transmettent les sons de l'es-

tomac au *Sensorium commune* ? Il m'a fallu injecter quelques têtes à l'amphithéâtre de la Charité, pour en découvrir la cause, de même que celles de plusieurs autres phénomènes qui restent voilés pendant tout le cours de cette maladie ; j'en parlerai dans la suite et dans le même ordre que je suis parvenu à les découvrir. (*a*)

(*a*) Comment concilier, avec ce phénomène, la théorie des sons et de leur propagation, adoptée par les Médecins-physiciens? Je crois l'appareil de l'oreille externe et de l'oreille interne de la plus grande utilité pour la transmission des sons ; mais je pense que la vibration des molécules d'air qui ne passent point à travers les pores du tympan, et que l'on dit se convertir en ondulation de l'eau du labyrinthe, ne saurait être le milieu qui les transporte et la cause qui les fait percevoir. Y a-t-il quelques rapports entre les molécules de ces deux fluides, et les mouvemens dont elles sont agitées? Le fluide vibré, dans cette hypothèse, ne diffère-t-il pas essentiellement de celui qui est contenu dans les nerfs auditifs? Peut-il agir immédiatement sur lui dans ces nerfs ou à leurs surfaces, pour que l'impression en parvienne au *Sensorium*? Je présume, au contraire, que l'eau du labyrinthe a été placée là pour modérer les vibrations des molécules sonores qui traversent le tympan, afin que le *Sensorium* en soit moins affecté ; attendu que l'eau n'isole point comme l'air, et que quand il est chargé d'humidité,

L'accès qui avait commencé à sept heures et demie du matin, ne finit qu'à dix et demie ;

---

les sons se dégradent et ne s'étendent pas aussi loin. Je présume encore que l'agitation de cette eau du labyrinthe, par la collision de ses globules contre la pulpe médullaire des nerfs auditifs, les oblige à une réaction qui donne à l'ame la conscience que les sons qu'elle perçoit lui sont transmis par eux, tandis que les molécules sonores agissent immédiatement sur leur fluide électrique propre ; qu'à défaut de cette eau, nous entendrions tous, sans pouvoir distinguer de quel côté et par quel organe nous viennent les sons.

Le fluide électrique, par sa grande mobilité, sa parfaite élasticité, est infiniment plus propre que celui de l'air, à recevoir les vibrations des corps sonores dans leurs pores mêmes, et à les transporter jusqu'au fond de l'oreille. Il doit se mettre plus facilement en rapport avec tous les tons ; ces tons ne peuvent ni se confondre, ni se détruire, attendu que chaque rayon électrique sonore, étendu depuis le corps vibrant jusqu'au fond des oreilles, se trouve isolé dans l'air, tandis que toutes les molécules du fluide isolant se touchent, attendu que les nerfs auditifs étant, comme tous les autres, composés d'une multitude de petits filets médullaires qui ont la propriété d'isoler le fluide électrique dont ils sont pleins, doivent les recevoir séparément, et les transmettre à l'ame aussi distinctement qu'ils leur ont été communiqués.... Sont-ce les vibrations des molécules de l'air ou du fluide électrique contenu dans les pores du verre qui le font casser, lorsqu'elles sont mises en mouvement

j'observai,

j'observai, quelques minutes avant sa terminaison, que la malade n'entendait plus par l'estomac, et les parens eux-mêmes eurent des occasions fréquentes de le remarquer, pendant les quarante-six jours que dura cette maladie.

---

par le son très-aigu d'un instrument; et peut-on dire que les premières le pénètrent, tandis qu'il est prouvé que sans cette substance, on ne pourrait opérer le vide sous le récipient de la machine pneumatique? Quand la cause qui produit le son est dans l'eau, et que celui qui le perçoit est plongé dans ce milieu, non-seulement les oreilles en sont douloureusement affectées, mais tout le corps en éprouve une forte commotion. L'eau contient une si petite quantité d'air, et une si prodigieuse quantité de fluide électrique, qu'il me semble qu'on ne doit point hésiter sur la nature du milieu qui transmet les sons, et de celui qui les perçoit.

Cette théorie très-ingénieuse de *Mairan*, qui n'est qu'une application de celle de la lumière à l'air, pour la propagation des sons, ne s'accorde point avec les lois du mouvement. En supposant même que le gaz atmosphérique soit composé de particules de densités inégales, ne suffit-il pas qu'elles se touchent, pour que leurs mouvemens se décomposent, se confondent et se détruisent, et qu'à la fin le plus fort l'emporte sur les plus faibles? Mais il a bien fallu s'en contenter, pour ne pas rester court dans l'explication d'un phénomène sur lequel la catalepsie devait répandre un nouveau jour.

Après les accès, et même dans l'intervalle des accès, la malade était si faible, qu'elle avait la plus grande peine à se tenir sur ses jambes et à faire quelques pas. La tête restait embarrassée, souvent douloureuse; elle avait la voix faible; l'appétit était perdu, mais la soif était intense. Quelques cuillerées de bouillon léger, chaud ou froid, produisaient dans son estomac l'effet d'un émétique; ellè vomissait avec de grands efforts, et pour calmer le vomissement, il fallait recourir à la glace pilée, mêlée avec un peu de sucre : l'eau d'orge émulsionnée et l'eau sucrée étaient toute sa nourriture.

Je restai à dîner pour être témoin de l'accès que l'on devait attendre l'après-midi, à-peu-près à l'heure de celui de la veille; et ce fut vers les trois heures qu'il se manifesta.

La malade tomba dans une profonde tristesse et un grand abattement; elle pâlit, eut des frissons, et bientôt après une douleur vive au creux de l'estomac, avec un sentiment de constriction autour des fausses côtes; le pouls était petit, serré, lent et inégal; et la respiration par intervalle suspendue.

Elle changeait fréquemment de couleur et de place, appuyait fortement ses mains sur l'épigastre, mettait sa tête sur ses genoux,

et cherchait à étouffer des cris excités par la douleur.

A des contorsions volontaires succédèrent des convulsions violentes qui passaient alternativement des extrémités supérieures aux inférieures, et de ces parties dans les muscles du ventre et du dos. Elle se levait avec précipitation, faisait quelques pas en avant, frappait le parquet avec force, et tombait comme si elle eût été foudroyée.

Après un silence de quelques minutes, tantôt elle chantait, tantôt elle riait, d'autres fois elle pleurait; elle adressait quelquefois la parole à ceux qui étaient autour d'elle; ses idées avaient peu d'ordre et de suite, mais communément elles étaient très-plaisantes. Un chien aboyait-il dans la rue, elle aboyait sur le même ton, roulait sur le parquet avec une incroyable vîtesse, évitant néanmoins tout ce qui pouvait la blesser.

Personne n'entrait dans sa chambre qu'elle n'en fût aussitôt avertie, moins par le sens de la vue que par celui d'un tact particulier; puisque dans la plus grande obscurité, et avec la précaution de s'introduire très-doucement, en saisissant le temps où elle faisait le plus de bruit, elle signalait aussitôt ceux qui entraient.

Elle avait la manie de monter sur les chaises, les dossiers de lit, de s'accrocher à tout : si on la saisissait quand on croyait voir du danger à la livrer à elle-même, elle s'emportait, prenait des convulsions plus fortes ; et lorsqu'elle pouvait dégager un de ses bras, elle se portait les coups les plus terribles sur l'estomac.

Je ne jugeai point à propos de laisser à la nature le soin de ramener le calme ; je fis ouvrir les portes et les fenêtres pour tempérer la chaleur que des agitations aussi violentes avaient développée ; elle fut ensuite plongée toute habillée dans le bain froid, qui ne la tranquillisa qu'après y avoir fait jeter quinze ou vingt livres de glace.

Lorsque la malade fut revenue à elle-même, j'en essuyai un reproche bien mérité, pour avoir différé son immersion dans le bain. Bonnes ou mauvaises, les Médecins ne manquent jamais d'excuses, et je lui fis entendre qu'elle devait faire son profit de mon obstination. En effet, elle avait la plus grande répugnance pour le bain, il fallait que des hommes robustes l'y plongeassent au fort des convulsions, quand la tête était partie ; et je l'assurai que je savais de bonne part qu'elle murmurait contre cette espèce de remède, dont les effets avantageux n'étaient cependant point équivoques.

Quand elle fut habillée et transportée au salon, elle me demanda si *je ne lui permettrais pas une boule d'étain remplie d'eau chaude sous les pieds ; qu'elle éprouvait.....* Le mouvement convulsif des bras, précurseur de l'accès de catalepsie, se manifesta comme l'éclair ; et ma malade, qui ne put achever sa phrase, ne fut bientôt plus qu'une statue de glace, conservant son attitude, exprimant toujours l'étonnement.

La catalepsie succédait de si près au bain froid et à la suspension des mouvemens convulsifs, que j'aurais été tenté de croire qu'elle en était le produit, par le refoulement subit du sang à l'intérieur, et l'absorption du calorique de toute la surface du corps. Je fus rassuré par la considération du premier accès, qui s'était manifesté après des convulsions tout aussi fortes, et de plus longue durée. Je persistai donc dans l'usage des bains froids, je recommandai même de ne pas attendre le signal des mouvemens convulsifs pour y plonger la malade, et ma détermination fut heureuse ; car dès ce moment les convulsions disparurent, à l'exception de celles des bras qui ont toujours précédé chaque accès.

Ces terribles convulsions avaient un principe évident ; la douleur aiguë de l'épigastre qui se

réfléchissait sympathiquement sur le cerveau, et l'excitait à des réactions violentes et irrégulières : ainsi tout ce qui pouvait tendre à calmer cette douleur, devait prévenir ces mouvemens désordonnés ; les bains froids et la glace, en émoussant la sensibilité et l'irritabilité, me parurent l'emporter sur les autres moyens pris dans la classe des narcotiques qui ne produisent pas toujours cet effet, et n'affaiblissent que trop souvent le cerveau et les nerfs.

Ceux qui croient que la nature ne développe de violens efforts que pour une bonne fin, et qu'on doit la laisser agir quand les mouvemens involontaires ne portent aucun préjudice aux organes essentiels à la vie, blâmeront peut-être les bains froids et la glace que je recommande dans ce cas : voici ma réponse. Je conviens que nous ne connaissons pas assez bien ni la cause prochaine, ni la plupart des causes éloignées des convulsions, pour nous interposer entre la nature et elles, afin de lui dicter des lois ; mais lorqu'on a la certitude que celles-ci ne triomphent pas des causes qui les produisent, que la réaction du cerveau n'aboutit qu'à épuiser les forces et troubler les fonctions de tous les viscères, je pense qu'on doit les arrêter ; et l'on verra par la suite com-

bien la boule d'étain que me demandait la malade lui était contraire.

Je m'étais proposé de rechercher, dans le quatrième accès de catalepsie, si les sens de la vue, du goût et de l'odorat, n'avaient pas suivi celui de l'ouïe dans l'estomac et au bout des doigts, et de me trouver auprès de la malade au moment où elle sortirait de son accès, afin de savoir si elle terminerait la phrase qu'elle avait interrompue lors de son invasion; phénomène qui n'a point échappé aux auteurs qui ont observé le plus soigneusement cette singulière maladie.

Après que je me fus assuré qu'elle entendait parfaitement, en lui parlant à voix très-basse, sur l'estomac et sur les doigts, je recommandai aux personnes qui ne la quittaient pas, de causer avec elle pour la distraire, et sur-tout l'empêcher de chanter; ensuite je me retirai.

Je voulais me munir de substances alimentaires de différentes espèces, et que personne n'en sût rien, quoique je n'eusse aucune raison de suspecter la très-grande honnêteté de ceux à qui la malade appartenait; et j'avais besoin de réfléchir sur ce qui me restait à faire, pour découvrir le principe caché des phénomènes dont je ne pouvais déjà plus douter.

Je renfermai sous différentes enveloppes de

papier de petits morceaux de pain au lait, de brioche, de mouton rôti, de bœuf bouilli; et je me rendis chez la malade avec l'inquiétude, je le confesse, de la trouver hors de son accès, et peut-être entièrement guérie; tant je regrettais de ne pas avoir eu plutôt l'idée de tenter ces nouvelles expériences.

La première chose que j'exécutai, en entrant, fut de lui demander sur l'estomac, comment elle se trouvait? — Assez bien. — Et la tête? — Toujours douloureuse et embarrassée. — Voyez-vous encore votre intérieur? — Si parfaitement, que je vous avertis qu'il ne faudra point me baigner demain, ni de quelques jours. — Je vous entends; mais qui vous assure que l'obstacle arrivera demain? — Mes yeux, et une prévoyance qui ne saurait me tromper. Recommandez, je vous prie, qu'on ne me mette pas dans le bain cette nuit; j'aurai de très-fortes convulsions, on voudra se hâter, et le bain me ferait beaucoup de mal. —Votre commission est faite; on vous a entendu; lorsque vous serez hors de votre accès, vous ne trouverez plus d'eau dans le bain: me promettez-vous de le visiter? — Je le promets.

Je tirai aussitôt de ma poche un petit paquet, je le plaçai sur l'estomac de la malade, en le couvrant de ma main si parfaitement,

qu'on ne pouvait soupçonner que je tinsse quelque chose. Elle se mit à mâcher, et dit : Ah ! que ce pain au lait est délicieux ! . . . Je m'emparai d'une de ses mains, et lui demandai sur le bout de ses doigts : Pourquoi faites-vous un mouvement de la bouche ? — Parce que je mange du pain au lait. — Où le savourez-vous ? — Belle question ! dans la bouche. — Je vous assure que vous mâchez à vide ; cherchez avec votre main libre, si vous avez en effet quelque chose dans la bouche. Pendant que sa main s'élevait lentement pour faire cette perquisition, je retirai aussitôt la mienne, autant pour satisfaire ma propre curiosité, que pour répondre au désir des personnes qui nous entouraient. Ma main ne fut pas plutôt éloignée de l'estomac de la malade, que sa bouche ne fit plus de mouvement, et que son bras resta suspendu. J'ôtai le papier qui enveloppait le morceau friand (c'était le pain au lait), et pendant qu'on le vérifiait, je plaçai un autre paquet au même endroit. — Ah ! fi ! c'est du bœuf, je vais vomir. . . . Je l'enlevai aussitôt, et le livrai à l'inspection ; il fut vérifié qu'elle ne s'était pas trompée. J'en présentai un troisième. La physionomie de la malade, qui exprimait le dégoût, devint riante ; sa bouche s'ouvrit, et sa mâchoire fonctionna. — Vous me

régalez bien aujourd'hui, Monsieur le Docteur ; ne craignez-vous pas de me donner une indigestion ? — Mangez sans inquiétude ; ce mets-là n'est point indigeste. — Certainement ?.... quand on est malade, je ne crois pas qu'on doive manger de la brioche. Je plaçai le dernier paquet à côté de celui-ci. — Mon Dieu ! quel ragoût ! du mouton avec la brioche ! Je me hâtai d'enlever l'un et l'autre, pour prévenir l'effet de la répugnance ; et il fut constaté qu'elle n'avait pas commis d'erreur, en les désignant ensemble et séparément.

Je m'apperçus que l'inquiétude renaissait autour de moi ; les hommes, ainsi que les femmes, étaient très-disposés à donner à ce phénomène une cause surnaturelle. Je les invitai à suspendre leur jugement, et leur promis de les convaincre, par différentes expériences, que le sens du goût, comme celui de l'ouïe, dans l'estomac, dépendaient du même principe.

La malade avait toujours son bras en l'air et à moitié fléchi ; je ne voulus point l'avertir de le mettre dans une position plus commode, parce que la fin de son accès de catalepsie n'était pas éloigné.

Et en effet, la belle-sœur qui s'entretenait avec elle, vint m'avertir qu'elle n'entendait plus, ni par le bout des doigts, ni par l'estomac.

Je me plaçai aussitôt à côté de la malade ; et dans l'espace de quelques minutes, je vis tomber assez promptement le bras sur ses genoux ; elle ouvrit les yeux sans le moindre étonnement, et prononça à haute voix : *Un grand froid par tout le corps; cette boule ne saurait avoir les inconvéniens du charbon allumé.* . . . C'était la suite et la terminaison de la phrase qu'elle avait commencée, et qui avait été interrompue par l'entrée de l'accès de catalepsie. (1)

---

(1) Que la vitalité et la sensibilité du cerveau soient augmentées dans la catalepsie, la preuve en est incontestable, et se tire de l'élévation et de la profondeur des pensées sur toutes sortes d'objets ; de la facilité avec laquelle les cataleptiques se rappellent ce qu'elles ont vu, ce qu'elles ont lu, des longues tirades de vers qu'elles récitent imperturbablement, et dont elles ne conservent, en santé, qu'un souvenir très-confus. N'est-ce pas à la grande vitalité du cerveau, qui renouvelle toutes les impressions effacées par le temps ou par la négligence à les reproduire, qu'elles doivent une mémoire aussi prodigieuse ? N'est-ce pas à cause que cette vitalité du cerveau diminue tout-à-coup, quand le cours du fluide électrique se rétablit dans les nerfs des organes des sens, que, revenues à leur état naturel, les cataleptiques ne conservent pas le moindre souvenir de ce qu'elles ont dit ou fait pendant toute la durée de la maladie, et ne se le rappellent, qu'autant que celle-ci ramène le même excès de vitalité ?

Il y aurait, Madame, des accidens à craindre, en vous accordant cette boule; je ne vous conseille pas d'en faire l'expérience, mais j'aurai égard à la recommandation que vous m'avez faite ; les bains seront suspendus pendant quelques jours, à compter depuis demain. — Il n'est pas du tout question de bain, mais du moyen de me procurer un peu de chaleur aux pieds. —Vous m'étonnez, Madame; ne m'avez-vous pas dit, il y a peu d'instans, que vous deviez avoir vos époques demain, et qu'il y aurait du danger à vous plonger dans l'eau froide ? — Pas un mot de cela, sur un objet que j'ignore entièrement. Je ne fais que sortir du bain ; comment aurais-je pu vous parler d'autre chose que de ma boule ? — Considérez, je vous prie, qu'il était grand jour, lorsqu'en sortant du bain vous êtes entrée dans ce salon; qu'il s'est écoulé trois heures depuis que vous y êtes : jetez les yeux sur les lumières ; vous rappelez-vous de les y avoir vues ? — Non, j'en suis très-sûre ; mais que m'est-il donc arrivé ? — Un sommeil de trois heures, pendant lequel vous avez rêvé que vous mangiez du pain au lait, de la brioche..... — En honneur, je ne me ressouviens pas plus de m'être endormie que d'avoir rêvé : mais quelle heure est-il donc ? — Voyez la pendule; cinq heures.

— Je ne conçois rien à tout ceci. — Je vous répondrai, comme *Sganarelle : c'est votre léthargie*..... Cependant rassurez-vous ; vos maux de nerfs céderont à une conduite sage de votre part, et assez prudente de la mienne pour les bien observer, et ne leur opposer que très-peu de remèdes.

Je recommandai de suspendre le bain jusqu'à ma première visite, et me retirai très-satisfait de ma nouvelle découverte.

J'étais extrêmement impatient de m'assurer si le fluide au moyen duquel la malade entendait par l'estomac et le bout des doigts, n'était pas encore celui qui transportait dans ce viscère le principe savoureux des alimens que j'avais placés sur son épigastre : tout m'annonçait qu'il devait être le même, et que la nature, si prodigue en effets, si avare en moyens, n'aurait pas logé dans les nerfs des fluides différens, l'un pour entendre, l'autre pour goûter ; celui-ci pour sentir, et celui-là pour voir : mais il fallait que l'expérience mît encore cette vérité au grand jour.

J'enduisis un œuf avec de la cire ; je renfermai dans des pièces de taffetas un biscotin, un petit morceau de pain, et de la pâte d'abricot.

Je me rendis chez la malade à neuf heures

du matin ; elle était au lit, et en catalepsie depuis plus d'une heure. Je lui trouvai le pouls naturel, pour la fréquence et la régularité des pulsations ; mais l'artère un peu dure. Je cherchai à reconnaître si je pourrais découvrir les signes indiqués par *Solano* et *Fouquet*. comme propres à caractériser le *pouls utérin*. J'avoue qu'il y avait bien quelque chose d'approchant, et qu'avec un tact exquis, beaucoup de soin, d'habitude, et des occasions fréquentes, il serait possible de saisir les modifications que certains viscères, doués de beaucoup de sensibilité, produisent dans le système nerveux, et par lui dans le cœur et les artères ; que la distinction des pouls capitaux, pectoraux et abdominaux, est non-seulement exacte, mais que leur subdivision n'est point une chimère.

Tout ce que la malade avait prédit la veille, dans son attaque de catalepsie, s'était accompli rigoureusement. Vers les trois heures du matin, elle fut prise de violentes convulsions, qui durèrent jusqu'à près de sept heures, avec très-peu de relâche. Elle suppliait qu'on la mît au bain, et l'on ne cessait de lui représenter que je l'avais défendu ; qu'elle approchait du terme où il devait s'établir une évacuation que le bain froid rendrait plus difficile, et dont la suppression pourrait avoir des conséquences funestes.

La catalepsie mit fin à tous ses mouvemens orageux et à ses supplications. Au moment où elle en fut frappée, sa belle-sœur lui demanda, à voix ordinaire, aux oreilles, si j'avais eu raison de défendre le bain? Comme elle ne répondait pas, elle lui fit la même question, à voix très-haute, sur les doigts. — Oui, certainement il a eu raison; mais il ne faut pas qu'il se flatte d'avoir connu ce qui m'arrive dans ce moment; c'est moi qui le lui ai annoncé; et je t'avertis que l'état où je me trouve, auquel je commence à m'accoutumer, ne cessera qu'à midi.

Avant de répéter mes expériences de la veille, je débutai par demander à la malade, si ce qu'elle avait prévu était arrivé? — Oui. — Comment va la tête? — Toujours mal. —Vous ressouvenez-vous d'avoir mangé quelque chose, et n'en avez-vous pas été incommodée? — Comment l'aurais-je oublié? j'en ai encore le goût à la bouche; et je pense que si toutes ces friandises avaient dû me faire mal, vous ne me les auriez pas données.... Pendant qu'elle répondait, je posai doucement sur son estomac un de mes petits paquets. Sa bouche ne fit aucun mouvement; elle ne goûta rien. J'enlevai l'enveloppe de soie, elle se mit incontinent à mâcher; et je lui demandai sur les doigts si elle mangeait avec appétit? —Non, ce morceau

de pain n'est point engageant. — Souhaitez-vous que j'y joigne des confitures ? — Très-volontiers. Je présentai à l'épigastre la pâte d'abricot avec son enveloppe ; elle ne s'en aperçut pas ; j'ôtai le voile. — Ah ! voilà qui est exquis ; le parfum de l'abricot et sa saveur sont bien conservés. Je retirai les deux substances, et les remplaçai par l'œuf enduit de cire blanche ; elle cessa aussitôt de mâcher, et dit que le repas qu'elle venait de faire était bien court. Pendant que je m'entretenais avec elle sur d'autres objets, je grattai l'œuf pour enlever très-exactement une portion de la cire, et tournai la partie dénudée du côté de son estomac. — La saveur de cet œuf cru est détestable ; je vous en conjure, ne m'obligez pas à le manger. Je versai dans un gobelet d'argent un peu de vin rouge, et le posai doucement sur son estomac. — Vous me persécutez ; du vin ! je le déteste : la malade fit un mouvement de la bouche, comme pour le cracher ; et le vomissement aurait peut-être eu lieu, si je n'eusse pas retiré le vase.

Les parens, témoins de ces expériences, en furent très-satisfaits ; ils en tirèrent la conséquence, que la malade ne pouvait être sous l'empire des démons, puisque deux doubles de taffetas, une couche de cire d'une demi-ligne d'épaisseur

d'épaisseur arrêtaient les émanations du fluide, principe de tous ces phénomènes.

N'est-il pas singulier qu'une sensation qui ne pouvait être transmise au cerveau que par les nerfs de l'estomac, fût rapportée par l'ame à l'organe du goût, dont les nerfs étaient absoment insensibles, puisque la malade ne signalait aucune des liqueurs qu'on lui versait dans la bouche ? Déjà nous avons vu qu'elle commettait la même erreur relativement à l'organe de l'ouïe; et l'observation nous en a fait connaître d'autres qui ont de très-grands rapports avec celle que je dénonce. L'erreur d'un Curé goutteux auquel on coupa la jambe, à la suite d'une fracture compliquée, et qui suppliait, chaque fois que l'humeur de goutte attaquait son moignon, que l'on couvrît d'un archet le pied qu'il n'avait plus, afin de soulager les douleurs atroces qu'il y ressentait, n'est-elle pas de ce genre ? Au reste, cette erreur de l'ame n'a pas toujours subsisté dans les accès de catalepsie qu'a éprouvés ma malade, relativement à la sensation du goût; après un certain nombre d'accès, que je ne peux exactement déterminer, elle l'a constamment rapportée à l'estomac.

Il me restait à observer si la sensation du goût pouvait être excitée, chez ma malade, par

l'extrémité des doigts, comme celle de l'ouïe. Je plaçai, en conséquence, sous ses doigts réunis, de petits morceaux de craquelin, de biscuit, de viande cuite; elle ne fit aucun mouvement de la bouche, et ne les signala pas. Je substituai à ces alimens solides, des tasses qui contenaient, les unes du vin, les autres du vinaigre, du lait, et du bouillon froid; ses doigts ne firent qu'effleurer ces différentes liqueurs; elle les sentit, et les désigna les unes après les autres, sans se tromper une seule fois. Je m'avisai d'ouvrir ma tabatière, et de l'approcher par degrés du bout de ses doigts; elle secoua la tête sur son oreiller, et dit presque avec emportement: — *Otez ce tabac, il me fait le plus grand mal.*

Goûter, c'est sentir; mais sentir n'est pas toujours goûter. Je venais d'acquérir la preuve que ma cataleptique n'avait que l'odorat au bout des doigts, tandis qu'elle réunissait dans l'estomac l'odorat et le goût. Elle mâchait lorsque les substances alimentaires étaient en contact avec l'estomac, ce qui ne lui arrivait pas quand elle les avait sous les doigts; dans ce dernier cas elle les désignait, comme nous le ferions tous, si nous les avions sous le nez.

Je fis encore quelques expériences avec des substances odorantes qu'on pouvait se procurer

sans sortir, telles que la muscade, la cannelle, le poivre : qu'elles fussent présentées sous les doigts ou à l'estomac, la malade les nommait aussitôt, avec la différence qu'elle les sentait toujours plus vivement, et qu'elle les goûtait, quand c'était à l'estomac. (1)

Je restai près de deux heures chez la malade : dès qu'on cessait de l'entretenir cinq ou

---

(1) Comme il est prouvé, par l'expérience, que l'ame rapporte, dans la catalepsie, aux nerfs de la membrane pituitaire, et à ceux de la langue et du palais, les impressions des saveurs et des odeurs qui lui sont transmises par les nerfs sous-cutanés des doigts, des orteils et de l'épigastre, j'en tire la conséquence que le fluide électrique qui s'échappe des substances sapides et odorantes, doit emporter avec lui des parties moins déliées, et les appliquer sur la pulpe médullaire des premiers, afin qu'elles y fassent, comme l'eau du labyrinthe, assez d'impression pour qu'elle puisse se contracter, et avertir l'ame que c'est par elle qu'elle reçoit les impressions des saveurs et des odeurs. Or, cette conscience ne peut avoir lieu dans la catalepsie, pour les nerfs sous-cutanés qui lui communiquent les mêmes impressions, parce qu'ils sont dans l'impuissance de pouvoir se contracter, que leurs mamelons, d'ailleurs, sont recouverts d'un épiderme plus épais, et que le fluide électrique seul qui s'échappe des substances sapides et odorantes, porte toute son action sur celui de ces mêmes nerfs.

six minutes, elle se mettait à fredonner; et comme on ne redoutait rien tant que de l'entendre chanter, on lui parlait aussitôt.

Avant de m'éloigner, je songeai à lui donner un liquide plus nourrissant que sa tisane émulsionnée. Je demandai si elle aimait le lait, et si elle n'en était point incommodée ? On me répondit qu'il était de son goût, et qu'il ne lui avait jamais fait mal : je recommandai de lui en faire prendre aussi souvent qu'elle voudrait, de le couper avec partie égale d'eau sucrée, de le donner froid; ce mélange passa très-bien, et lui fit beaucoup de plaisir.

L'accès de catalepsie, comme la malade l'avait prédit, ne cessa qu'à midi; il fut par conséquent d'une heure et demie plus long que les précédens; et l'excès de faiblesse dont elle se plaignit, à la suite, ne pouvait être attribué qu'aux convulsions qui l'avaient précédé.

Elle eut encore, dans l'après-dîner, quelques mouvemens convulsifs qui donnèrent des craintes; mais les longs intervalles lui aidèrent à les supporter, et l'attaque de catalepsie ne se manifesta qu'entre cinq et six heures du soir.

La malade, dans cet accès, eut beaucoup de mélancolie; elle prévoyait que son affection serait de longue durée, qu'elle éprouverait des

accidens de toute espèce ; elle ne croyait pas que l'art de guérir eût des remèdes assez efficaces pour les prévenir et les dissiper.

Je fus obligé de prendre le ton d'un inspiré, pour combattre les doutes qui la désespéraient ; et j'avoue qu'elle me jeta dans le plus grand embarras, lorsqu'elle me demanda sérieusement si je connaissais bien sa maladie.

Nous sommes, lui dis-je sur le bout de ses doigts, en rapport avec les objets extérieurs, au moyen de ce que nous appelons les organes des sens ; ces rapports n'existent plus chez vous de la même manière ; dans l'état où vous êtes, vos yeux ne voient pas, vos oreilles n'entendent pas ; vous n'avez ni goût, ni odorat, ni tact ; mais les rapports de votre cerveau avec votre intérieur sont augmentés de tout ce que vous avez perdu au dehors, et vous jouissez d'un spectacle que je regarderais comme une faveur du ciel, si je pouvais le contempler comme vous. Cherchez à en tirer un parti avantageux : vous avez beaucoup d'idées, et une méthode dans vos raisonnemens, qui vous conduira à découvrir, à travers le jeu des organes qui vous animent, la cause des accidens dont vous êtes affligée, et que vous ne faites maintenant que pressentir ; peut-être même en trouverez-vous le remède.... Quant à moi qui ai découvert

les seules voies que la nature vous a ménagées pour recevoir l'impression des objets qui sont hors de vous, je les ferai servir à vous transmettre des paroles consolantes, et mes réflexions sur toutes les communications que vous voudrez bien me faire ; et comme j'ai la conviction intime que la nature qui veille à votre conservation, en dissipant elle-même et par ses propres efforts, chaque accès de la maladie extraordinaire dont vous êtes attaquée, en détruira encore le principe, je vous promets la plus grande circonspection dans la méthode curative que je me propose de suivre, et de ne vous faire aucun mal, si je ne réussis pas à vous faire du bien.... Voyez-vous toujours votre intérieur? — Oui. — Votre tête? — Elle est en feu, non pas dans toutes ses parties. — Et le bras sur les doigts duquel je vous parle? — Oui, seulement dans le temps où vous me parlez (1). — Etes vous toujours dans la conviction que vous entendez par les oreilles?

---

(1) Ce phénomène d'électricité animale a certainement les plus grands rapports avec la lumière qui se fait remarquer dans un œuf placé entre deux courans électriques qui détonnent : son fluide électrique propre ne devient radieux que par le choc de ses molécules entr'elles ; effet de deux forces qui se meuvent en sens contraire et se répercutent.

— S'il fallait l'affirmer par serment, je le ferais. — L'accès présent sera-t-il aussi long que celui du matin ? — Une demi-heure de moins. —D'apres quel principe en jugez-vous?—D'après ma sensation divisée par le temps. — Où éprouvez-vous cette sensation ? — Dans la tête. — Est-ce pesanteur ? — C'est embarras mêlé de douleur.—Lorsque je vous parle sur les doigts, voyez-vous toujours ce qui se passe au dedans de vous ? — Ayez la bonté de me questionner, pour que j'y fasse attention. — Je priai aussitôt la belle-sœur de la malade de chanter sur ses propres doigts : eh bien ! Madame, qu'avez-vous observé ? — Je vous demande pardon, je n'y étais pas. — Et quoi encore ? — Rien. — Faites attention. — Je plaçai une de mes mains sur celle de la belle-sœur qui chantait, et les doigts de l'autre sur les doigts réunis de la malade. Elle s'écria aussitôt : *Je ne vois plus rien au dedans de moi; mais j'entends une voix délicieuse, celle de ma bonne sœur.*

L'ariette n'était point achevée, que le frère de la demoiselle entra dans le salon ; on lui fit signe d'aller prendre sa flûte ; il ne fut pas long à l'apporter et à former un accompagnement ; la malade n'entendit pas d'abord. Je priai une autre personne de poser un doigt sur la main de la chanteuse, et un doigt de son autre main

sur le bout de la flûte ; la surprise et la joie de ma cataleptique furent extrêmes ; elle n'avait rien ouï de si parfait : sa physionomie devint gracieuse ; aussi souvent qu'on cessait de toucher la flûte, la malade ne manquait jamais de s'en appercevoir, et s'écriait : *Mon frère, je ne t'entends plus ;* ou si j'éloignais mes doigts des siens, elle paraissait excessivement affligée de ne plus rien ouïr. En portant mon doigt sur l'estomac de la malade, la perception des sons en était plus vive ; mais elle finissait par y éprouver de la douleur, et c'était toujours avec le plus vif regret qu'elle priait de cesser.

Je demandai à la malade, avant de m'en séparer, si elle était moins triste, et comment elle croyait qu'elle passerait la nuit ; elle me remercia d'avoir trouvé le moyen de dissiper sa profonde mélancolie, et dit qu'elle dormirait peu, souffrirait beaucoup de la tête, éprouverait une interruption de quelques heures, et aurait seulement une demi-heure de convulsions avant l'accès du matin. (1)

---

(1) A quelle autre cause peut-on attribuer, dans la catalepsie hystérique, la suspension des sens extérieurs, si ce n'est à la compression des nerfs qui se rendent dans leurs organes, et qui peut être exercée par les vaisseaux sanguins, dont ils sont enveloppés

Chaque fois que je quittais cette femme intéressante, je me reprochais d'avoir fait si peu d'essais, tant je redoutais de la trouver entièrement guérie. Tout ce que j'avais observé, et

---

en totalité ou en partie, à la base du crâne? Cette cause, qui retient dans le cerveau une plus grande quantité de fluide électrique, en augmente la vitalité et la sensibilité; et ce fluide transmis avec excès aux nerfs libres de toute compression, les organes dans lesquels ils se perdent en deviennent et plus sensibles et plus irritables.

N'est-ce pas à l'excitation plus forte de ces mêmes organes, par le sang qui y circule, à la plus grande mobilité du fluide électrique qui remplit leurs nerfs, et au reflux plus rapide de ses molécules du côté des ganglions, des plexus, et de ceux-ci vers le cerveau, qu'on doit rapporter les ébranlemens insolites qu'ils produisent dans le *sensorium*, par conséquent la perception de ces organes; perception que l'ame ne saurait avoir, dans tout autre état du corps, et qu'elle peint en caractère énergique sur la face des cataleptiques?

La communication de l'ame étant plus intime avec les organes intérieurs, et leur action sur le cerveau plus vive, les différentes sensations qu'ils lui font éprouver doivent attirer toute son attention; non-seulement elle discerne ces mêmes organes, mais encore leurs rapports, les sympathies qu'ils exercent à l'égard les uns des autres; elle calcule, par intuition, leurs mouvemens divers, en porte des jugemens, et

constaté par des expériences répétées et en différens sens, me paraissait si extraordinaire et me brouillait si fort la tête, que je craignais de m'être abusé ou d'avoir été trompé. Je ne

---

en tire des conséquences dont on est forcé d'admirer la justesse dans les prédictions étonnantes que les cataleptiques font sur leur état, et celui des personnes saines ou malades avec lesquelles elles communiquent.

De l'augmentation de la sensibilité du cerveau naît la plus grande irritabilité des muscles ; c'est pourquoi, dans la catalepsie, ils offrent une sorte de résistance, lorsqu'on veut donner aux membres d'autres attitudes, résistance quelquefois si grande qu'on ne saurait la vaincre, quand cette maladie est compliquée de *tétanos* ou d'*emprosthotonos*.

Sans doute il existe une distinction importante entre la vie animale et la vie organique ; mais vouloir soustraire celle-ci à l'influence du cerveau, malgré les nombreuses distributions des nerfs de la huitième paire dans les viscères des deux cavités, et ses communications avec les intercostaux ou grands sympathiques, qui peuvent avoir une toute autre origine que celle de la sixième paire, mais qui n'en communiquent pas moins avec eux par les ganglions qu'ils concourent à former ; mais vouloir établir le siége des passions dans les viscères de la poitrine et du basventre, c'est aller beaucoup trop loin, prendre l'effet pour la cause, et former une hypothèse qui a contre elle l'évidence, les faits et le raisonnement.

rêvais qu'à sa maladie, et aux secours à employer pour la terminer heureusement. Les données qui m'étaient offertes par l'expérience, et dont j'avais la conviction intime, me présentaient des rapports frappans entre la distribution de son fluide électrique propre et celui de la bouteille de Leyde chargée. Je concevais qu'il fallait trouver le moyen de rétablir l'équilibre entre les deux surfaces; je ne doutais point qu'il existât ce moyen; mais où le chercher? D'ailleurs, le fluide électrique se meut-il dans le corps humain comme dans le verre ou la résine? s'est-il jamais manifesté par des attractions et des répulsions; et la compression des nerfs serait-elle suffisante pour l'empêcher d'y circuler librement?

Ces objections, et beaucoup d'autres que je supprime, dissipaient en un clin d'œil les différens systèmes que je commençais à établir sur un principe très-solide au fond, et que je tiens pour démontré. Je compris que je devais observer plus long-temps, multiplier les expériences, en faire de nouvelles; mais la crainte de trancher le nœud gordien, en détruisant, sans le vouloir, la cause de cette étonnante maladie, me jetait dans une grande perplexité.

Je m'étais assuré du transport des sens de l'ouïe, du goût et de l'odorat, dans l'estomac

et au bout des doigts ; mais le sens de la vue, où pouvait-il être ? Avais-je fait la moindre tentative pour le découvrir ? et cette raison n'était-elle pas bien suffisante pour me faire souhaiter de retrouver ma malade le lendemain matin dans un accès ?

Je pense qu'il n'est pas besoin d'avertir que j'avais la conviction intime que cette maladie n'était pas dangereuse, parce qu'elle me paraissait n'avoir pour principe qu'une grande mobilité dans le genre nerveux, sans vice sensible dans aucun organe, ni altération dans les humeurs ; on verra par la suite combien je m'étais trompé, et qu'une acrimonie très-active peut exister dans le sang et ne manifester sa présence par aucun signe extérieur.

Je me rendis chez ma malade, le cinquième jour, entre neuf et dix heures du matin ; son attaque de catalepsie l'avait surprise au lit, à la même heure que la veille ; et comme elle l'avait prédit, elle n'eut qu'une demi-heure de convulsion.

Elle était couchée sur le dos, un corset lui couvrait la poitrine, le ventre et les bras ; je ne soulevai les couvertures qu'autant qu'il en fallait pour glisser une carte qu'enveloppait ma main, et la fixer sur son estomac. Je vis sa physionomie changer ; elle exprimait tout-

à-la-fois l'attention, l'étonnement et la douleur. — *Quelle maladie ai-je donc? je vois la dame de pique.* Je retirai aussitôt la carte, et la livrai à la curiosité des spectateurs; ils pâlirent en reconnaissant la dame de pique. Je plaçai une seconde carte avec les mêmes précautions.... *C'est*, dit-elle, *le dix de cœur.* Enfin une troisième. *Salut au roi de trèfle.* Je demandai aussitôt à la malade, en lui parlant sur les doigts: où avez-vous vu ces cartes? — Dans l'estomac. — Avez-vous distingué leurs couleurs? — Certainement; elles étaient lumineuses, et m'ont paru plus grandes qu'elles ne le sont ordinairement; mais je vous prie de me donner un peu de relâche, cette manière de voir me fatigue beaucoup. Le mari n'y tint pas; il sortit aussitôt sa montre, et la fixa sur l'estomac de sa femme. Nous avions tous les yeux sur elle; nous lui vîmes prendre l'air d'une personne qui considère avec attention; et, après quelques secondes, elle dit: *C'est la montre de mon mari; il est dix heures moins sept minutes.* Cela était exactement vrai.

Je conviens que je ne m'attendais pas à trouver le sens de la vue dans l'estomac; passe pour les autres sens, ils peuvent encore recevoir une explication plausible, au moyen d'un fluide subtil mis en mouvement par l'organe de

la voix, ou la vibration d'un instrument quelconque ; il peut, en s'échappant des substances sapides et odorantes, emporter des molécules très-déliées, et les appliquer sur les extrémités des nerfs, tandis que son propre mouvement est transporté comme l'éclair, jusqu'au *sensorium :* mais pour voir un objet dans l'estomac, lorsqu'aucun rayon lumineux ne tombe sur sa surface.... j'en fus bouleversé. J'entendis un bruit confus autour de moi, sans distinguer ce que ce pouvait être ; je ne remarquai même pas la consternation qui se peignait en traits énergiques sur toutes les physionomies.... Peut-être que la mienne, qui exprimait un profond embarras, ne servit qu'à donner plus de prise aux idées extravagantes et superstitieuses qui assiégeaient toutes les têtes, lorsque je fus interpellé de dire, si ce nouveau prodige n'avait pas une cause surnaturelle ?

Sans répondre directement à cette question, je priai une dame de me donner l'anneau qu'elle avait au doigt ; je le glissai sous les couvertures et le fixai sur l'estomac de la malade : elle ne fut pas long-temps à le signaler : je le retirai et l'enveloppai de deux doubles de taffetas blanc, je le replaçai au même endroit ; elle garda le silence. Je lui demandai, après cinq ou six minutes, si elle n'appercevait rien sur son estomac;

elle me répondit : *Non.* Je dégageai aussitôt l'anneau de son enveloppe..... Elle s'écria : — *Je vois l'anneau qui m'a été présenté.* — L'appercevez-vous sur votre estomac? — Je le vois dans mon estomac, et très-lumineux.

Cette expérience rétablit le calme ; on comprit, sans que j'eusse besoin de le dire, que la malade voyait dans l'estomac, par le même principe qu'elle entendait, goûtait et sentait, puisque les mêmes substances qui interceptent le mouvement du fluide électrique, étaient encore un obstacle à cette nouvelle manière de voir.

En réfléchissant sur ce phénomène, je me rappelai une expérience que j'avais vu faire, il y a bien des années, au séminaire de Saint-Irenée, où j'étudiais la physique. Elle consiste à enduire de cire d'Espagne l'intérieur d'un globe de verre, à ménager à un de ses pôles un espace libre, afin de découvrir ce qui s'y passe dans la plus grande obscurité. A mesure qu'on l'électrise, ses parois deviennent transparens; si l'on approche de sa surface une main ouverte, on l'apperçoit au centre du globe, parfaitement dessinée et toute lumineuse. Cette image de la main au-dedans du globe, aurait-elle une cause différente de celle de l'anneau et autres objets dans l'estomac de ma cataleptique? L'identité

est d'autant plus frappante, que si l'on couvre la main d'un gant de soie, le phénomène s'évanouit.

Les mêmes rapports, j'en conviens, n'existent pas entre les deux appareils électriques ; je sais que si le globe de verre n'était pas frotté, il ne réfléchirait pas dans son intérieur, la main présentée à cinq ou six pouces de sa surface ; mais je n'ignore pas que ce n'est point par les rapports établis entre les instrumens qui opèrent, mais par ceux de leurs effets, que l'on doit conclure à l'identité de la cause qui les produit : ainsi cette cause doit être la même, et le globe de verre atteste que c'est le fluide électrique.

Avant la découverte du *galvanisme*, on était convaincu que les corps, que l'on nomme *conducteurs*, n'étaient point susceptibles de contracter une électricité spontanée ; aujourd'hui nous avons la preuve que ces mêmes corps jouissent de cette vertu dès qu'ils se touchent ; pourquoi donc l'estomac et l'anneau n'auraient-ils pas le même avantage, quand les effets sont absolument identiques ?

Je ne conçois pas que la découverte du fluide électrique, principe matériel de tous les prodiges que j'ai observés chez cette malade, ne n'ait pas fait naître l'idée d'employer l'élec-

tricité artificielle pour combattre sa catalepsie ; mais il était écrit que je ne tirerais rien de mon propre fond, qu'une sorte de hasard ferait tout, et que je me conduirais comme une machine, dont la nécessité fait jouer les ressorts : on verra par la suite tous les avantages que l'on peut retirer de ce moyen énergique dans le traitement de cette maladie.

Lorsque ma malade commença à voir par l'estomac, il fallait que les différens objets fussent seulement en contact avec les simples vêtemens dont il était couvert ; mais cette faculté se perfectionna dans la suite, et il est bien difficile de déterminer si c'était par le seul exercice de l'organe de ce nouveau sens, ou par l'accroissement de la sensibilité des nerfs qui s'y distribuent ; cette dernière cause est d'autant plus probable, que la catalepsie ne faisait, pour ainsi dire, que commencer, et que toutes les maladies chroniques ont, comme les aiguës, des périodes qui n'échappent point à l'observateur, pendant lesquelles les symptômes acquièrent plus d'intensité ; cependant je suis porté à croire que les deux causes y ont concouru.

Je fus obligé de quitter la malade précipitamment, et n'eus point la précaution de lui demander, si elle prévoyait que cet accès de

catalepsie dût être aussi long que celui du matin. J'expédiai le plus vîte possible ce que j'avais à faire, et j'eus la satisfaction de la retrouver dans le même état où je l'avais laissée. En causant avec elle, sur ses doigts réunis, elle me fit des plaintes de son estomac, qu'elle avait très-fatigué, et m'assura que si l'on continuait à le mettre aussi souvent à la torture, sa guérison serait très-retardée. Je lui promis d'employer toute la confiance que j'avais inspirée à ses proches, pour les engager à modérer leur curiosité; que des expériences me devenaient nécessaires, pour connaître l'augmentation ou la diminution de l'excessive sensibilité des nerfs de cet organe; mais que ces expériences ne devaient être faites que par moi ou en ma présence; que nous y trouverions l'un et l'autre.... La malade ne me donna pas le temps d'achever ma phrase; elle sortit brusquement de son accès, entendit mes dernières paroles sans aucun ressouvenir de celles qui les avaient précédées, et ne pouvait revenir de son étonnement de voir son bras en l'air, et ma bouche presque en contact avec ses doigts réunis. — *Eh! Monsieur le Docteur, que dites-vous, et pourquoi mon bras est-il ainsi élevé?* — Il ne tient qu'à vous, Madame, de lui donner une autre attitude : comme il n'est pas chaud, je vous engage à le mettre

sous les couvertures. — *Fort bien, si je le pouvais ; mais, en vérité, ce bras n'est pas à moi.* — Allons, Madame, il ne faut aucun effort pour cela ; laissez-le tomber. — *Je vous assure que j'en ai la volonté ; son indocilité m'afflige autant qu'elle m'étonne.* Je m'emparai du bras rétif, et lui fis exécuter différens mouvemens, en éprouvant cette résistance que je trouvais aux autres membres dans l'accès de catalepsie ; il retenait même les diverses positions dans lesquelles je le mettais ; j'en désunis les doigts et fermai la main ; leurs extrémités n'en eurent pas plutôt touché la paume, que la malade vit la chute de son bras, et s'écria avec transport : *Je le sens maintenant, il est à moi ;* elle le rangea sous les couvertures.

Eh quoi ! la partie du cerveau dont l'ame dispose pour faire exécuter les mouvemens qui dépendent de la volonté, agissait-elle donc encore sur les muscles de ce bras, sans sa participation ? Que dis-je, contre son gré ! Tâchons d'éclaircir ce mystère.

Il est d'expérience, que si l'on fait mouvoir le bras de quelqu'un, et qu'on le mette dans un état de flexion, les muscles qui servent à exécuter ce mouvement, stimulent le cerveau ; et celui-ci, sans que l'ame s'en mêle, agit sur eux et les contracte : ces muscles, à la vérité,

se gonflent moins que si leur contraction s'opérait sous l'influence de la volonté ; mais il est de fait qu'ils se gonflent. Le cerveau, dans la catalepsie, ainsi que dans les intervalles de ses accès, lors sur-tout qu'ils sont très-rapprochés, peut conserver une si grande mobilité, que le plus léger tiraillement dans les fibres musculaires est capable d'exciter en lui une contraction beaucoup plus forte, et le soustraire ainsi à l'empire de l'ame ; d'où il résulte, que tel membre peut encore conserver sa position, lorsque la cataleptique recouvre ses rapports avec les objets extérieurs, et retenir toutes les attitudes qu'on lui donne, aussi long-temps que le cerveau sollicité réagit fortement et se soutient dans cet état de mobilité et de réaction ; d'où il résulte encore, que pour le faire cesser, il faut empêcher que les muscles ne stimulent plus long-temps ce viscère moteur, ou attendre qu'il se lasse, pour obtenir une détente salutaire dans toutes ses parties. En désunissant les doigts de la malade, et en lui fermant la main, je fis cesser à l'instant même la cause qui stimulait le cerveau, et son bras dut rentrer sous l'empire de la volonté ; ce qu'elle manifesta avec transport, en s'écriant : *Ce bras est à moi.*

Que de réflexions il y aurait encore à faire sur ce bras ! mais je demande pardon de cette

conjecture et de beaucoup d'autres qui m'échapperont dans la suite : je prie d'observer que je voyage dans un pays inconnu, environné de prodiges ; et j'aime mieux hasarder un raisonnement qui me conduise à un but quelconque, que de leur prodiguer une admiration stupide.

Je ne différai point de tenter la nouvelle expérience que m'indiquait cette conjecture, sur l'excessive mobilité du cerveau de ma malade, et la très-grande irritabilité de ses muscles hors l'attaque de catalepsie. Je m'emparai de son autre bras, qu'elle me présenta elle-même ; je l'élevai et l'abandonnai à son propre poids ; il tomba mollement sur les couvertures ; je l'élevai une seconde fois, et fis subir une légère extension à tous ses muscles, en le tirant par le bout des doigts ; le bras resta suspendu ; je pus lui donner différentes attitudes qu'il conserva, comme si la malade eût été cataleptique. Je la suppliai de faire quelques efforts pour le rétablir sous l'empire de sa volonté ; ce fut en vain.... Je me fâchai ; ses yeux me demandèrent grace, comme à un être plus puissant qu'elle-même ; je lui fermai la main ; elle retira aussitôt son bras, et me remercia de le lui avoir rendu.

Cette expérience, propre sans doute à donner un certain relief à la conjecture qui l'avait fait

naître, montre quelques rapports avec celle de l'arbre électrique, dont toutes les branches tombent lorsqu'on tire l'étincelle du conducteur sur lequel il est élevé ; mais gardons-nous de croire qu'il se fasse une décharge du fluide électrique qui contracte les muscles, lorsque l'extrémité des doigts touche la paume de la main : ces rapports, très-imparfaits, ne méritent pas que je les réfute ; et personne, je crois, ne sera tenté de s'égarer dans la route qu'ils semblent ouvrir à l'imagination.

La malade me demanda, lorsque je me disposais à prendre congé d'elle, si je ne lui prescrivais rien pour calmer la douleur *rongeante* qu'elle éprouvait dans l'estomac. Comme elle la ressentait, pour la première fois, après son accès de catalepsie, elle ne savait à quelle cause l'attribuer. Je lui conseillai de s'en tenir, jusqu'au lendemain, à une forte infusion de fleurs de tilleul sucrée et frappée de glace, à un cataplasme de riz et de camomille, appliqué, aussi froid qu'elle pourrait le supporter, sur l'épigastre.

La circonstance dans laquelle elle se trouvait, semblait, au premier apperçu, devoir former une contre-indication, non pas à la qualité des remèdes, mais bien à leur température, qui pouvait agir sympathiquement sur la matrice,

resserrer ses vaisseaux, et supprimer tout-à-coup une évacuation qu'il importait de conserver. Mais cette douleur d'estomac qui menaçait de s'accroître d'un instant à l'autre, et de jeter la malade dans de violentes convulsions, n'était-elle pas plus à craindre? Le froid qui engourdit si bien la sensibilité et l'irritabilité, devait nécessairement l'emporter sur toute autre considération, et l'événement me prouva que j'avais passablement raisonné. La douleur se calma insensiblement, l'évacuation périodique acheva son cours, et la nuit fut assez tranquille, quoique la malade dormît peu.

L'accès de catalepsie ne se manifesta qu'à huit heures du matin, toujours précédé par deux légers mouvemens convulsifs dans les bras; et la malade ne put achever la phrase qu'elle avait commencée, mais qu'on eut soin de retenir, pour s'assurer encore une fois si elle la terminerait en revenant à elle-même.

Je m'annonçai, comme j'avais coutume de le faire, en lui parlant sur le bout des doigts. Elle me répondit: — Vous êtes paresseux ce matin, Monsieur le Docteur.... — Cela est vrai, Madame; si vous en saviez la cause, vous ne me feriez pas ce reproche. — Eh! je la vois; vous avez la migraine depuis quatre heures, elle ne cessera qu'à six, et vous avez raison de ne rien

faire pour cette maladie, que toutes les puissances humaines ne peuvent empêcher d'avoir son cours. — Depuis quand êtes-vous devenue médecin ? — Depuis que j'ai les yeux d'*Argus*. — Pourriez-vous me dire de quel côté est ma douleur ? — Sur l'œil droit, la tempe et les dents ; je vous préviens qu'elle passera à l'œil gauche, que vous souffrirez beaucoup entre trois et quatre heures, et qu'à six vous aurez la tête parfaitement libre. — Si vous voulez que je vous croie, il faut que vous me disiez ce que je tiens dans la main ; je l'appuyai aussitôt sur son estomac, et la malade, sans hésiter, me répondit : — Je vois à travers votre main une médaille antique. J'ouvre la main tout interdit ; la belle-sœur jeta les yeux sur la médaille, pâlit et se trouva mal. Revenue à elle-même, elle renferma dans une bonbonnière brune et à demi transparente un chiffon de papier, me donna la boîte derrière le fauteuil de sa sœur ; je l'enveloppai de ma main, et la présentai à l'estomac de la cataleptique, sans lui parler. — Je vois dans votre main une boîte, et dans cette boîte une lettre à mon adresse. La belle-sœur épouvantée tremblait sur ses jambes ; je me hâtai d'ouvrir la boîte ; j'en tirai une lettre pliée en quatre, à l'adresse de la malade, et timbrée de Genève.

L'étonnement où me jeta cette découverte suspendit quelques instans ma douleur, et m'ôta toute réflexion. Je trouvai le tremblement de la belle-sœur très-naturel; elle aurait pu se trouver plus mal, que je n'aurais pas songé à lui donner le moindre secours, et je restai stupéfait plus d'un quart d'heure. En revenant à moi, je demandai à la belle-sœur comment elle s'était procuré la lettre qu'elle avait renfermée dans la bonbonnière? Elle me répondit que cette lettre s'était trouvée dans le livre qu'elle lisait, en attendant ma visite; qu'elle l'avait pris dans la bibliothèque de la malade; et qu'en l'ouvrant, elle était tombée à ses pieds; qu'elle l'avait relevée et mise dans sa poche pour la lui rendre, aussitôt qu'elle serait éveillée. Je pris le livre et l'examinai, comme si j'eusse dû y trouver l'empreinte de la lettre, tant ce nouveau prodige me paraissait incroyable; mais me convenait-il bien d'en douter, d'après ma propre expérience? Etait-ce un autre qui avait mis dans ma main la médaille antique dont j'étais muni, avec le dessein de profiter de la première occasion pour la placer sur l'estomac de la malade, et voir si elle la signalerait, comme d'autres objets que je lui avais présentés?

Lorsque nous croyons avoir saisi une vérité, et qu'elle nous échappe tout-à-coup, autant par

le fait d'un autre que par celui qui nous est personnel, on prend de l'humeur, et l'on devient facilement injuste. Au lieu de chercher à lier un phénomène de plus au grand principe qui produit les autres, on serait tenté de nier ce que l'on a vu et très-bien vu, ou de supposer une intelligence décevante dans les moyens que l'on a employés, et qui ne nous appartiennent pas entièrement. J'en demande pardon à la belle-sœur; mais la réflexion d'avoir pu être trompé me frappa plus vivement, après l'expérience de la lettre dans la boîte, que l'impossibilité d'expliquer celle de la médaille dans ma main. Je ne poussai pas plus loin mes recherches sur cette nouvelle manière de voir, moins dans la crainte de fatiguer l'estomac de la malade, que de le trouver en défaut; premièrement, parce que j'étais sûr de moi; secondement, parce que je rejetai promptement les soupçons que j'avais conçus, et que je me proposai de le remettre à l'épreuve dans l'accès du soir. (1)

( ) Il faut attribuer à l'excessive mobilité du fluide électrique contenu dans les nerfs des *cataleptiques*, et à la grande excitabilité du *sensorium*, l'empire que nous acquérons sur elles, lorsque nous établissons un contact immédiat avec leurs nerfs sous-cutanés, ou quand elles se trouvent plongées dans notre sphère

Le mari de la malade, accompagné de quelques parens, entra bientôt après, et je profitai de l'étonnement où les jetèrent ces nouvelles expériences, pour demander une consultation, afin de rendre les confrères avec lesquels je suis lié d'amitié, témoins de tous ces prodiges.

Le mari, doué d'un excellent jugement, y avait consenti; mais les parens timides, qui croyaient peut-être que mon fluide électrique, auquel j'avais donné par intervalle le nom de

---

d'activité. L'expérience prouve qu'elles ressentent toutes nos impressions, qu'elles les jugent, et en tirent des conséquences très-propres à nous éclairer sur leurs causes et leurs effets. A quel autre principe pourrait-on rapporter les attractions et les répulsions que nous exerçons sur elles, ainsi que les prédictions étonnantes qu'elles font sur l'état de nos organes? Il ne se passe rien dans notre *sensorium*, mû par notre volonté, ou par l'impression des objets extérieurs, qu'elles n'en soient aussitôt averties; la chaîne invisible et très-mobile qui les unit à nous, modifie leur *sensorium* de la même manière; elles voient ce que nous voyons, et même plus que nous ne pouvons voir; elles pensent ce que nous pensons; elles exécutent ce que nous avons intention de leur commander. Je m'arrête sur tant de prodiges, et serais tenté de croire qu'une *cataleptique* et son médecin, ne forment plus qu'un même individu, si celle-ci n'opposait quelquefois à son influence le pouvoir qui naît de sa volonté.

feu, pourrait bien être l'esprit infernal, s'y opposèrent ; on redouta l'éclat dans le public, d'une maladie aussi extraordinaire, les préjugés religieux et populaires s'y opposèrent ; on me dit, en dernier résultat, qu'il fallait que, d'une manière ou d'une autre, cette maladie se terminât sous ma seule direction.

Je compris qu'il était inutile d'insister davantage ; je redoublai de soins pour continuer mes observations, répéter mes expériences, en faire de nouvelles, les rédiger par ordre, ajouter à chacune d'elles les réflexions dont elles me paraissaient susceptibles, afin de ne point errer dans leurs résultats, et déterminer leurs rapports avec le fluide électrique, occasion ou agent de tous ces phénomènes dans le corps humain vivant et animé.

Je demandai à la malade, à quelle heure devait finir son accès de catalepsie ? — A onze heures. — Et l'accès du soir, à quelle heure pensez-vous qu'il vienne ? — A sept heures. — Dans ce cas, il retardera beaucoup. — Cela est vrai, mais c'est une marche qui va s'établir ; et à compter de ce jour, mes accès viendront régulièrement à huit heures du matin et à sept heures du soir. Les accès du matin seront de trois heures ; et ceux du soir, de deux heures seulement. — Il me paraît que quelque chose

vous fatigue ; votre physionomie n'est plus la même. — C'est mon oncle qui vient d'entrer. Vous lui tournez le dos, et un paravent plus élevé que lui vous le cache ; pourquoi ne se montre-t-il pas ? — Il cause avec mon mari, et je parierais que mon oncle a son habit bleu. — Je vous le dirai quand je l'appercevrai ; vous n'aimez donc pas votre oncle ? — Je vous demande pardon ; mais dans l'état où je suis, il me fatigue, et je vous prie de trouver un prétexte pour l'éloigner.

J'invitai la belle-sœur à prendre la main sur laquelle je parlais, et à continuer la conversation avec la malade. J'étais pressé de me retirer pour reposer ma tête qui en avait besoin, et satisfaire ma curiosité. En tournant le paravent, je vis l'oncle dans son habit bleu, et l'invitai à passer avec moi dans la chambre voisine. Au lieu de prendre mon manteau d'écarlate, je pris le manteau bleu du mari ; il n'était pas sur mes épaules, que la belle-sœur me dit, de la part de la malade, que je me trompais de manteau, et emportais celui de son mari.... Nous restâmes pétrifiés tous trois ; la belle-sœur, qui se leva promptement, ajouta une figure de plus au tableau ; et je m'écriai : Pour peu que cette maladie augmente, elle verra bientôt à travers les murs.

Je n'eus, en rentrant chez moi, que la force de rédiger mes expériences et ma conversation avec la malade; de préparer mon thé de camomille pour soulager ma tête, de m'enfoncer dans mon fauteuil à migraine, le corps bien couvert, les pieds dans le feu, pâle et défiguré comme un mort. Pour cette fois, mon remède échoua; je fus obligé de me mettre au lit. Entre deux et trois heures, toute ma douleur était fixée sur l'œil et la tempe gauche; je fis de violens efforts pour vomir quelques gorgées de suc gastrique, que les purgons ne manquent jamais de prendre pour la cause de toutes les migraines; je tombai sur mon oreiller, terrassé par la douleur, et m'endormis. Le pronostic de ma catalepsie se vérifia : à six heures ma tête fut parfaitement libre, et j'en profitai pour me rendre chez elle.

Avant de sortir, je plaçai, à tout événement, une petite lettre sur le haut de ma poitrine; je m'enveloppai de mon manteau, et n'arrivai qu'à six heures et demie. La compagnie était des plus nombreuses; il n'y avait qu'une seule personne que je ne connusse pas. On avait fait un très-petit feu dans le salon, qui ne pouvait incommoder la malade, car elle ne le voyait pas, et ne servait tout au plus que de point de mire pour les autres. Je me plaçai en face

de la Dame, et demandai la permission de garder mon manteau. L'étranger reprit la conversation où il l'avait laissée ; il arrivait de Paris, racontait avec grace et beaucoup d'esprit, une anecdote piquante de la cour, qui n'était pas encore connue dans la province. Le mari, qui m'avait promis qu'aucun étranger ne serait introduit chez lui pendant toute la durée de la maladie de son épouse, s'apperçut de mon étonnement; il se leva, et me dit à l'oreille, que celui qui parlait si bien, était un ami intime, auquel il avait confié la maladie de sa femme ; qu'il n'en voulait absolument rien croire, et lui avait demandé avec instance de la voir dans un accès.

Si j'examinais avec attention l'élégant orateur, il me le rendait bien ; et quoique nous habitassions la même ville, nous étions tout-à-fait étrangers l'un à l'autre.

Au coup de sept heures, la malade, très-attentive, animée par sa gaieté naturelle, et par les réflexions plaisantes dont l'ami assaisonnait les différens objets qu'il passait en revue, éprouva deux secousses dans les bras ; et dans ce court espace de temps, ses yeux se fermèrent, sa physionomie exprima l'étonnement, ses couleurs disparurent, et la catalepsie la transforma en statue qui écoute. L'ami, épou-

vanté, franchit le cercle, l'appela à grands cris ; il n'apperçut ni dans ses traits, ni dans toute sa personne, aucun signe qui annonçât qu'il fût entendu ; sa contenance restait la même : il jetait alternativement des regards inquiets sur la malade et sur moi ; il n'osait m'interroger.

J'avançai mon fauteuil pour être plus près de la malade. Sa tête, toujours tournée du même côté, ne m'offrait que son profil ; je développai mon manteau pour mettre le haut de mon corps à découvert. — Eh ! depuis quand, monsieur le Docteur, la mode est-elle venue de porter ses lettres sur la poitrine ? J'alongeai le bras pour atteindre du bout du doigt le creux de l'estomac de ma cataleptique ; et en réunissant les doigts de mon autre main, je lui répondis à voix ordinaire : Madame, vous pourriez vous tromper. — Non, je suis sûre de ce que je vois. Vous avez sur la poitrine une lettre qui n'est pas plus grande que cela ; qu'on l'applique à la mesure. En proférant ces paroles, elle donna une autre position à sa tête, qu'elle dirigea de mon côté ; elle avança les deux bras, alongea l'index de la main gauche, et avec celui de la droite qu'elle posa dessus, détermina dans la plus grande précision la place qu'elle devait occuper.

Tous les regards tombèrent sur moi. J'écartai ma

ma veste, on vit la lettre; l'ami s'en empara pour l'appliquer sur le doigt qui l'attendait; elle ne l'eut pas plutôt touché, que la malade ajouta : *Si je n'étais pas discrète, je pourrais en dire le contenu ; mais pour prouver que je l'ai bien lue, il n'y a que deux lignes et demie, très-minutées.* Après avoir obtenu la permission de l'ouvrir, chacun vit que le billet ne renfermait que deux lignes et demie, dont les caractères étaient menus.

L'ami passant tout-à-coup du plus haut degré d'étonnement à celui de la plus grande défiance, tira de sa poche une bourse, la mit sur ma poitrine, croisa ma veste, et me poussa du côté de la malade. — *Monsieur le Docteur, ne vous gênez pas ; vous avez, dans ce moment, sur la poitrine, la filoche de monsieur B.... il y a tant de louis d'un côté et d'argent blanc de l'autre ; mais que personne ne se dérange, je vais dire ce que chacun a de plus remarquable dans ses poches.* Elle commença par l'inventaire de celle de sa belle-sœur, comme la plus près d'elle, et lui dit *que ce qu'elle avait de plus intéressant était une lettre.* Celle-ci en fut d'autant plus surprise, qu'elle l'avait reçue le soir même par le courrier, et n'en avait parlé à personne. La malade passa ensuite aux autres, et vida toutes nos poches

avec autant d'exactitude, en plaçant un bon mot chaque fois que l'occasion s'en présentait.

J'avais arrangé un petit concert pour la soirée. Deux parens de la malade jouaient très-bien de la flûte, et un autre de la clarinette ; ils devaient se relever pour prendre du repos, et prolonger les jouissances de leur cousine jusqu'à la terminaison de son accès. J'établis une communication entre les deux flûtes, au moyen d'une ficelle légérement humectée, et j'avais ménagé à son extrémité un anneau que je devais passer au doigt de la cataleptique.

Les jeunes gens commencèrent à jouer avant que la communication fût établie entr'eux et la malade; elle n'entendit pas. J'engageai l'ami de prendre d'une main le bout de la ficelle, et de toucher de l'autre les doigts de la malade ; elle fut transportée, prit une physionomie riante, combla d'éloges ses jeunes cousins, répétait sans cesse que les sons mélodieux et l'accord de ces flûtes étaient pour elle le souverain bonheur.

Il s'en fallait de beaucoup que le conducteur de sons aussi ravissans partageât l'ivresse de la malade ; la conviction succédant au soupçon et au doute, le jetait dans un enthousiasme d'une espèce bien différente ; les sibylles et les possédés lui remplissaient l'imagination ; son esprit

hésitait sur le caractère de celle dont il touchait la main; il ne savait quel nom lui donner. Je vis son embarras; au moyen de l'anneau que je passai au doigt de la cataleptique, ses plaisirs ne furent point interrompus, et l'ami eut la liberté de se retirer à l'écart pour se livrer à toutes ses réflexions.

Le duo de flûtes achevé, je demandai à la malade sur l'autre extrémité de la ficelle, si elle était disposée à entendre un autre instrument? Elle répondit : *Avec plaisir.* Je priai le joueur de clarinette de préluder; son instrument était à la distance d'environ quatre pieds de la Dame; elle ne l'entendit pas : je lui fis signe d'avancer lentement, en dirigeant toujours le pavillon de la clarinette du côté et vis-à-vis son estomac; lorsqu'il en fut à quelques pouces, elle s'écria : *C'est une clarinette que j'entends dans le lointain;* en l'approchant un peu plus, il ne fut point nécessaire d'établir de communication; elle l'ouït très-bien, eut beaucoup de joie; mais elle convint que le son de cet instrument n'était pas aussi ami de ses nerfs, que les sons plus doux et plus mélodieux de la flûte.

L'ami, fatigué de ses réflexions, se rapprocha de moi, et me demanda si j'avais déjà vu des maladies de cette espèce? Je lui répondis que c'était la première que j'observais, et que tous

les phénomènes dont il était témoin auraient été perdus pour moi et pour l'art de guérir, sans le hasard heureux qui m'en avait procuré la découverte. J'ajoutai que j'avais lu dans différens auteurs l'histoire de quelques catalepsies qui avaient de grands rapports avec celle que nous avions sous les yeux ; et comme les instrumens ne jouaient plus, que les assistans ne voulaient pas perdre un mot de tout ce que je pensais sur l'état de la malade, je leur rapportai l'observation suivante : elle est de feu M. *Attalin*, mon professeur en médecine à Besançon, et a été consignée dans plusieurs ouvrages.

« Pendant le carême de 1737, une Dame, âgée de quarante-cinq ans, vint de Vesoul à Besançon, pour y solliciter un procès de la plus grande conséquence pour elle, et qui, si elle l'eût perdu, eût mis le comble à des malheurs très-sensibles qu'elle avait déjà essuyés. Agitée de la plus vive inquiétude, elle ne sortait que pour voir ses gens d'affaires, ou pour aller dans les églises implorer la protection du ciel. Elle dormait peu, ne mangeait presque point, ou parce qu'elle avait perdu l'appétit, ou parce qu'elle se privait elle-même de sa subsistance, pour faire plus d'aumônes qui lui obtinssent un heureux succès. »

« Elle apprit cependant que l'air du bureau ne lui était point favorable ; et la veille du jour où elle devait être jugée, elle tomba, vers les cinq heures du soir, dans un état que l'on prit pour une apoplexie ; et l'on alla avec grande hâte chercher M. *Attalin*, qui y courut avec M. *Vacher*, chirurgien des hôpitaux, et correspondant de l'Académie. »

« Ils trouvèrent la Dame assise dans un fauteuil, immobile, les yeux fixés en haut, et brillans, les paupières ouvertes et sans mouvement, les bras élevés et les mains jointes, comme si elle eût été en extase. Son visage, auparavant triste et pâle, était plus fleuri, plus gai, plus gracieux qu'à l'ordinaire. Elle avait la respiration libre et égale, et les muscles du bas-ventre jouaient avec facilité. Son pouls était doux, lent, et assez plein, le même à-peu-près qu'aux personnes qui dorment tranquillement. Ses membres étaient souples, légers, et se laissaient manier en tel sens qu'on voulait, sans faire aucune résistance ; mais (et c'était là ce qui caractérisait son mal) ils n'étaient que trop obéissans, ils ne sortaient point de la situation où on les avait mis. »

« On lui abaissait le menton, sa bouche s'ouvrait et restait ouverte. On lui levait un bras, ensuite l'autre, ils ne retombaient point ; on

les lui tournait en arrière, et on les levait si haut, que l'homme le plus fort ne les eût pas tenus long-temps dans cette attitude ; ils y demeuraient d'eux-mêmes, tant qu'on les y laissait. On la mit debout, pour faire sur ses jambes les mêmes épreuves que sur ses bras, et pour donner aux bras et aux jambes en même temps, des attitudes difficiles à soutenir ; et il est aisé de juger que non-seulement l'envie de connaître et d'approfondir le mal, mais encore une certaine curiosité pour un pareil spectacle, firent imaginer tout ce qu'il y avait de plus bizarre. La malade fut toujours comme une cire molle, qui prend successivement toutes les figures que l'on veut, et s'en tient éternellement à la dernière. Ce qui est très-surprenant, c'est que son corps, quoiqu'on l'inclinât en différentes façons, conservait toujours et constamment un parfait équilibre ; il semblait en un mot, que, comme une statue de cire, elle se collât par les pieds à ce qui la portait, pour l'empêcher de tomber. »

« Elle paraissait insensible ; on la secouait, on la pinçait, on la tourmentait, on lui mettait sous les pieds un réchaud de feu, on lui criait même aux oreilles qu'elle gagnerait son procès ; nul signe de vie : c'était une catalepsie parfaite. »

« M. *Attalin* fit venir M. *Charles*, professeur, comme lui, en médecine. La Dame fut saignée au pied par M. *Vacher;* ces Messieurs allèrent souper, et revinrent bien vîte à leur malade. Ils la trouvèrent revenue de son accident, qui avait duré trois ou quatre heures; et elle les étonna beaucoup par un discours assez long, bien prononcé, bien lié, où elle faisait une histoire pathétique de ses malheurs, et racontait tout le détail de son procès, le tout accompagné de réflexions morales qui naissaient du sujet, et de prières à Dieu, qu'elle n'avait point prises dans ses heures, mais qu'elle composait sur-le-champ. »

« On commença par la rassurer autant que l'on put, aux dépens même de la vérité, sur ce fatal procès qui avait causé tant de ravages dans son ame; ensuite on l'interrogea soigneusement sur tout ce qui s'était passé en elle pendant cet accès. »

« Elle ne voyait rien, quelquefois elle entendait, même si bien, qu'elle reconnut quelques personnes à la voix. Elle ne se souvenait point d'avoir été saignée; mais elle s'en douta quand elle se vit le pied lié. Le réchaud de feu qui aurait dû lui faire une impression beaucoup plus sensible qu'une voix, ne lui en avait fait aucune; quoiqu'elle eût été fort tourmentée,

il ne lui en restait point de douleur ni même de lassitude. »

« Tous les remèdes que les habiles gens qui la traitaient purent employer pendant trois ou quatre jours qu'elle passa encore à Besançon, ne prévinrent pas de nouveaux accès ; on la renvoya chez elle à Vesoul ; et ce qui ne surprendra pas moins, peut-être, que la maladie, c'est la santé dont elle jouit, malgré son obstination à refuser toute espèce de remèdes. Viendra-t-il un temps où ces sortes de phénomènes s'expliqueront ? »

Vous devez, dis-je aux personnes qui m'écoutaient avec la plus grande attention, saisir tous les rapports qui existent entre la Dame cataleptique de Vesoul, et notre malade de Lyon. Les accidens que les savans Professeurs de Besançon ont tant admirés, ne les avons-nous pas tous observés ? Perte de sentiment et de connaissance, impossibilité apparente d'exécuter les mouvemens libres, disposition des membres à recevoir les différentes attitudes qu'on leur donne et à les conserver. Si Messieurs *Attalin* et *Charles* n'ont pu refuser leur admiration aux phénomènes qu'ils ont décrits, et d'après lesquels ils ont prononcé que la Dame de *Vesoul* était cataleptique, de quels transports n'auraient-ils pas été saisis, s'ils eussent trouvé

les moyens de lui faire opérer de plus grands prodiges ! Les différentes questions qu'ils n'eussent pas manqué de lui faire, auraient sans doute dissipé l'erreur où ils étaient sur la disposition physique et morale de son cerveau ; ils auraient vu qu'elle n'entendait et ne reconnaissait à la voix, que les personnes qui parlaient très-près de son estomac ou du bout de ses doigts, dans les différentes positions qu'on lui faisait prendre ; et ces Messieurs n'eussent pas songé au souper avant que l'accès de catalepsie fût entièrement terminé.

Mais puisque nous n'avons rien de mieux à faire pendant le repos qu'il convient de donner à la malade, je vais vous communiquer deux autres observations de catalepsie, qui ont des rapports encore plus directs avec celle que nous avons sous les yeux. La première, d'un Docteur *Descottes*, est consignée dans les Œuvres d'un des plus célèbres Professeurs de l'Ecole de Montpellier ; on la trouve dans la *démonomanie*, ordre que M. *de Sauvages* a conservé, comme un échantillon des préjugés barbares dont l'espèce humaine a été long-temps obsédée. La seconde est du Professeur lui-même : elle est si intéressante, qu'il jugea à propos de la faire connaître à toutes les Académies ; on la trouve imprimée dans les Mémoires de celle de Paris.

« Deux filles domestiques, âgées de vingt ans, liées de la plus étroite amitié, affectées d'hystérie, se trouvèrent mieux par l'usage du *castoréum*, de la *rhue*, de la *térébenthine ;* mais elles ont présenté pendant six mois des phénomènes singuliers, ordinairement attribués au pouvoir des démons. 1.° Séparées de plusieurs maisons, elles se prédisaient mutuellement, trois ou quatre jours d'avance, leurs paroxismes hystériques et les accidens dont ils seraient accompagnés ; 2.° elles imitaient assez bien la voix des animaux, du chien, du chat, de la poule; 3.° elles montraient une mémoire prodigieuse, et un esprit de la plus grande vivacité; désignaient sous des noms supposés, les personnes qui les entouraient, et s'en divertissaient d'une manière plaisante ; 4.° elles tombaient dans un profond sommeil, dont il était impossible de les tirer en les pinçant, en les brûlant ; cependant elles s'éveillaient d'elles-mêmes, en criant qu'on les avait frappées ou pincées violemment à la cuisse, à la jambe ; et la partie qu'elles désignaient était meurtrie, comme avec les ongles, quoique personne ne les eût touchées. »

« Le paroxisme montrait trois temps différens. Dans le premier, ces filles, parfaitement à elles-mêmes, se rappelant le passé, rougissaient

et en conservaient de la douleur ; dans le second, elles déliraient, éprouvaient des mouvemens convulsifs ; quatre hommes des plus vigoureux pouvaient à peine les tenir ; elles prédisaient le temps, la durée du paroxisme à venir, et autres choses ; dans le troisième, elles tombaient dans un sommeil profond, avec abolition de tous les sens, en sortaient à l'heure, à la minute qu'elles avaient fixées, en s'écriant : *Bon Dieu ! qui m'a si cruellement pincé la cuisse ou la jambe ?* Cette scène a duré six mois, en revenant chaque jour, etc. »

« *Marguerite V....*, fille âgée de vingt ans, est pâle, a toujours froid aux extrémités. Son caractère est d'être timide, sensible à la moindre injure ; c'est vers la fin de janvier qu'elle a eu quelques accès de catalepsie qui, ayant augmenté, l'obligèrent de se rendre à l'hôpital général de Montpellier, les mois d'avril et de mai suivans. Cette maladie fut compliquée d'une autre maladie singulière, pareille à celle des somnambules. Cette fille était dégoûtée et fort triste ; elle était réglée pour le temps, mais très-peu pour la quantité ; elle pressentait ses attaques par une chaleur au front. »

Je passe sous silence la description de l'état cataleptique, parce que les accidens extérieurs n'ont rien de plus extraordinaire

que ceux que nous avons observés. L'auteur continue :

« Jusqu'ici cette fille n'a fait voir qu'une maladie qui, quoique rare, n'est pas sans exemple ; mais en voici une autre fort singulière qui s'y est jointe. »

« Dans les mois d'avril et de mai, elle eut plus de cinquante attaques d'une autre maladie dans laquelle on distinguait trois temps ; le commencement et la fin étaient des catalepsies parfaites ; l'intervalle, qui durait quelquefois un jour entier, ou du matin au soir, était rempli par la maladie, que les filles de la maison appelaient l'*accident vif*, donnant le nom d'*accident mort* à la catalepsie. »

« On va voir des phénomènes que j'aurais crus simulés, si je ne m'étais assuré de la réalité par mille épreuves ; les occasions s'en présentaient souvent. »

« M. . . . que j'avais prié de m'aider de ses conseils, et quantité de curieux, ont été témoins de ce que je vais rapporter. »

« Le cinq d'avril, à dix heures du matin, je trouvai la malade au lit ; la faiblesse et le mal de tête l'y retenaient. L'attaque de catalepsie venait de la prendre, elle la quitta en cinq ou six minutes ; ce que l'on connut, parce qu'elle bâilla, se leva sur son séant et se disposa à la scène suivante. »

« Cette fille se mit à parler avec une vivacité et un esprit qu'on ne lui voyait jamais hors de cet état. Elle changeait quelquefois de propos, et semblait parler à plusieurs de ses amies qui s'assemblaient autour de son lit ; ce qu'elle disait avait quelque suite avec ce qu'elle avait dit dans son attaque du jour précédent, où ayant rapporté mot pour mot une instruction, en forme de catéchisme, qu'elle avait entendue la veille, elle en fit des applications morales et malicieuses à des personnes de la maison, qu'elle avait soin de désigner sous des noms inventés, accompagnant le tout de gestes, de mouvemens d'yeux qu'elle avait enfin ouverts, et cependant elle était fort endormie : c'était un fait déjà bien avéré, et personne n'en doutait plus : mais prévoyant que je n'oserais jamais l'assurer, à moins que je n'eusse fait mes épreuves en forme, je les fis sur tous les organes des sens, pendant qu'elle débitait tous ces propos. »

« En premier lieu, comme cette fille avait les yeux ouverts, je crus que la feinte, s'il y en avait, ne pourrait tenir contre un coup de la main appliquée brusquement au visage ; mais cette expérience réitérée ne lui fit pas faire la moindre grimace ; elle n'interrompit point le fil de son discours. »

« Je cherchai un autre expédient ; ce fut de porter rapidement le doigt contre l'œil, et d'en approcher une bougie assez près pour brûler les cils des paupières ; mais elle ne clignota seulement point. »

« En second lieu, une personne cachée poussa tout-à-coup un grand cri vers l'oreille de cette fille ; en tout autre temps elle aurait tremblé de frayeur ; mais alors cela ne produisit rien. »

« En troisième lieu, je mis dans sa bouche de l'eau-de-vie, de l'esprit de sel ammoniac ; j'appliquai sur la cornée même la barbe d'une plume et le bout du doigt, mais sans succès. Le tabac d'Espagne soufflé dans le nez, les piqûres d'épingles faisaient sur elle le même effet que sur une machine. Pendant ces rudes épreuves, cette fille parlait d'un ton plus animé et plus gai. On nous annonça que la scène se terminerait bientôt par des chansons et des sauts. En effet, peu de temps après elle chanta, fit des éclats de rire, sauta du lit en poussant des cris de joie. Je m'attendais à la voir heurter contre les lits voisins ; mais elle enfila la ruelle, tourna très-à-propos, évitant les chaises, les cabinets ; et ayant fait un tour dans la salle, toujours sans l'usage de la vue, elle enfila de nouveau sa ruelle sans tâtonner, se mit au lit,

se couvrit, et peu de temps après elle fut cataleptique. Dans moins d'un quart d'heure que la catalepsie dura (ou l'*accident mort*), cette fille revint comme d'un profond sommeil, et connaissant à l'air des assistans qu'elle avait eu ses attaques, elle fut confuse, pleura le reste de la journée, ne sachant d'ailleurs rien de ce qu'elle avait fait dans cet état. »

Je ne m'arrêterai point à commenter les deux observations que je viens de rapporter. En les comparant entr'elles et avec l'observation de M. *Attalin*, on voit qu'au fond elles présentent la même maladie, mais avec quelque différence qui n'en change pas le caractère essentiel; ce sont des variétés qui dépendent de l'action plus ou moins forte de la cause prochaine de la catalepsie, ou de la combinaison de quelques causes concomitantes qui modifient ses symptômes essentiels et en ajoutent d'autres. Les malades du Docteur *Descottes* étaient déjà frappées de catalepsie, lorsqu'elles prédisaient le temps, la durée de leurs paroxismes, et autres choses qui s'accomplissaient rigoureusement; et si l'on avait trouvé le secret de s'entretenir avec elles, en employant les nou veaux organes des sens que la nature ménage aux cataleptiques, elles auraient dit comment et d'après quel principe elles faisaient toutes

ces prédictions trois ou quatre jours d'avance : notre malade en fait tous les jours pour elle-même de semblables, et ne se trompe jamais.

Que la cataleptique du célèbre Professeur *de Sauvages* ait vu réellement par l'estomac les personnes qui entouraient son lit, lorsqu'elle était sur son séant ; qu'elle ait eu l'adresse de les moraliser sous des noms supposés, avec beaucoup d'esprit et de finesse ; qu'elle ait accompagné ses discours de gestes convenables ; qu'elle ait chanté, fait des éclats de rire, se soit levée pour faire le tour de la salle, évitant les lits, les chaises, les cabinets, sans que ses yeux qu'elle avait ouverts, fussent susceptibles de la conduire : ce que nous venons d'observer chez notre malade ne permet point de doute à cet égard ; et puisque les cataleptiques peuvent exécuter d'elles-mêmes tous les mouvemens qu'on leur commande, il n'est point extraordinaire que cette fille, au fort de son accès, appelé *accident vif*, ait chanté, fait des sauts, sans qu'il se soit joint à la catalepsie une autre maladie. (1)

C'est grand dommage pour la physique du corps

---

(1) C'est une erreur : on verra par la suite, que le somnambulisme n'est qu'une variété de la catalepsie, et que celle-ci peut dégénérer en somnambulisme.

corps humain, que cet homme de génie n'ait pas découvert la manière de se faire entendre de sa cataleptique ; en changeant la direction de ses idées, et en donnant des bornes à son imagination, il en eût tiré des instructions qu'il aurait mises en œuvre, pour les progrès de la première et la plus importante partie de l'art de guérir, puisqu'elle sert de base à toutes les autres.

Le concerto de flûtes et de clarinettes avait sans doute agité le cerveau de ma malade ; comme on se disposait à lui procurer de nouveau ce plaisir, elle parut agitée ; ses joues se colorèrent vivement ; elle appela sa sœur pour lui demander depuis quand elle n'avait vu M. *R*...... — Il y a plus de deux mois ; mais il est en voyage. — Tu ne devinerais pas où il est dans ce moment ? — Je le crois à Basle. — Non, ma chère ; il est à Genève, dans le sallon de M. *V*..., au coin de son feu, avec une partie de sa famille : il est question de mariage. Eh ! mon Dieu, qui entre dans le salon ? c'est un Notaire que tu connais tout aussi bien que moi. Il sort un contrat de son porte-feuille ; M.lle *V*.... baisse les yeux et rougit. M. *R*... lui dit quelque chose à l'oreille ; sans doute qu'il lui parle du sentiment profond qu'elle lui a inspiré, et lui offre un cœur libre de tout

engagement..... Le perfide ! que va devenir M.lle *S*.... qu'il devait épouser à son retour ? Le Notaire lui présente la plume, il signe : à votre tour, M.lle *V*....; je t'assure qu'elle ne tremble pas.... Fort bien; ils s'embrassent. Le papa prend la plume et signe avec un air de satisfaction.... Je le crois bien, le parti est excellent. A vous, M.me *V*.... Je vois briller la joie dans ses yeux; c'est une si bonne mère, qui croit que sa fille sera heureuse!... Je le souhaite.... Le tremblement du frère de M. *V*.... ne lui permettra jamais de signer.... cependant il s'y hasarde.... le Notaire est là qui le guide; bon, voilà la première lettre de son nom, ce n'est pas sans peine; sa bouche répète le tremblement de sa main....; il n'en faut plus que deux : courage! ah! il les a faites sans se reposer.... tout le monde s'embrasse.

Pendant que j'admirais cet effort d'imagination, et les changemens qui s'opéraient dans la physionomie de ma cataleptique, les assistans séduits par son ton, ses gestes, et l'attention si bien exprimée, d'observer tout ce qui se passait dans ce salon magique, de désigner les différentes personnes qui entraient ou sortaient, n'hésitèrent point à accorder à ce rêve la plus entière confiance, à le regarder comme un tableau fidelle de tout ce qui s'y faisait dans ce moment.

Que la malade soit convaincue de la réalité de ce qu'elle semble voir, je n'en suis point étonné, parce qu'elle est séduite par son imagination, et que cette partie de son cerveau fait passer à son ame des impressions aussi vives que si elle les recevait par les organes des sens. L'unique moyen de rectifier cette erreur, est de comparer l'état où l'on se trouve réellement, avec celui où l'imagination nous place; comparaison que la malade ne peut faire, parce que ses sens sont abolis, et que les objets extérieurs n'agissent point avec assez de force sur les organes des nouveaux sens qu'elle a acquis. Le résultat de cette comparaison serait incontestablement celui d'un songe qui se dissipe au moment du réveil, et ne laisse qu'un souvenir confus des objets dont l'esprit était préoccupé. Je sais que l'ame peut tirer de son propre fond une lumière assez éclatante pour éteindre toutes les fausses lueurs qui la trompent; et il n'est personne qui ne se ressouvienne d'avoir fait des rêves si étrangers à son caractère, qu'elle ne se soit dit : Je suis incapable de commettre cette action; c'est un songe qui m'abuse : la réaction de l'ame sur le cerveau ne manque jamais de la réveiller; mais pour que cet effet ait lieu, on comprend qu'il est nécessaire que le rêve ne plaise point à l'ame;

ainsi *Néron* s'éveillait en sursaut, toutes les fois qu'il croyait faire le bien; et *Titus*, avec un serrement de cœur épouvantable quand il croyait faire le mal : notre cataleptique doit donc poursuivre son rêve, parce que son ame s'y complaît; le silence qu'elle garde, son attitude, qui est celle d'une personne qui écoute, nous annoncent qu'elle aura encore quelque chose à nous apprendre.

Les têtes étaient si fortement exaltées par les différens phénomènes dont elles avaient été frappées, que ce dernier ne leur paraissait du tout point incroyable; on attendait avec impatience que la malade rompît le silence; la belle-sœur, à laquelle elle avait d'abord adressé la parole, n'y put tenir : elle lui demanda sur le bout des doigts, ce que toute la compagnie était devenue? — Attends, ma bonne, ne me distrais pas; le Ministre qui va les unir achève un discours d'une grande beauté; je n'en voudrais pas perdre un mot..... Après quelques minutes, elle prit un air riant, et dit : — *La cérémonie est terminée; on s'embrasse à la ronde, et l'on se retire : les époux entrent dans leur appartement.* Comme il était aussi facile à ma cataleptique de s'introduire dans la chambre mystérieuse que dans le salon, elle ne manqua pas de les y suivre; rien ne lui

échappait ; embarras d'un côté, un peu moins de timidité de l'autre.... Sa physionomie changea tout-à-coup ; elle s'écria : — *La bougie est éteinte ; je n'y vois plus rien.*

Cette exclamation fut le coup de grace pour toutes les femmes et la plupart des hommes qui l'écoutaient, et qui croyaient qu'elle pouvait aussi bien voir à travers les murs qu'à travers un paravent placé dans sa chambre ; que l'espace de Lyon à Genève étant rempli par le fluide subtil qui la mettait en communication avec tous les corps, il n'y avait point de distance pour elle ; qu'il fallait, en un mot, n'accorder aucune confiance à tous les autres prodiges dont ils avaient été témoins, ou admettre encore ce dernier qui en était le complément.

Examinez, leur dis-je, que pour se faire entendre de la malade, il faut parler très-près du bout de ses doigts ; à la distance seulement d'un pouce, elle n'entend absolument rien ; et vous voulez croire qu'elle ait ouï le discours du Ministre dans le salon de M. *V*.... à Genève ; ou vous prétendez qu'il ne faut accorder aucune confiance à tous les phénomènes dont chaque jour vous êtes témoins ? Il y a une inconséquence palpable dans cette manière de raisonner ; et c'est ainsi qu'en parlant de faits certains, et en les généralisant trop, on peut

tomber dans une erreur qui ferait même douter de l'existence de ces faits, si l'on pouvait anéantir la vérité. Quant à moi qui suis chargé de la recueillir et de la publier, je pense bien différemment ; je renoncerais à cette entreprise, s'il me fallait croire que notre malade eût réellement vu et entendu tout ce qu'elle vient de nous débiter.

Il fut arrêté qu'on écrirait par le premier courrier à Genève ; et la réponse qu'on reçut peu de jours après, donna la preuve que notre cataleptique n'avait fait qu'un rêve agréable. Elle continua de voir et de signaler différens objets qu'on plaça sur son estomac, pendant un quart d'heure encore ; ensuite elle ne vit plus ; bientôt elle cessa d'entendre, et sortit de son accès, en achevant la phrase qu'elle avait commencée, sans conserver le moindre souvenir des instrumens qu'elle avait entendus, du rêve qu'elle avait fait, et de tout ce qu'elle avait dit.

Le peu de nourriture que la malade prenait, chaque jour, ne pouvait entretenir ni son embonpoint, ni ses forces ; celles-ci dépérissaient plus que l'embonpoint ; la faiblesse sur-tout des extrémités inférieures était remarquable ; à peine pouvait-elle se soutenir un instant sur ses jambes ; si elle s'obstinait, elle était bientôt

prise d'une toux convulsive qui allait jusqu'à la suffocation.

Il n'était pas question de prescrire des remèdes pour rétablir l'appétit, mais de choisir parmi les alimens, les plus légers et les plus doux. Je conseillai quelques cuillerées de blanc-manger ; il était vomi sur-le-champ, les autres gelées ne passaient pas mieux : il fallut s'en tenir à l'eau de poulet, au lait de vache, coupé avec trois parties d'eau sucrée et frappé de glace, à la glace pilée, mêlée avec un tiers de sucre.

Les trois heures de catalepsie du matin, et les deux du soir, pouvaient-elles être comptées pour des heures de sommeil ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne dormait guère plus de deux heures chaque nuit, et que les unes et les autres n'étaient pas restaurantes.

Aux phénomènes de l'ouïe, du goût, de l'odorat et de la vue, réunis dans l'estomac et aux bouts des doigts, puisque la malade lisait très-bien les lignes sur lesquelles elle les glissait rapidement, se joignirent d'autres phénomènes dont il me reste à rendre compte.

Ce ne fut que dans le cinquième septénaire et les suivans, qu'ils se manifestèrent toujours à la suite de l'accès de catalepsie du matin, et jamais après celui du soir.

La malade, dans un de ses accès, montra beaucoup d'inquiétude ; elle me dit : *Je serai sourde, en m'éveillant, à ne pas entendre Jupiter tonner ; et cette infirmité ne cessera que demain, après l'accès du matin : Dieu veuille encore qu'elle ne soit pas remplacée par une autre !* — Comment voyez-vous cela ? — Parce que je ne vois pas mes oreilles, et qu'une ombre me les cache. — Pourquoi jugez-vous que cette surdité subsistera vingt-quatre heures ? — Je le sens et ne peux le définir. Y aurait-il quelque moyen pour prévenir ou dissiper plutôt cet accident ? — Je le crois, mais je ne les connais pas.

Je songeai à l'électricité, mais c'était un essai, et dans quelle circonstance ! dans une maladie qui a pour principe l'exaltation de la sensibilité et de l'irritabilité ; pouvais-je imaginer plus mal ? Non, certainement ; et cependant on verra dans la suite, que ce moyen est aussi merveilleux pour le traitement de la catalepsie que ses phénomènes sont admirables. Je me renfermai donc dans les bornes de la médecine expectante, d'autant mieux que l'accident annoncé ne devait pas durer plus de vingt-quatre heures. (1)

(1) Pourquoi les Médecins, en vieillissant, donnent-ils très-peu de remèdes ? d'où vient, lorsqu'ils sont

A ma visite de l'après-midi, je ne fus point étonné de trouver la malade aussi sourde qu'elle l'avait annoncé; sa bouche béante, sa tête im-

---

malades, craignent-ils leurs confrères et se livrent-ils aux seuls efforts de la nature, qui les guérit ou les laisse mourir avec moins de douleur ? L'expérience sans doute a vaincu leurs préjugés, et leur a donné la conviction, qu'il n'y a de bon et d'utile dans l'art de guérir, que la connaissance individuelle des maladies et des crises qui les terminent ; que toute méthode curative, qui n'a pas pour base les principes de la médecine expectante, qui n'agit qu'à propos et avec circonspection, est un fléau pour l'humanité et déshonore le plus grand, le plus utile des arts.... Ah ! quand une seule fois on a eu le bonheur de suivre le travail de la nature dans une maladie grave, quel qu'en soit le cours, sans troubler aucun de ses efforts ; quand on a observé la sagesse avec laquelle elle dirige ses mouvemens et ménage ses forces ; quand on a apperçu les signes de coction dans les urines, sur la langue, la peau et dans le pouls ; quand, après la manifestation de ces signes, avant-coureurs d'une bonne crise, on a remarqué une insurrection plus grande et plus générale du principe de la vie, acompagnée le plus souvent d'un trouble léger dans les idées, et suivie d'une évacuation suffisante, par un ou plusieurs émonctoires, avec calme ou disparition de tous les symptômes ; c'est alors qu'on est véritablement initié dans les principes de la médecine expectante, et que l'on fait des vœux pour que tous ceux qui consacrent

mobile, ses yeux fixes annonçaient de loin cet accident. On écrivait sur une table, devant laquelle elle était assise, les réponses à ses questions. Il me fallut essuyer toutes ses lamentations sur un accident aussi subit qu'imprévu : elle ne savait à quelle cause l'attribuer, à moins que le froid rigoureux dans lequel je la tenais, ne lui eût procuré une fluxion.

Il me fut aisé de lui faire comprendre qu'elle n'avait point de fluxion, puisqu'elle n'éprouvait aucune douleur dans les oreilles, et qu'on n'y voyait pas la moindre enflure. Je lui écrivis que je soupçonnais une compression sur la partie molle des nerfs qui se distribuent dans le fond de ses organes, par un vaisseau sanguin qui les enveloppe presqu'en totalité à la base du crâne ; que des sangsues appliquées sur les parties latérales du cou, pourraient dissiper

---

leurs veilles, leur tranquillité, et assez souvent leur vie au soulagement de l'humanité, entrent dans son sanctuaire.

Les Médecins expectans sont insensibles au blâme et à la louange ; ils ont la conscience pour eux, et font honneur à la nature de tous les succès qu'ils obtiennent ; ils aiment leurs confrères, parce qu'ils sont très-tolérans : en peut-on dire autant des Médecins agissans ?

cette compression et lui rendre l'ouïe ; mais qu'il fallait attendre au lendemain matin.

Ce raisonnement tranquillisa la malade, tout aussi bien que si elle eût vu et touché la portion molle des nerfs auditifs. La pesanteur de tête, la chaleur qu'elle y ressentait, le froid des extrémités inférieures étaient pour elle des signes certains que le sang se dirigeant en plus grande quantité vers les parties supérieures, pouvait distendre quelqu'un de ces vaisseaux et produire cette compression. Elle cessa dès ce moment de questionner, et se mit à lire en attendant l'accès du soir.

Il arriva à l'heure ordinaire : aussitôt qu'il fut formé, je lui demandai sur le bout des doigts, si elle ne préférait pas son état actuel à celui dont elle sortait, puisqu'elle se trouvait délivrée d'une surdité qui l'isolait au milieu de ses amis ? — Oui, certainement, et je comprends que le sens de la vue, quoique plus étendu, ne tient pas d'aussi près à l'ame que celui de l'ouïe ; que la communication des idées l'emporte de beaucoup sur la simple représentation des objets, et que l'ame a trop d'activité, trop de sensibilité, pour se contenter d'une galerie de tableaux, toujours muets, et le plus souvent insignifians. — Qu'entendez-vous par ame ? — Cette partie de nous-mêmes, qui sent, pense

et raisonne. — Où est-elle logée ? — Je n'en sais rien ; mais cette substance et le cerveau sont dans une mutuelle dépendance. — Le cerveau concourt-il à former la pensée ? — Il n'en est que l'occasion ; et la pensée appartient essentiellement à l'ame. — Admettez-vous une différence entre les ames ? — Non ; elles ont toutes la même nature. — Pourquoi donc ne sont-elles pas également bonnes et spirituelles ? — Parce que tous les cerveaux ne sont pas constitués de la même manière, quoiqu'ils aient la même organisation ; parce que l'éducation n'est pas aussi bien soignée, et que l'instruction bien entendue aide au développement des facultés intellectuelles. — Si l'ame d'une Allemande, aussi instruite que vous l'êtes, prenait la place de la vôtre, qu'en arriverait-il ? — Votre question est embarrassante ; cependant je peux y répondre : elle aurait, comme la mienne, la faculté de penser ; mais les signes dont je me sers pour exprimer mes idées, lui étant absolument inconnus, elle ne pourrait les employer à manifester les siennes ; et toutes celles attachées aux signes que je tiens dans ma mémoire, seraient perdues pour elle, parce qu'elle ne saurait en trouver la clef ; ainsi cette pauvre ame, oubliant ses propres idées, puisqu'elle n'aurait point emporté avec elle les signes qui

doivent les lui retracer, et ne sachant pas profiter des miennes, serait obligée de recommencer son instruction, ou de retourner dans son premier domicile. — Si vous considérez le cerveau comme l'organe qui prépare la pensée, et l'ame comme la substance qui la forme, ne devez-vous pas en tirer la conséquence, que les animaux, qui ont aussi un cerveau, ont encore une ame? — Oui, certes. — Que deviennent toutes ces ames après la mort? — Elles activent de nouveaux corps; et je vous certifie qu'il n'en manque pas.

— A merveille! Vous venez de faire un petit traité de métaphysique, dans lequel vous avez exposé ce que cette science offre de plus certain; je voudrais connaître quelques-unes de vos idées en médecine: que pensez-vous de cet art? — Je ne vous dirai pas, avec un mauvais plaisant, *que le ciel éclaire ses succès, et la terre couvre ses bévues :* vous m'interrogez sérieusement, je dois vous répondre de même. Avant l'étonnante maladie dont je suis attaquée, je me mêlais, comme beaucoup d'autres, de donner des conseils en médecine, et de les accompagner de recettes que je croyais infaillibles; j'avais enfin plus de confiance à mes lumières qu'à celles de nombre de Médecins dont je m'avisais de censurer les avis. Ah! je

vous jure de jeter au feu toutes mes recettes lorsque je m'éveillerai; ce que je vois distinctement au dedans de moi, me déconcerte et m'épouvante; il est impossible que l'œil du Médecin puisse pénétrer jusque-là; et si, pour exercer son art, il faut qu'il connaisse la cause de tous ces prodiges, je vous avoue de bonne foi que je ne saurais y croire. — Vous avez raison; mais l'art de guérir ne consiste pas à expliquer tant d'effets merveilleux; il faut seulement avoir une connaissance exacte de la maladie qui les produit, par les signes qui lui sont propres et qui tombent presque toujours sous les sens; et des différentes méthodes qui ont été employées pour la combattre, donner la préférence à celle qui a eu le plus de succès, et savoir la combiner avec chaque tempérament. Une maladie qui ressemble beaucoup à la vôtre, est la catalepsie par fièvre intermittente; mais elle en est distinguée par la fièvre, que vous n'avez pas. En administrant de bonne heure au malade une forte dose de quinquina, entre les accès, on est assuré de le guérir et de lui sauver la vie; trop tard, ou par toute autre méthode, il périt. Si j'ignorais cette distinction importante entre ces deux espèces de catalepsies, et que je vous fisse prendre la même poudre dans l'intervalle de vos accès, non-seulement je ne

vous guérirais pas, mais je dérangerais les efforts de la nature; et la crise de votre catalepsie, ou ne se ferait pas, ou serait beaucoup retardée, ou elle dégénérerait en une maladie plus fâcheuse. Il en est de toutes les maladies comme de celles que je viens de comparer; elles se ressemblent plus ou moins; l'art consiste à avoir une parfaite connaissance de leurs signes individuels, pour ne pas les confondre, et ne pas appliquer à une espèce les remèdes qui conviennent à une autre. Mais faisons succéder un petit concert à cet entretien sérieux, sur lequel nous pourrons revenir. On va chanter une romance de votre goût, qui sera accompagnée par l'un de vos cousins; vous sentez-vous disposée à l'entendre? — Quand on voudra; rien au monde ne peut me faire plus de plaisir.

Pendant qu'on exécutait, j'humectai une ficelle de près de soixante pieds de longueur, et au troisième couplet je la substituai à la première qui n'en avait que cinq ou six. Cette ficelle, avant d'envelopper le doigt de la malade, et avant d'être en communication avec la chanteuse et le joueur de flûte, faisait plusieurs circonvolutions dans sa chambre, reposant tantôt sur les meubles, tantôt sur le parquet; elle entendit tout aussi bien qu'avec la première.

Comme ce phénomène ne frappait point assez les parens de la malade, qui voyaient que la distance des musiciens à elle restait toujours la même, je priai ceux-ci de passer dans une chambre plus éloignée, et à un intervalle tel, que la ficelle fût étendue sur une ligne droite. L'un d'entr'eux lui demanda, par mon conseil, sur les doigts de son autre main, si elle entendait toujours le petit concert ? — Oui, très-bien. — Mais votre sœur et votre cousin ne sont plus dans votre chambre. — Vous m'en faites appercevoir ; cependant je les entends l'un et l'autre comme s'ils y étaient. Aucun de nous n'en put dire autant ; et cette expérience prouve bien que le fluide électrique de l'air ne se meut pas aussi facilement que celui qui réside dans les pores des corps solides, et sur-tout de ceux que l'on nomme *conducteurs*. Cependant la ficelle n'était point isolée, et si l'extrémité en communication avec les musiciens, eût tenu au conducteur de la machine électrique la plus forte, à coup sûr la malade n'eût pas éprouvé l'influence du plateau de verre, et donné le moindre signe d'électricité. Quoique cette réflexion soit vraie, on ne doit pas en conclure que le fluide subtil qui réside dans la ficelle et sert à transporter les sons, ne soit pas d'une nature électrique ; mais seulement que l'espèce

de

de mouvement qui lui est imprimé, ne développe pas sa force expansive, et ne lui fait pas franchir les pores qui le renferment; de-là vient sans doute qu'il le conserve entier dans toute l'étendue de cette ficelle; que l'eau dont elle est humectée contribue à le propager; l'expérience en donne la preuve, car la malade a toujours cessé d'entendre lorsque la ficelle était desséchée.

L'accès de catalepsie se termina à l'heure ordinaire, et laissa subsister la surdité dans toute sa force. L'assurance que je donnai par écrit à la malade qu'elle en serait délivrée le lendemain avant midi, qu'elle n'avait plus qu'une seule nuit à passer avec cette incommodité, dont elle ne s'appercevrait guère, puisqu'elle aurait très-peu d'occasions d'exercer ses oreilles, servit de contre-poids à sa douleur, et je me retirai.

Sa prédiction s'accomplit à la lettre. Le lendemain, en sortant de l'accès de catalepsie, elle entendit parfaitement. Si je lui eusse administré la veille un remède quelconque, elle n'eût pas manqué de lui attribuer la guérison de cet accident éphémère, et de lui accorder l'honneur de figurer dans son manuscrit, sous le titre imposant de *Recette infaillible pour la surdité.* Elle se contenta donc de me croire

bon Prophète, et Médecin assez prudent pour laisser agir la nature lorsqu'elle peut se suffire à elle-même.

La longueur de cette maladie; la constante durée des accès, qui n'augmentaient ni ne diminuaient; les accidens dont ils s'accompagnèrent dans la suite, et qui duraient vingt-quatre heures, comme la paralysie de la langue, des bras, de la vessie; le défaut apparent de crises, la perte rapide de l'embonpoint et des forces, la toux sèche et importune qui se manifesta entre les accès et ne fatiguait que trop la malade, me donnèrent de l'inquiétude, et me firent chercher un moyen pour abréger la durée de ses accès, s'il n'était pas possible de les prévenir.

Je n'eus point recours aux anti-spasmodiques, proprement dits *amers*, *aromatiques*, *spiritueux*, *narcotiques*; le tempérament sanguin de la malade, la diathèse phlogistique qui dominait, la tendance du sang à se porter toujours en trop grande quantité à la tête, la soif habituelle, contr'indiquaient tous ces remèdes. Il me paraissait qu'une électricité surabondante dominait dans le cerveau et les nerfs; et que si l'on pouvait parvenir à la diminuer ou à la distribuer plus également, on ferait cesser les accès de catalepsie.

La tuméfaction subite de l'épigastre qui se développait au moment de l'attaque, me fit conjecturer qu'il existait deux foyers électriques chez la malade, l'un dans le cerveau, et l'autre dans l'estomac ; je ne m'occupai plus que du moyen de les dissiper ou de les équilibrer. A l'attaque du soir, j'aspirai fortement au bout du nez de la malade, sans succès ; je posai une main sur sa tête, et aspirai une seconde fois, et une troisième, mais inutilement ; je portai l'autre main sur l'épigastre ; à la première aspiration, elle eut un mouvement dans les bras, ouvrit les yeux ; ils étaient éteints et fixes ; à la seconde aspiration, ils reprirent leur éclat naturel, elle récupéra l'usage de ses sens ; et cet accès de catalepsie qui n'existait que depuis quinze minutes, qui devait durer deux heures, fut complétement dissipé en moins de deux minutes. Je restai auprès de la malade jusqu'à neuf heures, et me retirai très-satisfait de mon expérience, puisqu'aucun autre accident ne s'était manifesté pendant tout ce temps. (1)

---

(1) L'électricité du corps humain vivant ne saurait être prouvée par aucun des signes qui manifestent celle du verre et de la résine ; elle est beaucoup trop faible pour produire des attractions et des répulsions ; et son fluide électrique ne se meut pas de la même manière que celui qui s'échappe de ces substances

Je m'étais bien proposé d'arriver chez la malade avant son accès du lendemain matin ; mais des circonstances imprévues y mirent obstacle. Il y avait une demi-heure qu'elle était en catalepsie, lorsque j'y entrai. Après avoir causé un moment sur le bout de ses doigts, et lui avoir demandé si elle se ressouvenait que j'eusse dissipé l'accès de la veille, et si elle désirait que j'employasse le même moyen pour

---

frottées ; mais la colonne galvanique, que l'on sait jouir d'une électricité spontanée, en est également dépourvue, et ne donne la commotion qu'autant qu'elle est formée d'un nombre de disques suffisant. La torpille, l'anguille de Surinam ne doivent qu'à des organes particuliers le pouvoir de frapper des coups électriques ; et quoiqu'elles n'attirent point à elles les corps légers qu'on leur présente, on ne doute plus de leur électricité spontanée. Les contractions observées dans les muscles d'une grenouille morte, lorsque les nerfs qui s'y implantent sont mis en contact avec les muscles dénudés d'une autre grenouille, égalément privée de la vie, attestent que l'électricité spontanée des animaux est indépendante de la vie même. Il suffit donc que le corps humain contienne du fluide électrique et soit formé de pièces différentes en contact les unes avec les autres, pour que ce fluide développe sa force expansive et la manifeste par tous les phénomènes que je viens de décrire ; vouloir les expliquer d'après les principes de l'électricité artificielle, ce serait manquer de sens ; on ne peut que les indiquer.

la rendre à son état naturel, elle répondit, qu'elle le souhaitait vivement; qu'elle se rappelait de m'avoir entendu parler de ce moyen, mais qu'elle ne conservait aucun souvenir de son effet, et qu'elle me promettait d'y apporter, cette fois, une grande attention, et m'en rendrait compte.

Je répétai donc l'expérience de la veille, d'abord sans établir de communication, ensuite en mettant une main en contact avec sa tête; après des aspirations inutiles, je fus obligé de former les deux communications; au lieu d'aspirer, je soufflai dans le nez de la malade, elle revint aussitôt à elle, de la même manière, dans le même temps; et lorsque je la questionnai sur ce qu'elle avait ressenti, elle ne put rien me dire de positif à cet égard.

Ce moyen très-simple, dont les effets sont aussi évidens que la cause en est cachée, fut constamment employé jusqu'à l'entière disparition des accès; et je puis dire, sans crainte de me tromper, qu'il a été le secours le plus efficace pour dompter cette espèce de catalepsie qui n'est pas toujours exempte de danger. L'observation de tous les temps prouve en effet que les maladies convulsives qu'on ne se hâte pas de guérir, lorsqu'il est au pouvoir du Médecin d'en détruire la cause, font contracter

au cerveau la vicieuse habitude de les reproduire à la plus légère occasion ; qu'elles résistent ensuite aux remèdes les plus efficaces. C'est ainsi que j'ai vu périr de cette maladie, qui existait depuis près de trois ans, une jeune personne de la plus agréable figure, et douée de talens estimables. Je fus appelé en consultation les quinze derniers jours de sa vie ; l'intervalle entre les accès de catalepsie n'était plus que de quelques minutes ; à peine avait-elle le temps d'avaler une tasse de consommé ; enfin elle ne prit plus rien, et expira.

Il ne fallut pas davantage de huit jours pour dissiper la catalepsie, en employant à chaque accès l'insufflation dans les narines, avec la communication dont j'ai parlé ; une seule insufflation suffit les deux derniers jours pour rétablir la malade dans son état naturel.

J'observai à cette époque que la catalepsie ne s'accompagnait pas de contraction dans les muscles ; quand la malade était couchée et qu'on lui élevait les bras, ils tombaient par leur propre poids ; si on lui parlait sur les doigts, elle n'entendait plus, mais très-bien quand c'était sur l'estomac. Il suffisait, pour rétablir l'ouïe au bout des doigts, d'exciter une contraction dans les muscles du bras ; ce que l'on obtenait facilement en lui faisant éprouver

une légère extension ; alors il devenait un très-bon conducteur de la voix, et conservait toutes les attitudes qu'on lui donnait. Si l'on plaçait une main sur celle de la malade, et qu'on l'élevât lentement, celle-ci la suivait, et s'arrêtait quand l'autre suspendait ses mouvemens; la malade était-elle assise, elle ne manquait jamais de se lever pour obéir à la main qui la dirigeait impérieusement. O prodige inconcevable ! formait-on une pensée sans la manifester par la parole, la malade en était instruite aussitôt, et exécutait ce qu'on avait intention de lui commander, comme si la détermination fût venue d'elle-même ; quelquefois elle priait de suspendre l'ordre mental ou de le révoquer, quand ce qu'on lui prescrivait était au-dessus de ses forces, ou qu'elle était fatiguée. (1)

Combien cette découverte de la communication de la pensée par le simple contact entre la cataleptique et celui qui la conçoit, ou même sans contact, pourvu qu'on n'en soit pas trop éloigné, m'a causé d'agitations et d'insomnies ! Eh quoi ! me disais-je, un voile

(1) Voyez, à la fin de l'ouvrage, mon cinquième Mémoire sur l'attraction, etc. Répulsion électrique animale.

impénétrable n'est-il pas étendu sur la pensée, et n'y aurait-il pas de la témérité à vouloir en pénétrer l'essence? Oui, sans doute; mais il n'est pas question d'expliquer comment se forme la pensée, mais de savoir si le fluide électrique qui opere tant de prodiges dans la catalepsie, peut encore la communiquer. La parole, qui n'est qu'un son articulé, la transmet; le mouvement du fluide nerveux, sans son secours, peut-il produire le même effet? Voici comment ce phénomène me paraît avoir lieu.

La loi qui unit l'ame avec le corps lui impose la nécessité de le faire coopérer à toutes ses opérations intellectuelles; le cerveau éprouve donc de la part de l'ame des changemens ou des modifications particulières propres à chacune de ses opérations; et si, par quelque vice de conformation, ou par maladies, ce viscère résiste à l'ame, elle ne peut en produire aucune. Si, par exemple, le cerveau de *Pierre* se modifiait comme celui de *Jean*, lorsqu'il réfléchit que deux et deux font quatre, il est incontestable que *Pierre* porterait à l'instant le même jugement, par la raison que les effets physiques étant les mêmes, les opérations morales qui leur sont unies devraient nécessairement être semblables: or, c'est ce que nous éprouvons tous lorsque nous entendons une

leçon d'arithmétique ; nos cerveaux se modifient exactement comme celui du maître, à l'instant où il parle ; ou tout le fruit de la leçon est perdu pour nous. Quelle que soit donc l'espèce de modification imprimée au cerveau par l'ame, lorsqu'elle veut, pense ou agit ; c'est toujours, en dernière analyse, un changement de forme qui ne peut avoir lieu, sans que le fluide électrique contenu dans ses fibres médullaires et les nerfs qu'elles constituent, n'éprouve un mouvement quelconque qui peut être communiqué par le contact, ou à des distances limitées, par un fluide de même nature ; d'où il résulte que si le cerveau de celui qui reçoit le mouvement par l'extrémité de ses nerfs, est aussi mobile que le cerveau de ma cataleptique, le mouvement imprimé le met dans la même disposition ; et par l'effet d'une autre loi, celle de la réaction, qui, conjointement avec la première, gouverne toute l'économie animale, l'ame doit avoir à l'instant les idées attachées à cette nouvelle disposition, et s'occuper des mêmes objets, comme si elle les tirait de son propre fonds. Les possédées de Loudun n'étaient sans doute que des religieuses qui tombaient en *catalepsie*, et qu'*Urbain Grandier* fut accusé d'avoir ensorcelées. Des Prêtres fanatiques, méchans ou imbécilles, chargés de les interroger

en langue latine, en obtinrent, dit-on, dans cet idiome, des réponses qu'ils avaient présentes à l'esprit, et leur faisaient eux-mêmes parvenir, en communiquant à leurs cerveaux les modifications qu'elles. excitaient dans les leurs ; et l'homme instruit, l'homme innocent, condamné par un jugement inique, fut dévoré par les flammes, comme sorcier. Combien d'autres malheureux, dans ces temps de barbarie et d'ignorance, eurent le même sort !

Déjà il s'était écoulé six jours sans accès de catalepsie, lorsque la malade éprouva un accident d'une autre espèce qui les rappela. Elle se crut assez bien pour reprendre le chauffepied, et y fut encouragée par sa belle-sœur. Le premier soir qu'elle en fit usage, elle ne tarda pas à ressentir de l'inquiétude, un mal-aise extraordinaire ; ses joues se colorèrent vivement, et ses yeux s'animèrent beaucoup. Elle s'agitait sur son fauteuil ; le couvre-pied dont elle était entourée s'échappa ; et mit la chaufferette à découvert ; je l'enlevai en grondant : mais le mal était fait. Elle portait continuellement les yeux sur un coin de sa chambre, et les détournait aussitôt avec effroi ; elle disait à voix basse : *Je ne suis point dans les déserts de l'Afrique, ce monstre n'existe que dans mon imagination ; mais le voilà qui s'approche ; il va me dévorer.*

Des convulsions agitaient tout son corps ; elle poussait par intervalles des cris aigus, n'entendait plus la raison ; et cette scène d'épouvante et d'horreur se termina heureusement par une attaque de catalepsie. Il en était temps, car nous étions tous excessivement fatigués. Je lui demandai, un quart d'heure après, en lui parlant sur le creux de l'estomac, qu'est-ce que c'était donc que ce monstre qui l'avait si fort effrayée ? — Ah ! Monsieur, ne m'en parlez plus ; je vois bien que j'ai eu tort de m'abandonner à tant de crainte ; c'est le chauffepied qui a fait tout le mal. — Ce monstre était-il quadrupède ? — Oui, mais d'une grandeur extraordinaire, d'une agilité inconcevable ; il sautait, volait, s'accrochait à tout sans me perdre de vue, et sa gueule ouverte menaçait de me dévorer. — Combien de temps durera votre accès ? — Encore trois minutes. — Prévoyez-vous en avoir un autre demain ? Point de réponse ; à la troisième minute la malade sortit de son accès, comme elle l'avait prédit.

Le lendemain, le chauffepied fut éloigné ; mais l'apparition du monstre n'en eut pas moins lieu, à la vérité une heure plus tard, précédée, comme la veille, de convulsions et de cris : elle se termina par une attaque de catalepsie un peu plus longue que la première.

Le troisième jour, retour du monstre fantastique, à la même heure ; la malade avait pris la précaution de mettre dans son mouchoir de petits morceaux de brioche qu'elle lui jetait en tremblant, espérant calmer sa fureur et n'en être pas dévorée. Accès de catalepsie un peu plus long que la veille ; je n'essayai point de le dissiper par l'insufflation, afin de voir s'il se prolongerait, et s'il arriverait au terme des précédens.

Le quatrième jour, même apparition ; convulsions plus violentes et de plus longue durée ; accès de catalepsie s'étendant au-delà du troisième.

La vivacité des yeux de la malade, qui paraissaient étinceler au fort de l'accès, la rougeur des joues, me firent présumer que cette apparition avait pour cause l'électricité augmentée de ces organes; et que si je parvenais à la dissiper, j'arrêterais les convulsions qui amenaient à leur suite la catalepsie.

Le cinquième jour, je trempai des compresses de linge fin dans de l'eau glacée, et je les appliquai sur les yeux de la malade, au moment où elle commençait à prendre des convulsions. Un mouchoir était préparé pour les maintenir, je n'en eus pas besoin ; le monstre disparut aussitôt, et l'attaque de catalepsie n'eut pas lieu.

Ici se termine la maladie : mais l'abattement des forces, la douleur gravative de la tête, le dégoût, l'impossibilité de prendre tout autre aliment que le lait coupé avec trois parties d'eau, sans éprouver à l'instant même un vomissement violent ; mais la mélancolie, compagne inséparable de la faiblesse et d'un sentiment habituel d'anxiété dans l'estomac, et la maigreur, ne cédèrent que lentement à l'usage du lait d'ânesse, pris pendant quatre mois pour toute nourriture ; ensuite au lait de vache pur pendant un an ; aux bains de rivière prolongés dans l'automne ; au séjour dans une campagne située sur les bords de la Saône, couverte d'arbres et de prairies ; à un exercice modéré sur un animal très-pacifique ; enfin à la dissipation.

Pressé par la convalescente de lui trouver un remède propre à dissiper sa douleur de tête gravative, je ne pus que l'engager à revenir de temps en temps à l'application des sangsues aux cuisses ; elle en mit un si grand nombre, et laissa couler le sang si long-temps, qu'elle s'évanouit. On parvint cependant à arrêter l'hémorragie ; la malade reprit ses sens, resta plusieurs jours excessivement faible ; mais cette douleur de tête désespérante fut emportée.

Sur la fin du printemps, elle essuya un violent accès de fièvre, qui se détermina par une

éruption de boutons plus ou moins gros sur toute la peau. Quelques-uns suppurèrent, les autres se desséchèrent, tombèrent en écailles; et son état en fut sensiblement amélioré.

Je n'ai su que douze ans après la guérison de cette catalepsie, qu'elle avait succédé, en très-peu de temps, à une pernicieuse pratique que l'on emploie pour teindre les cheveux en noir. Je l'ignorerais encore, si je ne me fusse trouvé chez la Dame lorsqu'on sortit une petite bouteille d'une armoire; elle contenait une eau très-limpide et nullement colorée. Elle frémit lorsqu'elle la vit, et me confessa que cette eau était certainement la cause de la cruelle maladie dont je l'avais guérie. Je n'en doutai point, d'après la quantité d'oxide mercuriel qu'elle contenait; car elle blanchit promptement une pièce de cuivre sur toute sa surface.

Quand on dit que les maux de nerfs dépendent d'une acrimonie qui les blesse et les irrite; que leur excessive sensibilité, lorsqu'elle n'est point originelle, est entretenue par la même cause, on a raison, généralement parlant; mais on ne peut se dissimuler qu'on rencontre plusieurs espèces de maladies de ce genre, sans aucune altération dans les humeurs, et une augmentation de sensibilité et d'irritabilité qui tient uniquement à la faiblesse générale ou

particulière du système médullaire. Vouloir les traiter indistinctement par les bains tièdes, les adoucissans, les narcotiques, c'est s'exposer à guérir les unes et à empirer les autres. Le meilleur ouvrage que j'ai lu à cet égard, est celui de M. *Tissot*, de Lausanne ; l'homme du monde pourra le trouver long; mais le Médecin en dévorera toutes les pages, et y trouvera une instruction solide qu'il ne rencontrerait point ailleurs. Comme mon intention est de resserrer mes idées sur une espèce particulière de maladie du genre nerveux, d'en faire connaître les variétés, les phénomènes dont elles s'accompagnent, et la nouvelle méthode qui m'a servi pour les combattre avec le plus de succès, je me contenterai d'observer que la catalepsie que je viens de décrire, a évidemment pour principe l'absorption d'une partie de la liqueur vénéneuse dont cette femme s'était fait imbiber les cheveux à diverses reprises pour leur donner une couleur noire ; que les symptômes propres à l'affection hystérique essentielle sans matière, précédant chez elle les premières attaques de catalepsie, j'ai dû regarder celle-ci comme une suite de cette affection ; que la méthode enfin employée pour la traiter, convenait parfaitement à cette espèce, puisqu'elle est la seule qui réussisse dans les cas de poison.

CONCLUSIONS.

1.° Il résulte de cette observation, que les Médecins modernes, comme ceux de la plus haute antiquité, n'ont eu qu'une idée incomplète de la catalepsie hystérique, en supposant qu'ils l'aient observée, parce que ses symptômes propres n'étaient pas découverts. La définition qu'ils ont donnée de la catalepsie essentielle, ne peut lui convenir, qu'autant qu'elle ne présenterait pas les mêmes phénomènes, puisque le défaut de mouvement et la perte de connaissance sont deux erreurs marquées par mes expériences qu'il faudrait nécessairement corriger. Il n'y a de réel dans cette définition, que la perte des sens, par la compression momentanée des nerfs qui se distribuent aux organes qui leur sont propres ; mais il est essentiel d'ajouter, que cette maladie les transporte tous dans l'épigastre, à l'extrémité des doigts et des orteils. On doit donc définir la catalepsie hystérique : *Abolition réelle des sens, et apparente de la connaissance et du mouvement, avec transport des premiers ou de quelques-uns d'entr'eux dans l'épigastre, a l'extrémité des doigts et des orteils ; et pour l'ordinaire, disposition de la part des membres à recevoir et à conserver les attitudes qu'on leur donne.*

2.° Que

2.° Que le cerveau, la moelle alongée, la moelle épinière ne sont pas dans un état d'inertie, et le fluide nerveux dans celui de fixité, pendant l'accès de catalepsie ; puisque mes expériences démontrent qu'ils sont doués de la plus grande activité et du plus haut degré d'excitement par la réaction du sens interne (1) qui transmet à l'ame des impressions assez vives pour lui faire appercevoir les organes des différentes cavités, distinguer leurs formes individuelles et les mouvemens divers qu'ils exécutent, comme le sens de la vue dans l'état de santé lui montre les organes extérieurs, et les objets entièrement séparés du corps qu'elle anime. Si dans l'état sain l'ame n'acquiert pas la connaissance de ces mêmes organes, c'est

(1) J'entends par *sens interne*, celui qui se compose de l'impression que toutes les parties de la vie organique font sur le *sensorium*. Les nerfs conducteurs de cette impression sont ceux de la sixième et de la huitième paire ; mais comme ils forment, en sortant du cerveau, des ganglions qui les mettent en communication avec d'autres nerfs, et sur-tout les intercostaux, il en résulte que cette impression est nécessairement affaiblie, et que l'ame ne peut avoir tout au plus que la conscience de l'existence de ces mêmes parties, sans les connaître ni les juger. Il n'en est pas de même pour les nerfs qui servent au *sens*

parce que les nerfs qui s'y rendent et qui constituent le sens interne, sont à une plus grande distance du cerveau, et plus grêles à leur origine; c'est parce qu'ils subissent de fréquentes anastomoses avec d'autres nerfs qui partent de la moelle épinière, au moyen des ganglions qu'ils forment, et qu'on ne rencontre pas dans ceux qui sortent immédiatement du cerveau et de la moelle alongée, pour se rendre par des voies très-courtes, aux yeux, au nez, aux oreilles et dans la bouche; c'est parce que dans l'état sain le fluide électrique animal se partage également entre tous les nerfs, et que ceux du sens intérieur n'en reçoivent point assez pour acquérir la sensibilité exquise des autres; sensibilité qu'ils ne peuvent réellement avoir que

---

externe; ils ne se réunissent à aucun autre pour former des ganglions; les impressions que reçoivent les organes dans lesquels ils se distribuent, ne peuvent ni s'affaiblir ni se confondre, elles arrivent directement dans le cerveau; l'ame a plus que la conscience des objets qui les excitent; elle les voit, les touche, les goûte, les entend et les juge.

La vie animale et la vie organique ont donc leurs nerfs particuliers : si la nature les a unis en quelques endroits, c'est pour les mettre en équilibre, et les faire venir au secours l'une de l'autre dans des cas extraordinaires.

dans l'état de catalepsie. Le sens interne sur lequel la volonté n'a presque point d'empire, n'est pas, comme on l'a imaginé, l'organe de l'instinct. Si l'ame reçoit certaines impressions de quelques parties auxquelles les grands sympathiques se distribuent, les affections qui en résultent ne méritent pas plus l'épithète distinctive que les congénères qui lui sont transmises par les nerfs optiques et auditifs : le mot *instinct* m'a toujours paru représenter une idée fausse ; il n'est qu'une subtilité misérable qu'on a inventée pour distinguer l'homme de la brute, comme si la brute ne jugeait pas et n'était susceptible d'aucun perfectionnement par une bonne éducation.

3.° Que dans la catalepsie, l'exaltation de la sensibilité des nerfs qui constituent le sens interne et de ceux qui se distribuent à la surface de la peau, en formant une multitude de mamelons sur l'extrémité des doigts et des orteils, a non-seulement pour principe la plus grande excitabilité de la pulpe médullaire du cerveau, et des différentes paires de nerfs qui en partent, mais encore la surabondance du fluide nerveux qui s'y accumule, et sa plus grande mobilité : d'où il résulte que la cause la plus légère doit produire dans le *sensorium* les effets les plus grands.

4.° Que dans la catalepsie, la paralysie momentanée des organes des sens a pour cause immédiate la compression de leurs nerfs à la base du crâne, par les artères qui les enveloppent en totalité ou en partie. Si l'on veut se convaincre de la réalité de cette cause, il ne faut que comparer les accidens qui doivent nécessairement résulter de la compression de ces mêmes nerfs, avec les symptômes observés dans la catalepsie; on jugera qu'ils sont absolument les mêmes, et que la perte du sentiment qui lui succède, est la catalepsie proprement dite.

Les nerfs olfactifs comprimés par un rameau de l'artère calleuse, ne recevront plus assez de fluide nerveux pour animer la membrane pituitaire; l'odorat ne subsistera plus: ce sens est nul dans la catalepsie.

Les nerfs optiques foulés à leur réunion, par un anneau artériel très-fort, la rétine sera absolument insensible; la cataleptique ne voit pas.

Les moteurs communs des yeux, resserrés par deux artères, ne pourront opérer la contraction des muscles releveurs, abaisseurs, abducteurs et petits-obliques; les yeux des cataleptiques n'exécutent aucun des mouvemens propres à ces muscles.

Les pathétiques, trop éloignés de l'artère supérieure du cervelet pour en être comprimés,

contracteront les muscles grands-obliques dans lesquels ils se perdent ; ils rapprocheront le globe des yeux de l'angle interne des orbites, lui feront exécuter un demi-tour sur son axe ; en élevant les paupières d'une cataleptique, on est frappé de ce phénomène.

Les nerfs de la cinquième paire, ou les trijumeaux, n'ont à leur origine aucune ramification artérielle qui puisse les comprimer ; ils porteront le fluide électrique animal dans les muscles orbiculaires, les paupières seront closes ; ils contracteront au besoin les muscles des lèvres, du nez, des joues, du front et de la langue : on observe les effets de cette contraction chez les cataleptiques, quand on fait parvenir dans leur cerveau des idées propres à exciter la réaction de l'ame sur cet organe ; aussi les cataleptiques parlent quand on les interroge, et leur physionomie exprime par le jeu de ces mêmes muscles, les affections qu'elles ressentent.

Les nerfs de la sixième paire ou les moteurs externes comprimés par les carotides, et encore par le sang qui surabonde dans le sinus caverneux, ne lanceront plus de fluide dans les muscles abducteurs; dans la catalepsie, le globe des yeux n'est jamais tourné vers l'angle externe des orbites.

La portion molle de la septième paire, foulée par un rameau artériel du tronc basilaire des artères vertébrales, ne recevra pas assez de fluide nerveux pour transmettre au cerveau la vibration des corps sonores, la surdité sera entière; l'expérience prouve que la cataleptique n'entend pas. La portion dure de ces nerfs ne peut être comprimée dans le rocher; mais comme elle jouit d'un tissu plus ferme, il est probable qu'elle pourra encore animer, avec quelques ramifications des trijumeaux, les muscles auxquels elle se distribue.

Les nerfs de la huitième paire n'ont à leur origine aucune artère qui puisse les comprimer. En sortant du crâne, ils donnent des filets aux muscles de la langue, du pharynx et du larynx; ils s'unissent au ganglion supérieur de l'intercostal, et fournissent des rameaux aux muscles du cou. Arrivés dans la poitrine, il se détache de ces nerfs un filet qui remonte la trachée-artère jusqu'au larynx et au pharynx où il se distribue. Les nerfs de la huitième paire produisent encore d'autres filets qui se joignent avec des rameaux de l'intercostale, pour aller ensemble au-dessus du cœur, former un entrelacement de fibres nerveuses, nommé *plexus cardiaque*, etc.

Après avoir fourni les nerfs pour le plexus

pulmonaire, les deux troncs de la huitième paire se rapprochent, se collent sur l'œsophage, envoient des filets au médiastin, à l'aorte et aux parties voisines. Le tronc du côté droit gagne la partie postérieure de l'œsophage, et celui du côté gauche l'antérieure; ils traversent dans cette position la cloison charnue du diaphragme, se divisent en quatre rameaux, dont les trois premiers se jettent sur la partie supérieure et postérieure de l'estomac, le quatrième sur la partie antérieure et postérieure; ils prennent le nom de *nerfs stomachiques*, se perdent ensuite et se confondent avec les nerfs intercostaux, pour former les plexus hépatiques, rénaux, mésentériques, etc.

Telles sont les routes que parcourt la huitième paire de nerfs; sa jonction avec les intercostaux, comme je viens de le dire, la lie pour ainsi dire avec tout le système nerveux. Elle établit entre les organes auxquels elle se distribue, une sympathie conservatrice, dont on ignore le mécanisme et les lois, mais qui ne trompe point les cataleptiques dans les prédictions étonnantes qu'elles forment pour l'avenir, tandis qu'elle ne permet au Médecin que de faibles conjectures sur les effets qu'elle produit.

Le fluide nerveux séparé du sang dans le cerveau, abandonnant les nerfs comprimés ui

se rendent aux organes des sens, afflue en plus grande quantité dans les nerfs libres de la huitième paire; et tous les organes auxquels elle se distribue, contractent une sensibilité exquise qu'ils ne peuvent avoir que dans la catalepsie : la tumeur qui se manifeste à l'épigastre en même temps que l'accès, et qui s'évanouit avec lui, dépendrait-elle d'une autre cause ? Si, par événement, quelques nerfs des organes des sens échappent à la compression, ou si elle est insuffisante pour intercepter entièrement le mouvement du fluide qui les anime, l'action du cerveau, partagée entre le sens interne et l'externe, ne produit qu'une fausse catalepsie, qui ne s'accompagne d'aucun des phénomènes que j'ai décrits; et les malades, revenant à elles-mêmes, conviennent avoir vu ou entendu, ou senti les odeurs qu'on leur faisait respirer. (1)

---

(1) Une femme âgée de trente-huit ans, d'un tempérament sanguin, d'une constitution robuste, mais épuisée par un long usage de remèdes irritans, éprouvait depuis plusieurs jours une lassitude douloureuse dans les muscles, une sensation inquiétante dans l'estomac, et une insomnie opiniâtre. Elle apprit, après un léger dîner, une nouvelle affligeante ; l'air était très-chaud et le ciel orageux. Dès ce moment, une douleur très-aiguë se fait sentir à l'estomac ; la respiration devient de plus en plus laborieuse ; le sang

5.° Que dans la catalepsie, la compression des nerfs propres aux organes des sens a pour cause la force avec laquelle le sang est lancé

---

se porte à la tête ; des mouvemens convulsifs violens, mais de courte durée, agitent alternativement le tronc et les extrémités ; elle tombe bientôt après sans mouvement, sans connaissance et sans sentiment. Les stimulans les plus actifs ne font aucune impression sur les organes des sens ; le visage était haut en couleur ; la respiration à peine sensible ; le pouls serré, convulsif ; tous les membres flexibles, à l'exception des mains qu'on ne pouvait ouvrir, et de la mâchoire inférieure qu'il était impossible de dilater. On voyait facilement à travers les paupières le mouvement convulsif de ses yeux, et ce ne fut pas sans peine que je parvins à les mettre à découvert ; les pupilles se perdaient presque entièrement sous l'arcade supérieure des orbites. Convaincu par des expériences réitérées, que cette femme n'entendait ni par l'estomac, ni par les orteils, je soupçonnai que les sens extérieurs n'étaient pas tous anéantis, et la résistance que j'éprouvai de la part des paupières, me fit conjecturer que la rétine ne devait pas être insensible.

Je fis porter la malade devant une fenêtre qui recevait le soleil : je parvins, non sans peine, à élever une seconde fois les paupières, et à abaisser assez le globe des yeux, pour que quelques rayons entrassent dans les pupilles extrêmement resserrées et qui fuyaient la lumière. Il ne fallut que peu d'instans pour la tirer de cette fausse catalepsie ; les pupilles se dilatèrent,

par le cœur dans les vaisseaux du cerveau, quand des convulsions violentes agitent tous les muscles, mais principalement lorsqu'un spasme de quelque durée arrête l'action de ceux de la poitrine et du diaphragme ; la respiration qui se trouve alors comme suspendue, intercepte le retour du sang de la tête au cœur, le fait refluer dans les *sinus*, et décide l'accès. L'engorgement des vaisseaux sanguins qui compriment les nerfs à leur origine, n'a pas toujours besoin d'être précédé de convulsions fortes, lorsque la catalepsie subsiste depuis quelque temps ; la surprise la plus légère, l'attention même trop soutenue ont le pouvoir de la déterminer, mais en agissant plus ou moins sur

---

les yeux devinrent fixes ; et lorsqu'elle eut entièrement repris le sentiment et la connaissance, elle ne put se rappeler ce qui s'était passé autour d'elle pendant près d'une heure que dura cet accès.

La théorie qui distingue deux vies dans l'homme, qui soustrait à l'empire du *sensorium* les viscères de la poitrine et du bas-ventre, qui fixe dans ces parties le siége de l'instinct et des passions, ne me paraît pas fondée en principes ; car le *sensorium* vivement ébranlé par l'ame, peut, comme on le voit dans cette observation, forcer la résistance que lui opposent les ganglions, et porter le désordre dans ces mêmes organes comme dans ceux soumis à la volonté.

l'organe de la respiration, et en suspendant ses fonctions : dans ce cas, les accès sont très-courts, quelquefois incomplets, à moins que les vaisseaux du cerveau n'aient beaucoup perdu de leur ressort, ou que le spasme dont ils peuvent être affectés n'en arrête le mouvement.

6.° Que dans la catalepsie, le fluide électrique est le principe matériel des phénomènes physiques et moraux dont elle s'accompagne, quoiqu'il soit certain qu'en isolant une cataleptique, elle ne manifeste aucun signe d'électricité; mais la colonne galvanique qui donne la commotion, n'en présente aucun, et l'on sait que l'électromètre le plus sensible, élevé sur son sommet, n'en est point affecté; tout le mouvement électrique de cette colonne se passe à l'intérieur d'un disque à l'autre, et ce n'est qu'en appuyant sur ses extrémités un conducteur meilleur que l'air, qu'on reçoit la commotion (1); mais la torpille et l'anguille de Surinam sont dans le même cas; pourquoi donc l'homme vivant ne jouirait-il pas de la propriété de s'électriser spontanément, sans avoir celle

---

(1) Voyez ma *Théorie du Galvanisme*, ses rapports avec le *Nouveau Mécanisme de l'Electricité* que j'ai publié en l'an 10, etc.

de donner la commotion? L'insufflation dont je me suis heureusement servi pour dissiper les accès de catalepsie, en établissant une chaîne de communication entre la tête et l'estomac, ne tient-elle pas plus par ses effets à un principe d'électricité qu'à toute autre cause? L'interception de ce principe et de tous les phénomènes qu'il produit dans les accès de cette maladie, en employant des corps idio-électriques ou non conducteurs, n'en fournit-elle pas une preuve convaincante?

Quelle que soit la nature du fluide électrique, on doit le regarder, d'après mes expériences, comme l'agent matériel de toutes les sensations que l'on fait éprouver aux cataleptiques. Si dans les accès les nerfs propres aux organes des sens ne peuvent plus être affectés par ce fluide, c'est une preuve qu'il ne s'y meut pas comme dans les conducteurs, et que l'espèce de mouvement qui lui est imprimé, n'est pas celui qui produit des attractions et des répulsions; dans le cas contraire, une simple compression vers leur origine serait insuffisante pour en arrêter le cours, et le *sensorium* en serait ébranlé d'une manière ou d'une autre. Il existe donc dans les nerfs une disposition particulière qui modifie ce fluide, contrebalance sa force expansive, et le fixe en quelque manière

dans leur tissu, en restreignant son excessive mobilité; la moelle végétale jouit bien de cette propriété, puisqu'un morceau de celle de sureau, d'un ou deux pouces de longueur, tenue par une de ses extrémités, l'autre étant appliquée sur le crochet d'une bouteille de Leyde fortement chargée, la désélectrise complétement en quelques minutes, sans qu'on éprouve la moindre commotion.

Il est probable que la lymphe nerveuse, unie au fluide électrique, est le moyen dont la nature se sert pour tempérer son excessive mobilité, et proportionner son activité à la délicatesse des organes dans lesquels il agit, et aux différentes fonctions qu'ils ont à remplir; que la sensibilité n'est point une propriété de ce fluide combiné, mais qu'elle appartient essentiellement à l'ame, affectée plus ou moins douloureusement, lorsque les fibres de ces mêmes organes subissent de la part de ce fluide une distension qui attaque leur cohésion; que la plupart des sensations dépendent moins d'un changement quelconque dans la substance des nerfs, que de l'espèce de mouvement dont leur fluide peut être agité par la lumière, le son et la matière subtile qui s'échappe des corps sapides et odorans; que ces fluides moteurs ne diffèrent entre eux que par des modifications

qui n'altèrent point leur nature, mais leur font produire des effets variés ; que le fluide électrique, dans son union avec la lymphe nerveuse, n'a pas, chez tous les individus, la même mobilité ni la même activité, puisqu'il peut y exister en plus ou moindre quantité, la lymphe elle-même être plus ou moins visqueuse, et le tissu des nerfs plus ou moins solide ; qu'en général le fluide électrique animal est très-mobile, et la sensibilité très-exquise dans les enfans ; qu'il est moins abondant et plus maîtrisé chez les adultes ; qu'il languit et s'éteint dans les vieillards.

I.re VARIÉTÉ.

CATALEPSIE hystérique, compliquée d'opisthotonos, avec transport des sens dans l'épigastre, à l'extrémité des doigts et des orteils.

OBSERVATION.

UNE demoiselle âgée de 14 ans, d'un tempérament sanguin, d'une constitution robuste et très-irritable, parfaitement réglée, depuis sa douzième année, éprouve, à la suite d'un léger chagrin, un gonflement de peu de durée dans la région épigastrique, des douleurs de tête presque continuelles, une suffocation passagère, souvent accompagnée de pleurs, de bâillemens, et quelquefois de mouvemens convulsifs dans les extrémités. Les derniers symptômes, dans les dix derniers mois, sont de courte durée et à peine sensibles, particulièrement les mouvemens convulsifs; depuis lors ils se soutiennent plus de temps et avec

plus de force ; à mesure qu'ils s'accroissent, tous les autres symptômes diminuent, excepté les douleurs de tête qui deviennent plus vives, suivant l'espèce d'agitation d'esprit, le degré de chaleur, la saison et l'état de l'atmosphère.

Les mois de juin, juillet et août, les mouvemens convulsifs augmentent, jusqu'au point d'établir la contorsion; alors les bras et principalement les jambes, sont agités de mouvemens violens et presque continuels; souvent la poitrine y participe, l'oppression est forte avec toux vive, sèche, fréquente par intervalles plus ou moins éloignés : désir d'alimens de mauvaise qualité, souvent refus obstiné de toute autre espèce de nourriture; sommeil de courte durée; urines de bonne qualité; constipation presqu'habituelle; langue vermeille, teint frais et rosacé, embonpoint à peine diminué; pour l'ordinaire impossibilité de marcher pendant l'accès : quelquefois il survient, tout à coup, un autre genre de contorsion qui force la malade à marcher avec rapidité, et à sauter à une certaine hauteur avec plus ou moins de célérité et de force.

Vers la fin de décembre, la contorsion prend un accroissement considérable. Contraction forte et plus ou moins constante de la mâchoire, difficulté de parler, d'avaler, et souvent

souvent impossibilité de manger, avec mouvement continuel des bras et des jambes : comme par accès elle se lève subitement, et bientôt saute sur une chaise ou sur une table, ou porte son corps en arrière, de telle sorte que la tête touche les talons.

» Dans le cours de janvier de l'année suivante, les mouvemens des bras et des jambes deviennent plus violens ; les muscles de la mâchoire restent si long-temps contractés, qu'il se passe 24 heures, fréquemment 48 heures, sans qu'il soit possible de faire avaler à la malade aucune espèce de fluide ou solide : les accès de contorsion tous les jours se multiplient et augmentent en force.

» Pendant le mois de février, les symptômes, bien loin de diminuer, acquièrent plus d'intensité, l'accès de contorsion parvient à un degré de violence surprenant. La malade assise s'élève tout-à-coup à la hauteur de 4 pieds, pour tomber perpendiculairement, tantôt sur une bande de cheminée, tantôt sur une table, le gros orteil de l'un ou l'autre pied soutenant tout le corps dans une direction perpendiculaire ; pour lors elle ne ressent aucune douleur, elle a toute sa connaissance.

» Lorsqu'on veut s'opposer à des mouvemens

aussi extraordinaires, elle souffre, s'agite et s'irrite jusqu'à ce qu'on lui rende la liberté d'exécuter les mouvemens qu'elle désire. Aussitôt que la violente contraction des muscles cesse, il survient un abattement extrême des forces, et la malade est dans l'impossibilité de se soutenir.

» Au mois de mars, la contraction s'accroît, les muscles de la mâchoire et de la gorge restent plus long-temps contractés; la malade ne peut boire et manger que tous les 3 ou 4 jours, encore sans le secours de la glace introduite avec force entre les dents et les joues, et sans les injections répétées de *laudanum* dans la bouche au moment où les mâchoires s'éloignent pour briser la glace, il y a lieu de penser que la malade serait morte de faim et de soif; car vers la fin de mars, 7 jours et 7 nuits s'écoulent sans qu'il soit possible de faire pénétrer dans le gosier une goutte de fluide et une seule molécule de substance solide, ni administrer des lavemens. La maigreur survient, la faim et la soif se font sentir avec toute leur horreur; la respiration est presqu'éteinte; les mouvemens convulsifs ne perdent point de leur force; la mort semble s'approcher à pas rapides, lorsque la glace et

les injections d'*opium* dans la bouche, déterminent un relâchement sensible des muscles de la mâchoire et du gosier; à l'instant la malade dévore, dans l'espace d'un quart d'heure, deux livres de croûte de pain blanc frais, et boit deux pots de lait de vache : cette quantité d'alimens ne lui fait éprouver qu'une douleur gravative à l'estomac, et la digestion en est faite. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est de voir toujours ses lèvres vermeilles et son teint à peine changé.

» Quand les muscles de la mâchoire se dilatent, quelque pressante que soit la faim ou la soif, il ne faut pas se persuader que la malade ait la puissance de boire et de manger suivant sa volonté; tantôt elle mâche et avale les corps les plus solides, et les muscles du voile du palais et du pharynx se refusent au passage de la plus petite goutte de lait et d'eau; tantôt elle boit avec facilité, et se trouve dans l'impossibilité de mâcher et d'avaler des substances solides.

» Dès le commencement de la maladie, comme le flux menstruel ne coule pas en suffisante quantité, nous prescrivons la saignée au pied, les demi-bains; au sortir du demi-bain, une verrée de décoction de racine de

valériane sauvage, et pour unique boisson, l'infusion de feuilles d'oranger.

» La saignée n'est d'aucune utilité; les symptômes s'accroissent sensiblement les deux premiers jours; les demi-bains calment pour quelque temps la contorsion; la décoction de racine de valériane répugne si fort, que la malade en est plus agitée la première demi-heure; l'infusion de feuilles d'oranger ne tourmente point l'estomac et n'augmente pas la contorsion. Ce peu de succès nous fait avoir recours au mélange suivant : *feuilles et fleurs de bétoine de montagne*, *demi-once*; *musc pulvérisé*, *deux gros*; mêlez exactement, incorporez avec suffisante quantité de sirop de capillaire, pour former des pilules de trois grains chacune : dix pilules le matin les huit premiers jours, ensuite vingt pilules, et par-dessus un verre d'infusion de feuilles et fleurs de *bétoine de montagne*. Ce mélange paraît soulager la malade pendant sept ou huit mois : elle n'interrompt point les demi-bains, ni l'infusion de feuilles d'oranger.

» Tout-à-coup les symptômes redeviennent plus forts; on cesse le mélange ci-dessus, et on ordonne le lait pour unique boisson et nourriture. La diète blanche, quelque constante

qu'elle soit, malgré la répugnance de la malade, ne réussit pas. On se décide à l'usage des bouillons de poulet, de l'infusion de fleurs de camomille romaine pour boisson, à l'application des sang-sues aux cuisses ; ces remèdes, bien loin de modérer la contorsion, la rendent plus grave : on substitue à ces médicamens le *castoreum*, l'infusion de fleurs de tilleul, les bains entiers les plus froids, et l'application de l'eau froide et même à la glace, sur la tête, les frictions légères sur les extrémités avec la flanelle ou la brosse, et l'exercice à cheval. Les premiers jours on croit observer une diminution sensible des symptômes ; mais bientôt ils recommencent à être plus forts qu'auparavant.

» Enfin la malade, vers la fin de décembre, est mise de nouveau à la diète blanche, parce qu'elle ne peut avaler aucun aliment solide.

» Trois ou quatre verrées de lait de vache, par jour, forment son unique nourriture, encore faut-il y ajouter une ou deux cuillerées de café pour la déterminer à prendre le lait ; malgré cette complaisance de la part des assistans, chaque jour la malade diminue la quantité de lait, jusqu'au point où il est impossible d'en avaler une goutte ; les muscles de la mâchoire, de l'arrière-bouche, sont si contractés,

qu'elle ne peut rien faire passer dans l'œsophage; alors nous tentons inutilement les injections de lait ou d'eau sucrée dans la bouche, il semble qu'elle ne sert qu'à accroître la contraction des muscles. Dans la crainte de voir subsister trop long-temps cette contraction, on introduit entre les joues et les dents molaires, de petits morceaux de glace; son impression favorise le relâchement des muscles, et pour le moment elle est en état de boire plus ou moins de lait, et quelquefois de mâcher et avaler deux et trois onces de croûte de pain bien frais, ou quelques petites ablettes de chocolat. Toutes les vingt-quatre heures, il faut faire pénétrer avec force et adresse, entre les dents molaires, de petits morceaux de glace, pour obtenir le relâchement des muscles de la mâchoire et de l'arrière-bouche, au moyen desquels la malade peut avaler les substances les plus fluides, telles que l'eau ou le lait. Il arrive souvent que la glace ne produit point de relâchement, dans ce cas, elle n'agit que le lendemain, et la malade est forcée d'attendre pour boire ou manger, quoiqu'elle éprouve la soif et la faim. Fréquemment elle mâche la glace avec force et célérité, et la rejette lorsqu'elle est fondue. Si à l'instant qu'elle éloigne les mâchoires pour

saisir la glace, on injecte dans la bouche du lait ou de l'eau sucrée, elle y conserve ces fluides un moment, ensuite elle les crache avec des matières visqueuses et transparentes.

» Dès que la glace cesse de produire le relâchement des muscles du pharynx au point de favoriser la déglutition, on injecte dans la bouche, au moment où les mâchoires s'éloignent, une forte dose d'infusion d'*opium* dans le vin, mêlée avec trois parties d'eau; cette injection réitérée six ou huit fois dans l'espace d'une heure, cause quelquefois le relâchement des muscles; rarement de toute cette quantité d'*opium*, il en passe dans l'arrière-bouche plus d'une goutte; aussitôt qu'elle est avalée, les muscles perdent de leur violente contraction, la déglutition du lait s'exécute, et les dents peuvent agir avec assez de force pour mâcher des croûtes de pain sèches. La faculté qu'elle a d'avaler, ne dure ordinairement qu'une demi-heure, jusqu'à ce que, le lendemain ou deux ou trois jours après, elle recouvre cette même faculté, à l'aide de la glace et des injections d'*opium*. Le dernier mois, il s'écoule trois, quatre ou cinq jours, sans pouvoir réussir à faire avaler ni liquide, ni solide; il est inutile de tenter l'usage des lavemens nourrissans, la seule idée de ce

remède fait entrer la malade dans des convulsions terribles. Dans le courant du mois de mars, on essaye les bains d'eau froide ; à peine y est-elle plongée, que d'un seul saut elle se trouve debout à deux ou trois pieds du bain, et si l'on veut employer la force pour l'y contenir, elle éprouve les douleurs les plus cruelles.

» La répugnance invincible de la malade pour les bains, et les effets violens qu'ils lui causent, nous engagent à lui faire exécuter le long de l'épine du dos, sur les épaules et les extrémités, des frictions avec la glace ; elles rendent les accès de contorsion plus forts et plus fréquens, et il se passe sept jours et sept nuits, où la malade en proie aux douleurs excessives, causées par la soif et la faim, est réduite à l'impossibilité de boire et de manger. Plutôt que de la laisser périr nous convenons de la faire plonger dans la neige, quoique la neige transportée dans le bain fît descendre le thermomètre de *Réaumur* à neuf degrés au-dessous de zéro. Aussitôt entrée dans le bain et recouverte de neige, elle ressent le froid le plus aigu, particulièrement aux pieds ; elle reste sept minutes dans le bain ; les mouvemens convulsifs commencent à se calmer ; elle demande à boire

du lait et à manger de la croûte de pain, ce qu'elle exécute d'elle-même, sans qu'on soit obligé d'avoir recours à la glace et aux injections d'*opium*. Le lendemain matin elle ne sort du bain de neige qu'au bout de quinze minutes, elle en éprouve un calme plus sensible ; le soir elle le supporte dix minutes, toujours se plaignant d'un froid très-aigu aux pieds : pour y remédier, on lui frotte, pendant le bain, les pieds avec des boules de neige, ce qui diminue la douleur et le froid. Après chaque bain les symptômes se calment si rapidement, que depuis le cinquième, qui est de vingt minutes, la contorsion est parfaitement guérie.» (1)

Quatre années après ce traitement, la malade, âgée de dix-huit ans, éprouva des mouvemens convulsifs, à la suite d'une émotion

---

(1) J'ai tiré cette observation du *Médecin du peuple*, Ouvrage précieux pour ceux qui se consacrent à l'art de guérir, parce qu'il a été publié par le praticien le plus heureux, le meilleur observateur et le plus instruit. Je consacre à son auteur cette Variété de *catalepsie*, comme l'expression de tous les sentimens affectueux qui m'attachent à lui. Les ouvrages philosophiques en médecine passeront, mais le Médecin du peuple et la Médecine expectante recevront du temps un nouveau prix.

populaire ; la contorsion se rétablit dans toute sa force, et dans une attaque qui fut très-violente, elle tomba sans connaissance, sans sentiment et sans mouvement. Appelé au commencement du troisième jour, pour lui donner des soins, je la trouvai couchée sur le dos, la tête renversée, le visage haut en couleur, la poitrine et le front couverts d'une sueur abondante et chaude ; elle avait la physionomie triste, les yeux fermés et convulsifs, la mâchoire inférieure tellement appliquée contre la supérieure, et les dents si parfaitement égales, qu'on ne put lui ouvrir la bouche, encore moins y introduire un liquide quelconque : la respiration était, par intervalles, laborieuse, inégale, quelquefois suspendue ; alors la bouche s'ouvrait un instant lorsqu'on s'y attendait le moins, et se refermait aussitôt.

Il me fut impossible de lui tâter le pouls ; ses bras étaient repliés derrière le dos, et si fortement assujettis dans cette position, qu'il eût été plus facile de les rompre que de leur donner une autre attitude ; les muscles du dos, du cou, des membres inférieurs, dans une contraction permanente, courbaient le corps postérieurement.

Je présumai, à l'air triste de la malade, et à la privation des sens, qu'elle pouvait être

dans un accès de *catalepsie* compliquée d'opisthotonos; pour m'en assurer, je portai un doigt sur le creux de son estomac, et réunissant les doigts de mon autre main, je lui fis une question à voix très-basse, à laquelle elle ne répondit pas; mais le changement subit que j'observai dans sa physionomie, la respiration qui devint plus précipitée, me donnèrent la preuve que j'avais été entendu.

Aucun des assistans ne s'apperçut de mon expérience; je n'en parlai pas, ne la jugeant point assez décisive pour eux. Je comptai sur quelques circonstances plus favorables, et conseillai de découvrir la malade. Lorsque l'excès de chaleur et la sueur furent dissipés, on la leva comme une statue; déposée sur le parquet, ses points d'appui les plus forts étaient le derrière de la tête et les talons, malgré l'embonpoint qui semblait devoir lui en ménager d'autres.

Je fis verser sur tout le corps plusieurs seaux d'eau très-fraîche, sans succès; j'envoyai chercher de la glace, et j'essayai d'en frictionner une jambe; les muscles se relâchèrent avec une promptitude merveilleuse; je la promenai successivement sur les autres membres, et en obtins le même effet : je pus changer la position des bras, ouvrir les mains, mais

les muscles du cou et de la mâchoire inférieure restèrent inflexibles.

La malade ne reprenait point le sentiment et la connaissance, elle n'exécutait aucun mouvement. Comme la tête était renversée, je m'avisai d'introduire dans une narine une cuiller à café d'eau glacée; la malade l'avala avec une facilité surprenante. J'en demandai une plus grande; enhardi par le premier succès, j'usai de moins de précautions; lorsqu'elle eut à-peu-près un demi-setier d'eau glacée dans l'estomac, elle revint tout-à-coup à elle, fit signe qu'on la couvrît et qu'on lui donnât à manger.

Lorsqu'elle eut appaisé sa faim, je la questionnai sur ce qu'elle avait éprouvé pendant les quarante-huit heures passées sans sentiment et sans connaissance; elle n'en conservait aucun souvenir, n'avait point senti l'eau versée à flots sur son corps, ni le froid de la glace; mais elle se plaignit d'une grande lassitude, d'une douleur de tête gravative, et m'assura que sa tête n'avait jamais cessé d'être plus ou moins embarrassée depuis la première invasion de sa maladie, et pendant son rétablissement.

Je recommandai l'application de douze sangsues aux cuisses, de laisser couler le sang deux ou trois heures, de plonger la malade habillée

dans un bain, avec trente livres de glace; au premier signe de convulsions, de lui en faire avaler autant que l'on pourrait dans la journée, en la mêlant avec du sucre; de la coucher dans une chambre spacieuse, sur un matelas de crin, d'enlever les rideaux du lit, de le disposer de telle sorte qu'elle eût le corps et la tête plus élevés que les extrémités, qui devaient être aussi plus couvertes.

La détente subite des muscles, au premier contact de la glace, serait-elle un effet purement électrique? non, sans doute, par la raison que l'eau, qui est un meilleur conducteur, aurait dû le produire dans un espace de temps aussi court. La glace a donc agi, dans cette circonstance, en absorbant le calorique qui stimule les muscles, et en condensant le fluide électrique animal qui en opère la contraction. Elle est l'anti-spasmodique le plus sûr à employer dans cette espèce d'*opisthotonos*, puisqu'elle enraye le mouvement du fluide moteur, raffermit le tissu des fibres dans lesquelles il agit, et les met en état de résister à l'action trop puissante du cerveau sur elles. C'est vraisemblablement parce que cette action s'exerce plus vivement sur les muscles du cou, et les releveurs de la mâchoire, que la glace ne peut opérer leur relâchement; il faudrait

qu'elle fût plus froide, ou la maintenir plus long-temps sur ces parties.

Je trouvai la malade, le lendemain matin, dans le même état de la veille; on l'avait mise au lit pour l'application des sang-sues, et les morsures saignaient encore lorsqu'elle fut prise de catalepsie, à la suite de mouvemens convulsifs, de contorsions et de suffocations. J'essayai de me faire entendre, en employant le moyen dont je m'étais servi à ma première visite; l'effet en fut beaucoup plus marqué, par quelques sons inarticulés qu'elle fit entendre. J'attribuai au spasme des muscles de la langue l'impuissance de mieux prononcer, et ma conjecture était juste, puisque dans les accès suivans, les mouvemens convulsifs se bornant à quelques parties seulement, j'eus assez d'occasions de la vérifier, par l'inspection de cet organe.

J'aurais pu me dispenser de faire arroser la malade avec de l'eau froide, en employant sur-le-champ les frictions avec la glace, ou peut-être même en introduisant dans ses narines une certaine quantité d'eau glacée, pour dompter le spasme général, en même temps que la catalepsie. Mais il m'importait de savoir si, dans cet accès, le cerveau agissait sur les muscles avec la même activité, et s'ils conservaient

la même irritabilité. L'eau très-fraîche fut prodiguée inutilement, la glace opéra avec une promptitude aussi merveilleuse ; les muscles de la mâchoire et du cou résistèrent avec la même opiniâtreté, mais la connaissance, ainsi que le sentiment, ne revinrent qu'après la déglutition de l'eau glacée, toujours introduite par les narines.

Je conseillai la tisane d'orge émulsionnée avec les semences de courges, pour boisson; les crêmes de riz, d'orge, d'avoine à l'eau, pour nourriture; les gelées de pommes, de groseilles, les oranges, en attendant les fruits de la saison.

La malade, dans l'intervalle de ses accès, éprouvait fréquemment des mouvemens convulsifs partiels et violens. Ses joues étaient hautes en coulenr et brûlantes ; elle ne pouvait supporter aucune coiffure ; il fallait sans cesse agiter l'air autour d'elle pour rafraîchir sa poitrine et aider la respiration, tandis que les chaufferettes les plus ardentes ne pouvaient dissiper le froid qu'elle ressentait aux pieds. Le retour fréquent des convulsions, dont les premiers accès s'étaient manifestés à douze ans, leur violence, l'impossibilité de marcher sans éprouver des vertiges et des suffocations, le désespoir de résister à tant de maux, la

plongeaient dans une mélancolie qu'on ne pouvait dissiper; elle ne demandait que la mort.

Entourée de parens très-sensibles, confiée aux soins d'une bonne religieuse, qui pleurait avec autant d'amertume la destruction de son couvent, que les filles de Sion leur cité; alarmée par les récits qu'on lui faisait chaque jour de quelques espiégleries révolutionnaires contre les dévots de l'un et l'autre sexe; il m'était facile de prévoir la longue suite de peines que j'aurais à essuyer pendant le traitement de cette maladie, et toutes les difficultés qu'il faudrait vaincre, dans une ville où la révolution n'avait plus de gouvernail, où des *Jacobins* de Paris, en bonnets rouges, préparaient de sanglantes catastrophes.

J'insistai pour qu'on ne différât pas les bains avec la glace, et qu'on les répétât deux fois, dans l'intervalle des accès; je proscrivis sévèrement les chaufferettes, et donnai l'espérance qu'en peu de temps on obtiendrait une rémission suffisante pour transporter la malade à la campagne, et la mettre à l'abri des orages que les partis qui se formaient à la ville ne manqueraient pas de produire.

On suivit rigoureusement mon avis. La malade prit deux bains chaque jour, avala fréquemment

fréquemment de la glace ; ce ne fut qu'après le quatorzième bain et une troisième application de sangsues, que la catalepsie se manifesta sans aucun vestige d'opisthotonos, sans spasme des muscles de la langue, mais toujours avec une constriction très-forte des muscles releveurs de la mâchoire, qui prolongeait le *tétanos*, au-delà même des accès de catalepsie.

Les parens, les amis, saisissaient l'heure de ma visite pour se rendre auprès de la malade, et m'accabler de questions sur des accidens qui leur donnaient les plus vives inquiétudes. Le premier jour où elle put parler, fut précisément celui où ils étaient réunis en plus grand nombre ; et l'on croira sans peine que, de toutes ces personnes, la tante religieuse était celle qui me fatiguait le plus. Attachée sur mes pas, ne perdant aucun de mes mouvemens, elle ne pouvait comprendre le motif qui me portait à poser un doigt sur l'épigastre de sa nièce, et à proférer, à voix très-basse, des paroles sur les doigts réunis de mon autre main. La contraction de quelques muscles de la face et particulièrement des lèvres, qui donnait à la physionomie de la malade une expression un peu gracieuse, ne lui échappait pas ; mais elle ne pouvait concevoir la cause

de ce qui lui semblait déjà un prodige, puisque les excitans les plus forts, appliqués sur les organes des sens, ne produisaient rien de semblable. Dans son impatience, elle me demanda un jour si je ne récitais pas sur mes doigts quelques paroles mystérieuses; je ne pus m'empêcher de rire aux éclats, et la malade, qui m'entendit, en fit presqu'autant : la bonne religieuse leva les yeux au Ciel, et en parut toute troublée.

Je rendrais mal l'étonnement de cette vestale et des autres personnes qui environnaient la malade, lorsqu'après lui avoir souhaité le bon jour sur mes doigts, elle me répondit distinctement, sans ouvrir la bouche : *Ah ! Monsieur, il n'en n'est plus pour moi ; ma vie est un tourment continuel ; je fatigue tout le monde ; j'épuiserai votre patience et vous m'abandonnerez.* Je la rassurai sur ses craintes. Un bras que je tirai de dessous les couvertures, prit facilement et conserva les différentes attitudes que je lui donnai ; après en avoir réuni les doigts en forme de cône, je m'approchai de son oreille et lui demandai à haute voix, si elle pouvait me montrer l'intérieur de sa bouche ? Je n'en reçus aucune réponse ; je répétai la même question sur ses doigts ; elle m'assura, *que je lui demandais une chose*

impossible ; que non seulement elle ne pouvait point ouvrir la bouche, mais que tous ses efforts ne servaient qu'à la fermer davantage ; qu'elle était, sans doute, sous la domination de quelqu'esprit malin.... La bonne tante fit un mouvement en arrière, tira de sa poche un rosaire ; je m'en emparai, et comme il y avait une médaille, je glissai ma main sous les couvertures, et présentai le tout à l'épigastre de la malade ; elle ajouta bientôt après : *Je vois le chapelet de ma tante ; il est si grand qu'il pourrait faire le tour du monde.*

Voilà une réponse qui n'est pas de ma nièce, dit la religieuse épouvantée ; *ce n'est pas qu'elle manque de gaieté quand elle souffre peu, mais elle la dirige sur d'autres objets et n'exagère jamais : c'est à M. le docteur à nous tirer de peine, et à nous communiquer ce qu'il en pense.*

Je remarquai dans toutes les physionomies, une inquiétude qui me donna la preuve qu'on n'avait pas lu mon Mémoire sur cette espèce de maladie. Je parlai de ses phénomènes, de la cause que je leur soupçonnais ; et invitai la bonne tante à sonder les dispositions morales de sa nièce, en lui faisant des questions très-près du bout des doigts. Elle hésita un moment,

la curiosité l'emporta sur la crainte, et lui demanda, *si au milieu de ses souffrances, elle n'oubliait point son Créateur, qui en a éprouvé de plus grandes pour nous?* Elle en reçut une réponse très-chrétienne; tous les visages s'épanouirent; chacun s'empressa de témoigner à la malade, et de la même manière, le tendre intérêt qu'on lui portait.

Un jeune frère, sortant de philosophie, découvrit un pied de la cataleptique, et lui demanda à voïx très-basse sur les orteils, *si, par aventure, elle n'était pas sorcière?* Cette question la mit en bonne humeur; il s'engagea entre l'un et l'autre, une conversation plaisante qui tranquillisa tous les spectateurs. La vénérable tante revint à plusieurs reprises aux doigts de sa nièce, et s'obligea, *foi de religieuse*, de causer avec elle pendant toute la durée de ses accès, pour la désennuyer. Je demandai à mon tour à la malade, si sa chère tante ne prenait pas avec elle un trop fort engagement, et combien de temps devait durer son accès?—Jusqu'à quatre heures du soir. —Mais songez qu'il n'est que dix heures, et que vous vous épuiserez toutes deux? — Je n'en rabats rien, le marché tient, et ma bonne tante en remplira les conditions.

Comme je n'avais aucun doute à cet égard,

j'essayai de rompre cet engagement que je croyais très-onéreux de part et d'autre, en employant le moyen qui m'avait si bien réussi sur la fin de la maladie de ma première cataleptique; je veux parler de l'insufflation dans les narines, avec la précaution d'établir une communication entre la tête et l'épigastre. J'échouai complétement, et jugeai que l'engorgement des vaisseaux du cerveau était trop considérable, leur compression trop forte sur les nerfs qui se portent aux organes des sens, pour que le mouvement imprimé au fluide subtil des nerfs de la membrane pituitaire, parvînt jusqu'au *sensorium.* J'aurais pu recourir à l'eau glacée, versée dans les narines, dont j'avais obtenu les plus heureux effets; mais je l'omis à dessein, afin de donner la preuve que les pronostics portés par les cataleptiques sur leur état, s'accomplissent rigoureusement.

L'admirable vertu de l'eau glacée, pour faire cesser les accès de catalepsie, que le hasard m'a encore fait découvrir, mérite d'être observée. Comment agit-elle dans l'estomac? Quels peuvent être les effets sympathiques de ce viscère pour rétablir l'action du cerveau sur les organes des sens? Cette question, traitée sous tous les points de vue qu'elle présente, m'écarterait trop de mon objet; je me bornerai

donc à faire remarquer, qu'aussitôt qu'on est parvenu à introduire par les narines une certaine quantité d'eau glacée dans l'estomac, il se contracte; que la tumeur de l'épigastre s'évanouit, et avec elle tous les phénomènes des sens cataleptiques que cet organe paraît remplir; on entend alors dans les intestins, qui se soulèvent, un borborygme de courte durée; le mouvement de la respiration, qui était insensible, devient apparent; la rougeur du visage, sa tuméfaction, celle du cou disparaissent; la malade se lève sur son séant, se frotte les yeux qu'elle ne peut encore ouvrir, et rentre dans son état naturel. L'eau froide condenserait-elle le gaz qui remplit tout-à-coup l'estomac lorsque l'accès de catalepsie se déclare? Ses muscles, en se contractant, le pousseraient-ils dans les intestins? L'estomac, réduit à son volume naturel, cesserait-il de comprimer le diaphragme, l'aorte, la cœliaque, et ferait-il disparaître les causes qui portent une plus grande quantité de sang au cerveau, gênent son retour du côté du cœur? L'action du cerveau, enfin, se rétablit-elle sur les sens extérieurs, parce que l'espèce de ligature qui étranglait les nerfs, n'existe plus, et que les mamelons de ceux de l'estomac, resserrés par le froid, ne permettent plus

au fluide électrique de pénétrer dans sa cavité ?

On m'apprit le lendemain matin, que la catalepsie n'avait cessé, en effet, qu'à quatre heures du soir, sans que la malade eût conservé le moindre souvenir des conversations qu'elle avait eues pendant son cours, des objets qu'elle avait vus à travers l'estomac, ni des différens alimens qu'on lui avait présentés aux doigts, à l'épigastre, et qu'elle avait très-bien désignés; que sa bouche ne s'était ouverte par degrés insensibles, qu'un quart d'heure après le retour du sentiment, de la connaissance et du mouvement; que l'accès enfin dans lequel je la trouvais, était revenu à la même heure comme les précédens.

J'aurais été porté à prescrire de fortes doses de quinquina, d'abord seul, ensuite mêlé à la valériane, si l'on ne m'avait assuré que ces remèdes avaient été administrés sous toutes les formes et en grande quantité, sans soulagement. Je m'en tins donc à la méthode que j'avais suivie jusqu'à ce jour, et qui méritait quelque confiance, puisque les accès de catalepsie n'étaient plus précédés de mouvemens convulsifs aussi violens, et qu'ils revenaient sans *opisthotonos*.

La malade eut, à la fin du mois, ses règles,

mais elle fut plus fatiguée quelques jours avant, et pendant leur durée ; ensuite son état s'améliora sensiblement jusqu'au 29 mai, jour à jamais mémorable pour les habitans de Lyon, qui, tyrannisés depuis long-temps par une Municipalité ignorante et barbare, eurent à défendre leur liberté, leurs propriétés et leur vie, contre une troupe de brigands avides et forcenés.

Je n'aurais pas dû tirer la malade, ce jour-là, de son accès de catalepsie ; mais qui pouvait prévoir que des Représentans du peuple, sur la justice desquels on devait compter, emploîraient leur despotique pouvoir à soutenir des assassins et des voleurs ? Toutes les précautions que l'on prit pour tromper la malade, sur les mouvemens de cette fatale journée, étaient démenties par le son de la voix et l'altération des physionomies : le premier coup de canon fut le signal des convulsions les plus atroces ; et dès ce jour, les accès de catalepsie revinrent accompagnés d'*opisthotonos*.

Avoir assisté à cette fameuse journée, et se taire ; avoir reçu quatorze coups de canon chargés à mitraille, au troisième rang de la colonne qui attaquait du côté du Rhône, et craindre que ce trait de courage fût inscrit sur la liste des proscriptions ; c'est tout-à-la-

fois une marque de bravoure et de pusillanimité, qui ne permet point à l'auteur de s'en vanter.

La malade, que je trouvai le lendemain dans son accès de catalepsie, me reçut comme un revenant; elle me gronda de m'être si fort exposé, et me recommanda de ne faire aucune tentative pour la rappeler à son état naturel, parce qu'il lui était impossible de rien avaler; qu'il fallait lui appliquer des sangsues, et laisser couler le sang plusieurs heures, afin de vaincre la constriction de la gorge; ou plutôt, qu'il valait mieux la laisser mourir.

Il ne fut plus question de la transporter à la campagne. Ses accès se prolongèrent malgré les bains les plus froids et l'application réitérée des sangsues; l'eau glacée introduite dans les narines, ne les dissipait que peu d'instans, encore, dans les intervalles, était-elle attaquée de mouvemens convulsifs très-forts. Vaincue par la douleur, ne voyant plus de terme à ses maux qui ne faisaient qu'empirer, elle se livra au plus violent désespoir, et ne s'occupa plus que de se donner la mort. Elle se blessait avec tous les corps solides qui lui tombaient sous les mains, avalait les épingles qu'elle pouvait saisir; son adresse à les prendre sur les personnes qui l'approchaient, était vérita-

blement étonnante; il fallut la plus grande vigilance pour la garantir de ses propres fureurs.

Si l'on pouvait révoquer en doute l'empire du moral sur le physique, les changemens qui s'opérèrent en si peu de temps dans le cours de cette maladie, en donneraient la preuve la plus convaincante; et comme la cause s'en trouvait nécessairement liée à la situation politique de notre ville, le triomphe des bons citoyens, soutenu par les promesses de plusieurs départemens réunis pour résister à l'oppression, apporta cependant quelque soulagement à l'état déplorable de la malade.

Le siége de Lyon y mit bientôt un terme. L'affreuse certitude de succomber, en soutenant à mains armées la plus juste des causes, fit une telle impression sur le moral de la malade, que nous perdîmes toute espérance de la sauver; pour comble de malheur! la glace manqua tout-à-coup vers le milieu du siége, et nous n'avions pas d'autres secours aussi efficaces pour la tirer de ses accès de catalepsie, et dompter l'*opisthotonos* qui reparut à cette époque.

Je fus donc obligé de l'abandonner quelque temps à son malheureux sort. Les accès de catalepsie, qui n'avaient plus de régularité

dans leurs retours, se prolongèrent pendant deux, trois et quelquefois quatre jours, sans qu'on pût introduire dans l'estomac ou les intestins aucune espèce de liquide; les forces vitales tombaient d'une manière effrayante; la tête s'égarait; une couleur plombée s'étendait sur les tégumens; et la fièvre, qui a pour principe l'épuisement et l'altération des humeurs, commençait à se développer.

Les soins les plus assidus furent prodigués à la malade, malgré l'état pénible où l'on se trouvait; je puis dire que ses proches avaient plus d'inquiétudes pour sa vie, que pour la leur propre : au reste chaque citoyen avait fait le sacrifice de la sienne, et regardait le tombeau comme le seul refuge qui pût le mettre à l'abri des attentats dont il était menacé.

Un accès de catalepsie, prolongé au-delà du sixième jour, paraissait devoir terminer ceux de la malade; la nature épuisée ne faisait plus d'efforts, et mon courage était tellement abattu, que je n'avais plus la faculté de m'en occuper sérieusement. Je remarquai pourtant qu'à chaque volée de coups de canon, son corps éprouvait une sorte de tressaillement; et lorsque je lui parlais sur l'estomac pour m'en assurer, je n'obtenais d'autres signes qu'elle m'entendît, qu'une respiration plus

accélérée, quelque contraction dans les muscles des lèvres, et ceux qui font mouvoir les sourcils.

Cette cruelle maladie était une épine que je portais par-tout avec moi; j'en sentais la pointe plus vivement, lorsque les instrumens de guerre ne tonnaient plus sur nous, et me consumais à imaginer un moyen pour dissiper cet accès de catalepsie, qui s'accompagnait des accidens les plus funestes : je songeai à l'électricité; comme il n'y avait pas de temps à perdre, je fis porter, le septième jour, chez la malade, tout ce qu'il fallait pour l'électriser.

La température de l'air, qui soufflait au nord, était très-favorable. J'isolai son lit sur des gâteaux de cire; je mis un de ses pieds à découvert : après un quart d'heure d'électrisation en bain, je tirai, avec mon excitateur, une étincelle de la plante du pied; ô prodige! la malade s'élança sur son séant, ouvrit les yeux, reconnut tout le monde. Comme elle remarqua sur toutes les physionomies, l'étonnement et la joie, elle se livra au plaisir d'exister, fit signe qu'on lui donnât à boire, mais il lui fut impossible d'ouvrir la bouche. Je me disposais à lui verser de l'eau fraîche dans les narines, lorsque je m'avisai de faire continuer l'électrisation, et de tirer du pied qui restait à découvert, une seconde étincelle, dont l'effet fut très-

heureux; le *tétanos* céda sur-le-champ; elle but et avala, cependant avec peine, tant l'arrière-bouche et l'œsophage étaient desséchés.

On s'appliqua à tranquilliser la malade sur l'événement du siége; on lui dit qu'on avait obtenu une trève de quelques jours; que nos jeunes gens fraternisaient avec les troupes républicaines, et qu'on négociait auprès de la Convention, une paix avantageuse.

Heureusement cette trève, dont on parlait depuis peu de temps, s'effectua dans l'après-midi; on reçut dans la ville un envoyé du Général; c'était un Commissaire-ordonnateur d'un grand mérite et plein d'humanité. Il témoigna à l'Assemblée départementale, la satisfaction qu'il avait éprouvée en voyant sur les places publiques l'arbre de la liberté que les Lyonnais étaient accusés d'avoir abattu, et la cocarde tricolore sur tous les chapeaux. Il écouta avec émotion le vœu des citoyens, exprimé par les Présidens de toutes les sections, pour que les municipaux scélérats, détenus dans les prisons, fussent jugés et punis d'après la gravité de leurs délits; pour que la Convention nationale rapportât ses injustes décrets contre des citoyens dont tout le crime consistait à repousser la force par la force. Le fougueux Général désapprouva la conduite du Commissaire-ordon-

nateur et le renvoya de l'armée, pour accomplir ses sanguinaires projets.

Cette trève ne dura que deux jours, mais elle fut d'un grand secours à la malade, par la facilité que l'on eut de remplir son ame d'une espérance qui ne faisait que rayonner dans les nôtres.

L'électricité continua à faire des prodiges, non seulement en dissipant les accès de catalepsie, mais encore en domptant les mouvemens convulsifs qui se manifestaient dans leurs intervalles avec plus ou moins de violence; puisqu'une seule étincelle, tirée des extrémités inférieures, les arrêtait tout-à-coup. Les forces de la malade se rétablirent assez pour lui aider à supporter le feu des batteries, et le fracas des bombes qu'on nous envoyait alors pendant le jour.

Je ne pus résister à la tentation d'électriser négativement la malade, afin de m'assurer, par l'expérience, si le système de l'abbé *Bertholon*, fondé sur les principes électriques du docteur *Franklin*, reposait sur une base solide. Jusqu'ici je n'avais employé que l'électricité en *plus*, moins d'après le raisonnement, que forcé par la nécessité de remplacer la glace par un autre moyen très-énergique. Je conviens que je ne fus point arrêté par la considération des effets contraires, qui devaient

nécessairement résulter de cette autre manière d'électriser ; parce que je ne pouvais me persuader qu'on réussît à dépouiller un corps de son fluide électrique propre dans un milieu qui en est tout plein, et qu'en supposant qu'on le fît sortir par quelques pores, il devait y rentrer par d'autres.

En conséquence, j'isolai la machine électrique et son moteur, je le fis communiquer avec le lit de la malade, et laissai tomber la chaîne du conducteur sur le parquet que j'eus soin d'humecter. D'après cette disposition, on voit que tout le fluide électrique tiré des coussinets par le plateau, était enlevé aux montans de la machine, à celui qui la faisait mouvoir, au lit de la malade, par conséquent à elle-même ; que cette soustraction de fluide devait être d'autant plus grande, que versé sur le conducteur par le plateau, il se précipitait à mesure dans le réservoir commun : aussi chargeai-je à un écrou du lit, en très-peu de temps, une bouteille de Leyde ; la balle légère qu'elle repoussa par son crochet, le fut également par un bâton de cire d'Espagne frottée : tout l'appareil était donc électrisé négativement.

Je poussai cette espèce d'électrisation plus loin que la première, sans appercevoir aucun changement dans l'état de la malade. Avant

de tirer l'étincelle, je montai sur un isoloir, et posai un doigt sur les couvertures, pour me mettre en équilibre avec elle; je dégageai ensuite un de ses bras, et lui demandai sur ses doigts réunis, si elle appercevait quelque changement dans sa manière d'être? Point de réponse; je répétai plusieurs fois la même question à haute voix, inutilement; je descendis un pied sur le parquet et l'interrogeai de nouveau; elle me dit, sans qu'elle pût ouvrir la bouche, mais distinctement, *que sa tête se dégageait, qu'elle y éprouvait moins de douleur.* Je fis signe de continuer l'électrisation; après quelques minutes, je tirai l'étincelle de la plante du pied; l'accès de catalepsie disparut avec la même promptitude: il fallut en tirer une seconde pour vaincre la constriction des muscles de la mâchoire, et lui donner la facilité d'ouvrir la bouche.

Ces effets identiques, de l'une et l'autre espèce d'électricité, ne montrent-ils pas que leur cause est la même? Vouloir les attribuer à une augmentation de fluide électrique, ou à une soustraction de sa quantité naturelle, ce serait prouver qu'il fait jour et nuit en même temps; mais ce n'est ni le moment, ni l'occasion de discuter le système de *Franklin*, que je me propose d'examiner d'autant plus sérieusement, que l'électricité artificielle joue

le

le plus grand rôle dans le traitement de la catalepsie, de ses variétés, et de quelques autres maladies convulsives.

Il était arrêté dans le cabinet Britannique, que la ville de Lyon, qui l'emportait sur celle de Londres par la richesse de ses étoffes, le goût et l'élégance du dessin, la beauté et la variété des couleurs, la promptitude de la fabrication, serait réduite en cendres, et ses habitans massacrés. La *Montagne* et son digne général, pressaient l'exécution de cet horrible projet; cent mille hommes entouraient nos murs, et nous réduisaient à la famine, tandis que des monstres subalternes brûlaient nos maisons et les édifices publics.

Le feu de l'arsenal fit une impression terrible sur l'esprit de ma malade. Parmi les bombes qui pleuvaient sur ce beau quartier, quelques-unes tombèrent près de sa maison; leur détonation ébranla tellement son cerveau, que l'accès de catalepsie fut accompagné de violens mouvemens convulsifs, et que pendant toute sa durée elle eut l'ame agitée des plus noirs pressentimens. J'essayai vainement, le lendemain matin, de dissiper cet accès par une électrisation prolongée en *plus* et en *moins*, et l'extraction de plusieurs étincelles; il fallut recourir à la commotion, que je bornai à une

jambe : le succès en fut très-prompt ; mais le spasme des muscles releveurs de la mâchoire résista à ce puissant moyen.

Je fis continuer l'électrisation, et tirai quelques étincelles des pieds ; la bouche, à chacune d'elles, s'ouvrait un peu et se refermait aussitôt. J'aurais pu, pour dompter cet accident, donner une seconde commotion ; je craignis d'y habituer le cerveau de la malade, et de me priver de la seule ressource qui me restait pour vaincre cette catalepsie et détruire son principe. Je la fis lever et placer sur un fauteuil isolé, je montai derrière elle ; pendant qu'on l'électrisait et qu'on lui tirait des étincelles des jambes, je saisis le moment où la bouche s'entr'ouvrait, pour glisser entre ses dents le manche d'une cuiller de buis, et m'en servant comme de lévier, je parvins à l'ouvrir entièrement. Ce nouveau succès, qui devait empêcher la malade de mourir de faim, ranima ses espérances : dès-lors je fus obligé de *l'employer avec la commotion*, jusqu'à la fin du siége, et quelques jours encore après l'entrée des troupes dans notre ville, pour vaincre la catalepsie et le tétanos. (1)

---

(1) Je regrette de n'avoir pas pris en note, toutes les prédictions que la malade fit à son frère pendant la durée de cet accès, sur la journée sanglante qui

Au tumulte des armes, succéda un morne silence. Les habitans de Lyon remplirent toutes les conditions qui leur avaient été imposées dans la capitulation, et se soumirent aux nouvelles autorités qu'on avait établies pour les gouverner. La fureur de la Convention ne devait tomber que sur les contre-révolutionnaires, dont on supposait un grand rassemblement dans la ville; et l'on fit afficher dans tous les carrefours et les places publiques, que l'on respecterait les propriétés et la liberté : ce calme trompeur, qui régna pendant quelques jours, fut très-avantageux à la malade.

Les accès de catalepsie, qui avaient pris

---

devait avoir lieu le 29 septembre, sur la reddition de la ville le 7 octobre, l'entrée des troupes le 8, et les proscriptions sanglantes qui suivraient de près les affiches trompeuses dont on bercerait la crédulité des citoyens. *Dans le moment où je parle, que ne vois-tu, comme moi, l'orgie que le Général et ses affidés font au château de la Pape ! Le feu qui consume l'arsenal et qui dévorera la plus grande partie du quartier d'Ainai, les remplit d'une joie féroce.* Toutes ces prédictions se sont accomplies à la lettre; mais j'avoue que le rêve de ma première cataleptique me les fit rejeter, quoiqu'au fond le reproche que celle-ci m'adressa pour m'être exposé à la journée du 29 mai, me donnât les plus noirs pressentimens.

une marche régulière depuis l'emploi de l'électricité, permirent encore d'en faire usage pendant leurs intervalles, et j'eus bientôt la satisfaction de les voir retarder et s'adoucir, comme ceux d'une fièvre intermittente rebelle au quinquina. J'essayai d'abandonner la malade aux seuls efforts de la nature, dans un de ses accès; il se dissipa, ainsi qu'elle l'avait prédit, sans qu'il fût besoin de l'électriser, et de recourir à l'extraction de quelques étincelles pour lui faire ouvrir la bouche. Le même jour, M.me sa mère lui procura une attaque de catalepsie, en lui tirant, par inadvertance, une étincelle de la tête, pendant qu'on l'électrisait en bain; mais elle ne s'étendit pas au-delà d'un quart d'heure, et cessa d'elle-même.

Lorsque je me fus assuré des effets constans et heureux de l'électricité en bain, administrée deux fois le jour dans l'intervalle des accès, et quand leur durée fut bornée à six heures, je recommandai aux parens d'employer tous les moyens pour obtenir du Comité révolutionnaire de leur section, la permission de transporter la malade à la campagne, parce qu'il était impossible de lui cacher plus longtemps les proscriptions sanglantes qui frappaient les citoyens les plus respectables et les plus

riches, et de la soustraire aux visites domiciliaires qui enlevaient les chefs de familles, et les privaient de leurs appuis. Toutes les tentatives furent inutiles ; mais on parvint à obtenir, à prix d'argent, et après que des commissaires eurent fait leurs rapports, qu'on n'entrerait point de nuit dans la chambre de la malade, qu'on userait de quelque ménagement pour la famille qui n'avait pu obéir à la loi, *et qui déclarait en état de rebellion tous les citoyens restés dans Lyon pendant le siége, et les frappait de mort.*

Je discontinuai, à cette époque, de voir aussi souvent la malade. La méthode curative que j'avais établie, pouvait être continuée sans moi. Je ne m'occupai plus que du soin de ma propre famille, et de ma santé qui était très-altérée. Lorsque je fus en état de me traîner, on me mit en réquisition pour l'inspection des hôpitaux militaires, où je faillis de succomber à la fièvre contagieuse qui y régnait. A mon retour, j'appris que la catalepsie, dont les accès avaient encore été prolongés six ou huit mois, par des causes morales, impossibles à prévenir, avait enfin cédé à l'électricité; qu'une sueur abondante lui avait succédé à-peu-près aux mêmes heures, et s'était soutenue pendant un an.

Dans cette variété de catalepsie, il est probable que les parties du cerveau et de la moelle épinière, qui mettent en contraction les muscles des mouvemens volontaires, agissent indépendamment de la volonté; que la cause qui détermine leur contraction, n'existe point dans ces organes moteurs, mais dans le cerveau lui-même; que cette cause cependant est assez légère pour se laisser dompter par l'étincelle électrique.

Je présume que le spasme des membranes du cerveau, qui se prolongent dans ses anfractuosités, et fournissent peut-être une gaine à tous les filets nerveux qui se détachent de sa pulpe, devient le principe de cetté contraction musculaire, et de l'arrêt du sang dans les vaisseaux en contact avec les nerfs des organès des sens; une cause de toute autre nature ne céderait point au même moyen, et la catalepsie qui en serait l'effet, constituerait une maladie bien plus dangereuse.

Pour dompter ce spasme, il ne faut que le porter à son dernier période; l'étincelle tirée de la plante des pieds, se répétant à l'instant même sur le cerveau, me semble devoir produire cet effet.

Cependant, il en faut convenir, pour faire réussir l'expérience, il est nécessaire d'électriser

en bain les cataleptiques, quinze ou vingt minutes, afin de rétablir la circulation dans les vaisseaux de ce viscère; alors l'extraction de l'étincelle dompte tout-à-la-fois la catalepsie, et l'*opisthotonos* dont elle s'accompagne.

Lorsqu'elle résiste à ce moyen, il faut croire que l'engorgement des vaisseaux cérébraux est encore trop considérable, ou que le sang pèche par trop de consistance : dans ce cas, il convient de laisser les accès se prolonger ; de pratiquer des frictions sur les extrémités inférieures; de n'employer l'électricité qu'autant que les accès sont parvenus à leur état; et l'on peut être certain que l'étincelle électrique les dissipera, sans avoir recours à la commotion.

La preuve, autant qu'on peut l'acquérir par l'observation, que la catalepsie, sur-tout cette Variété, a pour cause conjointe l'épaississement du sang, c'est la résistance opiniâtre qu'elle oppose à l'électricité en bain dans l'intervalle des accès, et la nécessité où l'on est d'employer les moyens les plus propres à corriger cette diathèse par des bains répétés, des boissons nitrées et prises à haute dose, par l'abstinence des nourritures animales, et des anti-spasmodiques amers et aromatiques ; par un régime doux, rafraîchissant, dont le lait d'anesse doit faire la base principale.

Lorsque la diathèse phlogistique du sang est corrigée, il survient des sueurs vraiment critiques; alors l'électricité guérit la catalepsie sans craindre de rechutes.

La contraction des muscles de tout le corps résiste-t-elle à l'électricité en bain, et par étincelles? plongez les malades, enveloppées d'un drap, dans le bain avec trente ou quarante livres de glace; vous observerez qu'après cinq ou six minutes, les genoux fléchissent, et qu'elles peuvent s'y asseoir; arrosez fréquemment les épaules avec l'eau du bain, si elle ne les couvre pas; tous les muscles se relâchent, sans qu'elles éprouvent aucun sentiment de froid : alors il faut retirer les malades du bain, les envelopper d'une couverture de laine après avoir enlevé le drap mouillé, les déposer sur un lit, et attendre que la peau soit sèche pour les habiller.

Hippocrate n'a observé et connu que cette variété de catalepsie, à en juger par la description qu'il en donne dans son Traité des maladies, s'il est bien de lui; mais les principaux phénomènes physiques et moraux ont évidemment échappé à sa pénétrante sagacité.

Lorsqu'une personne, dit ce père de la médecine, perd tout-à-coup la parole, sans cause manifeste, on doit attribuer cet accident

à la stagnation du sang dans les veines. Dans ce cas, il faut ouvrir la veine interne du bras droit, en tirer plus ou moins de sang, suivant l'âge et le tempérament du malade. Cette maladie est ordinairement accompagnée de la rougeur du visage, de l'immobilité des yeux, de tension extraordinaire des bras, de la contraction des mâchoires, d'une vive douleur à l'épigastre, de la froideur des extrémités, de l'interruption du pouls, et de la perte des sens, etc.

La théorie qu'il donne de cette maladie est pitoyable. Il l'attribue à la bile noire, à l'inflammation des vaisseaux sanguins, à l'engorgement du foie et de la veine cave, à la corruption des humeurs, etc. Une méthode curative basée sur de semblables indications, ne peut être que funeste ; aussi prescrit-il les émétiques et les purgatifs, comme les moyens les plus propres, après la saignée, à triompher des principes de cette maladie.

CATALEPSIE HYSTÉRIQUE,

Compliquée d'opisthotonos, avec transport des sens à l'épigastre, à l'extrémité des doigts et des orteils.

II.e OBSERVATION.

Madame de St-P..., âgée de vingt-quatre à vingt-cinq ans, d'un tempérament sanguin, d'une constitution délicate, très-sensible et très-irritable, fut attaquée, peu de jours après son mariage, de convulsions très-vives, pour avoir vu mourir son père, à table, d'une apoplexie foudroyante. On eut recours aux Médecins du voisinage pour apporter quelque soulagement à son état. Comme il se prolongeait, on crut que le reflux de la bile dans l'estomac, et la présence des vers, qui avaient fatigué la malade dans son enfance, entretenaient ses accès convulsifs. On lui administra l'ipécacuanha avec quelques grains de tartrite acidulé de potasse

antimonié. Les évacuations furent abondantes, la malade rendit quelques vers, mais les convulsions en devinrent plus violentes et de plus longue durée.

On eut recours aux bains chauds, à la valériane, au quinquina, à la liqueur d'Offman, à l'opium, et les accès convulsifs se terminèrent par des attaques de catalepsie compliquée d'opisthotonos.

Cette maladie subsistait depuis quatre ans, lorsqu'on conduisit M.me de St-P... à Lyon, pour la confier à mes soins.

Après lui avoir fait inutilement différentes questions à haute voix, en présence de son mari et de sa sœur, je lui tâtai le pouls; il était, comme la respiration, à peine sensible; cependant la peau avait sa chaleur naturelle, et l'accès de catalepsie subsistait depuis dix-huit heures. M.me de G... me considérant avec surprise, me félicita d'avoir pu toucher sa sœur, sans lui donner des convulsions; et M. de St-P... m'assura que, jusqu'à moi, il avait été le seul qui eût ce privilége.

Je mis un pied de la malade à découvert, avec l'intention de lui demander si je parviendrais à me faire entendre? Au moment du contact, elle s'élança sur son séant, prit une physionomie suppliante, et semblait me dire,

guérissez-moi. Elles proféra quelques paroles mal articulées, leva les bras de mon côté, comme pour me saisir ; mais ses mains restaient fermées : bientôt après elle retomba sur son oreiller, et dans le même état.

Comme il m'importait de donner la preuve que ces mouvemens n'étaient pas l'effet du hasard, je prévins que j'allais de nouveau toucher la malade, et l'engager à lever le bras droit, au cas qu'elle m'entendît. Elever lentement et avec effort le bras, prendre une physionomie gracieuse, fut l'affaire de quelques instans. Je plaçai ensuite sous son nez un flacon d'alcali volatil : aucun signe ne fit voir qu'elle sentît ; je le portai au pied ; les lèvres et les ailes du nez s'agitèrent fortement ; elle prit une physionomie refrognée, détourna la tête, comme pour fuir une odeur qui la fatiguait. M. de St-P..., frappé d'étonnement, saisit le pied, et demanda à son épouse si elle m'avait entendu ? elle fit un mouvement de tête approbatif. — Quoi ! tu aurais senti le flacon de vinaigre radical de M. le Docteur ? Elle souleva les épaules, secoua la tête, et semblait dire à son mari qu'il était dans l'erreur. M.me de G.... qui m'avait demandé le flacon, le porta sous le nez de son beau-frère ; le mouvement des lèvres et des ailes du nez recommença. Ah ! c'est de l'alcali

volatil, dit M. de St-P.... La malade fit un grand signe de tête approbatif, et sa physionomie le confirma.

Je ne poussai pas plus loin mes expériences à cette première visite ; et déjà l'on peut juger que M.me de St-P.... offrait des signes évidens de l'impression que les objets extérieurs faisaient sur ses sens cataleptiques ; le changement de physionomie qui les accompagnait, les rendait aussi sûrs que ceux de la parole sont quelquefois équivoques.

M.me de St-P.... conservait, dans l'intervalle de ses accès de catalepsie, une si grande rigidité dans les membres, qu'il lui était impossible de s'en servir, quoiqu'il fût en son pouvoir de lever les bras à une hauteur médiocre. Elle était si maigre, si faible, que je n'osai employer le bain froid pour dompter ce spasme. Son mari avait renoncé, depuis quelque temps, à la frictionner ; cet exercice, qu'il fallait souvent prolonger au-delà d'une heure, épuisait ses forces, et ne produisait pas toujours l'effet qu'il en attendait ; la malade, d'ailleurs, retombait bientôt après dans un autre accès, et ne jouissait que très-imparfaitement de l'usage de ses membres. J'essayai de lui couvrir les bras nus jusqu'aux épaules, avec de la glace pilée ; il s'écoula dix à douze minutes avant que je pusse

lui ouvrir les mains ; il fallut entretenir la glace encore le même temps pour lui faire fléchir les bras. Tant d'inconvéniens causés par un moyen qui ne lui rendait pas les jambes, me décida à la mettre dans un bain chargé de quarante livres de glace ; elle y fut plongée toute droite ; en cinq ou six minutes les genoux fléchirent, on put l'asseoir insensiblement : il ne fallut que le même temps pour détendre les bras, la malade ouvrit les mains, et n'éprouvait aucun sentiment de froid. Quelques instans avant de sortir du bain, elle se plaignait d'une chaleur inquiétante aux mains et aux pieds, quoiqu'ils fussent, au toucher, aussi froids que le reste du corps, et comme lui d'une rougeur éclatante. Cette expérience de bains à la glace, continués pendant l'hiver et une partie du printemps, doit encourager à les prescrire pour vaincre l'irritabilité, quand elle est excessive et se soutient avec autant d'opiniâtreté.

M.me de St-P.... était trop maigre, trop faible, pour que j'ossasse employer des évacuations sanguines. Autant l'application des sangsues aurait été avantageuse dans le principe de sa catalepsie, autant elle serait devenue nuisible à l'époque où je commençai son traitement. Les règles étaient supprimées dès la fin de la première année ; mais la malade prenait

si peu de nourriture, qu'elle n'avait rien à perdre.

M.me de St-P.... eût été un sujet précieux pour se procurer de nouvelles ressources dans l'art de guérir, si elle avait conservé la faculté de parler : ses réponses par signes approbatifs et négatifs, éclaircissaient bien mes doutes sur quelques objets ; mais la difficulté d'arriver à l'*inconnu*, de le nommer, bornait extrêmement l'instruction que je pouvais en attendre.

Déjà les jeunes Médecins agréés pour suivre le traitement de sa maladie, avaient eu le temps de recueillir un grand nombre de faits les plus extraordinaires, lorsque M. de St-P...., après quatre mois d'absence, revint auprès de sa femme. Bientôt il fut instruit de tous les sarcasmes qu'on lançait contre ceux qui publiaient tous ces prodiges ; croyant m'obliger personnellement, et rendre service à l'art de guérir, il me permit d'introduire chez lui quelques Médecins de mon choix.

Je m'adressai au plus incrédule de mes confrères du ci-devant collége des Médecins de Lyon. Ses connaissances dans la physique, les mathématiques, et toutes les parties de l'art qu'il honore ; son caractère ferme, l'estime particulière qu'il m'a toujours inspirée, étaient de puissans motifs pour me faire souhaiter sa con-

version. Je proposai donc à M. *Eynard* de le conduire chez M.me St-P... Il me prit au mot, et fut très-exact au rendez-vous.

Je touchai un orteil de la malade pour lui présenter mon collègue ; aussitôt une impression de bienveillance se fit remarquer dans sa physionomie; un signe de tête approbatif annonça que non-seulement il était agréé, mais qu'elle se prêterait volontiers aux expériences qu'il se proposait de faire. Je fixai une chaîne de laiton sur l'épigastre de la malade, et présentai l'autre bout à M. E.... Il me pria de le garder, et de l'interroger moi-même sur l'objet qu'il tenait à peu de distance du pied découvert. Déja la physionomie de M.me de St-P.... n'était plus la même, elle exprimait l'attention, et mon collègue ne la perdait pas de vue. — Madame, l'objet qu'on vous présente est-il enveloppé ? Signe de tête approbatif. — De linge ? Négatif. — De papier ? Approbatif. — Est-ce de l'or ? Point de réponse. — Voyez-vous l'objet ? Signe approbatif. — Est-ce une substance minérale ? Grand signe de tête approbatif. — Est-ce de l'argent ? Signe négatif. — Du cuivre ? Négatif. — De l'étain ? Encore négatif. — Du plomb ? Toujours négatif. La surprise de M. Eynard était égale à la mienne, mais la cause bien différente. Je le priai de toucher le pied de la malade

malade avec le paquet dont il était muni, pour se mettre en communication avec elle, afin de la questionner lui-même. — Madame, est-ce de l'antimoine ? Mouvement de tête négatif. — Du manganèse ? Négatif. — Du zinc ? Négatif. — Du platine ? Mouvement approbatif de la tête et du tronc en partie soulevés ; physionomie satisfaite. C'est bien ce métal, dit froidement mon confrère ; il déroula son papier, et en tira un morceau de platine qui pouvait peser un gros. M. de St-P.... demanda à M. E.... s'il avait d'autres expériences à faire ? Il répondit que celle-là suffisait pour sa conviction ; qu'il craignait de fatiguer la malade. Je lui remis la chaîne que je tenais. Il parla mentalement à M.me de St-P....; et d'après l'assurance qu'elle lui donna de n'être point fatiguée, il fit encore trois autres expériences qui réussirent aussi complètement que la première.

Le même jour M. de St-P.... avait conduit chez sa femme un compagnon d'armes tout aussi incrédule que mon collègue : il perdait la tête des expériences dont il venait d'être témoin. Comme il avait eu la précaution de faire apporter sa guitare, et de composer pour la malade une Romance sentimentale, en trois couplets, il s'approcha de son oreille pour la chanter, préluda, sur son instrument, d'une

manière agréable ; mais la physionomie de M.me de St-P.... resta la même : rien n'annonçait qu'elle entendît. La communication étant établie entr'elle et le chevalier, au moyen d'un cordonnet très-flexible et tissu d'or, un changement subit dans les traits de la malade donna la preuve qu'elle était ravie. Chaque couplet de cette Romance, dont l'accompagnement était délicieux, plaçait son cœur sur ses lèvres ; des larmes de reconnaissance coulaient de ses yeux : le Musicien, Poëte, Chanteur, fut contraint de s'arrêter pour reprendre haleine ; et cette scène touchante mouilla les yeux de tout le monde.

Je passe sous silence toutes les autres expériences que M. *Eynard* a faites ou vu faire pendant plus d'un mois, et qui ne lui laissaient aucun doute sur le transport des sens à l'épigastre, au bout des doigts et des orteils, dans cette espèce de maladie ; et je crois, comme lui, qu'il faut que l'observation en devienne plus fréquente, pour qu'on ne suspecte plus sa réalité, car aucun raisonnement ne saurait la confirmer.

A quelques jours de là, M. Prost conduisit MM. P.... et P.... chez Madame de St.-P.... Je savais que, prévenue contre le premier, elle ne le recevrait qu'avec peine. La malade s'ap-

perçut de leur arrivée, comme ils entraient dans le jardin, et s'agita vivement. Il fallut que M. de St.-P.... interposât son autorité pour l'obliger à recevoir ces Messieurs, et lui dit qu'il était très-important, pour un ouvrage que je venais de publier, qu'elle se prêtât aux expériences qu'ils se proposaient de faire. M. P.... annonça qu'une seule lui suffisait. Il présenta, à un pied découvert de la malade, un mouchoir plié sur lui-même, et serré de plusieurs nœuds. M. Prost, chargé de la questionner, lui demanda : — Voyez-vous ce qui est dans ce mouchoir? Signe de tête approbatif, physionomie refrognée. — Est-ce un métal? Signe approbatif. — De l'or? Négatif. — De l'argent? Négatif. — Du cuivre? Approbatif. — Est-ce une pièce de monnaie? Signe négatif. — Est-elle ronde? Signe approbatif. — Est-elle plate? Négatif. — Serait-ce une boule? Grand signe de tête approbatif, air toujours refrogné. Oui, dit M. P.... en desserrant les nœuds du mouchoir, c'est bien une boule de cuivre, et la voilà. M.me de St-P...,, qui avait beaucoup souffert pendant cette expérience, prit des convulsions si fortes, que ces Messieurs se retirèrent; et son mari déclara à mes collègues qu'il ne recevrait plus personne.

J'ignorais cette résolution, lorsque j'y con-

duisis un autre Médecin, ami de M. Eynard. M. de St-P...., averti par un signe de sa femme, que j'entrais dans le jardin avec un second, vint à nous, nous arrêta, en nous apprenant ce qui s'était passé la veille, et combien la malade en avait été fatiguée. Je conçus aussitôt un moyen de rendre invisible M. B..... et de l'introduire; je le communiquai à MM. de St-P.... et *Ginet*. Nous priâmes M. B.... d'en attendre l'effet. J'entrai dans la chambre de la malade avec ces Messieurs, portant un chandelier à la main, garni d'une chandelle allumée; l'ami de M. de St-P.... m'attendait, et le domestique était occupé à quelqu'arrangement.

M. *Ginet*, touchant un orteil de la malade, lui témoigna sa surprise de lui voir une physionomie triste, tandis que j'étais si près d'elle. Elle haussa les épaules, fit signe de la tête qu'on ne la trompait pas. — Qu'est-il donc devenu? Autre mouvement des épaules, attention profonde, étonnement succédant à l'attention, mouvement de tête annonçant qu'elle l'ignore. Je remis le chandelier au domestique, qui s'était placé à côté de moi. Quel changement subit dans la physionomie de la malade! L'étonnement et la joie s'y peignent tour-à-tour. — Je reprends le chandelier. — Etonnement mêlé d'effroi : la malade tourne la tête à droite,

à gauche, pour me chercher; elle se soulève avec effort, et se penche pour regarder sous le lit. — J'abandonne le chandelier ; et portant une main sur celle de M. *Ginet*, qui touchait un orteil de M.me de St-P...., je dis : — Convenez, Madame, que je suis devenu sorcier, puisque je me montre et disparais à volonté? Elle sourit.

M. de St-P....., après cette expérience, dont l'effet consistait vraisemblablement à détourner mon fluide électrique de la malade, en lui faisant prendre une autre direction, alla chercher mon confrère dans le fond du jardin, et l'introduisit, muni du même flambeau, sans que M.me de St-P.... en eût le moindre soupçon. Il fut témoin de quelques expériences assez ordinaires, et des impressions ravissantes que fit sur elle un concert d'instrumens et de voix. Je crus devoir profiter de la belle humeur de la malade pour l'engager à recevoir M. B..... comme elle avait accueilli son ami M. *Eynard*. Je lui fis signe de retirer sa main du chandelier, qui était posé sur une table près de laquelle il était assis; il ne l'eut pas quitté, que toute la gaieté de M.me de St-P.... s'évanouit, elle prit un air souffrant; et mon confrère, qui s'en apperçut, se retira aussitôt.

Cette manière toujours sûre de se soustraire

à la vue des cataleptiques, ne l'est cependant pas également pour échapper à une sensation particulière, à une sorte de tact qui les avertit de la présence de celui qui tient le flambeau. M. *Prost*, après avoir répété plusieurs fois mon expérience, s'étant apperçu de ce tact, l'avait tellement perfectionné chez M.me de St-P...., qu'elle désignait, sans jamais se tromper, la place qu'il occupait dans sa chambre et dans les appartemens voisins. J'essayai, quelques jours après, d'y introduire un Poëte très-empressé de voir la malade : le flambeau qu'il portait le rendit invisible ; mais elle le sentit, repoussa ses vers, au lieu de les lire, montra de l'humeur ; et le Poële, en *cataleptisant* la France, s'en est vengé.

Parmi les Médecins que j'ai encore conduits chez M.me de St-P...., je distinguerai M. *Coladon*, de Genève, établi à Lyon depuis cinq ou six ans, et membre distingué de la Société de Médecine de la même Ville. Je lui avais manqué trois fois de parole. Quelques affaires pressées, mon séjour à la campagne, en étaient cause. Dans l'intervalle, un certain M. *Thomas* avait fait insérer, dans les *Petites Affiches de Lyon*, des Lettres plaisantes sur les phénomènes de la catalepsie de M.me de St-P.... M. *Prost*, piqué au vif, avait

cru devoir y répondre sérieusement. M. *Coladon*, qui avait lu ces Lettres, comme beaucoup d'autres, pensa que je m'étais retiré de chez M.me de St-P...., honteux d'avoir été sa dupe pendant six mois, et ne se ressouvenait déjà plus de la promesse que je lui avais faite, lorsque je proposai de l'y conduire à neuf heures du matin. J'y menai encore, ce même jour, M. le Chevalier de *Dolomieu*, frère du célèbre Naturaliste dont tous les savans regrettent la perte, et de M. *Jacquier*, administrateur zélé de nos hôpitaux.

En entrant chez M.me de St-P...., elle répondit par une inclination de tête au salut de ces Messieurs. — Voilà une singulière cataleptique, me dit M. *Coladon*, avec un sourire ironique. — Avançons, et vous reconnaîtrez que les mouvemens volontaires ne sont point interdits dans cette espèce de maladie. — Oui, ajouta-t-il, la physionomie est étonnée, la respiration suspendue. — Puis-je lui tâter le pouls ? — Essayez ; mais si elle prend un tremblement dans la main, ne vous obstinez pas, les convulsions deviendraient bientôt générales, et l'on ne pourrait faire aucune expérience. Mon confrère eut assez de temps pour observer que le pouls était presqu'éteint, et que le symptôme ne pouvait être simulé.

Après avoir placé la chaîne sur l'épigastre de la malade, j'en remis la boucle à M. *Dolomieu*; elle n'eut pas touché ses lèvres, que la physionomie de M.me de St-P.... exprima l'attention. Chaque question, faite mentalement, lui donnait une expression nouvelle, et changeait excessivement celle de l'interrogateur ; elle finit par sourire, et fit deux signes de tête approbatifs. En honneur ! dit M. D....., madame a répondu cathégoriquement à ma pensée; mais comme je lui ai dit avec franchise, que mes vœux pour son rétablissement étaient mêlés d'un sentiment de curiosité, elle a souri, et les deux signes approbatifs que vous avez remarqués, expriment son consentement pour l'expérience que je lui ai proposée.

Je priai M. D..... de parler assez haut pour que nous puissions l'entendre et juger le résultat de l'expérience qu'il se proposait de faire.

Il saisit dans ses poches un objet ; sans le produire au dehors, il demanda à la malade : — Tiens-je quelque chose ? Signe de tête approbatif. — Est-ce de l'or ? Signe négatif. — De l'argent ? Approbatif. — Est-il monnayé ? Signe négatif. — Est-ce une pièce qui ait plusieurs faces ? Signe approbatif.—Six ? Négatif.—Trois ? Approbatif. — Cet instrument s'applique-t-il sur une étoffe ? Mouvement des épaules, signe

négatif. — Sur du papier ? Signe approbatif. — C'est donc un cachet ? Signe approbatif. — Voyez-vous la face sur laquelle repose mon doigt ? Signe approbatif. — Je vous observe qu'il la couvre en entier ? Air riant, signe approbatif. — Est-ce mon chiffre ? Signe négatif. — Mes armoiries ? Signe approbatif. — Découvrez vous dans l'écusson une couronne de chêne ? Signe négatif. — Deux branches d'olivier en sautoir ? Négatif. — Ce n'est donc pas un végétal ? Signe approbatif. — Est-ce un quadrupède ? Signe négatif. — Un bipède ? Approbatif. — Un homme ? Négatif. — L'homme de *Diogène ?* Sourire, signe approbatif. — C'est donc un coq plumé ? Mouvement de tête négatif. — Un cygne ? Négatif. — Un faucon ? Négatif. — Un griffon ? Grand signe approbatif de la tête et de la moitié du corps.

M. D....., frappé d'étonnement, sortit le cachet de sa poche, lève le doigt, et nous découvrons l'oiseau désigné dans l'écusson. M. *Jacquier*, moins surpris que moi, qui devrais être familiarisé avec ces prodiges, avait l'air de me dire : *Mon cher Docteur, votre compère joue parfaitement son rôle.* Il s'empara de la chaîne avec précipitation, autant pour chasser cette pensée, qu'il ne pouvait accorder avec mon caractère, que pour satisfaire sa curiosité.

M. D..... faisant réflexion que son cachet avait deux autres faces, pria M. J..... de la lui rendre pour compléter son expérience. M.me de St-P.... signala sans hésiter le chiffre et les deux lettres dont il est formé ; ensuite un aigle aux ailes étendues, portant un serpent à son bec. — Madame ne voit-elle plus rien sur ce cachet ? Attention profonde, mouvement qui annonce qu'elle apperçoit autre chose. —Est-ce autour de mon chiffre ? Signe négatif. —Autour de mes armoiries ? Signe approbatif. — Est-ce une devise ? Approbatif. — *En anglais ?* En ce cas vous lisez, *honni soit qui mal y pense ?* Signe négatif. — *En allemand : honneur aux preux ?* Négatif. — *En italien, tout à tout ?* Grand signe approbatif, air satisfait : il nous fallut la plus grande attention pour lire cette devise, tant les caractères étaient petits.

M. *Jacquier* ne trouvant pas la chaîne assez longue, demanda s'il y en avait une autre ? Je fixai un cordonnet en filigrane à sa place ; il en déroula assez pour passer à l'anti-chambre, replia le cordonnet, et le porta sur ses lèvres. M.me de St-P.... fit un mouvement de tête de son côté, et prêta la plus grande attention. Il débuta par lui parler mentalement ; elle répondit par un signe de tête négatif, et deux autres approbatifs. —Elle m'a compris, s'écria M. J....

et je vais m'expliquer assez haut pour que vous puissiez juger mes expériences. — Madame, voyez-vous ce que j'ai dans les poches de mon habit ? je n'y comprends ni mon mouchoir, ni ma tabatière. Signe approbatif. — Sont-ce des livres ? Approbatif. — Combien dans chaque poche ; deux ? Signe négatif. — Un ? Approbatif. — Celui qui est dans ma poche droite, traite-t-il de l'histoire ? Attention plus fortement exprimée, signe négatif. — Est-il écrit en latin ? Signe négatif. — En allemand ? Négatif. — En français ? Approbatif. — Est-ce un livre de Prières ? Signe négatif. — De Morale ? Négatif. — De Voyages ? Grand mouvement approbatif. M. J...., dans l'enthousiasme, sort le livre de sa poche, le met sur la table devant laquelle il était assis, et nous dit : Messieurs, voilà bien mon livre de postes ; vous le vérifierez. — L'autre livre, Madame, est-il écrit en prose ? Signe négatif. En vers ? Approbatif. — Sont-ce des Comédies, des Tragédies ? Signe négatif. — Des Fables ? Signe négatif. — Des Contes ? Grand mouvement approbatif. — Voyez-vous le nom de l'Auteur ? Signe approbatif. — *La Fontaine* ? Signe négatif. — *Vassellier* ? Approbatif. Nous vérifiâmes, par le titre des livres, que Madame ne s'était point trompée.

A mon tour, s'écria M. *Coladon* ! Il passa

au pied du lit de M.me de St-P...., souleva les couvertures, présenta à ses orteils un très-petit paquet, et me pria de l'interroger. Je rétablis la chaîne, et lui demandai : — Voyez-vous ce qu'on présente à vos pieds? Signe approbatif. — Est-ce un métal? Approbatif. — De l'or? Aucune réponse, physionomie indécise. M. C.... quitte son poste, vient se placer à côté de la malade, et glisse furtivement son petit paquet sur son épigastre, prend la chaîne, et lui demande : — Ce louis est-il de bon aloi? Signe négatif. — Est-ce parce qu'il est faux que vous n'avez pas voulu répondre que ce fût de l'or? Signe approbatif. — Voyez-vous combien il perd? Approbatif. Je vais compter les grains : Un, deux, etc. Au huitième, elle fit un mouvement de la tête ; et M. C. nous dit qu'il perdait davantage. Je lui observai que le mouvement n'avait pas été assez bien prononcé, et qu'il fallait la questionner encore. — Perd-il plus de huit grains? Signe approbatif. Il continue à compter : Neuf, dix. Au nombre quinze, signe approbatif très-prononcé. M. C.... nous assura qu'il perdait seize grains.

En retirant le louis faux, mon collègue laissa très-adroitement sur l'estomac de M.me de St-P.... un papier cacheté, et lui demanda : — Voyez-vous le papier qui est à la place de la

pièce d'or ? Signe approbatif. — Est-il écrit ? La malade soulève la tête, la porte à droite et à gauche, comme si elle cherchait à lire, des yeux, à travers les couvertures, et répond par un signe approbatif. — Combien de lignes ; dix ? Signe négatif. — Plus de quatre ? Négatif. — Deux ? Approbatif. — Cet écrit a-t-il quelque rapport à la Morale ? Signe négatif. — A la Physique ? Négatif. — A la Médecine ? Approbatif. — Est-ce une ordonnance ? Aucun signe, physionomie indécise. J'observai à M. C.... qu'en supposant que Madame eût deviné, le mot *ordonnance* devenait embarrassant. — Est-ce une recette ? Signe approbatif, physionomie satisfaite. Les drogues désignées dans cette recette ont-elles quelques vertus pour combattre les maladies de nerfs ? Signe approbatif. — Y a-t-il de la magnésie ? Signe négatif. — De la bétoine ? Négatif. — Du quinquina ? Approbatif. — Y a-t-il encore plusieurs autres substances avec celle que vous avez signalée ? Signe négatif. — Deux ? Signe négatif. — L'autre drogue est-elle du musc ? Négatif. — De l'ambre ? Négatif. — De la valériane ? Signe approbatif. — Voyez-vous à quelle dose sont prescrites ces drogues ? Signe approbatif. — Le quinquina est-il porté à une demi-once ? Signe négatif. — A une once ? Approbatif. — La valériane

à la même dose ? Signe négatif. — Moitié moins ? Signe négatif. — Un quart d'once ? Signe approbatif. M. C.... tira le papier de dessous les couvertures, rompit le cachet, et nous vîmes tous une recette écrite en deux lignes, contenant une once de quinquina, et deux gros de valériane.

Après s'être bien assuré du sens de la vue à travers l'épigastre et à travers les corps opaques, M. C..... fit une seconde expérience pour se convaincre de l'existence du sens de l'odorat dans la même région. Il tira de sa poche un cocon qui paraissait contenir une éponge imbibée de quelqu'eau spiritueuse Il dévissa le bouchon devant la malade ; ensuite, alongeant la chaîne, il se mit à flairer le cocon : les levres et les ailes du nez s'agitèrent. — Cette odeur vous fatigue ? Signe négatif. — Sentez-vous la rose ? Signe négatif. — La muscade ? Signe négatif. — Est-ce une huile essentielle, une eau spiritueuse ? Signe négatif. — Une racine ? Signe approbatif. — Est-elle exprimée dans la recette que vous avez lue ? Signe approbatif. —Le quinquina ? Mouvement des épaules, signe négatif. — La valériane ? Signe approbatif. M. C.... renversa le cocon sur sa main, nous montra et nous fit sentir le petit morceau de racine de valériane qu'il contenait.

Après cette troisième expérience, mon collègue abandonna la chaîne, passa dans l'antichambre, mit quelque chose dans sa bouche, rentra, reprit la chaîne; et au premier contact, M.me de St-P.... fit un mouvement de la bouche, comme si elle savourait. — Ce chocolat est-il bon? Signe négatif. — Ce n'est donc pas du chocolat que vous goûtez? Signe approbatif. — Un caramel? Signe négatif. — Du biscuit? Négatif. — Du massepain? Grand signe approbatif. M. C.... tira de sa poche l'autre moitié de massepain, dont il conservait quelque reste dans la bouche; il remercia Mme de St-P...., et obtint la permission de la visiter.

Mon collègue, convaincu par ses propres expériences, du transport des sens à l'épigastre, au bout des doigts et des orteils, dans la catalepsie hystérique, me déclara avec franchise, que si elles eussent manqué, celles de MM. D.... et J.... ne lui auraient inspiré aucune confiance, tant ces prodiges sont au-dessus de la raison et des lois de l'économie animale. Ces Messieurs firent le même aveu; et l'impression fut si forte chez M. *Dolomieu*, que sa santé en fut altérée au point qu'il garda la chambre toute la journée.

L'électricité en bain et par commotion domptait la catalepsie, mais laissait subsister la

contraction des muscles, qui ne cédait qu'à l'immersion de tout le corps dans un bain chargé de glace ; encore fallait-il le répéter chaque jour; et lorsqu'il était impossible de s'en procurer, cette contraction se prolongeait jusqu'au retour de l'accès, qui se manifestait régulièrement à cinq heures du soir par des symptômes extraordinaires.

La malade, assise sur un matelas étendu sur le parquet, les genoux fléchis, les deux pieds collés l'un contre l'autre, décrivait un cercle, en s'appuyant sur ses mains, et en roulant sur elle-même avec une vitesse qui augmentait progressivement. Des douleurs atroces à l'épigastre suspendaient par intervalle ce mouvement de rotation ; mais il recommençait avec plus de force dès qu'elles étaient calmées. Je ne parlerai point de son adresse à saisir un objet et à le faire disparaître sous les yeux les plus attentifs, sans qu'on pût découvrir l'endroit où elle l'avait caché ; il fallait attendre qu'elle fût en catalepsie pour qu'elle le révélât.

Pendant qu'elle tournait ainsi sur elle-même, toutes ses facultés intellectuelles acquéraient une grande activité, et la richesse de son imagination se faisait remarquer par les tableaux pittoresques qu'elle encadrait avec art dans tous ses récits. Elle avertissait ceux qui l'observaient, du

du moment où l'état cataleptique se préparait, et il était facile de le reconnaître par la rougeur du visage, l'immobilité des yeux, la gêne de la respiration, et une sorte de roideur dans tous ses mouvemens. Bientôt elle s'écriait : — Je n'entends plus, je ne vois plus les objets de la même manière ; tout est transparent autour de moi, et mes regards se portent à des distances incalculables. Combien de fois ne nous a-t-elle pas signalé les personnes qui jouaient au mail, et celles qui, se promenant sur les tapis de la Croix-Rousse, ne passaient sous ses fenêtres qu'un quart d'heure après les avoir désignées sans la moindre erreur !

C'est pendant ce même état, qui n'est qu'une modification du somnambulisme, que M.me de St-P... nous portait ses plaintes sur le grand nombre de personnes qu'on introduisait chez elle pendant ses accès de catalepsie, et l'impitoyable curiosité qui les poussait à multiplier des expériences qui aggravaient sa maladie, et, à coup sûr, en retardaient la guérison. — Je n'aime pas, disait-elle, les gens faux, et n'ai pas besoin d'être en communication avec eux pour reconnaître un vice qui tient autant à l'ame qu'au cœur ; ce n'est qu'avec une extrême répugnance que je me prête à leurs expériences : je fais réussir la première ; mais je divague sur

N

les autres, pour les punir du mal qu'ils me font, et les éloigner : avec un peu de réflexion, cette première expérience devrait leur suffire. Je range dans la même classe les personnes qui ne sont mues que par la curiosité, sans aucun intérêt pour moi, et les imbécilles ; autant leurs têtes me font pitié, autant celles des hommes instruits, dont je sonde toutes les pensées et les connaissances, me jettent dans le ravissement.

Lorsque M.me de St-P.... éprouvait quelques chagrins vifs, et malheureusement les occasions n'en n'étaient que trop multipliées, il fallait lui donner plusieurs commotions pour la tirer de ses accès de catalepsie. Un jour entr'autres, où elle en avait un qui lui dévorait le cœur, il me fut impossible, en multipliant les commotions, de la rappeler à son état naturel. Le troisième jour je la couvris, en quelque sorte, de commotions, sans succès. Désespéré de tentatives aussi infructueuses, je m'avisai de lui demander mentalement, si elle prévoyait qu'une commotion de plus la rappellerait à elle-même ? Un signe de tête approbatif m'en donna la conviction. Mais où dois-je tirer l'étincelle ? Est-ce à la tête ? Signe négatif fortement exprimé. — Des aisselles ? Signe approbatif. — De l'aisselle droite ? Signe négatif. Je confesse ma

faute; je dirigeai la commotion sous cette même aisselle, avec deux bouteilles de Leyde enchaînées, sans que la malade fît le plus léger mouvement, tandis qu'une seule bouteille appuyée par son crochet sous l'aisselle gauche, la rétablit aussitôt.

Le régime analeptique, les bains froids répétés chaque jour, et l'électricité en bain et par commotion, ont triomphé de cette variété de catalepsie dans l'espace de dix-huit mois, malgré les afflictions qui n'ont cessé de tourmenter la malade pendant tout son cours.

Lyon, le 7 Décembre 1807.

M. DOMENJON *à M. P.....*

MONSIEUR,

Parmi les nombreuses expériences que j'ai eu l'occasion de faire sur la maladie de M.me de St-P...., concurremment avec mes collègues, je choisis, pour avoir l'honneur de vous les soumettre, quelques-unes de celles qui m'ont le plus frappé, et qui ont produit en moi cette conviction intime qui ne permet plus d'*arrière-pensée*, si j'ose m'exprimer ainsi, et ne laisse

plus aucun doute sur l'existence des phénomènes que peut développer la catalepsie. Si, parmi elles, il en est une digne de fixer votre attention, veuillez en faire l'usage que vous croirez convenable; et permettez que je saisisse cette circonstance pour vous assurer de la considération respectueuse avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

DOMENJON, Docteur.

Première Observation.

Je me présente au lit de la malade avec un volume dans ma poche. Je la prie de me dire si elle connaît l'ouvrage que je porte sur moi; combien il a de volumes; quel en est l'auteur; et quel est le volume que j'ai apporté? Je parcours le nom numérique de chaque volume, sans ordre, et lui cite différens auteurs. Elle me répond toujours négativement, jusqu'à ce que j'aie indiqué et l'auteur et le volume, qu'elle me dit fort bien être le septième de Chateaubriand; ce que je vérifie à l'instant, ne me rappelant point celui que j'avais pris.

Je répète la même expérience sur divers objets que je prends au hasard dans mes poches, entr'autres sur une lettre que je venais de recevoir d'un frère : elle me répond toujours avec la même justesse et la même précision.

Deuxième Observation.

Elle voyait et jugeait également bien les affections du cœur. En voici une preuve. Un jour je lui portai une bouteille de vin blanc. Voulant m'assurer si elle pourrait en distinguer la couleur, quoique je la tinsse éloignée de son lit, et me désigner sa qualité, le lieu d'où il venait, la personne qui me l'avait remis, etc.; après mille questions évasives, par lesquelles je voulais prendre sa pénétration en défaut, je vins enfin aux éclaircissemens; et ce fut avec le plus grand étonnement que j'appris de la malade, que ce vin était de Condrieu (ce que ne m'avait point dit la personne de qui je le tenais); qu'il m'avait été donné par une personne qui m'honorait de son estime, et dont elle me nomma le nom, la demeure, et mille petites circonstances qui me firent appercevoir qu'elle voyait et jugeait parfaitement bien les *sympathies.*

Troisième Observation.

Connaissant l'activité et la pénétration des sens de la malade, et sachant que, malgré son inaction apparente, elle surveillait merveilleusement toutes les actions qui se passaient loin d'elle, un matin j'allai la voir, je lui souhaitai le bonjour ; et après les questions d'usage sur sa santé, je m'avisai de lui demander si elle pourrait me dire où j'avais passé la nuit, et comment je m'étais occupé ? Elle me répondit que j'avais fait un accouchement, me nomma les noms de la maison, de la rue où j'avais été, et avait même vu jusqu'au sexe de l'enfant, dont je ne me rappelais pas moi-même, puisque j'eus la curiosité d'aller le vérifier, pour m'assurer si elle ne s'était point trompée, et je reconnus qu'elle m'avait parfaitement dit vrai.

Quatrième Observation.

Une expérience qui m'étonna beaucoup encore, fut celle dont je rendis témoin M. P..., Négociant de cette Ville, qui, ayant souvent entendu parler des phénomènes de cette maladie, et désirant se convaincre de la réalité de ses effets, me pria de le conduire auprès de M.me de St-P...., et de le rendre témoin oculaire de quelques expériences. Je le pré-

sentai à la malade qui l'accueillit avec bonté, et lui permit de l'interroger. Il lui fit plusieurs questions auxquelles, d'après son aveu, elle répondit avec une précision d'autant plus étonnante pour lui, qu'il était plus étranger à une maladie dont les effets surpassent la conception du plus habile calculateur. Mais ce qui nous surprit beaucoup l'un et l'autre, ce fut un mouvement brusque que fit la malade, en dirigeant sa tête du côté de la fenêtre qui donnait sur la rue, pour voir, me dit-elle, arriver quelqu'un. Nous ne savions point qui c'était ; je le demandai à M.me de St-P.... Après mille questions que je lui fis pour la deviner, après quelques mouvemens qui me témoignaient son impatience de ne pas me trouver aussi perspicace qu'elle pour voir à travers les murs, je lui nommai tous les Médecins que je peux connaître ; je n'omis ni leur demeure, ni le nom des rues, des maisons de leur habitation. Après avoir long-temps cherché dans ma mémoire, et avoir ainsi parcouru presque toute la Ville, j'arrivai enfin au quartier Saint-Clair. Je songeai à M. *Eynard* ; je le lui nommai. A cette question : Est-ce M. *Eynard* ? elle s'est levée précipitamment, et presqu'à moitié du corps, pour me répondre que oui. Ce oui ne fut pas plutôt prononcé, ou même à peine le

fut-il, que nous apperçûmes en effet M. *Eynard* qui arrivait dans le jardin ; ce qui acheva de convaincre M. P.... de la vérité des phénomènes intéressans d'une maladie dont les effets surprenans n'ont été bien connus que depuis le moment que le Docteur *Petetin* les a signalés.

II.e VARIÉTÉ.

CATALEPSIE hystérique, avec transport des sens à l'épigastre, sans disposition de la part des membres à conserver les attitudes qu'on leur donne, et à transmettre à l'ame les impressions que les objets extérieurs font sur les extrémités des doigts et des orteils.

OBSERVATION.

MADEMOISELLE...... âgée de dix-sept ans, d'un tempérament sanguin, d'une constitution délicate, sensible et irritable, eut des pâles couleurs à douze ans, avec engorgement dans les viscères du bas-ventre, dont elle fut guérie à Lausane, par les soins de M. *Tissot.* A quinze ans elle fut attaquée de convulsions, pour avoir vécu quelque temps avec une dame de son département, sujette depuis plusieurs années à de violens accès hystériques. Renvoyée à Lausane, M. Tissot combattit cette nouvelle maladie par des bains légérement

tièdes, le petit-lait altéré avec les feuilles d'oranger aiguisé; par intervalle, avec la crême de tartre, le quinquina, la valériane, le musc, un régime doux, rafraîchissant. Les accès convulsifs s'éloignèrent, perdirent de leur force; mais la jeune personne revint en France sans être entièrement guérie.

Conduite à Lyon, pour la distraire de la perte d'une sœur tendrement aimée, elle y passa l'hiver sans accident, mais sans plaisir. Elle éprouva, à l'entrée du printemps, des maux de tête fréquens; ils alternaient avec un gonflement douloureux à l'épigastre, et s'accompagnaient de dégoût, d'insomnies, d'abattement et de tristesse. On eut recours aux bains, qu'elle ne trouvait jamais assez chauds: son visage était haut en couleur; la chaleur des tégumens supérieure à la naturelle; cependant elle avait les pieds et les mains à la glace; il fallait lui faire violence pour la tirer du feu, et l'engager à changer d'air.

Le nord soufflait depuis dix à douze jours, et le ciel se couvrait, par intervalle, d'épais nuages, lorsqu'elle fut attaquée de ses convulsions ordinaires. Je ne pus voir la malade qu'à neuf heures du soir; plusieurs personnes agitées par la crainte, étaient occupées autour d'elle. En équilibre sur le dossier d'un lit, où elle

ne tenait que par la plante des pieds, elle éprouvait les plus violentes contorsions; on épiait avec inquiétude le côté où elle menaçait de tomber, pour venir à son secours : au moment où l'on s'y attendait le moins, elle poussa un grand cri, s'élança sur un fauteuil assez éloigné, avec une adresse inconcevable; comme elle était tout près de moi, je l'enveloppai de mes bras, je crus un moment tenir une statue, mais elle m'échappa bientôt, pour sauter sur un autre fauteuil, et de-là sur le parquet où elle se promenait à grands pas. Elle passait alternativement du bon sens au délire; celui-ci se faisait principalement remarquer, lorsque les convulsions la tourmentaient le moins : ses yeux étaient le plus souvent fermés; quand elle les ouvrait, on les voyait rouler d'une manière effrayante dans leurs orbites, devenir fixes et hagards.

Des mouvemens aussi impétueux semblaient devoir épuiser en peu de temps toutes les forces de la malade; les intervalles de repos étaient néanmoins très-courts, et employés à réciter quelques tirades de vers, ou à chanter avec beaucoup de gout des ariettes choisies; lui arrivait-il de faire un faux ton? elle se mettait en fureur contre la chanteuse, voulait qu'on la chassât du séjour des muses, et tombait dans des convulsions violentes.

Communément on ne pouvait ni l'approcher, ni la toucher; tout la brûlait. D'autres fois elle se cramponnait aux personnes qui lui convenaient le mieux, les entraînait dans sa chute, roulait avec elles comme un tourbillon sans leur faire aucun mal. Assez souvent, au milieu d'une course rapide, elle restait en équilibre sur une jambe, sans connaissance, sans sentiment; mais cet état ne durait que peu de minutes. Toutes les passions de l'ame, depuis l'affection la plus tendre jusqu'à l'emportement le plus violent, l'agitaient tour-à-tour; son imagination exaltée lui présentait des monstres, qui lui faisaient pousser des cris perçans et la jetaient dans des convulsions épouvantables.

A onze heures du soir, et à la suite d'une de ces terribles apparitions, la malade s'évanouit; ce fut un grand soulagement pour tout le monde: on la transporta dans son lit, et l'on m'assura qu'elle ne reprendrait la connaissance qu'entre quatre et cinq heures du matin; que M. *Tissot*, par toutes sortes de moyens, n'avait pu la tirer de cette espèce de léthargie.

J'étais bien éloigné de prescrire des remèdes assez puissans pour troubler le repos de la malade; mais je voulus reconnaître l'état dans lequel elle se trouvait. Je n'employai aucun

stimulant pour m'assurer de la suspension des organes des sens, puisque le médecin célèbre aux soins duquel elle avait été confiée, en avait toujours fait des essais infructueux; cependant j'observai en elle tant de rapports avec mes autres cataleptiques, que je n'hésitai pas un moment à croire qu'elle fût atteinte de cette maladie. Pâle, froide, elle avait la physionomie étonnée : je tirai un bras de dessous les couvertures, il était flexible, mais, à mon grand étonnement, il ne retenait point les attitudes que je cherchai à lui donner; le pouls était petit, lent; la respiration à peine sensible, et l'hypogastre très-météorisé.

Je fis à la malade différentes questions à haute voix, elle ne répondit pas; je lui parlai à voix basse sur le bout de ses doigts; on crut que je perdais la tête; elle ne m'entendit pas. Je portai un doigt sur le creux de son estomac, et demandai sur les doigts réunis de mon autre main : — Mademoiselle, pourriez-vous me dire comment vous vous trouvez? — Très-fatiguée, Monsieur, et j'ai un grand mal de tête. Toutes les personnes répandues dans la chambre, frappées de cette réponse, se réunirent autour de son lit; on lui demanda, mais inutilement, si elle désirait qu'on lui préparât un bain de jambes pour soulager sa

tête ; on répéta la même question d'une voix très-forte, sans succès. Comme j'avais toujours le doigt sur son estomac, je continuai à lui demander sur ceux de mon autre main : — Pourquoi ne répondez-vous pas à M.me votre mère et à Monsieur votre père ? — Ils ne m'ont point interrogée. — Ils vous ont proposé un bain de jambes pour soulager votre tête. — Je les remercie, mais je ne les ai point entendus.

Je jetai sur les yeux de la malade, quoiqu'ils fussent toujours fermés, un mouchoir, et la priai de désigner le nombre de personnes qui se trouvaient dans son appartement. Elle les nomma toutes les unes après les autres, détermina les places qu'elles occupaient, sans commettre la moindre erreur ; je fus très-surpris lorsqu'elle désigna un parent que je n'avais pas vu ni entendu entrer, et qui était resté tout près de la porte.

Comme je me disposais à faire d'autres questions, les personnes qui m'écoutaient sortirent en même temps de l'état de stupeur où les jetaient ces phénomènes ; elles rompirent le silence à-la-fois, et je previns leurs désirs, en leur racontant la découverte que j'avais faite, du transport des sens dans l'estomac, aux bouts des doigts et des orteils de quelques femmes cataleptiques. Je me rappelai, dans

ce moment, que l'une d'elles n'entendait pas lorsque je lui parlais sur les doigts, les muscles des bras étant dans le relâchement; je fis donc subir au bras de la malade une légère extension, tous les muscles entrèrent dans une contraction spasmodique; je pus lui donner différentes attitudes qu'il conserva, et réunissant ses doigts en forme de cône, je proposai à M.me la mère, de faire à sa fille, sur leurs extrémités, des questions à voix aussi basse qu'elle voudrait, qu'elle serait entendue, et en recevrait des réponses. L'expérience réussit comme je l'avais prévu; chacun dit un mot à la malade, elle répondit à tous sans hésiter; les jeunes personnes s'en amusèrent, mais la vieillesse prudente en fut consternée.

Avant de me séparer de la malade, je voulus savoir si elle voyait à travers l'épigastre. Je glissai ma montre sous les couvertures, et la fixant sur cette région, je lui demandai, sur ses doigts réunis : — Ne voyez-vous rien dans votre estomac? Non... attendez.. je commence à appercevoir quelque chose de brillant... c'est une montre; il est minuit et quelques minutes. Je la retirai aussitôt; et comme il était tard, je pris congé de la compagnie, que je laissai consternée de ce nouveau phénomène.

Le lendemain matin, on me pria d'entrer chez la mère de la malade. Elle me fit part de toutes ses inquiétudes, et ne concevait pas que tant de prodiges eussent échappé à la sagacité de M. *Tissot.* Elle m'apprit qu'on avait encore causé quelque temps avec sa fille après mon départ; que sa sœur s'étant avisée de lui demander, si elle prévoyait qu'elle dût reprendre des convulsions à son réveil, elle les avait tous affligés par sa réponse, en assurant qu'elle en éprouverait de très-fortes, qui ne lui laisseraient que peu d'instans de repos dans la journée; qu'elles deviendraient violentes depuis neuf heures du soir jusqu'à onze; que sa maladie serait de longue durée et finirait par la mettre au tombeau.

Je rassurai Mme de.... sur ce que ce pronostic avait de funeste. Nous passâmes ensuite chez la malade; déjà elle avait essuyé des convulsions assez vives; nous la trouvâmes fatiguée par une toux fréquente et sèche, que je pensai devoir amener un accès de catalepsie. La chaleur âcre de la peau, la rougeur des pommettes, la vivacité des yeux, la plénitude et la dureté du pouls, me déterminèrent à lui faire mordre douze sangsues aux cuisses, et à laisser couler le sang des plaies, deux ou trois heures. Je recommandai pour

boisson

boisson, l'eau de poulet altérée avec les fleurs de tilleul, et frappée de glace; quelques soucoupes de celle-ci pilée et melée avec partie égale de sucre, pour nourriture.

On ne réussit point dans l'application des sangsues. Les premières qui mordirent occasionnèrent des convulsions, elles firent cesser la toux, et prévinrent l'accès de catalepsie que je redoutais. Je recommandai de préparer un bain froid, de tenir en réserve trente ou quarante livres de glace qu'on devait y jeter au besoin, si la fraîcheur de l'eau était insuffisante pour arrèter les mouvemens convulsifs. Cette partie de mon ordonnance fut mal exécutée; à peine la malade eut-elle effleuré l'eau, du bout du pied, qu'elle s'élança de l'autre côté de la baignoire, échappa aux femmes qui la tenaient; on n'eut pas le courage de lui faire violence; et cette victoire remportée sur ses gardes, la rendit d'une indocilité extrême toute la journée.

Vers les dix heures du soir, la malade en proie à des convulsions atroces, tomba dans une manie effrayante; il fallut des hommes pour la tenir. On sentit la nécessité d'employer la force pour réprimer ses emportemens; elle fut plongée dans le bain toute habillée, avec le peu de glace qu'on avait conservé. Son effet

ne fut pas très-prompt, mais le calme succéda à l'orage, et l'attaque de catalepsie qui se manifesta bientôt après, donna l'assurance qu'il ne serait pas troublé avant quatre ou cinq heures du matin.

L'accident le plus formidable qui résulte de l'effet subit du froid, et de la pression de l'eau sur toute la surface du corps, est la suspension de la respiration ; on en supporte péniblement la longueur, et je conviens que si je n'avais pas été là pour rassurer les spectateurs, ils auraient cru la malade perdue sans ressource, et n'auraient pas manqué de prendre la catalepsie qui lui succéda avant l'heure ordinaire, pour la mort elle-même.

La malade fut mise au lit après un quart d'heure de repos; je répétai les expériences de la veille avec le même succès. Le symptôme qui caractérise cette *Variété de catalepsie*, se manifesta comme dans l'accès précédent ; je veux parler de cette *flexibilité des muscles, qui ne permet point aux membres de conserver les attitudes qu'on leur donne.* Je plaçai différentes substances alimentaires sur l'épigastre, qui furent goûtées et signalées à l'instant, sans aucun mouvement de la bouche. Après avoir fait subir une légère extension aux muscles d'un bras, pour le

rendre conducteur, je présentai un bouquet de violettes à quelques lignes de l'extrémité des doigts réunis; il fut senti agréablement, mais la malade pria d'éloigner une jonquille qu'on substitua aux violettes, parce que son odeur lui avait toujours fait mal.

Je saisis cette occasion de rassurer, une fois pour toutes, la mère de la jeune personne, sur la cause de ces phénomènes; je donnai au bras dont la main pendait hors du lit, une attitude convenable, et formai une chaîne de toutes les personnes qui étaient présentes. Je plaçai un doigt sur les doigts réunis de la malade, et présentai l'autre main à M.me sa mère; un oncle qui terminait la chaîne fit différentes questions, à voix tantôt haute, et tantôt si basse que plusieurs nous échappaient; la malade répondit à toutes avec la plus grande justesse : j'interrompis la chaîne avec un bâton de cire d'Espagne, un cordonnet de soie; elle n'entendit plus, quelqu'éclat qu'on donnât à la voix.

Comme le bras sur lequel je venais d'opérer, restait dans la position où je l'avais mis, j'engageai la malade de le placer sous les couvertures; elle me répondit que tous ses efforts étaient inutiles, qu'elle ne le pouvait pas; je lui demandai si elle avait plus d'empire sur

l'autre ; elle exécuta aussitôt des mouvemens que j'arrêtai, et rétablis le bras indocile sous les couvertures.

Remarquons ici la différence qui existe entre la contraction permanente des muscles, qui se manifeste en même temps que la catalepsie, et celle que l'on produit dans ces organes, en leur faisant subir une extension plus ou moins forte. La première cède à la volonté, puisque les cataleptiques ont le pouvoir d'exécuter les mouvemens qu'on leur commande ; la dernière résiste à tous leurs efforts. L'action du cerveau qui produit l'une, n'a rien de convulsif ; le contraire s'observe dans l'autre ; il ne faut qu'augmenter cette action musculaire, pour lui imprimer le même caractère, et soustraire la portion agissante du cerveau, ou de la moelle épinière, à l'empire de l'ame ; effet que l'on est assuré d'obtenir, en faisant subir aux membres une extension plus forte.

Avant de me retirer, je recommandai de faire mordre de nouvelles sangsues aux cuisses, lorsqu'on s'appercevrait que la chaleur de la peau serait entièrement rétablie ; de donner à la malade, aussitôt après l'accès, le pain au lait qu'elle avait demandé, trempé dans une bavaroise d'eau fraîche et de sirop d'orgeat ; de supprimer l'eau de fleurs d'orange, dont elle faisait un usage fréquent.

Je trouvai le lendemain matin la malade très-faible, moins par l'effet des sangsues qui n'avait évacué qu'une médiocre quantité de sang, que par les mouvemens convulsifs de la veille. Elle me fit des reproches de la cruauté avec laquelle je l'avais fait plonger dans un bain de glace, en m'assurant qu'elle avait été au moment de suffoquer, et dit qu'elle préférait mille fois la mort à une guérison qu'il lui faudrait acheter par la répétition d'un semblable supplice; elle ajouta, que j'étais peut-être le seul Médecin au monde qui ordonnât de semblables bains.

Ce n'était pas le moment de disputer avec la malade, et j'aurais glissé sur ses plaintes amères, si les bonnes dames qui l'entouraient n'eussent pas été ébranlées par les impressions de sensibilité qu'elles en avaient reçues; je me contentai de lui dire :

Une jeune hospitalière d'une petite ville du Jura, attaquée de convulsions, fut traitée sans succès, par des médecins d'un mérite distingué. On crut voir quelque chose de surnaturel dans sa maladie; les exorcismes, employés secrétement, augmentèrent les mouvemens convulsifs, et les rendirent plus fréquens. Après deux années de souffrances, cette malheureuse fille obtint, de l'Évêque de son

Diocèse, la permission de se vouer à *Notre-Dame d'Oneau*, en grande vénération par ses nombreux miracles. Elle partit vers le milieu du printemps, accompagnée de la supérieure de l'hospice, pour acquitter son vœu; elle était si faible, la voiture si cahotante, le chemin si rude, qu'elle pouvait à peine faire trois ou quatre lieues chaque jour.

En arrivant à *Oneau*, son zèle la porta à gravir le sentier escarpé de l'hermitage; elle fit à la Vierge une courte prière, et commença à se trouver mieux; le lendemain elle y fut conduite par les filles du Rosaire, et en sortit tout-à-fait bien; la neuvaine n'était pas entièrement terminée, qu'elle se crut complétement guérie.

De retour à l'hospice, on parlait en tout lieu de sa guérison miraculeuse, lorsqu'il prit fantaisie à l'évêque de la faire constater. Déjà l'affaire était très-avancée, quand la sœur perdit l'appétit et le sommeil. Elle fut sollicitée de prendre tous les matins des tablettes de kermès minéral, pour fondre, disait-on, des glaires qui surchargeaient l'estomac, et dissiper une pesanteur de tête qu'on attribuait à la même cause; ce remède dérangea tout-à-fait les fonctions du ventricule; la tête en devint plus lourde, et une violente explosion dans les muscles en fut la suite.

Il existe une si grande sympathie entre le cerveau et l'estomac, que le dérangement de l'un entraîne fréquemment celui de l'autre. Dans la catalepsie, et la plus grande partie des mouvemens convulsifs qui affectent les adultes, c'est presque toujours l'irritation du premier viscère qui est essentielle : les *stercoraires* devraient bien y faire attention ; mais il n'y a qu'un miracle qui puisse leur ouvrir les yeux sur les dangers de leur absurde et dégoûtant système.

Toutes les bonnes intentions du Prélat pour la Vierge, échouèrent contre cet écueil, et le diplome resta dans la chancellerie. On fit ce qu'on put pour cacher au public cette rechute ; mais les hospitalières allaient dans le monde, et l'on sut le soir l'accident du matin.

Après une crise des plus violentes, qu'une forte dose de crême de tartre avait préparée, la sœur mit la tête entre les cuisses, s'enveloppa de son voile, et fit tant de culbutes qu'on l'eût prise pour une boule, si des cris perçans et continus ne se fussent échappés de son sein. Comme elle roulait, une autre sœur ouvrit la porte de la salle ; le ballon passant à côté d'elle, l'enfila avec la rapidité de l'éclair ; il franchit quelques marches,

traversa la terrasse, et se précipita de trois ou quatre pieds de hauteur, dans une rivière couverte d'un tapis de glace.

On n'a jamais su positivement quelle partie de la malade cassa la croûte transparente ; mais le mouvement de rotation était si fort, qu il continua après le choc, et la sœur ne fut retirée de l'eau que par une contre-ouverture pratiquée au hasard, qu'elle saisit adroitement.

Enveloppée d'une couverture de laine, elle fut portée à l'hospice. On s'apprêtait à la mettre dans un lit chaud, et à lui faire avaler une portion cordiale, lorsqu'elle reprit la connaissance. Elle demanda ce qui lui était arrivé; depuis long-temps elle ne s'était trouvée aussi bien. A peine eut-elle senti la chaleur des draps, qu'elle s'élança hors du lit, se couvrit d'une robe légère, se promena à grands pas dans la salle, et refusa la potion.

On craignit de nouveaux accidens qui n'arrivèrent pas ; et pendant qu'on lui racontait les dangers qu'elle avait courus, elle prit la résolution de renoncer à toute espèce de remèdes, de se baigner tous les matins dans la même rivière, malgré les rigueurs de l'hiver, de quitter le voile et de se marier.

Et de se marier ! répéta ma cataleptique...

mais les bains l'ont-ils guérie ? parfaitement. —Casser la glace au mois de janvier pour se mettre dans l'eau par-dessus la tête ! il faut un courage que je n'aurai jamais.— Vous ressemblez si parfaitement à mon hospitalière, que vous vous conduirez comme elle ; vous ne casserez cependant pas la glace, mais vous déterminerez la quantité qu'il faudra en mettre dans votre bain ; en exécutant cette première partie d'une aussi sage rèsolution, vous arriverez infailliblement à la dernière.

Ainsi soit-il, dit la mère ; *me voilà tout-à-fait raccommodée avec les bains à la glace ; une cure de cette importance est un argument sans réplique.* Il fut aussitôt arrêté que la malade ne serait plongée dans le bain froid, qu'autant qu'elle le demanderait ; qu'elle y entrerait toute habillée, pour éviter l'impression trop vive et trop subite de l'eau sur la surface du corps ; que l'on aurait recours à la glace, seulement dans le cas où les convulsions ne céderaient pas à sa fraîcheur naturelle ; qu'elle en serait retirée lorsqu'elle le demanderait ; promettant, au surplus, de ne point abuser de la clause d'un traité qui était tout à son avantage.

Il était à peine conclu, que je proposai de le mettre à exécution, sinon en totalité du

moins en partie, pour vaincre la constriction du col de la vessie, qui arrêtait depuis huit ou dix heures l'écoulement des urines, et s'accompagnait, par intervalle, d'une douleur dans l'hypogastre, que la malade ne pouvait plus dissimuler. La mauvaise humeur s'empara aussitôt de son esprit; tout ce que je pus obtenir, fut qu'elle serait fomentée avec des linges trempés dans de l'eau froide; elle y consentit avec d'autant moins de répugnance, qu'elle s'était fait appliquer sur le ventre plusieurs serviettes chaudes, dont elle n'avait reçu aucun soulagement.

Je recommandai secrétement de jeter de la glace dans l'eau, de renouveler fréquemment les linges, et me retirai pour laisser exécuter mon ordonnance.

A ma visite du soir, on me fit part du succès de la fomentation; on y avait joint un lavement de la même eau, demandé par la malade; et l'on m'apprit que ses mouvemens convulsifs avaient été moins violens et moins fréquens que la veille. En entrant dans son appartement je la trouvai dans un état tout-à-fait singulier. Elle donnait le bras à son oncle, avait les yeux fermés, les pommettes rouges, faisait quelques pas, s'arrêtait, écoutait, montrait de l'effroi : *ils sont là, disait-elle;*

sauvons-nous... Elle passait d'une chambre dans une autre, avec une vîtesse qu'on avait peine à contenir; lorsqu'une porte résistait, elle courait aux fenêtres, s'attachait aux espagnolettes, cherchait à les ouvrir, poussait des cris étouffés, tombait en convulsions, reprenait ensuite la connaissance, qu'elle reperdait bientôt après dans un nouvel accès de somnambulisme.

J'opinai pour qu'on ne différât pas à mettre la malade dans le bain; la fraîcheur de l'eau dissipa le somnambulisme, et ne modéra point l'état convulsif; il fallut recourir à la glace, en jeter dans la baignoire une quantité d'autant plus grande, qu'elle se dissolvait lentement : la soustraction du calorique rétablit le calme, et l'accès de catalepsie eut lieu, comme les jours précédens, *sans que les membres jouissent encore de la faculté de retenir les attitudes qu'on cherchait à leur donner*.

Je ne pus faire aucune expérience sur les nouveaux sens de la malade; elle supplia qu'on la laissât tranquille, tant elle se trouvait fatiguée par une violente douleur de tête; demanda qu'on lui fît appliquer un grand nombre de sangsues, confirma le pronostic qu'elle avait déjà porté sur sa maladie, annonçant qu'elle serait de longue durée, et s'accompagnerait d'accidens beaucoup plus fâcheux.

Je ne voulus point qu'on fît mordre les sangsues pendant l'accès de catalepsie, dans la crainte qu'elles évacuassent aussi peu de sang que les premières, et recommandai d'attendre le rétablissement de la sensibilité de la peau, qui ne pouvait avoir lieu que par la réaction du cerveau sur cet organe, c'est-à-dire, la fin de l'accès.

N'est-il pas bien étonnant que les doigts et les orteils, qui remplissent, dans la catalepsie, les fonctions de la plus grande partie des organes des sens, soient, ainsi que la peau, dépourvus de sensibilité pour les corps qui peuvent les blesser ? C'est un fait attesté par le petit nombre de médecins qui ont eu occasion d'observer cette maladie, et qui leur a fait penser que le cerveau était aussi insensible. Mais les convulsionnaires de *S. Pâris*, après avoir dansé sur son tombeau, n'étaient-ils pas frappés de la même stupeur ? Mais nos foux de jansénistes, encore à présent, ne disposent-ils pas par des pratiques plus diaboliques que religieuses, des sujets enthousiastes à prouver la toute-puissance de Dieu, en leur faisant subir le supplice de la croix, sans qu'ils donnent le moindre signe de douleur (1) ? Mais les

(1) Voyez la relation exacte de tout ce qui s'est passé à *Fareins*, paroisse du Diocèse de Lyon, dans

prêtres Indiens n'ont-ils pas aussi leurs fanatiques insensibles, qu'ils brûlent ou écorchent devant leurs idoles ?

La peau, chez les cataleptiques, est dans un très-grand relâchement, pâle, froide, humide, sur-tout aux extrémités; la vie y est presqu'éteinte, et ne se réveille qu'avec la chaleur. Les nerfs qui se mêlent à son tissu, et se mamelonnent à sa surface, sont dans le même état, incapables par conséquent d'exercer aucune action sur le fluide qu'ils renferment dans leur tissu, tandis qu'il est prouvé que le cerveau est dans le plus haut degré d'excitement, et que son action est toute dirigée sur les organes intérieurs avec lesquels il communique; ainsi les corps contondans, piquans, brûlans, caustiques, ne doivent y faire aucune impression que leurs extrémités puissent transmettre au *sensorium*, et par lui à l'ame. Il n'en n'est pas de même pour les corps vivans qui s'enveloppent d'une atmosphère électrique; au moment où elles se rencontrent, la plus forte fait rétrograder la plus faible, et communique aux molécules qui la composent,

---

la Dombes, relativement au crucifiement d'Etiennette *Thomasson*, et aux percemens des pieds de Marguerite *Bernard*, habitantes de cette paroisse.

l'espèce de mouvement dont ses propres molécules sont agitées. Il n'est pas nécessaire que les nerfs des cataleptiques se contractent, pour que le mouvement imprimé se propage jusque dans la substance médullaire du cerveau ; le seul contact des molécules électriques suffit pour produire cet effet ; il n'est pas même nécessaire que les lèvres des personnes qui parlent sur les doigts réunis des cataleptiques, les touchent ; le mouvement imprimé au fluide électrique de l'espace, par celui qui s'échappe des cordes vocales, peut encore se communiquer à quelque distance ; mais le conducteur doit être immédiatement appliqué sur leurs extrémités, si l'on forme une chaîne pour les interroger, ou même lorsqu'une seule personne se sert de ses bras pour solliciter une réponse. (1)

On eut beaucoup de peine à décider la malade de se laisser appliquer de nouvelles sangsues, lorsqu'elle sortit de son attaque de catalepsie ; mais la douleur de tête qui la

(1) D'autres expériences m'ont donné la preuve, que les nerfs sous-cutanés ne sont pas les conducteurs du fluide subtil qui transporte au cerveau les impressions que les objets extérieurs font sur les nouveaux sens des cataleptiques ; je hasarderai dans le traitement de cette maladie, quelques conjectures sur la route qu'il paraît suivre.

tourmentait sans relâche, l'emporta sur tous les raisonnemens. Elles produisirent un grand effet; le sang qu'on ne put arrêter et qui coula pendant trois heures, opéra une révulsion favorable. La matinée se passa tranquillement; elle fut assez bien dans l'après-midi, pour être portée dans un jardin spacieux, où elle fit quelques pas sous de grands arbres : on commençait à espérer que ce beau jour ne serait marqué par aucun accident, lorsqu'elle fut prise tout-à-coup de convulsions très-vives.

Peut-on passer ainsi du plus grand état de faiblesse à celui d'une force musculaire exorbitante ! La malade, appuyée sur deux bras, pouvant à peine se traîner d'un arbre à l'autre, fatiguait tout le monde à la suivre; elle aimait à diriger sa course du côté d'un vieux mur très-élevé, le mesurait des yeux, enfonçait ses doigts délicats et la pointe des pieds dans les jointures des pierres; elle serait parvenue à une hauteur inquiétante, pour peu qu'on se fût prêté à ses désirs.

Je ne fus point fâché de la voir se débattre en plein air, sur un gazon frais, espérant que les mouvemens convulsifs perdraient peut-être leur violence, et que leur durée ordinaire en serait abrégée. J'étais dans l'erreur, et eus tout le temps d'observer que plus la peau s'échauffe,

plus les convulsions augmentent : il fallut préparer un bain dans le lieu même, y remettre continuellement de l'eau froide pour les faire cesser.

En examinant avec attention les différentes personnes que j'ai traitées de catalepsie hystérique, j'ai constamment observé qu'elles avaient, dans l'intervalle des accès, le pouls serré et lent, la respiration moins grande, fréquemment entrecoupée de soupirs; les yeux vifs, brillans, très-sensibles à la lumière, de même que les autres organes des sens aux différentes causes qui peuvent les affecter; les pommettes hautes en couleur et très-chaudes; la tête pesante, embarrassée, plus ou moins douloureuse; une faiblesse générale avec sentiment d'inquiétude dans les muscles; l'ame triste, la peau fraîche, et les mains ainsi que les pieds, à la glace.

J'ai saisi les rapports distincts et proportionnels, qui existent entre ces accidens et les mouvemens convulsifs qui leur succèdent; et j'ai pensé que si l'on pouvait changer cet état, non seulement on préviendrait la catalepsie à laquelle il prépare, mais encore les convulsions épouvantables qui la précèdent.

Pour me décider sur le choix des moyens, il fallait me rendre compte des causes qui altèrent

altèrent ainsi les fonctions des organes des sens et des organes moteurs. Dans le grand nombre que je passe sous silence, celle qui m'a le plus frappé, est l'engorgement habituel des vaisseaux du cerveau, qui le dispose à produire des mouvemens convulsifs.

Les signes de cette pléthore locale ne sont point équivoques, et ses effets consistent à irriter le cerveau, augmenter la sensibilité de tous les organes auxquels il envoie des nerfs. J'ai vu, à la suite de l'opération du trépan, une légère compression exercée avec le doigt sur ce viscère, donner plus d'activité aux organes des sens, et produire des crampes dans les extrémités. J'ai connu quelques personnes âgées, d'un tempérament sanguin, à cou court, qui ont montré la même activité, la même sensibilité, quelques jours avant l'attaque d'une apoplexie foudroyante. Dernièrement encore, j'ai vu périr de cette maladie le plus respectable des vieillards, qui n'avait jamais eu tant de vivacité, tant de sensibilité que la veille de sa mort : il portait, depuis cinq ou six mois, des ligatures de soie cramoisie au-dessous des genoux, pour dissiper des crampes qui le saisissaient fréquemment pendant la nuit.

Lorsque la compression produite par les

vaisseaux sanguins sur le cerveau, est portée à un certain point, elle occasionne une telle excitation dans la substance médullaire, qu'il en résulte une sorte de *spasme cataleptique.* La partie du cerveau qui fait mouvoir les muscles soumis à la volonté, exerce, sans sa participation, un effort continu sur ceux qui sont en contraction, au moment où le spasme s'établit. L'autre partie du cerveau qui sert aux fonctions intellectuelles, est sans doute attaquée de la même manière, puisque les cataleptiques ne varient pas les ariettes qu'elles chantent, et retiennent les mêmes idées; mais ce spasme est léger, car mes expériences dans la catalepsie hystérique, démontrent que l'ame conserve encore son empire sur toutes les parties du cerveau; autrement les malades n'exécuteraient pas les différens mouvemens qu'on leur commande, et ne répondraient pas avec précision aux différentes questions qu'on leur fait : ainsi ce spasme, ou plutôt cet érétisme de la substance médullaire, combiné avec la compression plus forte des nerfs qui se distribuent aux organes des sens, de la part des vaisseaux sanguins qui les enveloppent, en totalité ou en partie, avant leur sortie du crâne, me paraît réellement constituer cet état du cerveau, qui dispose aux convulsions et produit la catalepsie.

La sensibilité ne peut être élevée à un si haut degré, dans la substance médullaire, sans que les muscles n'en deviennent plus irritables ; et pour peu que le sang soit trop abondant, ou qu'il circule difficilement dans leurs vaisseaux, il doit en résulter une lassitude douloureuse qui stimule le cerveau, et appelle les convulsions.

Tant que ce sentiment pénible de faiblesse subsiste entre les accès de catalepsie, il faut s'attendre à des convulsions également fortes et à des attaques aussi longues ; lorsqu'il disparaît, il n'indique pas la terminaison de la maladie, mais sa fin prochaine.

Tous les viscères membraneux participent encore à l'érétisme de la substance médullaire ; ils contractent une sensibilité vicieuse, et ne supportent qu'avec inquiétude l'action stimulante des humeurs destinées à les vivifier : l'estomac, les intestins, la vessie et la matrice, sont les organes qui en souffrent le plus, et dont les fonctions sont le plus ordinairement lésées.

C'est donc l'état spasmodique qu'il faut attaquer, pour dompter la disposition aux mouvemens convulsifs, entre les accès de catalepsie ; mais comme il est produit et entretenu par l'engorgement des vaisseaux cérébraux,

c'est, en dernière analyse, de cette source que doivent sortir les indications propres à déterminer le choix et l'emploi des remèdes.

S'il existe une pléthore générale, qui a presque toujours lieu dans le début de la catalepsie, puisqu'elle affecte de préférence les jeunes personnes d'un tempérament sanguin, il est incontestable qu'on doit pratiquer des saignées révulsives, et les répéter à des intervalles plus ou moins rapprochés, d'après l'état des forces qui augmentent au lieu de diminuer, la saison qui favorise ou restreint cette évacuation, la considération du régime plus animal que végétal, et la diathèse phlogistique du sang plus ou moins prononcée. Comme tous les changemens subits qui s'opèrent dans l'économie animale sont préjudiciables aux personnes qui ont des maux de nerfs, on doit préférer les sangsues à la lancette, les appliquer au haut des cuisses, laisser couler le sang, après leur chute, trois ou quatre heures, et ne jamais perdre de vue que cette évacuation, qui se fait lentement, peut être poussée très loin, et que sa médiocrité ne produit aucun bon effet.

Les bains de jambes tièdes, aiguisés de moutarde en poudre, sembleraient devoir concourir à diminuer la pléthore cérébrale, et dompter le *stimulus* qui appelle une plus

grande quantité de sang dans les vaisseaux de la substance médullaire : l'expérience les rejette ; car les malades ont à peine les jambes dans l'eau, que la chaleur se fait vivement sentir à la tête, les joues et les lèvres se colorent avec excès, et qu'elles prennent des convulsions très-fortes. Les frictions sèches des jambes et des cuisses, fréquemment répétées, n'ont pas le même inconvénient ; j'en ai vu quelquefois de bons effets. Les lavemens émolliens et nitrés ne sont avantageux qu'autant qu'ils sont administrés froids, et assez souvent frappés de glace ; tièdes, ils agissent comme les bains de jambes, météorisent le ventre, occasionnent des coliques très-vives.

Les bains chauds et entiers sont beaucoup plus nuisibles (1) ; ils font succéder promptement la catalepsie aux convulsions, et en multiplient les accès : il est indispensable de les prendre froids et habillé, d'y mettre trente, quarante, cinquante livres de glace, si, dans l'espace de quelques minutes, les convulsions ne se calment pas : j'en ai fait jeter, dans le

(1) Je traite dans ce moment une Dame âgée de vingt-cinq ans, attaquée de catalepsie, avec *emprosthotonos*, par vives passions de l'ame, dont les accès ont été doublés et exaspérés par les bains tièdes.

mois de juillet, au-delà de quatre-vingts livres, avec un succès prodigieux. Lorsqu'après quelques heures les malades revenaient à la température de l'air, les mouvemens convulsifs reparaissaient, mais ils étaient promptement calmés par une nouvelle immersion, et les convulsions hystériques les plus violentes cédaient en très-peu de temps. Un moyen aussi énergique change merveilleusement cette disposition du cerveau et des nerfs, qui produit les mouvemens convulsifs entre les accès de catalepsie, et finit par dompter cette redoutable maladie. Il faut du courage pour employer des bains aussi froids ; mais la pusillanimité ne peut tenir long-temps contre la violence et la durée des convulsions qui exposent les malades à des accidens beaucoup plus fâcheux que l'impression du froid n'en peut produire ; et le courage nécessaire lui succède pour les en délivrer, en leur faisant subir un supplice momentané, auquel elles s'accoutument, et qui finit par les guérir. La grande précaution que l'on doit avoir, avant que de prescrire cette espèce de bain, est de diminuer la pléthore générale, de donner plus de fluidité au sang par des boissons anti-phlogistiques, des alimens très-doux et peu nourrissans ; d'examiner s'il n'existe aucun vice dans les organes intérieurs, qui

puisse les empêcher de réagir pendant et après le bain, et de n'y plonger les malades qu'habillées.

De quelle manière le froid agit-il pour dompter cette disposition aux convulsions et les calmer dans quelques minutes, lorsqu'elles sont parvenues au plus haut degré de violence ? C'est une question à laquelle je répondrai dans une autre observation où elle s'appliquera plus directement. Revenons à ma malade.

Sa répugnance vaincue pour les bains froids, son exactitude à suivre le régime, produisirent, en quinze ou vingt jours, un changement avantageux dans son état. Quand l'apparition des premiers fruits fondans permit de mêler leur suc avec la glace, elle en composa presque toute sa nourriture. Elle conservait néanmoins une tuméfaction rénitente et douloureuse du bas-ventre, entre ses accès de catalepsie, que je fus obligé de combattre par des fomentations d'infusion de camomille frappée de glace : cet accident, qui me paraissait avoir une cause locale, céda insensiblement.

Lorsqu'il me fut possible de m'assurer de l'existence de cette cause par le toucher, je trouvai dans l'hypocondre droit une tumeur peu volumineuse, d'une sensibilité si exquise, qu'il ne fallait que la comprimer légérement

pour exciter une toux très-vive, et même des convulsions, si on ne l'abandonnait aussitôt. Cette tumeur me parut être un reste de celles que M. *Tissot* avait traitées à Lausane, et je ne jugeai pas qu'elle dût former une indication particuliere dans la direction de la maladie principale.

De nouvelles sangsues furent appliquées six jours après les premières ; la malade perdit à-peu-près la même quantité de sang, et sa tête en fut singulièrement soulagée. Les mouvemens convulsifs partiels qu'elle éprouvait à différentes heures de la journée, cédèrent entièrement ; mais toujours, au coucher du soleil, on voyait reparaître la grande crise, que la seule fraîcheur de l'eau dissipait rarement, et qui obligeait de jeter quinze ou vingt livres de glace dans le bain.

C'est une remarque digne d'attention, que le rapport qui existe entre la douleur gravative de la tête et l'irritabilité des muscles pendant tout le cours de la catalepsie. Les malades, après le réveil, ont le pressentiment des convulsions plus ou moins violentes qu'elles doivent éprouver dans la journée ; il leur semble même qu'elles sont nécessaires pour dissiper cet état fâcheux du cerveau, que la mauvaise humeur accompagne. Cependant on peut le calmer par

des immersions réitérées de tout le corps dans l'eau froide, par l'application de la glace pilée, sur la tête, et conséquemment prévenir, ou tout au moins affaiblir l'orage qu'il fomente. Au reste, c'est une fatalité attachée à cette maladie, que l'aversion pour les bains froids augmente en raison de leur plus grande utilité, et qu'il faille user de violence envers les malades, si l'on veut les soustraire au danger qui les menace.

Je ne fus point fâché de me séparer de ma cataleptique après cinq ou six semaines de traitement. Toute mon expérience n'a jamais pu aguerrir ma sensibilité contre les assauts destructeurs auxquels on s'expose quand on dirige un corps délicat battu par la tempête. Si ce spectacle fatigue tout le monde, il excède encore plus le Médecin : les assistans comptent sur l'efficacité des remèdes, cet espoir modère l'impression qu'ils en reçoivent ; mais le pauvre Esculape ne compte sur rien ; sa sagacité est encore un ennemi de plus qu'il a à combattre ; elle ne lui montre que dangers. Non, jamais je ne me suis retiré de chez mes cataleptiques sans être abymé de fatigues et tout trempé de sueur.

La malade fut transportée à la montagne. Tant que la voiture était en mouvement, elle

se trouvait assez bien ; mais lorsqu'elle s'arrêtait, il survenait des convulsions qui se dissipaient après quelques minutes de marche : ainsi ce voyage, que l'on redoutait, n'eut aucun autre inconvénient, et l'accès de catalepsie revint chaque jour à l'heure ordinaire.

On lui demanda sur les doigts, entr'autres questions, dans une attaque, *si la tumeur qui existait dans son côté était étrangère à sa maladie, et si j'avais raison de ne prescrire aucun remède pour l'attaquer directement ?* Sa réponse fut, qu'on devait s'en occuper ; qu'elle en souffrait habituellement, et que ce centre d'irritation prenait sur tous ses nerfs.

Je conseillai l'application d'un petit vésicatoire sur chaque bras, d'entretenir la suppuration avec une pommade composée de beurre et de la partie cotonneuse d'écorce de garou ; je recommandai d'exprimer, dans chaque dose de lait d'ânesse que la malade prenait matin et soir, cinquante ou soixante cloportes, de substituer à l'eau de poulet une décoction de guimauve, altérée avec les feuilles et les tiges de douce-amère.

Ces nouveaux moyens eurent un succès marqué pendant le troisième mois ; les convulsions diminuèrent sensiblement, les attaques de catalepsie furent moins longues, la malade

reprit l'appétit, essaya des promenades qu'elle put soutenir, et ne parla plus tant de la mort. Sa nourriture consistait en fruits de la saison, en plantes potagères douces, apprêtées au bouillon et au jus; l'eau la plus légère et la plus pure pour boisson à ses repas.

Au commencement du quatrième mois, on m'écrivit que les plaies des bras qui avaient suppuré abondamment, donnaient beaucoup moins; que la malade éprouvait du dégoût, des anxiétés, de légères coliques; qu'on observait autour des yeux et de la bouche une teinte jaunâtre; que l'on croyait enfin que la malade avait besoin d'être purgée.

Je fus de cet avis; mais je voulais que la nature, qui disposait tout pour une évacuation alvine, en eût les honneurs. La direction d'une plus grande force sur le tube intestinal était évidente; mais les humeurs à évacuer avaient-elles assez de mobilité pour céder à l'impression, et ne fallait-il pas craindre d'exaspérer par un purgatif cette irritabilité excessive qui s'était manifestée pendant tout le cours de la maladie? Je différai de quelques jours ma réponse, afin de gagner du temps; et malheureusement elle arriva trop tard.

On prit mon silence pour un consentement tacite; le purgatif de M. *Tissot* fut administré,

l'effet prompt et considérable ; et l'on se flattait qu'une évacuation de bile aussi copieuse emporterait l'obstruction et la catalepsie. Le même jour où l'on avait conçu de si belles espérances les vit s'évanouir ; les convulsions devancèrent l'heure ordinaire, l'accès de catalepsie ne changea pas de forme, mais il fut plus long. Le lendemain le lait passa mal. Il y eut des convulsions très-fortes dans la matinée ; et soit qu'un orage qui se préparait, et éclata vers les deux heures de l'après-midi, en longs sillons de feu et en violens coups de tonnerre, y contribuât, la malade essuya une attaque de catalepsie compliquée de somnambulisme, qui subsista jusqu'au lendemain, et pendant laquelle elle fit les choses les plus extraordinaires, que je passe sous silence, quoique j'en aie le détail sous les yeux, par la raison que je ne pourrais affirmer les avoir vues.

Il fallut revenir aux bains avec la glace, mêler au lait d'ânesse une infusion de marjolaine sucrée, en prendre quelques tasses pure et frappée de glace, pour réparer les torts du purgatif ; et je reçus, quinze jours après, la nouvelle satisfaisante que la catalepsie ne subsistait plus, et que la malade me priait de lui indiquer un moyen pour dompter une toux sèche qui la fatiguait après avoir parlé, mais

plus vivement encore après une promenade de peu d'étendue.

Je conseillai, pour dernier avis, de substituer au lait d'ânesse celui de vache, pour toute nourriture ; de suspendre les bains froids, d'entretenir la suppuration des bras, de préférer à l'exercice à pied celui d'une monture très-pacifique, d'observer le silence le plus rigoureux, jusqu'à ce que l'irritation fixée sur la poitrine fût entièrement dissipée.

La malade, qui me donnait de l'inquiétude pour cet organe, eut la convalescence la plus heureuse. On supprima au commencement de l'automne un des exutoires, l'autre fut conservé pendant six mois encore ; et sur la fin de cette saison, elle revint à son régime ordinaire, sans éprouver aucune incommodité : il s'est écoulé assez d'années depuis la guérison, pour avoir la certitude que cette maladie convulsive ne reviendra jamais.

III.me VARIÉTÉ.

Catalepsie hystérique, compliquée de somnambulisme, avec transport des sens à l'épigastre.

OBSERVATION.

Mademoiselle B...., âgée de seize à dix-sept ans, d'un tempérament bilieux-sanguin, d'une taille médiocre, douée d'embonpoint, d'une constitution très-sensible et très-irritable, fut attaquée, peu de temps après avoir éprouvé une fièvre tierce printanière, de mouvemens convulsifs avec suffocation, pour avoir donné des secours à une amie dans un violent accès de passion hystérique.

Comme cette jeune personne habitait la Bresse, on pensa qu'un principe de fièvre intermittente mal dompté, pouvait entretenir cette maladie convulsive qui résistait aux bains répétés et aux anti-spasmodiques les plus actifs; on se détermina à lui administrer de nouveau

l'ipécacuanha, des apozèmes amers et laxatifs, l'extrait de quinquina combiné avec celui de valériane, et ensuite le musc, mais sans succès.

La malade fut conduite à Lyon pour y recevoir d'autres secours et changer d'air. On lui appliqua un vésicatoire sur les bras, on lui fit prendre des pilules purgatives et fondantes; la liqueur minérale et anodine d'Offman, à haute dose, fut prodiguée dans l'intervalle des accès, qui n'en devinrent que plus longs et plus violens.

Appelé en consultation sur la fin de l'automne, je trouvai la malade très-faible. Elle avait la respiration gênée, une douleur lancinante sous le *sternum*, le visage pâle, les yeux abattus; elle était dégoûtée, et passait une partie de la nuit dans un état de somnambulisme succédant à des convulsions qui revenaient tous les soirs et à la même heure.

Je soupçonnai la malade attaquée de *catalepsie* compliquée de *somnambulisme*, sans qu'un principe de fièvre intermittente y eût aucune part, malgré la régularité de ses accès; par la raison qu'elle y eût succombé très-promptement. Je pensai que les émétiques, les purgatifs multipliés avaient affaibli ses nerfs; que la frayeur était la cause la plus évidente

de cette maladie, et je demandai à voir un accès avant de proposer aucun moyen curatif.

Il débuta par la pâleur du visage et la décoloration de la peau; par des frissons, des bâillemens, le froid des extrémités, des maux de cœur, de l'oppression, et un sentiment douloureux de constriction autour des fausses côtes. Des mouvemens convulsifs peu violens, passaient avec rapidité des extrémités supérieures aux inférieures, et se portaient bientôt aux muscles lombaires et dorsaux; la respiration devenait de plus en plus laborieuse; elle s'accompagnait par intervalle d'un râlement, comme aux approches de l'agonie. Le pouls tantôt était petit, serré, convulsif, tantôt mou, souple, égal et lent; les yeux s'animaient et s'éteignaient tour-à-tour; la crainte de la mort faisait réciter à la malade des prières à mots entrecoupés. Le délire succédait à toutes ces agitations; mais à mesure qu'il se développait, la suffocation diminuait; alors le visage prenait une couleur vermeille, et la malade tombait tout-à-coup sans mouvement, sans sentiment, sans connaissance, comme si elle eût été dans un profond sommeil. Cette scène orageuse ne durait jamais moins d'une heure.

La physionomie étonnée de la malade, que je fis remarquer à mes collègues, me donna la

certitude

certitude qu'elle était attaquée de *catalepsie.* L'un d'eux s'empara aussitôt d'un de ses bras l'éleva, et l'abandonnant à son propre poids, sourit en le voyant tomber.

Je plaçai aussitôt un doigt sur l'épigastre de la malade, et lui demandai à voix très-basse, si elle dormait réellement ? Sa réponse négative bien articulée, excita le plus grand étonnement ; mais lorsqu'elle ajouta *que sa poitrine était l'organe qui souffrait le plus, qu'elle était toute en feu*, alors on commença à se repentir de n'avoir pas ajouté foi au Mémoire que j'avais publié sur cette maladie, et employé les moyens qui y sont indiqués pour reconnaître son caractère, ainsi que les phénomènes dont elle s'accompagne.

Je fis remarquer à mes confrères que l'état de cette jeune personne offrait une variété de *catalepsie* dans laquelle les membres ne conservent pas les attitudes qu'on leur donne, et ne remplissent pas, comme l'estomac, les fonctions des organes des sens ; mais que j'avais trouvé un moyen de leur procurer cet avantage.

Après qu'ils se furent bien assurés qu'elle n'entendait point par le bout des doigts et des orteils, je fis subir à un bras et à une jambe une légère extension ; tous les muscles se con-

tractèrent à-la-fois ; et j'invitai mes collègues à leur donner différentes attitudes, en les prévenant qu'ils éprouveraient de leur part cette espèce de résistance que l'on rencontre chez les *cataleptiques*, et vérifieraient la propriété qu'ils acquièrent de suppléer aux organes des sens.

Les expériences faites et répétées avec le plus grand soin, donnèrent les résultats annoncés ; et mes confrères me témoignèrent la satisfaction qu'ils éprouvaient, en m'assurant néanmoins qu'il n'y avait que le temps et des observations multipliées qui pussent donner à ces phénomènes la confiance qu'ils méritent.

Nous passâmes une grande partie de la soirée à faire différentes questions à la malade, auxquelles elle répondit avec une présence d'esprit admirable ; et pendant tout ce temps, nous n'apperçûmes aucune disposition au *somnambulisme*, par la raison qu'elle était occupée sans relâche à combiner les idées qui lui étaient offertes, et à les juger.

Mais, avant de nous séparer, nous convînmes de supprimer toute espèce de remède ; de ne panser les plaies des bras qu'avec les onguens les plus doux ; de lui donner pour nourriture du lait d'ânesse, et quelques tasses d'eau de fleurs de tilleul infusées à froid, sucrée ; de

maintenir sur la poitrine des linges trempés dans une forte infusion de têtes de pavots, à peine tiède, et coupée avec partie égale de lait de vache; de lui faire observer un profond silence.

La poitrine de la malade me donnait de l'inquiétude, quoiqu'elle fût bien conformée et née de parens sains, et que les évacuations propres à son sexe parussent aux époques accoutumées. Cette douleur fixée sous le *sternum*, qui devenait plus vive pendant l'accès de *catalepsie*, me faisait craindre l'action persévérante d'une cause difficile à dompter. Je doutai si je devais proposer à mes confrères d'employer l'électricité pour la combattre: déjà on l'avait attaquée par des vésicatoires appliqués sur le lieu même de la douleur; et je savais qu'on avait l'intention d'y brûler un moxa, objet essentiel de la consultation.

Une indisposition ne me permit pas de voir la malade pendant six jours; un de mes collègues tomba lui-même malade; et l'autre me prévint de la nécessité d'employer les moyens les plus énergiques pour suspendre, ou tout au moins modérer les accès de catalepsie, parce que l'oppression devenait si forte, et de si longue durée, que l'on craignait pour la vie. Je m'y rendis le même jour.

L'accès se manifesta à l'heure ordinaire. Je ne trouvai pas les convulsions plus fortes ; mais la difficulté de respirer, mais le *stertor* qui augmentait d'un instant à l'autre, me jetèrent dans la plus grande consternation. En vain on fit respirer les odeurs les plus fétides, et appliquer sur les extrémités les sinapismes les plus âcres ; ce fatal symptôme résistait à tous les moyens. La couleur plombée des lèvres et des joues, l'enflure du visage et du cou, la proéminence des yeux, la petitesse et l'irrégularité du pouls, qui s'échappait par intervalles, la résolution totale des forces, le froid des extrémités, faisaient craindre un épanchement mortel, ou toute autre cause, que les plus grands efforts de la nature ne pouvaient vaincre. Le délire, qui ne s'était point encore montré, et qui annonçait la terminaison de l'accès par la *catalepsie*, ranima mes espérances ; le râlement cessa presque tout-à-coup ; et la perte du sentiment, du mouvement et de la connaissance, fit disparaître en quelques minutes les symptômes sinistres de la plus violente agonie.

Nous ne fûmes pas tentés de faire de nouvelles expériences sur les sens cataleptiques de la malade ; la crainte que l'on avait de la voir succomber dans l'accès prochain, par l'impossi-

bilité de trouver un remède propre à le dompter, l'emportait sur la curiosité, et nous jetait dans une sorte de stupeur. Après quelque temps de réflexions, je m'efforçai de ranimer le courage des assistans et de mon collègue lui-même, en établissant que l'appareil formidable des accidens qui assiégeaient la poitrine, n'indiquait aucun épanchement, ni autre vice essentiel dans les poumons, et dépendait d'une constriction spasmodique des *bronches* et du *diaphragme;* que cette constriction en amenait une plus forte dans les membranes du cerveau, à laquelle succédait la catalepsie qui opérait la solution de la première.

J'avais dans ma poche un barreau d'acier aimanté, que ma main pouvait dérober entièrement. Je m'approchai de la malade, après avoir mis un de ses bras en contraction pour qu'elle pût m'entendre; je tournai la main, et présentai, à trois ou quatre pouces de son *épigastre*, le *pôle sud:* sa physionomie changea aussitôt. Je lui demandai sur le bout de ses doigts, comment elle se trouvait? — Mieux du côté de l'estomac; mais je vous avertis que si vous ne trouvez pas un moyen de modérer l'accès prochain, qui viendra une demi-heure plutôt, j'y succomberai. — En quoi consiste le mieux que vous éprouvez dans l'estomac?

—Dans une sensation douce qui est produite par un fluide lumineux qui s'échappe du fer que vous tenez, et qui le pénètre. Je renversai ma main pour présenter le *pôle nord ;* la malade poussa un cri, prit des convulsions qui m'obligèrent de changer aussitôt ce pôle ; et lorsqu'elles furent calmées, je lui demandai de me faire connaître la cause des convulsions qu'elle venait d'éprouver. — Je vous prie de ne plus diriger sur mon estomac l'extrémité de ce fer ; la flamme qui en sort est beaucoup trop vive : autant la première est bienfaisante, autant celle-ci m'éprouve. Je répondis à l'impatience de mon collègue et des assistans, en mettant sous leurs yeux le barreau d'acier aimanté : ils admirèrent, autant que moi, ce nouveau prodige. Je dis nouveau, parce que l'idée ne m'était pas encore venue de tenter aucune expérience avec l'aimant dans cette maladie.

J'engageai la cataleptique de faire attention aux doigts que je plaçai à peu de distance de son estomac, et de me dire si elle voyait également sortir de leurs extrémités un fluide lumineux ? Elle répondit affirmativement, avec cette différence, que la lumière en était plus faible, et ne produisait pas dans ce viscère le même effet.

Que l'aimant soit d'une utilité réelle dans le traitement des maladies nerveuses, c'est un fait attesté par des praticiens dignes de foi ; mais celles qu'il peut combattre avantageusement, le degré de force qu'il doit avoir, et la manière de s'en servir, ne sont pas assez bien déterminés pour l'employer avec confiance dans des cas difficiles et urgens. Je ne proposai donc point d'en faire usage pour dompter le formidable accès que la malade devait prendre le lendemain, et que nous appréhendions tous. J'annonçai que j'avais un moyen plus sûr, qui m'avait non-seulement réussi dans la *catalepsie*, mais encore dans un asthme convulsif épouvantable ; que ce moyen était l'électricité en bain, par étincelles et commotions.

Nous nous réunîmes donc le lendemain chez la malade, une heure avant l'entrée de l'accès. Nous lui trouvâmes la voix faible, les yeux éteints, le pouls petit et lent, la respiration plus gênée qu'à l'ordinaire, les extrémités froides, et toujours cette douleur inquiétante sous le *sternum*, qui l'obligeait à se pencher en avant pour se soulager : la crainte de la mort la rendait méconnaissable.

L'appareil électrique, qu'elle ne connaissait pas, attira son attention ; je fis quelques expériences d'attraction et de répulsion qui parurent

la distraire, et lui inspirer de la confiance pour un fluide dont l'action se marquait aussi puissamment sur les corps ; je vantai sur-tout son efficacité pour rappeler à l'équilibre la puissance nerveuse, et remplis tellement son imagination des prodiges que je lui avais vu opérer, qu'elle sourit aux espérances que j'en concevais pour elle.

L'accès vint à six heures et demie, comme elle l'avait prédit la veille. Les mouvemens convulsifs, sans être très-violens, ne subsistèrent qu'un quart d'heure : au moment où l'oppression commença à se manifester avec force, je la fis placer sur le fauteuil isolé, je montai derrière elle, et dirigeai la chaîne du conducteur sur son *épigastre*. Mon collègue fit mouvoir le plateau. Dans cinq ou six minutes, cette oppression qui s'annonçait d'une manière foudroyante, fut entièrement dissipée.

Je demandai à haute voix à la malade, en m'inclinant vers son oreille, comment elle se trouvait de l'électricité ? Point de réponse. Les sens ne subsistaient plus. J'élevai un de ses bras, évitant de lui faire subir aucune extension, et j'éprouvai de la part des muscles une faible résistance : il resta dans l'attitude que je lui donnai. Je répétai à voix très-basse, sur le bout des doigts, la question que je venais de lui

faire ; elle ne m'entendit point. Je portai un pied hors de l'isoloir, et l'appuyai sur le parquet. J'en obtins aussitôt la réponse, *qu'elle se trouvait beaucoup mieux, souffrait moins de la poitrine ; que l'électricité lui sauvait la vie et la guérirait entièrement.*

Cette assertion consolante mit le comble à la joie des assistans. Mon collègue étonné, et ravi d'un changement qui tenait du miracle, me demanda si l'électricité, continuée plus long-temps, abrégerait la durée de l'accès de catalepsie? Je répondis que je n'en avais pas fait l'essai; qu'il était à mon pouvoir de le dissiper au moment même, en tirant quelques étincelles du pied de la malade, ou en lui donnant la commotion; mais qu'elle retomberait bientôt après dans le même état. Comme je ne voyais aucun inconvénient à répéter une expérience qui m'avait toujours réussi, je fis mettre à découvert un de ses pieds, et après cinq ou six minutes d'électrisation en bain, je tirai l'étincelle ; la malade revint aussitôt, répondit à quelques questions; mais ses yeux perdirent en peu d'instans leur éclat ; et le sommeil cataleptique, en les voilant de leurs paupières, ramena la perte de tous les sens.

Voilà, me dit mon confrère, un effet bien surprenant de l'électricité ! De quelle manière

pensez-vous qu'elle agisse pour le produire ? — Comme un excitant très-énergique. La commotion qui a lieu en même temps dans le cerveau, imprime sans doute à son fluide électrique une expansion assez forte pour triompher de la compression exercée par les vaisseaux sanguins sur les nerfs des organes des sens, près de leur origine ; mais comme elle ne peut détruire leur pléthore, la compression l'emporte bientôt sur la force expansive communiquée, et l'accès de catalepsie ne tarde point à se reproduire. Il n'en est pas de même lorsqu'il tend à sa fin ; alors l'électricité en bain, par étincelle ou commotion, rétablit la circulation du sang dans les vaisseaux cérébraux, et l'accès ne revient qu'autant que la pléthore locale ramène une nouvelle compression.

Je ne vois rien de bien démontré dans votre théorie, que l'existence du fluide nerveux, qui n'est cependant point admise par tous les Médecins, ainsi que ses grands rapports avec l'électricité. Tout l'accessoire, sans en excepter la prétendue compression des nerfs des organes des sens, de la part des vaisseaux sanguins qui les enveloppent en totalité ou en partie, est très-conjecturale ; mais les phénomènes de la catalepsie, quelqu'incompréhensibles qu'ils paraissent, sont vrais ; les effets de l'électricité

artificielle, incontestables; et toutes ces données très-suffisantes pour engager les Médecins à faire usage des moyens que vous proposez, pour les connaître et les dissiper.

Comme il ne m'est pas possible de vous prouver démonstrativement, mais seulement par des signes rationnels, l'engorgement des vaisseaux cérébraux; que les nerfs pathétiques, par exemple, qui n'ont à leur voisinage aucun vaisseau qui puisse les comprimer, parce qu'ils sont trop éloignés de l'artère supérieure du cervelet, doivent, pendant l'accès de *catalepsie*, contracter les muscles grands obliques, rapprocher conséquemment le globe des yeux de l'angle interne des orbites, leur faire exécuter un demi-tour sur leurs axes, en même temps qu'ils dirigent les prunelles vers l'arcade supérieure des orbites; je vous demande de vérifier ce fait sur ceux de la malade; et si vous les trouvez dans l'état que je vous annonce, vous traiterez avec moins de rigueur une théorie appuyée sur l'anatomie et l'expérience.

Il fut vérifié à l'instant; et comme mon collègue éprouvait de la résistance à vaincre la constriction des paupières, j'ajoutai : — Les trijumeaux n'ont à leur voisinage aucune ramification artérielle en état de les comprimer....
— Oui, les yeux sont bien dans la position que

vous avez annoncée; mais pourquoi les paupières se ferment-elles d'elles-mêmes, tandis que les muscles releveurs de la mâchoire ne se contractent pas pour la rapprocher de la supérieure lorsqu'on ouvre la bouche des cataleptiques ?— C'est parce que les paupières cèdent à l'action des muscles orbiculaires, et que les releveurs ne reçoivent plus du cerveau le fluide subtil qui les anime.

En admirant avec mon collègue les heureux effets de l'électricité en bain, qui avait dissipé en quelques minutes cette horrible suffocation et sauvé la malade, je ramenai son attention sur un autre phénomène qu'elle avait encore produit ; celui de convertir en *catalepsie parfaite* la variété dont elle était affectée, puisqu'elle avait donné à ses membres une roideur qu'ils n'avaient pas dans les précédens accès, et l'aptitude à conserver les différentes positions où on les mettaît.

Je proposai de continuer l'électrisation en bain, pour voir si les membres de la malade reprendraient leur première flexibilité. J'isolai son lit ; mais avant l'opération, je lui demandai, à travers une chaîne de six personnes, si elle prévoyait le retour de l'accès pour le lendemain et à la même heure ? —Non, il reviendra à l'heure ordinaire. — L'oppression sera-t-elle

aussi violente ? — Oui, si vous ne m'électrisez pas. — Ne voyez-vous rien de plus ? — Je serai très-sourde en sortant de l'accès présent, jusqu'à l'entrée du prochain. — Pensez-vous que l'électricité puisse dissiper cet accident ? — Je ne le vois pas.

Le bras de la malade restant dans la même position, je veux dire élevé et un peu fléchi, je mis le plateau en rotation sur son axe. Nous le vîmes, après vingt minutes d'électrisation soutenue, tomber insensiblement sur les couvertures, et en examinant les autres membres, nous les trouvâmes également flexibles; mais il ne pouvait plus servir de conducteur.

Toujours des phénomènes, s'écria mon collègue ! Nous ne savons ce qu'il faut le plus admirer, de la maladie qui les produit, ou de l'électricité qui les dissipe. Nous prîmes congé de la malade, après avoir recommandé de l'électriser sur le fauteuil isolé, trois fois avant le retour de l'accès, et demi-heure à chaque séance, en évitant soigneusement de lui tirer aucune étincelle; et nous convînmes de nous y rendre le lendemain à la même heure.

Je m'étais muni d'une bouteille de Leyde, avec l'intention de faire deux expériences. Elle est très-sourde, me dit mon collègue, arrivé avant moi chez la malade; les trois séances

électriques n'ont produit aucun effet sur les organes de l'ouïe ; tâchez de calmer ses inquiétudes. Comme il y avait assez de marge jusqu'à l'accès, je chargeai faiblement ma bouteille ; j'établis dans chaque oreille un petit conducteur de métal, terminé aux extrémités par une boule, et fis détoner les deux surfaces de la bouteille sur les boules extérieures. La malade supporta la commotion sans la moindre incommodité ; mais elle n'entendit pas. Je ne revins point à la charge, dans la crainte d'exciter trop d'ébranlement dans le cerveau ; et j'en fus quitte pour écrire à la malade qu'elle ne pouvait ressentir les bons effets de cette commotion que le lendemain matin, en lui assurant qu'elle entendrait parfaitement.

L'accès se manifesta à l'heure indiquée avec ses symptômes précurseurs. Je n'attendis pas l'augmentation de l'oppression pour électriser la malade, elle n'eut pas lieu, et la catalepsie la surprit en quelques minutes, mais comme elle avait coutume de venir, sans aucune disposition de la part des membres à conserver les attitudes dans lesquelles on les plaçait.

Lorsque la malade fut au lit, je présentai, à six ou huit pouces de son épigastre, le crochet de ma bouteille fortement chargée, et lui demandai sur les doigts, après avoir rendu

son bras conducteur, si elle appercevait quelque chose? Sa réponse fut négative. J'ajustai sur la boule du crochet une aiguille que je collai avec de la cire molle, et dirigeai la pointe à la même distance, du côté de son estomac; elle s'écria aussitôt, *qu'elle voyait une gerbe de feu plus vif et plus pétillant que celui qu'elle avait observé dans son accès précédent*, et *qu'elle en éprouvait le plus grand bien; que tout son intérieur en était illuminé.*

Je recommandai de ne point parler à la malade, pour savoir si le somnambulisme qui compliquait cette variété de catalepsie, reparaîtrait comme dans les accès précédens; on me le promit, et je me retirai.

Le lendemain matin, mon collègue qui avait passé une partie de la nuit chez la malade, m'apporta une lettre qu'elle m'avait écrite sous ses yeux. Il m'apprit dans le plus grand détail, qu'elle s'était levée habillée; qu'elle avait travaillé à de la filoche; qu'elle avait renversé sa garde-robe pour lui donner un autre ordre; que les précautions prises pour entraver sa marche, la faisaient rire aux éclats; que ses yeux étaient ouverts, fixes, et absolument insensibles à la lumière; qu'il ne lui avait jamais vu le teint aussi animé, et la physionomie

aussi expressive ; qu'il avait enfin suspendu le somnambulisme en lui parlant à voix très-basse sur l'estomac, etc....

L'attaque de catalepsie compliquée de somnambulisme, céda tout-à-coup à l'heure ordinaire ; et la malade éprouva la joie la plus vive de n'être plus sourde, croyant fermement devoir ce bienfait à l'électricité. Je tentai, dans l'accès suivant, une expérience à laquelle j'avais pensé, mais qui m'avait toujours échappé. Je portai un doigt sur l'épigastre de la malade, et je lus, sans articuler, une tirade de plus de cinquante vers français, qu'elle ne connaissait pas. Je lui demandai ensuite si elle pouvait les réciter ? — Oui, certainement ; elle les répéta tous, sans hésiter, ou plutôt elle les déclama sans faire une seule faute. Cette demoiselle n'avait qu'une mémoire très-ordinaire ; il lui aurait fallu au moins deux jours d'application pour les apprendre. Je ne pus la voir dans l'accès suivant ; mais sa tante, fille d'un grand mérite, m'apprit le lendemain, qu'en lui parlant de ces vers, elle les avait récités sans hésiter ; qu'elle avait passé une partie de la nuit à dessiner, à travailler, à se promener ; et que, pour abréger le somnambulisme qui sans doute devait la fatiguer, elle lui avait parlé sur l'estomac avec autant de succès que la veille.

La

La malade ayant été transportée chez elle, j'ai su que l'électricité en bain, régulièrement administrée à trois reprises différentes dans l'intervalle des accès, et le lait de vache pour toute nourriture, avaient dompté les principes de cette variété de catalepsie dans l'espace de de deux mois à-peu-près; que les huit ou derniers accès s'étaient terminés par des sueurs abondantes; et que la diète blanche, continuée pendant une année, avait rétabli l'embonpoint et les forces.

Pourquoi, dans cette variété de catalepsie, les membres ne retiennent-ils point les attitudes dans lesquelles on les place? Serait-ce parce que les muscles des mouvemens volontaires ne sont point affectés de spasme, que le somnambulisme se joint à cette maladie?

CATALEPSIE

Compliquée de somnambulisme.

II.e OBSERVATION.

Je traitai, pendant l'hiver de l'an 4, un jeune Provençal attaqué d'une maladie chronique très-grave, contractée dans l'Italie. Le père, qui avait beaucoup voyagé comme observateur et négociant, me fit part d'un phénomène d'électricité naturelle qui excita mon admiration. Je lui parlai à mon tour des effets heureux que j'avais obtenus de l'électricité artificielle dans la curation de quelques maladies nerveuses, notamment dans la catalepsie hystérique, et lui donnai une notion succincte de cette maladie et des phénomènes dont elle s'accompagne. Cet homme à imagination vive saisit en un moment les rapports des symptômes dont je venais de l'entretenir, avec les accidens auxquels sa fille était sujette depuis les premiers troubles que la révolution avait occasionnés dans Marseille. Il me fit le récit détaillé

des convulsions qu'elle éprouvait avant de tomber sans mouvement, sans sentiment, sans connaissance, et devenir somnambule. Je ne doutai point du caractère de cette maladie. Comme on avait employé depuis quatre ans une multitude de remèdes qui avaient échoué, il me proposa de me charger de son traitement, et la fit partir en poste, tant il avait d'impatience de reconnaître les prodiges que je lui avais annoncés, et juger ma méthode curative.

Cette Demoiselle sortait à peine de Montpellier, où elle avait subi un traitement de sept à huit mois, qu'elle se vit à Lyon tout près d'en recommencer un autre. Je lus dans sa physionomie l'extrême répugnance de vivre aussi misérablement, et m'empressai de la tranquilliser sur ses craintes. Je lui parlai de l'électricité, qu'elle ne connaissait pas ; quand elle fut bien convaincue qu'il n'y avait point de remèdes à avaler et de bains à prendre, elle se livra à sa gaieté naturelle.

Agée de dix-huit à dix-neuf ans, d'un tempérament bilieux-sanguin, et d'une taille élevée, aucun signe extérieur n'annonçait l'espèce de maladie dont elle était atteinte. Ses accès irréguliers revenaient tous les trois ou quatre jours, tantôt le matin, tantôt le soir ; ils subsistaient quelquefois quarante-huit heures, sans qu'on

pût lui faire prendre ni boisson, ni nourriture : réglée pour le temps, et en quantité convenable, elle n'éprouvait aucune gêne dans ses autres fonctions.

Sept jours s'écoulèrent dans le meilleur état de santé ; on commençait à croire que le voyage en poste lui avait été salutaire, lorsqu'elle fut prise de convulsions, à neuf heures du soir.

Arrivé à huit pour visiter le frère de cette Demoiselle, je trouvai dans son appartement une compagnie nombreuse, et témoignai à la jeune personne mon étonnement de la voir couchée sur un sofa, enveloppée d'une longue fourrure, étant si près d'un grand feu. Elle me répondit avec vivacité, *qu'elle n'avait pu se réchauffer de tout le jour ; qu'elle avait rêvé pendant la nuit aux voleurs.* Je jugeai qu'elle ne tarderait pas à essuyer un accès de sa maladie, et je n'attendis pas long-temps à le voir paraître.

Une demi-heure s'était à peine écoulée, qu'elle fut saisie de convulsions très-fortes ; elles agitèrent toutes les parties de son corps, et rappelèrent le sang et la chaleur à la surface ; elle tomba ensuite sans mouvement, sans connaissance, sans sentiment, et avait la physionomie étonnée. Après quelques minutes, elle dit à voix étouffée : *Miotte, retire-toi, tu*

m'oppresses. Ses joues se colorèrent tout-à-coup ; son front était brûlant ; on distinguait à travers ses paupières le mouvement de ses yeux. Miotte, *je n'ai jamais vu de figures aussi bizarres ; tous ces hommes ont sur la tête des chapeaux en forme d'écrevisses.... Oh ! qu'ils sont laids !* Je lui criai aux oreilles : Ne voyez-vous pas qu'ils sont masqués, et vont au bal ? Point de réponse. Elle continua de parler à son amie, comme si elle était présente. Les parens, qui ne soupçonnaient pas l'expérience que je méditais, m'assurèrent que, dans cet état, elle n'entendait absolument rien ; que les stimulans les plus énergiques n'avaient jamais ranimé les organes de ses sens. Pendant qu'ils me parlaient, je plaçai un doigt sur le creux de l'estomac de la malade, et lui demandai sur ceux de mon autre main, —combien elle comptait de ces originaux, qui allaient sans doute au bal ? — Ah ! monsieur le docteur, c'est vous ; vous arrivez bien à propos ; je suis brisée, et ma tête est très-douloureuse. Le plancher se serait enfoncé sous les pieds des spectateurs, qu'ils n'eussent pas été plus interdits.

Quoique le père de la malade fût prévenu de ma découverte du transport des sens à l'épigastre, aux bouts des doigts et des orteils, ce phénomène lui parut si incroyable, qu'il s'ap-

procha de sa fille, et lui demanda à haute voix : — Comment as-tu entendu M. le docteur? Aucune réponse. Il répéta plusieurs fois la même question, mais inutilement ; alors je lui demandai à voix très-basse : — Pourquoi gardez-vous le silence, lorsque monsieur votre père vous demande si c'est par l'estomac que vous m'entendez, ou par les oreilles? — Papa voudrait-il plaisanter? J'entends comme j'ai toujours entendu ; mais il ne m'a point parlé. Je m'emparai d'un bras pour voir s'il conserverait les attitudes que je lui donnerais ; je le trouvai très-flexible, il n'en retenait aucune ; j'en réunis les doigts, et proférai à voix ordinaire quelques paroles sur leurs extrémités, que la malade n'entendit pas. Je lui fis subir une légère extension ; alors il devint un très-bon conducteur, et chacun en profita pour causer avec elle.

Je répétai quelques expériences sur la faculté que les doigts ont encore de transporter au *sensorium* l'impression des substances odorantes ; elles réussirent complétement. Je profitai des personnes qui étaient présentes pour former une chaîne : la malade répondit à toutes les questions avec la plus grande présence d'esprit. J'interrompis la continuité avec un bâton de cire d'Espagne, ensuite un ruban de soie blanche ; la malade cessa d'entendre ; mais l'ouïe lui fut

rendue, en supprimant ces corps non conducteurs. Une jeune dame qui était restée près du ſeu, voulut se mettre de la partie ; la malade n'entendit plus, quelqu'éclat que je donnasse à ma voix. Je fis quitter successivement les hommes : elle n'ouït pas mieux. Ce nouveau phénomène, que je n'avais point encore observé, excita toute mon attention. Deux femmes, dans cette expérience d'électricité animale, équivaudraient-elles à un bâton de cire d'Espagne ? seraient-elles plus électriques que les hommes ? La jeune dame vit mon embarras, eut pitié de moi, et me révéla un secret que ses yeux auraient dû m'apprendre.

Il me restait à prouver au père de la malade que les prédictions des cataleptiques sur leur état s'accomplissent rigoureusement. Je l'engageai à lui demander combien de temps devait durer son accès, et le nombre de jours qui s'écouleraient avant qu'elle en reprît un autre. Elle vous répondra qu'elle n'est pas médecin, que vous lui demandez une chose impossible ; insistez, et dites-lui : ma fille, je l'exige ; examine-toi bien ; au risque de te tromper, il me faut une réponse. L'expérience réussit comme je l'avais prévu ; la malade changea de physionomie, prit celle de la réflexion, et dit : *Encore trente-deux minutes ; l'accès prochain, dans*

deux jours, à sept heures du soir. Je tirai ma montre, le père la sienne; nous les plaçâmes sur son estomac. — Ma fille, à quelle montre? — A celle de M. le docteur. Je la suspendis à un crochet, et nous cessâmes de nous entretenir avec la malade.

Un homme d'un certain âge, d'un tempérament mélancolique, qui avait observé dans le silence ces phénomènes, prit la parole, et dit: *Monsieur, vous avez magnétisé M.lle P..... ces prodiges n'auraient pas eu lieu sans la communication que vous avez établie entre elle et vous; vos attouchemens ont créé des pôles qui n'existaient point; et votre fluide, en se frayant une route jusqu'à son cerveau, a mis ses facultés intellectuelles à votre disposition.*

Je vous demande pardon, Monsieur; mais je ne crois point à l'existence de ces pôles, auxquels vous attribuez sans doute des attractions et des répulsions; les physiciens ne reconnaissent que des pôles magnétiques, puisque l'aiguille aimantée se dirige constamment du nord au sud. Vous voyez donc que mes attouchemens ne peuvent créer chez la malade des pôles avec attraction et répulsion, car le fluide qui s'échappe de mes doigts a plus de rapports avec l'électrique qu'avec le magnétique; et pour vous

convaincre, nous allons en faire l'expérience.

Je mis aussitôt un bras de la cataleptique à découvert, et posai ma main droite sur le dos de sa main droite; j'élevai lentement la mienne; sa main la suivit de la même manière; et quand son bras fut à une hauteur suffisante, je dirigeai ma main latéralement à droite et à gauche, la malade en fit autant; je retirai brusquement ma main, le bras resta suspendu; je substituai ma main gauche à la droite, il montra la même docilité à la suivre; je pris une clef pour me servir de conducteur, les effets furent les mêmes; je la remplaçai par un bâton de cire d'Espagne, le bras n'exécuta plus de mouvement, et mon vieux disciple de *Mesmer* eut la preuve que ses pôles n'étaient qu'imaginaires.

Je vois dans cette expérience, dit la mère de la malade, *le principe de la soumission de mon sexe au vôtre; mais heureusement cette maladie est on ne peut plus rare; et dans tout autre état, nous avons, Dieu grace, une volonté qui nous en préserve. Cela vous plaît à dire, mon enfant*, répliqua le mari; *n'en avons-nous pas une aussi pour contre-balancer la vôtre? Il vous restera toujours le principe physique et irrévocable de notre supériorité sur vous. Halte-là, M. P...*, reprit la jeune Dame en relevant son voile, et montrant un

courroux qui l'embellissait encore ; *il faut que M. le Docteur nous prouve que le mouvement de ce bras n'est pas volontaire, et nous disputerons ensuite sur la conséquence, que je n'admets pas.*

Je fis subir à l'autre bras de la malade une légère extension pour le rendre conducteur de la voix, et le livrai à son frère, empressé d'éclaircir les doutes que l'on venait de faire naître sur cette expérience. Au moment où le premier recommençait à suivre le mien, il lui demanda si elle s'appercevait du mouvement que je lui faisais exécuter. Sa réponse fut affirmative. — Tu le veux bien, ma sœur ? — C'est sans ma participation. — Je ne le croirai jamais : tu as toute ta présence d'esprit, et tu ne jouirais pas de la liberté de fixer le mouvement de ton bras, ou de changer sa direction ? — Non, mon ami, je ne le peux. Je retirai aussitôt ma main ; le bras resta élevé horizontalement. — A présent, ma bonne, que ton bras n'est plus commandé par rien, tu peux bien le ranger à côté de toi ? — Pas mieux que tout-à-l'heure, et ce bras n'est plus à moi. Je le laissai dans la même attitude jusqu'à la fin de l'accès, sans que la jeune Dame demandât grace pour lui ; un simple coup-d'œil aurait suffi : je conçus qu'elle était trop piquée pour m'accorder cette faveur.

Je vois, dit le père, *que mon ami est dans l'erreur lorsqu'il vous accuse d'avoir magnétisé ma fille, et que le fluide électrique est bien le principe d'un phénomène qui ne plaît point à Madame; mais pourquoi ne se manifeste-t-il pas dans tout autre état? Je parierais que si j'osais placer ma main sur celle qui flatte si agréablement ma vue, à coup sûr elle ne la suivrait pas; et ce que je pourrais obtenir de plus heureux, serait qu'elle ne la repoussât pas.*

Il me semble, mon papa, avec la permission de M. le Docteur, que je pourrais donner une explication de ce phénomène; et je la crois si bonne, qu'elle peut nous conduire à de nouveaux résultats.

Nous avons tous du fluide électrique, à en juger par l'expérience que M. le Docteur vient de faire, et ce fluide doit tendre à se mettre en équilibre. Supposons, ce qui est démontré par le fait, qu'il soit infiniment moins actif que celui qui s'échappe du verre ou d'un conducteur électrisé; il lui faudra beaucoup plus de temps pour s'équilibrer: dans le cas contraire, au moment où M. le Docteur a placé sa main sur celle de ma sœur, il y aurait eu étincelle, et le partage se fût fait également entre l'une et l'autre.

Mais le fluide électrique animal ne se meut sans doute pas avec la même vitesse ; de-là vient que la main de ma sœur a constamment suivi celle de Monsieur, tant qu'elle a été plongée dans sa sphère d'activité ; lorsqu'il l'a retirée, il n'est aucune raison pour qu'elle continuât à se mouvoir, parce que l'air dont elle est enveloppée établit sur tous les points de sa surface un conducteur d'une capacité égale.

Les convulsions longues et violentes que ma sœur a éprouvées avant de tomber dans l'état où nous la voyons, ont consumé chez elle beaucoup de fluide électrique ; et je parierais ma tête, qui est la gageure d'un fou, qu'elle n'a pas encore recouvré tout ce qu'elle a perdu.

Mon jeune homme aussitôt s'élance auprès de la malade, afin de confirmer par une nouvelle expérience la théorie qu'il venait d'établir. Il approche la main de celle de sa sœur ; lorsqu'il en est à un pouce environ, la main s'abaisse au lieu de s'élever ; de quelque côté qu'il dirige la sienne, l'autre la fuit ; il sue à grosses gouttes ; il la touche au creux de l'estomac, et s'écrie : Qu'as-tu donc, *Euphrosine*, pour te conduire de la sorte ? —Tu me fais mal ; ton fluide ne vaut pas celui de M. le Docteur : retourne à l'école.

Un poëte qui voit tomber sa pièce et entend les coups de sifflet du parterre, n'est pas plus malheureux; il ne savait où se cacher; et son père, qui répétait sans cesse, *avec votre permission, M. le Docteur, je donnerai une explication satisfaisante de ce phénomène*, lui faisait perdre la tête. Je vins à son secours, et lui promis de faire réussir son expérience à la première occasion, parce que le moment approchait où la catalepsie allait finir.

Je ne vous en tiens pas quitte, M. le Docteur, sur l'existence de mes pôles, reprit le disciple de Mesmer: *que ce soit le fluide électrique ou magnétique, n'importe; vous conviendrez que l'expérience malheureuse du jeune homme les établit incontestablement. Vous avez commencé à vous mettre en rapport avec la malade; elle obéissait à votre fluide qui donnait au sien une direction convenable; notre étourneau a cru bonnement qu'il devait en donner au lieu d'en recevoir, et entraîner son bras comme un corps léger électrisé négativement. Voilà l'erreur. Son fluide l'a irritée, et a produit un effet contraire. Je vous donne un phénix, si vous le relevez d'une chute qui blesse excessivement son amour-propre; car le petit homme se croit déjà philosophe.*

J'allais répliquer, lorsque la malade se leva sur son séant : on crut qu'elle se promènerait avant de commencer quelqu'ouvrage; mais elle se frotta les yeux, les ouvrit, et demanda si elle avait dormi? — Quarante-deux minutes, lui dit le père, et tu as rêvé. — Je n'en ai pas le moindre souvenir: mon visage est en feu, et la tête me fait bien mal.

La malade passa les deux jours suivans à parcourir la ville, qu'elle ne connaissait pas; à recevoir et à rendre des visites. Le quatrième jour, ainsi qu'elle l'avait prédit, elle prit ses convulsions qui furent plus longues, et se terminèrent par la catalepsie.

Son père s'empressa de lui demander, en posant un doigt sur le creux de l'estomac, *combien de temps devait durer l'accès?* Elle répondit, *jusqu'à huit heures du lendemain matin.* Désespéré d'une assertion sur laquelle il ne formait pas le moindre doute, il vint lui-même me chercher. Je le rencontrai très-affligé que la machine électrique qu'on lui promettait depuis trois jours, ne fût pas encore montée; j'envoyai prendre la mienne qui était chez une autre malade, et nous nous rendîmes à l'hôtel.

Il fallut répondre à l'impatience du jeune homme, et gagner le phénix qui m'avait été promis. Comme le père avait déjà parlé à sa

fille sur l'épigastre, je fis subir au bras de la malade une légère extension, indispensable, dans cette espèce de catalepsie, pour le rendre conducteur et obtenir le phénomène de l'attraction. Je posai une main sur celle de l'autre bras, auquel je n'avais point touché ; toutes mes tentatives furent inutiles pour l'enlever. Le père, le fils et l'ami essayèrent à leur tour, mais sans succès ; je remarquai dans les yeux du dernier l'expression d'une volonté forte qui ne produisit aucun effet. Je revins au premier bras ; et lorsque j'eus placé ma main sur celle de la cataleptique, je dis au jeune homme d'envelopper mon poignet de la sienne ; pendant que j'enlevais celle de la malade, j'engageai le frère à quitter et à faire glisser sa main sur la mienne, que je retirai brusquement ; le bras de la malade continua à se mouvoir dans le même sens ; il la fit lever du fauteuil sur lequel elle était assise, l'obligea de marcher jusqu'au lit de repos que l'on avait isolé, et lui dit, en la quittant, qu'il avait trouvé le secret de se faire obéir.

Comme le bras restait élevé, l'ami voulut essayer son pouvoir ; le bras fuyait sous sa main : le père fut plus heureux, il le rétablit dans sa position naturelle.

La malade fut placée sur le lit isolé, un pied

nu et à découvert ; après quinze ou vingt minutes d'électrisation en bain, je tirai avec l'excitateur une étincelle de la plante du pied ; la malade s'élança sur son séant, ouvrit les yeux sans les frotter, et montra une grande surprise en les fixant sur le conducteur. Ah ! *qu'ésaquo?* Un petit canon, lui dit le père, que M. le docteur a placé là pour t'éveiller. — L'a-t-on fait partir ? — Sans doute ; ne l'as-tu pas entendu ? — Non, en vérité ; il est bien poli ce canon.— Comment te trouves-tu ? — Parfaitement ; je n'ai pas encore été aussi bien. J'engageai la malade à se lever ; elle fut très-gaie, soupa de bon appétit, dormit bien, et conçut une haute idée du nouveau moyen que je venais d'employer pour combattre ce qu'on appelait *des maux de nerfs.*

Le lendemain elle fut électrisée en bain, demi-heure le matin, autant le soir ; c'était un jeu divertissant pour elle. Lorsqu'elle sentait du mal-aise, elle courait au fauteuil isolé, se faisait électriser cinq ou six minutes, et s'en trouvait mieux. Le jour où elle devait prendre un accès s'annonça par un sentiment de froid, une légère pâleur, de la vivacité dans les yeux, et de l'embarras dans la tête; les deux séances électriques furent prolongées d'un quart d'heure, et on lui tira quelques étincelles des jambes, qui dégagèrent

dégagèrent la tête : l'accès n'eut pas lieu. Quand la malade éprouvait des gonflemens à l'estomac, elle chargeait elle-même le conducteur, tirait l'étincelle de la boule, en lui présentant l'épigastre, et en était aussitôt soulagée.

Quinze jours écoulés sans accident, lui firent oublier qu'elle eût jamais été malade ; elle n'observait aucun régime, allait dans le monde, se couchait quelquefois tard ; mais elle fut très-attentive à se faire électriser, même pendant toute la durée de ses évacuations périodiques. L'électricité en bain par étincelles, mais sans commotions, soutenue pendant quatre mois avec persévérance, et de loin en loin, jusqu'à l'époque de son mariage, qui couronna la fin de l'année, dissipa sans autres remèdes la cause prochaine et les causes éloignées d'une maladie désignée par les Médecins auxquels elle fut confiée, de *somnambulisme*, et dont ils méconnurent les phénomènes essentiels.

Bordeaux, 1.er de 1808.

LETTRE de *M.* LAMOTHE *à M.* P.....

MONSIEUR ET TRÉS-HONORÉ CONFRÈRE,

J'ai bien besoin de ce jour pour oser répondre à la lettre aussi instructive qu'obligeante que vous me fîtes l'honneur de m'écrire vers la fin du mois d'août dernier. Je ne chercherai point à me justifier d'être aussi tardif à vous répondre, en vous disant que lorsque je reçus votre lettre, je touchais de si près à l'époque dont je parle dans l'observation ci-jointe, que je voulus la laisser passer pour vous en rendre compte. Je pourrais ajouter que cette époque se trouva ensuite si rapprochée de celle où mes confrères m'engagèrent de faire part au public de mon observation, que je crus ne pouvoir pas avant l'expatrier en vous l'envoyant. Je pourrais dire aussi, pour ma justification, qu'aussitôt après notre assemblée publique, mes vendanges m'appelèrent à Sainte-Foy-sur-Dordogne, d'où je ne suis de retour que depuis peu de temps. Mais ces excuses, encore un coup, sont trop peu valables pour m'en appuyer ; j'aime mieux réclamer votre indulgence en faveur de cette nouvelle année, en vous offrant mes vœux les plus ardens pour votre bonheur.

Quoique l'observation que je vous envoie ne soit pas de nature à jeter le moindre jour sur

l'objet de vos recherches, j'ose espérer que, comme elle offre l'histoire d'une sorte de somnambulisme, elle pourra vous intéresser. Si elle vous paraissait digne de quelqu'attention, je pourrais vous donner communication d'une histoire de somnambulisme bien plus étendue, que je me suis amusé à rédiger ces vendanges, et dont je vais faire faire une copie : c'est le journal d'une somnambule que je traitai il y a vingt ans, et avec le plus grand succès, d'après ses seules idées. Je vous demanderais seulement de vouloir bien m'indiquer quelqu'autre voie que la poste pour vous faire parvenir ce journal franc de port et d'une manière sûre.

Je crois comme vous, Monsieur, que le magnétisme a été des plus funestes à ceux qui lui ont accordé trop de confiance; mais je ne peux douter pour cela de la vérité d'un système qui me semble avoir été trop vîte jugé et condamné. Je peux vous assurer avoir autrefois obtenu des avantages marqués du magnétisme dans le traitement de plusieurs maladies chroniques ; avoir calmé des mouvemens nerveux très-violens, à l'aide de ses procédés ; et que c'est autant à cause de mon âge et de ma complexion délicate, que de la patience et du temps qu'ils exigent, que je n'en fais plus usage : mais je vois avec grand plaisir que vous convenez des avantages du magnétisme dans

des maladies où j'étais persuadé d'en avoir obtenu de marqués.

Je n'en parle point dans l'observation ci-jointe, parce que celle qui en est le sujet s'opposa constamment dans ses attaques à ce que j'en fisse usage. Je me suis même borné au seul exposé qui pouvait intéresser un auditoire tel que celui de la plupart des assemblées publiques; mais j'ai ajouté pour vous, à la fin, un précis très-succinct du traitement que j'ai employé.

Recevez avec indulgence ce bien faible hommage de la considération la plus respectueuse avec laquelle je suis, monsieur et très-honoré confrère, votre très-humble et très-obéissant serviteur LAMOTHE.

M. Lamothe n'ayant aucune connaissance de la variété de catalepsie compliquée de somnambulisme, ne pouvait saisir les rapports qui existent entre ces deux maladies; cependant elles réunissent des traits frappans qui montrent qu'elles dérivent des mêmes causes, mais modifiées; et tout lecteur judicieux verra que le somnambulisme de M.lle Aimée s'est toujours terminé par la catalepsie, puisqu'elle perdait l'usage de tous ses sens, qu'on aurait retrouvés dans l'épigastre.

La modestie, dans un médecin aussi instruit que M. Lamothe, est une si grande vertu, que je la propose pour modèle à ceux qui ne comptent pour rien les efforts de la nature, et croient avoir guéri tous les malades qu'ils ont traités par leurs remèdes.

OBSERVATION

Sur une affection nerveuse extraordinaire, lue à l'assemblée publique de la Société de Médecine de Bordeaux, le 17 Septembre 1807.

L'HISTOIRE d'une maladie et l'exposé du traitement employé pour la combattre, ne pouvant offrir le même degré d'intérêt à tous ceux qui nous font l'honneur d'assister à cette séance, je me bornerai à la partie historique de cette observation. Heureux si je peux mériter un instant d'attention de quelques-uns de nos auditeurs !

Je certifie au reste la vérité des faits que je vais rapporter, comme ayant été témoin de plusieurs, et tenant les autres d'une famille trop digne de foi, pour les révoquer en doute.

Vers la fin de mai 1806, M.lle Aimée.... dont la décence et la candeur doivent être observées, avait éprouvé depuis quelques mois les signes des premiers élans de la nature (quoiqu'elle ne finît que sa quatorzième année), lorsqu'elle

assista aux funérailles d'une de ses amies : le sentiment de peine qu'elle y éprouva lui causa une attaque de nerfs qui dura à-peu-près quatre heures.

Etant retournée à sa pension quelques jours après, Aimée alla le même jour à l'église, et y fut témoin d'un second convoi : aussitôt nouvelle attaque de nerfs, si violente cette fois, que six personnes purent à peine la contenir. Aimée jouit ensuite du plus grand calme jusqu'au 5 juin qu'elle fut en butte, le soir, à de violens mouvemens de nerfs qui se répétèrent toute la nuit.

Le 6, beaucoup de propos sans suite, d'envies de mordre, de déchirer tout ce qu'elle pouvait attraper, poussant des cris aigus, pour peu qu'on la contrariât ou qu'on fît des choses qui lui déplussent.

Le 7 et jours suivans, durant quarante-huit heures, discours décousus, sans nulle suite ; yeux ouverts et fixes, voulant se promener sans cesse en chemise. Telle fut M.lle Aimée, cette fille si douce, si honnête en tout autre temps.

Le bon sens lui étant enfin revenu, crises d'un autre genre, attaques de somnambulisme, durant lequel M.lle Aimée, après diverses actions singulières, tomba dans un état d'éva-

nouissement qui mit fin à l'attaque, et qui a toujours ensuite continué de terminer les suivantes. Durant ces crises de somnambulisme, et pendant très-long-temps, il fallut étendre sur le plancher des matelas sur lesquels M.lle Aimée se roulait, faisant tantôt des cabrioles, et se livrant d'autres fois au désespoir ; se rappelant tous les petits déplaisirs qu'elle avait éprouvés en pension de la part de ses compagnes, et versant des torrens de larmes ; chantant alternativement les chansons les plus gaies, ou bien l'office des morts, crainte, disait-elle, d'en être privée à cette époque ; dansant les yeux fermés, en tenant dans ses mains un verre et une carafe pleine d'orgeat, sans en laisser tomber une seule goutte ; passant ainsi de chambre en chambre, sans jamais se heurter aux meubles ni aux portes. Des accès aussi longs parurent quelquefois jeter M.lle Aimée dans une telle faiblesse, que, crainte de l'y voir succomber, on lui donna du vin sucré, par petites cuillerées, et avec beaucoup de peine ; la malade ne pouvant ouvrir la bouche pour le recevoir, et aimant cependant tellement le sucre, qu'elle s'est souvent plainte lorsqu'elle n'en trouvait pas au fond du verre, et qu'elle en emplissait ses mains pour le manger.

A ces scènes étranges, qui se passèrent tous

les jours durant chaque crise de somnambulisme, en succédèrent d'autres bien plus singulières encore. Tantôt M.lle Aimée monta sur le manteau de la cheminée de sa chambre, sur les bureaux ou autres meubles, même sur les épaules de ses sœurs; tantôt elle porta à son cou une de ses aînées, plus grande et plus pesante qu'elle, la déshabilla, la coiffa de nuit, la coucha, après avoir fait d'avance son lit, sans jamais se tromper, comme si elle eût vu parfaitement; elle avait cependant les yeux bien fermés; et quelque corps opaque qu'on mît au-devant, elle agit toujours avec la même dextérité.

Un jour entr'autres, étant tombée en somnambulisme après avoir pris un médicament, M.lle Aimée sortit de son lit, alla prendre place à la table du déjeûner, s'empara de la bolle, à moitié vide, d'une de ses sœurs, acheva de l'emplir de café au lait, l'avala; et étant alors passée à l'état d'évanouissement, comme à l'ordinaire, elle ouvrit les yeux, témoigna le plus grand étonnement de se voir à table, demanda à déjeûner, et ne voulut absolument jamais convenir d'en avoir déjà fait un.

Un autre jour, au moment qu'on attendait qu'elle s'éveillât pour lui donner un médicament, la crise de somnambulisme l'ayant prise,

elle se plaignit dans cet état de ce qu'on ne lui apportait pas à déjeûner, se leva pour aller le prendre, passa à cet effet dans la chambre voisine, s'empara d'une robe qu'elle reconnut au toucher pour être celle d'une de ses sœurs, la passa, en disant : *c'est égal ; je peux la mettre pour un moment*, et gagna la porte pour sortir : arrêtée par madame sa mère, elle se débattit, se courrouça, poussa des cris violens, frappant du pied et s'arrachant les cheveux, comme elle eût pu faire dans le plus grand désespoir. Un morceau de pain qu'on lui présenta, la calma ; elle retourna sur son lit, et mangea avec la plus grande tranquillité.

Ayant une fois perdu la parole dans une de ses crises, depuis neuf heures du matin jusqu'à dix heures du soir, au point de ne pouvoir se faire entendre que par signes ou par écrit, et paraissant même avoir beaucoup de chagrin, tout-à-coup Aimée fit une grande exclamation, appela sa mère, battant des mains en signe de joie, et s'écria : *je suis guérie*. Elle se leva, descendit pour souper, se mit à table, répétant *qu'elle était parfaitement guérie ;* « que de-
» puis sa maladie, elle avait toujours été fati-
» guée d'un grand appesantissement dans les
» momens même où elle était le mieux ; mais

» qu'il venait de se passer en elle quelque chose
» d'extraordinaire, et qu'elle se trouvait aussi
» bien qu'avant d'être malade: » c'était un vendredi.

Tout alla bien en effet jusqu'au mercredi suivant, que M.lle Aimée eut, à dix heures du matin, une crise des plus violentes, dans laquelle elle se débattit tellement, qu'il fallut plusieurs personnes pour la contenir. Elle défit en entier son lit, qu'on avait remis en place la veille; porta seule la paillasse et tout le reste du lit à terre, d'un autre côté de la chambre; refit le lit avec le plus grand soin; et après s'y être couchée, demanda à dîner. On lui apporta de la soupe, qu'elle mangea d'un grand appétit, ainsi que du premier plat qu'on lui servit ensuite; mais au second, elle ouvrit les yeux, revint à elle, parut des plus étonnées de se trouver ainsi couchée, demanda qui l'avait portée où elle était, et qu'on lui donnât à dîner. On lui répondit qu'elle avait dîné; elle n'en voulut absolument rien croire, disant qu'elle s'était mise au lit à dix heures, que certainement elle n'avait pas mangé depuis; et dîna pour la seconde fois.

Une chose, au reste, digne de remarque, c'est que dans ses crises M.lle Aimée a toujours adressé la parole à une tierce personne, avec

qui on eût dit qu'elle conversait; et cela sans jamais déraisonner.

Elle a fait plusieurs fois son lit dans ses crises, a déshabillé une de ses sœurs pour la coucher avec elle, a été chercher dans un tiroir son mouchoir de tête pour la coiffer de nuit, distinguant à l'odorat le mouchoir qu'elle choisissait de ceux de ses autres sœurs, reconnaissant de même à l'odorat ou au tact toutes les personnes qui s'approchaient d'elle, flairant aussi tout ce qu'on lui présentait, et l'acceptant ou le repoussant, suivant qu'il était ou n'était pas à elle.

Un jour, après avoir déshabillé une de ses sœurs, elle la peigna, lui fit de ses cheveux une quinzaine de petites tresses, sonna pour dire de mettre au feu le fer à friser, mit avec soin des papillottes, demanda des épingles noires, après s'être assurée qu'il n'y en avait point dans la table de toilette; alla chercher dans l'armoire de cette sœur sa plus belle robe (sans déranger aucunement les autres), des bas de soie, des souliers. Au même instant la crise ayant cessé tout-à-coup, Aimée témoigna la plus grande surprise de voir sa sœur ainsi parée, et lui demanda où elle devait aller.

Pendant huit jours au moins, se plaçant devant une glace pour se coiffer de nuit, elle

s'est toujours endormie en faisant un troisième nœud à son mouchoir de tête, et serait tombée si on ne l'eût soutenue, comme elle faisait chaque fois qu'elle se mettait à genoux pour faire sa prière.

Ayant été, en diverses circonstances, menée à la campagne pour y prendre l'air et la distraire, elle passa la première fois un jour entier sans avoir d'attaque de somnambulisme, de manière à faire d'abord croire qu'elle en était délivrée ; mais plusieurs autres fois, elle en fut prise en montant en voiture, et ne fut pas moins étonnée que contente, à la fin de l'attaque, de se voir à la campagne. Elle y parcourut un jour en courant, les yeux fermés, toutes les chambres de la maison, comme si elle en eût bien connu tous les êtres, passant à toutes les portes sans jamais se heurter, comme si elle eût eu les yeux ouverts.

Dans une de ses promenades à la campagne, Aimée ayant été prise d'une crise de somnambulisme, elle se coucha au milieu du chemin, disant qu'elle se mettait au lit ; se plaignit de la dureté de son traversin..... Il fallut, pour la ramener dans la maison, attendre la fin de la crise.

Dans une autre crise, voulant savoir l'heure, elle courut au jardin consulter au toucher la

montre solaire, les yeux parfaitement clos; et quoique sa sœur qui l'avait suivie, mît sa main au-devant pour s'assurer qu'elle n'y vît pas, rentrée à la maison, et la crise passée, on demanda à Aimée l'heure qu'il était; et ne sachant que répondre, elle retourna, les yeux ouverts cette fois, consulter la montre solaire.

Durant ses crises, elle a deux fois écrit de la campagne à sa mère, des lettres du style le plus suivi, et d'un caractère très-lisible, sans être cependant aussi bien formé qu'à son ordinaire. La crise ayant cessé à la seconde lettre, avant que l'adresse y fût mise, on la sortit de devant elle; la crise revenue deux heures après (car elles ont été fréquemment ainsi rapprochées), Aimée réclama sa lettre pour y mettre l'adresse.

Ayant été prise une fois de somnambulisme en revenant à pied de la campagne, elle n'en continua pas moins son chemin: ses sœurs étant venues en voiture à sa rencontre, elle les reconnut toutes, monta avec elles sans la moindre difficulté, comme si elle eût parfaitement vu, et sans que le cocher s'apperçût de son état de somnambulisme.

Dans ses promenades du soir à la ville, elle en a souvent été prise dans les rues, a désigné

les maisons de sa connaissance où elle pensait qu'on avait parlé d'elle ; et lorsqu'il y avait clair de lune, elle n'a pas voulu passer près de ces maisons.

Dans les derniers temps de la maladie d'Aimée, on ne pouvait lui faire la moindre espèce de singerie ou de grimace, pour badiner, qu'elle n'eût une attaque. L'aboiement des chiens de la rue, et le bruit un peu prolongé de quelque instrument de musique que ce fût, en déterminait de très-fortes.

Dans les temps les plus récens, elle a enseigné les moyens de la sortir de crise ; elle a prescrit tantôt de lui toucher les paupières avec un doigt mouillé, et tantôt de serrer simplement le bout d'un de ses petits doigts : la pression de quelqu'un des autres doigts n'opéra rien.

Après avoir fixé l'heure de la sortir de crise en lui serrant le bout du petit doigt, si on a voulu le faire avant l'heure, elle a dit que c'était inutile, que l'heure n'était pas encore arrivée ; et elle ne s'est pas trompée. Ses sœurs lui ayant demandé d'autres fois l'heure qu'il était : *Laissez-moi*, répondit-elle, *monter ma pendule ;* et après avoir fait sur son front le même mouvement que si elle en eût en effet monté une, elle disait justement l'heure que marquait celle

de l'appartement, quoiqu'il y eût souvent plus de deux heures qu'elle ne l'eût vue.

Il est arrivé plusieurs fois à Aimée, dans les derniers temps de sa maladie, de dire : j'aurai une attaque tel jour, à telle heure ; et ses prédictions se sont constamment vérifiées, au point qu'une fois ses sœurs l'ayant tenue à la croisée pour la distraire et l'empêcher de penser à l'heure de l'attaque prédite, elle n'en a pas moins été prise à la minute.

Elle ajouta une fois qu'une voix qu'elle entendait lui fixerait le jour de sa dernière attaque; et en ayant éprouvé une le lendemain, à onze heures, elle annonça que sa voix lui disait que ce serait le 7 du mois suivant (septembre), à onze heures de la pendule, qu'elle éprouverait cette dernière crise ; qu'elle lui prescrirait alors tout ce qu'elle devait faire. Elle n'eut dans l'intervalle, jusqu'au 7, que de très-légères attaques ; mais ce jour, huitième de la prédiction, étant avec ses sœurs dans une chambre où n'était pas la pendule, et où elle ne pouvait l'entendre sonner, Aimée fut prise de somnambulisme à l'heure précise de onze heures, au milieu d'une conversation ; et s'arrêtant tout-à-coup, elle dit : *faites doucement*, *la voix me parle ;* elle passa alors un quart d'heure à-peu-près à écouter, et ajouta d'un ton satis-

fait et joyeux : *Comme je pourrais oublier ce que la voix me dit, veuillez l'écrire.* Puis ayant touché sa sœur, le papier, l'écritoire, la plume, pour s'assurer sans doute qu'elle en fît usage.....

Ici la prophétesse dicta ce qui devait lui arriver à l'anniversaire de cette scène (7 du mois courant), et à pareille époque l'année prochaine; mais sa prédiction ne s'étant point accomplie, il est inutile de la rapporter. Je me bornerai à vous dire qu'après trois mois de maladie, et depuis le 7 septembre dernier, M.lle Aimée est parfaitement guérie; qu'elle est grasse, très-fraîche, et n'a pas eu la plus légère attaque de nerfs.

QUANT au traitement, les maladies de nerfs offrent rarement des indications bien marquées et constantes. Il arrive fréquemment qu'on ne les traite qu'*à juvantibus et lædentibus;* qu'on n'emploie pour les combattre qu'une méthode perturbatrice. Il n'en a pas été tout-à-fait de même de celle-ci. Certains symptômes m'ayant, de prime abord, donné lieu de croire que les vers étaient les principes des mouvemens désordonnés de la malade, de ses cris, de ses envies de mordre, et particulièrement de ce qu'elle

mâchait

mâchait sans cesse, se remplissant peu à peu la bouche d'un de ces rubans de fil, étroits, dont nos paysannes attachent leurs coiffes, et auxquels on compare les *ténia*, ruban que la malade tirait de sa bouche, après l'y avoir introduit en mâchant, pour l'y insérer de nouveau ; ces symptômes, dis-je, m'ayant fait croire à la présence de vers dans l'estomac, je les attaquai par différens anthelmintiques et des purgatifs qui évacuèrent abondamment, et firent rendre une très-grande quantité de vers : mais les accidens n'ayant pas cédé à ces premiers remèdes, je crus reconnaître un embarras dans le système de la veine-porte, que j'attaquai deux fois par la saignée du foie (les sangsues à la marge de l'anus), sans en éprouver des avantages sensibles ; et quoique la malade n'ait jamais été affectée de mal de tête, les couleurs vives de son teint, son excessive mobilité et autres symptômes, m'engagèrent aussi à prescrire une fois une saignée du pied, et une autre fois à faire appliquer des sangsues à une des malléoles, et toujours sans effet bien marqué. Je prescrivis en outre beaucoup de bains frais, différens anthelmintiques anti-spasmodiques, de légers évacuans par temps, le régime enfin qui me parut le mieux convenir ; et que ce soit l'effet de ces

différens remèdes, ou du temps, le calme s'opéra peu à peu, et enfin la terminaison de la maladie, sans que j'aie vraiment pu me rendre raison à moi-même de mes succès, et s'ils ont été le fruit des remèdes ou du temps. Voilà l'aveu que je crois devoir faire avec candeur.

IV.me VARIÉTÉ.

Catalepsie extatique, avec transport des sens dans l'épigastre, à l'extrémité des doigts et des orteils.

Aucune malade ne m'a présenté cette variété de catalepsie, d'emblée; mais je l'ai observée deux fois chez celles que j'ai traitées, après une impression vive de plaisir ou de douleur. La dame de Vesoul, frappée de catalepsie devant son crucifix, conservant dans ses attitudes et sur sa physionomie l'expression de la prière fervente qu'elle lui adressait pour le gain d'un procès, catalepsie que MM. *Attalin* et *Charles* ont si bien décrite, en présente le caractère. *Vanswieten*, dans son Commentaire des Aphorismes de *Boërhaave*, parle aussi d'un capucin ravi en extase au pied d'un crucifix, dans la cérémonie du Vendredi-Saint, etc. Dans cette variété, je me suis assuré du transport des sens dans l'épigastre, à l'extrémité des doigts et des orteils. Il ne faut que se mettre en communica-

T 2

tion avec les malades, et détourner leur attention de l'objet qui les occupe, pour qu'elles répondent non-seulement aux différentes questions qu'on leur adresse, mais changent encore de physionomie, en conservant néanmoins leurs attitudes. Une simple insufflation dans le nez, avec la précaution de toucher d'une main l'épigastre, et le front de l'autre, suffit pour rappeler les extatiques à elles-mêmes, lorsqu'elles ne sont point attaquées de catalepsie compliquée d'*opisthotonos ;* dans ce dernier cas, il est indispensable de les électriser, de tirer une étincelle du pied, et quelquefois de leur donner la commotion.

APPERÇUS

Sur l'attraction et la répulsion électrique animale, et les causes de ce phénomène.

Première Expérience.

Elevez horizontalement le bras d'une cataleptique, et faites-lui subir une légère extension, en le tirant par le bout des doigts ; tous ses muscles se contractent ; le bras reste dans l'attitude où vous le laissez, sans qu'il soit au pouvoir de la malade de lui en donner une autre, et ne rentre sous l'empire de la volonté qu'autant qu'elle recouvre l'usage des sens.

Deuxième Expérience.

Réunissez les doigts d'une main en forme de cône, faites-les tomber lentement sur ceux de la cataleptique ; lorsqu'ils sont à une certaine distance, ses doigts s'élèvent et se fixent à un pouce, plus ou moins, de leurs extrémités.

Troisième Expérience.

Eloignez avec lenteur vos doigts de ceux de la malade ; ils s'élèvent simultanément pour

les suivre, ensuite le bras; vous pouvez lui faire exécuter les mouvemens d'aduction, d'abduction : si vous retirez brusquement la main, le bras reste suspendu jusqu'à ce que l'accès de catalepsie soit terminé.

Quatrième Expérience.

Pendant que vous attirez le bras de la malade, qu'un tiers place entre vos doigts et les siens un carreau de vitre; l'attraction cesse aussitôt, quelque précaution que l'on prenne de faire suivre le carreau en même temps : une étoffe de soie blanche jetée sur la main de la cataleptique, ou un gant de soie de même couleur qui couvre la vôtre, produisent le même effet.

Cinquième Expérience.

Au lieu d'éloigner lentement vos doigts de ceux de la malade, essayez de les approcher; le bras, loin d'être plus fortement attiré, est repoussé simultanément : s'il rencontre un corps solide qui l'arrête, et que vous vous obstiniez à le toucher, ses muscles se contractent irrégulièrement, et bientôt la convulsion s'étend à ceux des autres membres.

Sixième Expérience.

Fermez la main de la cataleptique; tous

les muscles du bras se relâchent, il rentre dès le moment sous l'empire de la volonté.

L'attraction et la répulsion que l'on opère sur les membres des cataleptiques, est un des phénomènes les plus simples de la maladie dont elles sont affectées. Quelque grands que soient ses rapports avec son congénère, dans l'électricité artificielle, je ne crois pas qu'on puisse les faire servir à en donner une explication satisfaisante: mais que les physiologistes s'en consolent; les physiciens ne s'accordent point entr'eux sur la manière dont le verre et la résine produisent ce double effet.

Quand ils émettraient une opinion unanime, quelle lumière pourrait-elle répandre sur l'attraction et la répulsion qui nous occupe? Ne faudrait-il pas que l'électricité animale et artificielle fussent soumises aux mêmes lois? Or, l'expérience prouve qu'elles sont différentes, et pour s'en convaincre, il ne faut que comparer ces phénomènes avec l'attention qu'ils méritent; car les signes qui les distinguent sont encore plus frappans que ceux qui paraissent les identifier.

1.° Un conducteur électrisé par le verre ou la résine, attire et repousse presque tous les corps légers, plongés dans sa sphère d'activité; les doigts conducteurs n'agissent que

sur les membres des cataleptiques, et ne font pas changer de place à un atôme.

2.° Quand un conducteur attire un corps léger, il vole à sa surface, la touche, en est repoussé. Les membres des cataleptiques n'entrent jamais en contact avec les doigts qui les attirent; ils s'arrêtent avant de les avoir touchés; et la distance où ils se fixent ne saurait être exactement déterminée.

3.° Si l'on empêche un corps léger d'arriver à la surface d'un conducteur, et qu'on éloigne celui-ci de l'autre, sa force d'attraction diminue, la pesanteur du corps le fait rétrograder, et bientôt tomber sous la perpendiculaire. Les membres des cataleptiques, fixés devant les doigts réunis qu'on leur présente, loin de rétrograder lorsqu'on les éloigne, s'en approchent et les suivent dans toutes les directions qu'on leur fait prendre.

4.° Les corps légers, plongés dans l'atmosphère d'un conducteur, commencent toujours par être attirés avant d'être repoussés. Le contraire arrive aux membres des cataleptiques; ils sont plus souvent repoussés qu'attirés.

5.° Un conducteur électrisé par le verre ou la résine, exerce sa force d'attraction sur toutes les parties des corps qui se meuvent à sa surface. Le conducteur d'électricité animale

n'agit que sur quelques muscles, et le mouvement des membres qu'il attire n'est dû qu'à la contraction de ces organes.

Telles sont les principales différences que j'ai observées entre les phénomènes que nous comparons. Elles n'échapperont point à ceux qui auront occasion de les remarquer après moi; et je pense qu'elles sont assez frappantes pour qu'on ne soit pas tenté de ranger les deux espèces d'électricité qui les produisent, sous les mêmes lois.

Peut-on dire avec *Franklin*, que les membres des cataleptiques s'élèvent vers les doigts réunis qu'on leur présente, pour recevoir ou donner du fluide électrique? Le moment où ils se fixent est, sans doute, celui où l'équilibre est établi entr'eux; pourquoi donc les suivent-ils, d'un mouvement simultané, lorsqu'on les éloigne? La théorie du *plus* et du *moins* n'en dévoile pas la cause.

Le système du docteur *Coulomb*, fondé sur deux fluides différens, le vitré et le résineux, n'offre pas des principes plus favorables à l'explication de ce phénomène. Si les membres des cataleptiques se meuvent du côté des doigts conducteurs, c'est pour neutraliser leur fluide électrique propre, et le terme où ils s'arrêtent ne peut être que celui d'une entière

saturation ; leur transport ultérieur est donc, comme dans la précédente hypothèse, un effet dont la cause est ignorée.

Ma théorie, quoique différente des deux premières, doit avoir le même sort ; car les membres des cataleptiques ne s'élèvent pas du côté des doigts qui les attirent, par les mêmes causes qu'une fusée monte au ciel ; et le gaz électrique qui s'en échappe ne se meut point avec assez de vîtesse, pour que la résistance de l'air à sa force expansive, puisse vaincre leur pesanteur spécifique, et les pousser vers le point fixe qui les attire. Concluons, d'après ces réflexions et beaucoup d'autres que je passe sous silence, que les signes qui distinguent le centre électrique animal de l'artificiel, sont plus imposans que ceux qui les rapprochent ; que ces centres ne se meuvent point de la même manière, et n'obéissent pas aux mêmes lois.

Il en existe une dans l'économie animale, à laquelle les physiologistes n'ont point fait d'attention, et qui me paraît avoir la plus grande influence sur son centre électrique propre ; c'est *la réaction instantanée de l'ame sur la partie du cerveau, ou de ses prolongemens*, qui lui *transmet une impression quelconque ; réaction qui tient sous*

sa dépendance tous les mouvemens involontaires. N'est-ce pas, en effet, à la réaction instantanée de l'ame sur le *sensorium commune*, qu'est due la contraction des fibres musculaires de l'iris, du ligament cilliaire, celle des petits muscles des osselets renfermés dans la caisse du tambour, et l'érection des papilles nerveuses de la langue et de la peau, lorsque cette partie du cerveau lui transmet l'impression de la lumière, des sons, des saveurs, du toucher; et tous ces mouvemens que l'ame ne peut empêcher, et dont elle n'a pas la conscience, ne sont-ils pas involontaires ?

Les mouvemens volontaires ont une cause bien différente ; ce n'est point la *réaction instantanée* de l'ame, mais son *action libre* sur les parties du cerveau, dont les muscles tirent leurs nerfs, qui en est le principe. Cette action n'est sollicitée par aucune impression qui lui soit transmise à travers les nerfs de ces mêmes organes ; de-là vient qu'elle a la conscience des mouvemens qu'ils exécutent, qu'elle peut les suspendre ou les précipiter à son gré.

La *réaction instantanée* de l'ame sur quelle portion du cerveau que ce soit, ne produit donc que des mouvemens involontaires;

mais comme son activité est inséparable de la sensibilité dont elle jouit exclusivement, il en résulte que cette dernière propriété les dirige tous pour une fin utile.

Telle est la loi qui me paraît tenir sous son influence le centre électrique animal; l'activité de l'ame en constitue la force, et la sensibilité, je le répète, la modère pour une fin utile. Ainsi la pupille ne se dilate ou ne se resserre que pour faire parvenir au fond de l'œil une plus grande quantité de rayons lumineux, rendre l'image des objets plus éclairée, et repousser les rayons superflus qui blesseraient la rétine; le ligament cilliaire ne se dilate ou ne se contracte que pour avancer ou déprimer le cristallin, et donner à cette image la conformité la plus parfaite avec les objets qu'elle représente; les muscles du manche du marteau ne jouent, que pour tendre ou relâcher le tympan, augmenter ou modérer la percussion des sons sur la portion molle des nerfs auditifs. Le centre électrique animal n'est donc pas borné dans sa force, comme celui du verre et de la résine; et la sensibilité qui le régit, ne permet pas de confondre les mouvemens qui en dépendent, avec ceux que l'on obtient de l'électricité artificielle.

Après avoir placé sous la *réaction instantanée* de l'ame, et l'influence de la sensibilité, le centre électrique animal, il reste à examiner les changemens qui doivent s'opérer dans le cerveau, pour que les parties de ce viscère qui envoient des nerfs conducteurs aux muscles des membres supérieurs et inférieurs, jouissent des mêmes prérogatives que le *sensorium commune*, et puissent produire comme lui des mouvemens involontaires.

La suspension des sens extérieurs, dans la catalepsie hystérique, ne peut manquer de concentrer dans le cerveau une plus grande quantité de fluide électrique, propre à augmenter la vitalité de ses fibres médullaires. Il n'est pas nécessaire que toutes acquièrent l'excessive sensibilité de celles qui constituent le *sensorium*, pour transmettre à l'ame une impression quelconque, et l'obliger à réagir instantanément sur elles; il suffit que les nerfs qu'elles forment par leur réunion, se rendent aux muscles, et deviennent conducteurs de ces impressions : dès-lors, les mouvemens de ces organes passent dans la classe des involontaires, puisqu'ils sont produits par la même cause.

J'ai observé chez les cataleptiques, que les nerfs cutanés, mis en contact avec les

substances les plus âcres, n'en reçoivent aucune impression qu'ils transportent au cerveau. J'ai découvert, dans cette Variété de catalepsie où les membres ne conservent pas les attitudes qu'on leur donne, que les sens ne se rencontrent pas à l'extrémité des doigts et des orteils, mais seulement dans l'épigastre; et j'en ai tiré la conséquence, que les nerfs fournis par la moelle épinière aux muscles des membres, sont les seuls conducteurs des impressions que les cataleptiques éprouvent de la part des objets dont elles sont environnées; que cette moelle enfin remplit à l'égard de l'ame les fonctions du *sensorium*, aussi long-temps que les avenues de cette partie du cerveau sont fermées.

Si ces apperçus sur les changemens que la catalepsie opère dans le cerveau et ses prolongemens, ne sont pas destitués de probabilité, la loi sous l'influence de laquelle s'exécutent les mouvemens involontaires, leur est applicable; et l'on entrevoit la possibilité de donner une théorie satisfaisante de l'attraction et répulsion que l'on exerce sur les membres des cataleptiques, d'après ce qui se passe dans le *sensorium commune*, par la *réaction instantanée* de l'ame sur ses fibres médullaires.

L'expérience seule pouvait déterminer la nature du fluide invisible, à la faveur duquel on parvient à produire ces mouvemens d'attraction et de répulsion ; la facilité que l'on a de les intercepter, en lui opposant des corps non conducteurs, prouve qu'ils sont produits par un fluide qui a de très-grands rapports avec l'électricité du verre et de la résine.

Ce fluide, qui s'échappe à travers les pores des tégumens communs, établit à leur surface une atmosphère plus étendue aux bouts des doigts et des orteils ; et je présume que celle qui enveloppe les cataleptiques, se répand à une distance plus grande, par la raison que leurs muscles sont dans une contraction plus forte.

Lorsqu'on plonge les doigts réunis dans cette atmosphère, les molécules du fluide électrique qu'ils exhalent, entrent en contact avec celles dont elle est formée ; la collision qui en résulte est transportée de part et d'autre, comme l'éclair, au cerveau. Il n'est que celui des cataleptiques qui puisse en être modifié, ou plutôt la seule portion de moelle épinière qui fournit les nerfs conducteurs aux membres sur lesquels on opère, à cause qu'elle est infiniment plus mobile. L'ame doit donc

réagir instantanément sur ses fibres médullaires, comme sur le *sensorium*, lorsqu'il lui transmet l'impression de la lumière; et si la sensation qu'elle éprouve des courans en opposition, lui est agréable, elle doit contracter, par exemple, les muscles extenseurs du carpe, élever la main de la cataleptique, et la fixer au point où une collision plus vive des molécules choquantes, ferait dégénérer cette sensation en douleur.

Ce premier signe d'attraction, effet de la *réaction instantanée* de l'ame sur la moelle épinière, a donc pour cause l'activité qui lui est essentielle, modifiée par la sensibilité dont elle jouit exclusivement; car s'il dépendait de la seule élasticité des fibres médullaires, et du fluide électrique qu'elles renferment, la main de la malade ne devrait s'élever qu'autant que l'on continuerait d'en approcher les doigts conducteurs, et ne se fixer à aucune distance de leurs surfaces, mais les toucher immédiatement.

Le repos de la main indique moins l'épuisement de la force qui contracte les muscles extenseurs du carpe, que la *réaction persévérante* de l'ame sur eux; car, indépendamment du poids qu'ils ont à soutenir, on voit que les courans électriques agissent toujours

toujours en opposition, et que la cause qui stimule la moelle épinière dont ils tirent leurs nerfs, oblige l'ame à une réaction prolongée par la sensation continuelle qu'elle en éprouve.

On conçoit dès à présent que pour rompre l'équilibre apparent qui existe entre les doigts conducteurs et la main de la cataleptique, et rétablir le mouvement d'attraction, il faut, de toute nécessité, affaiblir le choc des courans électriques en opposition; car alors la *réaction* persévérante de l'ame, modifiée par le sentiment agréable dont elle jouit, augmente proportionnellement afin de le conserver dans toute sa plénitude; et ce qui le prouve d'une manière incontestable, c'est la distance qui reste absolument la même entre les doigts conducteurs, à mesure qu'on les éloigne, et la main qui les suit d'un mouvement simultané.

Ce dernier phénomène, en déterminant l'espace dans lequel est circonscrit le sentiment agréable que l'ame reçoit du choc des courans électriques en opposition, indique assez qu'on ne peut le resserrer sans convertir l'attraction en répulsion. En effet, une collision plus forte des molécules électriques ne peut manquer de produire une plus grande distension des fibres de la moelle épinière; dès-lors l'affection morale qui en résulte prend un autre caractère,

et la *réaction instantanée* de l'ame, toujours réglée par la sensibilité, se détourne sur les muscles antagonistes, afin d'échapper à la douleur; aussi le bras s'abaisse d'un mouvement simultané devant les doigts conducteurs qu'on en approche, s'arrête à l'intant même où on les fixe; et si l'on s'obstine à le toucher, l'irritation plus vive de la portion de moelle épinière qui contracte ses muscles, s'étend sympathiquement aux autres parties, la convulsion du bras se réfléchit sur tous les membres, et ne cesse que par l'éloignement des doigts conducteurs.

La répulsion a donc encore pour principes ceux de l'attraction, mais en sens inverse; et ces mouvemens sont involontaires, parce qu'ils ont pour cause éloignée l'excitation de la moelle épinière de la part des nerfs qu'elle envoie aux muscles, et pour cause prochaine, la *réaction instantanée* de l'ame sur ses fibres médullaires.

Puisque le centre électrique cérébral tire toute sa force de l'activité de l'ame, et qu'elle lui fait produire chez les cataleptiques des mouvemens dont elle n'a pas la conscience, quoiqu'ils soient modifiés par la sensibilité, je ne vois pas la nécessité d'admettre dans le corps humain une sensibilité purement orga-

nique, et de lui attribuer les mouvemens vitaux et naturels. Une sensibilité qui n'est pas sentie ne peut être qu'imaginaire; et comme celle de l'ame n'est que la cause occasionnelle des mouvemens que son activité produit, on conçoit qu'il faudrait toujours associer à la sensibilité organique une cause motrice; mais où la trouver? les partisans de cette opinion devraient nous l'apprendre. Je crois donc qu'il suffit que le cœur, les poumons et les viscères du bas-ventre tirent des nerfs du cerveau et de la moelle épinière, pour que les ganglions qu'ils concourent à former soient encore placés sous l'empire de l'ame, et que les impressions confuses qu'elle en reçoit la fassent réagir instantanément sur eux; dès-lors tous les mouvemens volontaires et involontaires dépendent d'un centre principal auquel les autres sont subordonnés, et se co-ordonnent sous l'influence de la sensibilité, pour une fin utile.

Je ne veux d'autre preuve de cette co-ordination, que ce qui se passe chez les cataleptiques lorsqu'on les soumet à la force d'attraction. Quand le bras est aussi élevé qu'il peut l'être, si l'on continue d'éloigner les doigts conducteurs, la *réaction instantanée* de l'ame se détourne sur les autres portions de la moelle épinière qui fournissent des nerfs aux membres

inférieurs ; les malades se lèvent, marchent involontairement sur les pas de ceux qui les attirent ; elles restent même en équilibre sur un pied, si l'on saisit le moment où l'autre est en l'air, pour suspendre les doigts réunis qui les dirigent.

Comme il est démontré par l'expérience, que l'attraction et la répulsion ne peuvent s'exercer que sur les membres des personnes attaquées de catâlepsie avec *opisthotonos*, et que dans les autres variétés l'ame conserve encore son pouvoir sur les muscles volontaires, j'ai dû rechercher la cause de cette disposition particulière, et j'ai cru l'appercevoir dans l'irritation que souffrent ces mêmes organes au moment où la maladie se déclare.

Cette disposition est si bien l'effet d'une irritation des muscles volontaires, préexistante à la catalepsie compliquée d'*opisthotonos*, qu'on peut la produire dans les autres variétés où elle n'existe pas, la borner ou l'étendre à tous les membres ; il ne faut que leur faire subir une légère extension, afin qu'à l'instant même l'ame réagisse sur leurs muscles, et ne puisse leur imprimer d'autres mouvemens qu'autant qu'une cause extérieure est assez puissante pour modifier les portions de moelle épinière qui leur envoient des nerfs. Il y a plus : le

cerveau conserve encore assez de mobilité chez quelques malades, aussitôt que l'accès de catalepsie est dissipé, pour que la même extension, mais plus forte, détermine un effet semblable ; et si l'attraction et la répulsion, pendant l'accès, ont de quoi surprendre, combien ce phénomène n'est-il pas plus imposant, lorsqu'il se montre après le rétablissement des sens, malgré les plus grands efforts de la part des cataleptiques pour résister au pouvoir inconnu qui les domine !

En observant la lenteur avec laquelle les cataleptiques exécutent les mouvemens qu'on leur commande, ou obéissent à la force qui les attire, on serait tenté de croire à l'immobilité du cerveau, ou de l'attribuer à l'épuisement du fluide électrique, ou bien encore à la résistance que les muscles en contraction opposent à leurs antagonistes. L'exaltation des facultés intellectuelles rejette l'immobilité de ce viscère, et la contraction forte et permanente des muscles pour conserver le corps dans la position où il se trouve, donne la preuve de la surabondance du fluide qui le vivifie. Cette lenteur, dans le premier cas, me paraît avoir pour cause la grande occupation de l'ame livrée à une multitude d'impressions toutes nouvelles ; et dans le second, l'excitation trop faible que

les courans électriques en opposition font sur la moelle épinière, et qui ne détermine, de la part de l'ame, qu'une réaction proportionnelle. Cette conjecture est tellement probable, que si, au lieu des doigts conducteurs, on présente à la main d'une cataleptique le crochet d'une bouteille de Leyde chargée, un fer aimanté, l'attraction s'exerce de plus loin, et les muscles se contractent avec plus de célérité et de force. Mais le stimulant qui fait l'impression la plus vive sur le fluide électrique animal, est le calorique: un fer échauffé au 32.e ou 33.e degré du thermomètre de *Réaumur*, produit des mouvemens d'attraction aussi rapides que ceux qu'on exécute soi-même; les malades se lèvent avec promptitude, et se précipitent sur les pas de ceux qui les attirent.

Le fluide électrique animal étant un fluide (*sui generis*), il est plus que probable qu'il doit avoir des qualités différentes dans les divers sujets qui l'élaborent, et, dans les mêmes sujets, après des affections particulières de l'ame ou du corps: de-là vient que tous ne peuvent entrer en rapport avec les cataleptiques; que les uns les repoussent, tandis que les autres les attirent: de-là vient encore que ces rapports peuvent changer d'un jour à l'autre. La preuve que le fluide électrique est un fluide particulier

qui ne convient pas toujours à ces malades, c'est la facilité qu'ont les individus qui les repoussent et leur donnent des convulsions, à se mettre en rapport avec elles, au moyen d'un conducteur inanimé ; alors ce n'est plus leur fluide électrique propre qui entre en contact avec celui qui s'échappe de leurs pores, mais le fluide modifié du conducteur, qui n'a rien d'irritant pour elles.

Le mouvement du fluide électrique animal me paraît dépendre du seul contact des molécules électriques en opposition ; comme elles réunissent à l'extrême subtilité la plus grande mobilité, et que j'ai lieu de croire que l'ame réagit immédiatement sur elles, il ne doit rien se passer dans l'esprit des individus, en rapports avec les cataleptiques, qu'elles n'en soient aussitôt averties par la promptitude avec laquelle les mouvemens imprimés se communiquent, et la répétition instantanée des idées qui leur sont attachées. Le fluide électrique animal étant susceptible de recevoir plusieurs espèces de mouvemens à-la-fois, sans qu'ils se nuisent, il en résulte que les malades, tout en obéissant à l'attraction ou à la répulsion, répondent encore avec la plus grande justesse aux différentes questions mentales qu'on leur adresse, etc.

J'ignore jusqu'à quel degré de probabilité

s'élève l'explication que je viens de donner de l'attraction et de la répulsion que l'on exerce sur les cataleptiques ; mais la considération de la loi sous l'empire de laquelle le centre électrique animal produit ce phénomène, m'a fait naître l'idée de soustraire au pouvoir de la volonté les muscles qu'elle contracte, en obligeant l'ame à réagir intantanément sur eux au moment où on leur fait subir une légère violence. C'est ainsi que je suis parvenu à fixer dans leurs lits, ou sur une chaise, deux somnambules cataleptiques, sans les garrotter d'aucun lien. Si le somnambulisme essentiel tient aux mêmes causes, pourquoi ce moyen ne réussirait-il pas à contenir les personnes qui l'éprouvent ? Les dangers auxquels elles s'exposent en montant sur des toits rapides, en grimpant sur des arbres élevés, en traversant des fleuves à la nage, dangers que l'on sait en avoir fait périr plusieurs, sont des motifs assez puissans pour y avoir recours ; et ce ne serait pas la première fois qu'une théorie imparfaite, établie néanmoins sur des faits certains, aurait conduit à d'heureux résultats.

Concluons de toutes ces réflexions sur l'attraction et la répulsion électrique animale :

1.° Qu'un fluide subtil en rapport avec l'électrique, développé en atmosphère autour des

corps, mis en mouvement par un fluide de même nature, ou qui n'en diffère pas essentiellement, est le principe éloigné de ce phénomène.

2.° Que le mouvement résultant du contact des molécules de l'un et l'autre fluide, étant transporté au cerveau des cataleptiques, le modifie de manière à exciter dans l'ame une sensation agréable ou désagréable.

3.° Que chez les cataleptiques, les nerfs conducteurs des chocs et mouvemens qui en résultent, étant ceux que la moelle épinière envoie aux muscles, la modification qu'elle en éprouve excite la *réaction instantanée* de l'ame sur ses fibres médullaires, et lui fait produire la contraction de ces mêmes organes.

4.° Que la sensibilité seule, dirigeant la réaction instantanée de l'ame sur la moelle épinière, lui fait contracter certains muscles préférablement à d'autres, et produire des mouvemens qui approchent ou éloignent les membres, sans que la volonté y ait aucune part.

5.° Enfin, que le centre électrique cérébral, tirant son activité de l'ame, n'est point limité dans sa force comme ceux du verre ou de la résine ; qu'il n'obéit pas, comme ces derniers, aux lois de l'équilibre et du mouvement, mais

à la sensibilité, dont les lois sont bien différentes, à en juger par les effets que ce centre produit.

On peut objecter contre cette théorie des mouvemens involontaires, les contractions que l'on excite dans les muscles des animaux récemment privés de la vie, et les grimaces épouvantables que l'on observe sur la face des décapités, en introduisant dans une oreille et une narine les conducteurs d'une forte pile de *Volta*.

Cette objection n'est que spécieuse, et prouve seulement que les muscles sont organisés de manière à se raccourcir, si l'on parvient à mettre en mouvement leur fluide électrique propre, ou celui des nerfs avec lesquels ils communiquent.

Il est constant que le cadavre humain et des autres animaux subit la décomposition de toutes ses parties, sans qu'on observe le plus léger mouvement dans aucune d'elles, quoiqu'elles restent exposées à l'action des causes tant intérieures qu'extérieures qui les stimulent pendant la vie, par la raison que le principe moteur de son fluide électrique en est séparé : c'est donc l'activité de l'ame qu'il faut remplacer pour ressusciter quelque mouvement dans ses organes. L'instrument que l'on plonge dans le cerveau, ou la moelle épinière, ou les troncs

qui fournissent des nerfs aux muscles, doit être considéré comme un conducteur électrisé, ou plutôt vitalisé dans la main de celui qui opère. Il n'est donc pas étonnant qu'il communique une partie du mouvement de son fluide propre à celui qui est en repos dans tous ses centres, et ressuscite des contractions de quelque durée dans les organes qui en reçoivent des nerfs. Cette communication est tellement vraie, que les contractions sont toujours proportionnelles à la bonté du conducteur, à l'état de l'air, et à l'électricité plus ou moins active de celui qui fait l'expérience : de-là vient que le fluide électrique, qui se meut sans doute avec plus de vîtesse dans la pile de *Volta* que dans le cerveau vivant, tire du repos un plus grand nombre de muscles, et que ses deux conducteurs leur impriment des secousses plus violentes. Concluons donc que ces expériences, bien analysées, loin de rejeter mon opinion sur la cause prochaine des mouvemens involontaires, fournissent au contraire des résultats qui lui sont très-favorables.

J'ai toujours regardé la réaction instantanée de l'ame sur les organes qui se meuvent involontairement, comme la puissance inconnue désignée par les Médecins de la plus haute antiquité sous le nom de *nature*. Si cette réaction

était aussi bien modérée par la volonté que par la sensibilité, je ne doute pas qu'elle ne triomphât de toutes les causes de maladies; mais malheureusement la sensibilité n'a pas pour guide le jugement, comme la volonté; de-là vient l'incertitude qui règne sur les crises, et la nécessité de les bien observer, afin de régulariser les mouvemens qui doivent les amener à une terminaison heureuse.

L'erreur de *Sthal* et de ses disciples vient de ce que ce Médecin célèbre a attribué à l'action de l'ame, et non à sa *réaction instantanée*, les mouvemens désignés sous le nom d'*involontaires;* en les plaçant sous l'influence de la volonté, il leur a donné pour modérateur le jugement, et il a été obligé de recourir à un mauvais subterfuge, *le péché originel*, pour échapper aux objections foudroyantes des *vitalistes.*

Il semblerait que St. Paùl avait un pressentiment de cette loi qui régit les mouvemens involontaires, lorsqu'il a écrit : *Video aliam legem in membris repugnantem legi mentis meæ.*

TRAITEMENT

De la catalepsie hystérique et de ses variétés, par l'électricité artificielle.

Toutes les fois que les causes prochaines des maladies ne sont pas connues, nous sommes obligés d'en entreprendre la cure d'après des hypothèses.

ZIMMERMANN, Traité de l'exep.

JE crois avoir suffisamment prouvé, par mes expériences dans la catalepsie hystérique, qu'il existe dans le cerveau et les nerfs un fluide subtil, cause occasionnelle du mouvement et du sentiment, et que ce fluide a les plus grands rapports avec l'électrique. (1)

(1) Le calorique ne pourrait-il pas produire tous les phénomènes de cette maladie ; et la difficulté avec laquelle il pénètre les corps non conducteurs, ne prouve-t-elle pas en sa faveur ?

Je dois rapporter ici quelques expériences qui semblent venir à l'appui de cette assertion.

Après avoir fait subir au bras d'une cataleptique une légère extension, placez une main sur la sienne, et enlevez-la lentement ; le bras s'élève de la même

Les médecins de tous les temps ont observé deux sortes de mouvemens dans le corps humain ; les uns volontaires, les autres involontaires. Le fluide qui les produit aurait-il deux centres différens ; l'un agissant sous l'influence de la volonté, et l'autre spontanément ?

Les mouvemens volontaires étant ordinairement opérés à l'occasion des impressions que

---

manière, obéit à toutes les directions : si vous retirez brusquement la main, il reste suspendu, et ne reprend le mouvement qu'en rétablissant la communication, et agissant toujours avec la même lenteur. Votre main est-elle armée d'un morceau de glace ? l'attraction est beaucoup plus faible. Tenez-vous un fer chaud ? elle est très-vive, s'exerce à une distance plus grande ; vous pouvez forcer la malade de sortir de son lit, et vous suivre, etc.

Le bras sur lequel vous exercez le pouvoir attractif, est très-froid ; ne peut-on pas dire que le calorique qui s'échappe de votre main pour se mettre en équilibre, est le principe qui en contracte les muscles, sans avoir recours au fluide électrique ? que la glace, absorbant la plus grande partie de son calorique, ne peut lui faire exécuter que des mouvemens très-faibles, tandis que le fer chaud l'excite de plus loin et plus vivement ?

Mais si le calorique était la cause de cette attraction, pourquoi une main étrangère, substituée à la vôtre, imprimerait-elle à ce bras une direction con-

les objets extérieurs font sur les organes des sens, et les nerfs conducteurs du fluide électrique qui les produit, tirant leur origine du cerveau et de la moelle épinière, je me crois fondé à placer dans le cerveau, et sous l'empire de l'ame, le premier centre électrique, puisqu'elle ordonne ou retient ces mouvemens, quoique dans certaines circonstances ils aient

---

traire, comme si elle le repoussait? Cependant cette main est souvent plus chaude que la vôtre, et toujours plus que celle de la cataleptique.

Lorsqu'on présente à la flamme d'une chandelle isolée une balle de moelle de sureau suspendue à un fil de soie blanche et sèche, elle n'est ni attirée ni repoussée. Faites tourner le plateau de verre sur son axe; la balle aussitôt se meut du côté de la flamme, et celle-ci la repousse avant qu'elle l'ait touchée. La cause de ce double mouvement ne peut être confondue avec le calorique qui lui sert de conducteur; c'est le fluide électrique; le calorique aurait-il d'autres propriétés dans l'homme?

Quand le cerveau est excité par un principe qui agit immédiatement sur son fluide propre, et que les muscles en reçoivent un autre qui les stimule, les mouvemens doivent être plus faciles et plus prompts; ainsi le calorique n'est point la cause immédiate de l'attraction que l'on exerce sur les cataleptiques, mais la cause auxiliaire des mouvemens qu'on leur fait produire.

lieu sans un acte préalable de la volonté, comme dans les convulsions de tout le corps, ou seulement de quelques-unes de ses parties.

Les mouvemens involontaires, essentiellement vitaux et naturels, étant exécutés à l'occasion des impressions que le sang, l'air et les différentes humeurs font sur les viscères, et ceux-ci recevant leurs nerfs principaux des ganglions nombreux situés dans la poitrine et le bas-ventre, je me crois également fondé à fixer dans les nœuds ou petits cerveaux le second centre électrique, sur lequel l'ame n'agit pas volontairement, puisque les impressions qu'ils reçoivent ne viennent point à sa connaissance; d'où il résulte qu'elle n'a aucune influence directe sur les mouvemens du cœur, de la circulation, des sécrétions, de la nutrition, quoique par le moyen des muscles intercostaux, auxquels le cerveau envoie des nerfs, elle augmente ou précipite à son gré la respiration, sans pouvoir la suspendre entièrement.

Si l'on compare le volume des ganglions à celui du cerveau, si l'on considère que les organes dont ils opèrent la contraction ne se reposent jamais, on conviendra que le fluide électrique du centre des mouvemens involontaires ne saurait pourvoir à une aussi grande dépense, mais que la nature, en lui ménageant de

nombreuses

nombreuses communications avec la moelle épinière, l'a associé à un grand réservoir qui peut suppléer à ce qui lui manque, et cela même, aux dépens des parties qui sont mues volontairement; par la raison que leurs fonctions sont bien moins importantes à l'entretien de l'économie animale et à la durée de la vie.

Cependant les nerfs conducteurs qui sortent des deux centres électriques, ne se bornent pas tellement aux organes des mouvemens volontaires et involontaires, qu'ils n'en distribuent quelques branches à ceux qui ne sont pas de leur département, afin, sans doute, qu'ils puissent, dans quelques circonstances, se prêter de mutuels secours.

Les centres électriques de la vie animale et organique correspondraient-ils entr'eux comme ceux de la bouteille de Leyde ou de la colonne galvanique? agiraient-ils spontanément l'un sur l'autre pour produire le phénomène de la vie (1)?

---

(1) Le fluide électrique ne se meut pas spontanément dans le corps humain, ou, s'il s'y meut, ce n'est point lui qui constitue la vitalité; elle dépend essentiellement de l'ame. L'activité dont elle jouit ne lui permet pas de recevoir la plus légère impression, qu'elle ne réagisse instantanément sur la partie qui la lui

La contraction des muscles d'une grenouille morte, et l'espèce de résurrection qu'elle semble recevoir des courans électriques de cette colonne, pourraient l'insinuer ; mais en supposant que le mouvement spontané du fluide du cerveau et des ganglions suffit pour opérer la contraction des organes essentiellement vitaux et naturels, il

---

transmet ; d'où il résulte que le mouvement des organes désignés sous les noms de *vitaux* et *naturels*, a pour cause prochaine cette réaction, et que le fluide électrique qui en opère la contraction, n'en est que la cause occasionnelle. Les mouvemens volontaires ont un principe bien différent ; ils dépendent de l'action libre et réfléchie de l'ame sur les organes qui les exécutent : de-là vient qu'elle en a la conscience, les suspend ou les précipite à son gré ; que les autres s'exercent à son insu, et souvent contre son gré. Le principe vital de *Barthez* serait-il autre chose que le fluide électrique animal ? Dans ce cas, il faut convenir que la sensibilité, l'intelligence dont il le doue, et le mouvement dont il fait encore une de ses qualités essentielles, est un vol fait à la substance intellectuelle qui l'excite et le dirige. Si *Brown* avait connu mes expériences, il n'eût pas hésité sur la nature de ce qu'il appelle, dans son ingénieux système, *excitabilité* ; mais il aurait su que le fluide électrique se dissipe et se répart comme les autres fluides de l'économie animale ; que ce sont les organes dans lesquels il se meut qui se dénaturent, deviennent de mauvais conducteurs, et causent la mort.

ne saurait mouvoir les volontaires ; et l'on ne peut, sous aucun prétexte, se dispenser d'associer au centre électrique de la vie animale, un principe intelligent qui renforce ce mouvement et le dirige, soit qu'il agisse immédiatement sur son fluide électrique propre, ou sur les fibres médullaires dans lesquelles il circule.

Considérez cette touffe de soie de différentes couleurs, fixée par une tige de métal sur la boule d'un conducteur ; suivez-en les mouvemens, lorsqu'on met le plateau en rotation sur son axe ; voyez comme elle s'élève, comme elle s'arrondit ; chaques filets se séparent les uns des autres, et les franges qui les terminent s'épanouissent ainsi que des fleurs : ne dirait-on pas que cet arbre merveilleux a la vie en partage ? Dirigez de son côté la tête d'un poinçon ; il paraît animé d'un principe de sensibilité et d'irritabilité ; ses branches immobiles s'inclinent, convergent et s'alongent pour la saisir et l'envelopper ; elles se crispent au plus léger contact. Portez plus avant l'instrument qui les irrite ; l'étincelle part ; l'arbre meurt tout entier, parce que son centre électrique est détruit.

Ces effets d'électricité artificielle, qui simulent si bien la sensibilité animale, ne peuvent être comparés qu'à ceux qui sont produits par le mouvement du centre de la vie organique,

puisque l'ame n'a pas la conscience du principe qui les sollicite et de la cause qui les opère : d'où il résulte que l'on pourrait encore distinguer dans l'homme deux espèces de sensibilité, l'une animale et l'autre organique, si la réaction instantanée de l'ame ne suffisait pas pour les produire.

La première met l'homme en rapport avec les objets extérieurs, la nature entière ; son centre est dans le cerveau ; aucun changement n'a lieu dans ses fibres médullaires, que l'ame n'en soit avertie ; et selon que les impressions faites sur les organes des sens la flattent ou l'irritent, elle réagit sur ce centre, excite le mouvement spontané de son fluide électrique, précipite son cours dans les muscles, pour échapper ou se livrer toute entière aux objets qui les font naître.

La seconde établit des rapports entre les viscères intérieurs et les centres qui leur envoient des nerfs ; elle a son foyer dans les ganglions réunis ; les impressions que les causes excitantes font sur les extrémités des nerfs conducteurs, se confondent dans ces organes ; l'ame qui les sent ne peut les distinguer ; les fonctions vitales et naturelles s'exécutent à son insu ; elle ne peut en prendre connaissance que dans le cas où cette espèce de sensibilité changerait de caractère et deviendrait animale.

Je ne sais si cette métamorphose a lieu dans la catalepsie essentielle ; mais je l'ai constamment observée dans l'hystérique et ses variétés, et je puis affirmer qu'elle en forme le caractère principal ; que ce signe est plus constant que celui qu'on tire de la position des membres, qui, comme je l'ai observé, ne restent pas toujours dans l'attitude où on les place, quoique les sens soient transportés à l'épigastre, et les facultés intellectuelles presque divinisées.

De quelle manière et par quelle cause la sensibilité organique devient-elle animale dans la catalepsie ? L'ame abandonnerait-elle le cerveau, lorsqu'il cesse d'être stimulé par les organes des sens, pour passer dans les ganglions, et recevoir directement les impressions des viscères auxquels ils fournissent des nerfs ? ou bien suffirait-il, pour la production de ce phénomène, que toute l'énergie du centre cérébral, dirigée sur celui des ganglions, élevât sa réaction à un degré tel que ces mêmes impressions fussent senties et jugées par le principe intelligent ? Ici s'ouvre un vaste champ aux conjectures ; si j'ai acquis le droit d'y faire quelques pas, fussent-ils marqués par autant d'erreurs, ils seront encore utiles à ceux qui voudront y entrer après moi.

Quand on est convaincu par une foule

d'expériences, que les cataleptiques voient leur intérieur, distinguent la forme de leurs viscères et les mouvemens qu'ils exécutent ; quand, par des calculs aussi rapides que sûrs, elles prédisent avec la plus grande justesse la durée de leurs accès, les accidens extraordinaires dont elles sont menacées, et les effets des remèdes qu'elles se prescrivent le plus souvent elles-mêmes, pour les prévenir et les combattre ; quand on les entend discourir avec une sagacité vraiment lumineuse sur une multitude d'objets auxquels elles n'ont jamais pensé, et dont elles ne conservent pas le moindre souvenir au moment où elles rentrent dans l'ordre naturel, on est tenté de croire que l'ame abandonne le cerveau pour se porter dans les ganglions, et voit tout aussi bien à travers les enveloppes épigastriques les objets extérieurs, qu'à travers les membranes de l'œil et la rétine, dont la structure et les dispositions organiques ne sont telles que pour les lui représenter dans tout autre état.

Mais il faudrait, pour se livrer à cette conjecture sur le changement du centre de la vie organique en celui de la vie animale, que, dans la catalepsie, l'énergie du cerveau fût anéantie comme celle des organes des sens ; que les ganglions, comme ce viscère, fussent

modifiés d'une manière correspondante à toutes les facultés intellectuelles ; qu'il y eût impossibilité d'exécuter les mouvemens volontaires, et que les involontaires fussent à la disposition de l'ame ; que la mémoire du passé n'existât plus. Or, il est prouvé que les cataleptiques exécutent les mouvemens qu'on leur commande ou qui leur conviennent ; qu'elles jouissent d'une mémoire surnaturelle, et d'une perception qui se rapproche de l'intuition divine ; que l'ame enfin n'acquiert aucun pouvoir sur les ganglions, puisqu'elle ne peut disposer à son gré des mouvemens vitaux et naturels.

Le principe intelligent n'abandonne donc point le cerveau, dans la catalepsie hystérique, pour se porter dans les ganglions : mais, encore une fois, comment le centre de la vie organique, qui semble agir par sa propre force sur les viscères de son département, peut-il devenir centre de réaction en présence de celui de la vie animale, et lui transmettre des impressions qu'il absorbe, en tout autre état, dans son sein ?

Le corps humain, composé de vaisseaux de différens genres, d'humeurs d'espèces particulières, est une machine beaucoup trop compliquée pour qu'on puisse y appercevoir distinctement l'action spontanée de ses centres

électriques, et leurs mouvemens divers, sollicités par une multitude de causes dont l'impression se porte sur les organes qu'ils animent: d'où naissent la conscience de l'existence, la perception de la lumière et des objets qui la réfléchissent; celle des sons, des odeurs, des saveurs, du toucher même, dont la cause a aussi quelque chose de vivant, et qui tient sans doute à l'électricité spontanée de tous les corps en contact les uns avec les autres, comme il ne sera plus permis d'en douter lorsque ma découverte des phénomènes cataleptiques aura reçu du temps et de l'observation la confiance qu'elle mérite. Ainsi ce n'est pas dans l'homme qu'on peut étudier ces centres et leurs effets, parce que son électricité est trop faible au dehors pour qu'ils soient bien marqués; mais dans une pile galvanique, et mieux encore dans une bouteille de Leyde, où ils sont plus à découvert, et dégagés d'une foule de complications qui masquent les premiers: bien persuadé que la nature suit la même loi, ou la modifie, dans la production des phénomènes électriques de l'économie animale, et établit entr'eux des rapports qui les marquent d'un sceau à-peu-près égal.

Qu'on ne dise pas que l'homme n'est point électrisé, parce qu'avec la précaution de le bien isoler, il ne manifeste aucun signe d'attraction

et de répulsion : la pile de *Volta*, la torpille, l'anguille de Surinam, qui frappent des coups électriques très-sensibles, ne donnent aucun de ces signes, et cependant on ne révoque plus en doute leur électricité ; pourquoi les exigerait-on de l'homme ?

Comparons donc le centre électrique de la vie animale à celui de la surface intérieure de la bouteille de Leyde, dont la force expansive se manifeste par l'atmosphère du crochet ; et le centre de la vie organique à celui de la surface extérieure, qui jouit d'une atmosphère à peine sensible, comme il est facile de s'en assurer en isolant la bouteille, et en plaçant sous son fond un petit conducteur de métal terminé par une boule semblable à celle du crochet.

Ce premier apperçu laisse déjà entrevoir un très-grand rapport, un rapport fondamental entre les effets que les centres électriques de la vie animale et organique doivent produire. La vie morale de l'homme, tirant son principal aliment des objets extérieurs, appelait la force du centre cérébral au dehors ; elle brille dans ses yeux pleins de feu, dans sa physionomie qu'elle anime, et se montre dans l'excessive sensibilité des autres organes qui sont sous sa dépendance ; elle est *centrifuge*. La vie organique, au contraire, demandait une force élec-

trique plus concentrée, et des organes beaucoup moins sensibles, pour que les fonctions intellectuelles n'en fussent point troublées ; elle est *centripète.* Une foule d'expériences faites sur les animaux vivans, attestent la vérité de ces rapports, et prouvent que les parties qui reçoivent leurs nerfs du cerveau sont plus sensibles, mais moins irritables que celles qui les tirent des ganglions.

Maintenant, plaçons à quelques lignes de la boule du petit conducteur de la bouteille isolée, une balle de moelle de sureau suspendue à un fil de soie blanche et sèche; présentons-en une autre au crochet; celle-ci est vivement attirée et plus vivement repoussée ; l'autre, au contraire, reste à la place qu'elle occupe, ou ne fait que de petits mouvemens vers le conducteur qui l'attire. Mais si l'on approche la main de la boule du crochet, et lorsqu'elle en est à une certaine distance, la balle immobile se porte plus vivement sur le petit conducteur, y adhère aussi long-temps que la main est stationnaire, et ne s'en éloigne qu'avec elle.

Enlevons cette balle pour fixer nos regards sur celle qui est en répulsion devant le crochet ; il faut porter tout-à-fait le doigt sur la boule du petit conducteur, pour que la balle s'éloigne un peu plus du premier, et le

retirer, afin qu'elle revienne à sa première place.

On voit par ces expériences, que les centres électriques de la bouteille agissent indépendamment l'un de l'autre sur les corps qu'on présente à leurs conducteurs, mais qu'ils agissent encore l'un sur l'autre quand les impressions qu'ils reçoivent sont très-fortes. On observe des effets semblables entre les centres de la vie animale et organique ; tous les sens peuvent être affectés à-la-fois ou séparément, sans que les mouvemens vitaux et naturels en soient augmentés, diminués ou troublés ; et l'influence de ceux-ci sur les organes sensibles et intellectuels est nulle, lorsqu'ils n'excèdent pas leurs bornes ordinaires. Les impressions faites sur les organes des sens sont-elles très-vives ? ces centres agissent et réagissent de telle sorte l'un sur l'autre, que leurs fonctions en sont nécessairement altérées. On pourrait en citer plusieurs exemples, en y joignant néanmoins l'influence des passions sur le centre de la vie animale.

Poursuivons, et suspendons à quelques lignes de la boule du petit conducteur de la bouteille isolée, la balle de moelle de sureau, et touchons le crochet; il en part une étincelle ; son atmosphère disparaît ; mais le petit conducteur

en prend une aussitôt d'une étendue presque égale à celle qui s'est évanouie.

Ce troisième rapport de l'électricité artificielle avec l'animale, ne fait-il pas tomber le voile qui couvre la cause prochaine de la catalepsie et des phénomènes dont elle s'accompagne? Dans cette expérience, le petit conducteur de la bouteille, dont la force expansive était concentrée entre les deux surfaces, et qui se manifeste maintenant au dehors, attire et repousse au loin la balle qu'on lui présente. Dans la catalepsie, la suspension des organes des sens doit donner au centre de la vie organique une plus grande expansion, une expansion équivalente à celle du centre de la vie animale, dont toute la force se dirige à présent à l'intérieur et sur le premier. Les ganglions, comme le petit conducteur de cette bouteille, lancent une plus grande quantité de fluide électrique dans les viscères de leur département, et leur transmettent cette sensibilité vive, cette irritabilité exquise, qui n'existe plus dans les organes des sens. C'est en vain qu'on les sollicite par les excitatifs les plus forts; les avenues naturelles du *sensorium* sont fermées; l'ame n'en reçoit aucune impression; mais elle se livre toute entière à celles transmises par l'action plus forte du centre de la vie organique, qui lui

ouvre de nouvelles routes entre les viscères intérieurs et les objets extérieurs, pourvu toutefois qu'ils ne soient point idio-électriques.

Portons maintenant le doigt sur la boule du petit conducteur; il en part une étincelle; son atmosphère s'évanouit; celle du crochet reparaît aussitôt.

Ce dernier rapport entre le rétablissement des centres de la bouteille, et le retour des sens extérieurs lorsque la catalepsie ne subsiste plus, montre ce qui se passe entre ceux de la vie animale et organique. S'il n'est pas toujours nécessaire de tirer l'étincelle du petit conducteur pour que l'atmosphère du crochet se reproduise, il en est de même dans cette maladie, relativement à l'excitabilité des organes des sens; la compression exercée par les vaisseaux sanguins sur les nerfs que le cerveau leur envoie, le spasme qui resserre leurs extrémités, diminuent insensiblement; la circulation du sang se rétablit, celle du fluide électrique animal reprend son cours dans les nerfs; et la première impression qu'ils reçoivent des objets extérieurs, appelant la force expansive du centre de la vie animale au dehors, ramène celui des ganglions à son état naturel.

On pensera peut-être qu'après avoir établi les rapports entre les centres électriques de

l'homme et ceux des autres corps qui jouissent d'une électricité spontanée ou communiquée, je devrais examiner comment le centre de la vie organique, devenu centre de réaction en présence de celui de la vie animale, peut produire tous les phénomènes physiques et moraux qui accompagnent la catalepsie; et comment, à défaut des organes des sens, les malades peuvent voir, sentir, entendre, goûter, et non toucher, car ce sens est le seul dont les malades sont privées, puisque les piqûres, les brûlures n'excitent chez elles aucun signe de douleur : cette discussion prématurée me conduirait beaucoup trop loin; et je craindrais, en m'y livrant, d'éteindre la faible lumière que les rapports dont je devais spécialement m'occuper, réfléchissent sur les centres électriques de l'homme, et la cause prochaine de la plus étonnante des maladies. S'il fallait, pour prouver la réalité de ceux de la bouteille de Leyde ou de la colonne galvanique, donner une explication exacte de leurs effets, on serait tout aussi embarrassé, et l'on courrait le même risque de les obscurcir et de rendre leur existence douteuse; car les physiciens ne s'accordent point entr'eux sur la manière dont ces effets sont produits. Je crois donc avoir atteint le but que je me suis proposé, en m'assurant, par des expériences réitérées, que

le fluide éléctrique est le principe matériel de tous les phénomènes cataleptiques ; dès-lors il ne m'est pas plus permis de douter de l'existence de deux centres électriques dans l'homme, que dans la bouteille de Leyde et la colonne galvanique, quoique leurs fonctions soient différentes ; et j'en tire la conséquence, que pour dompter la cause prochaine de la catalepsie et de ses variétés, il est indispensable de rétablir la force expansive du centre de la vie animale au dehors ; ou, ce qui revient au même, de rappeler l'énergie du cerveau sur les organes des sens. (1)

---

(1) Je ne peux résister à présenter ici quelques réflexions sur les nouveaux sens des cataleptiques, et la manière dont ils sont excités. En accordant que la structure particulière des organes des sens, et la diversité des causes propres à les solliciter, établissent entre leurs fonctions la différence qui les caractérise ; qu'il faut des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, un nez pour sentir, etc., je ne demande que l'homogénéité des nerfs pour donner la preuve que, sans ces artifices placés au-devant d'eux, les cataleptiques peuvent jouir des mêmes sensations, mais incomparablement plus parfaites : or, les physiologistes conviennent de cette homogénéité.

Remarquez que ces organes sont indispensables pour mettre en rapport la rétine avec la lumière, la portion molle des nerfs auditifs avec la vibration de l'air, les

De quelle manière qu'on électrise les cataleptiques, avec le verre ou la résine, les effets en sont absolument les mêmes. La respiration

---

nerfs de la membrane pituitaire avec les émanations des substances odorantes ; mais dans la catalepsie hystérique, ce ne sont ni ces fluides hétérogènes qui excitent les nerfs, ni ces mêmes nerfs qui en sont excités ; ces appareils d'organes deviennent donc inutiles, si un seul fluide peut, par ses modifications particulières, exercer les mêmes impressions sur tous les nerfs, en les supposant libres de compression, et si ce fluide unique porte directement son action sur celui qu'ils renferment.

L'expérience démontre que les cataleptiques voient les objets dans la plus profonde obscurité ; ce n'est donc pas le fluide lumineux qui excite leurs nerfs. Elle démontre que les corps qui ne s'électrisent point par communication, sont voilés pour elles ; c'est donc le fluide électrique répandu dans l'espace, et logé dans les pores des corps, qui remplace celui de la lumière. Dès-lors elles n'ont plus besoin des mêmes organes pour jouir des mêmes sensations ; et il suffit de l'homogénéité des nerfs, pour que ce fluide, susceptible de recevoir toute sorte de mouvemens, les produise.

En effet, ses rapports avec le fluide électrique des nerfs sont si intimes, qu'il doit porter son action directe sur ses molécules répandues en atmosphère autour des cataleptiques, sans aucun artifice intermédiaire; tandis que le fluide de la lumière, bornant toute la sienne sur le névrilème de la rétine, a besoin de l'appareil

suspendue

suspendue se manifeste par le mouvement des côtes et l'élévation du *sternum* ; le pouls se développe dans la même proportion; les lèvres et

---

organique de l'œil pour resserrer ses rayons, accroître leur mouvement, en faire tomber un nombre suffisant sur tous les points de cette membrane, et produire la sensation de la vue. Qu'on ne croie pas que l'image des objets peints sur la rétine, soit indispensable pour la vision ; son transport au *sensorium commune* est physiquement impossible. Le seul mouvement du fluide électrique est donc la cause qui le modifie, et produit cette sensation dans l'ame intellectuelle.

Comme toutes les autres sensations, dans l'état ordinaire, ont aussi pour principe l'ébranlement de la substance propre des nerfs aux organes desquels ils se terminent, on conçoit que le fluide électrique de l'espace et des corps ambians, doit avoir le même avantage sur ceux qui transportent les sons, les odeurs, les saveurs ; et qu'un seul nerf, chez les cataleptiques, peut être le conducteur des mouvemens particuliers auxquels ces différentes sensations sont attachées.

Si les objets ne sont vus que par la lumière qu'ils réfléchissent, il est incontestable que les cataleptiques ne les apperçoivent qu'autant que le fluide électrique lui-même est en mouvement. Il existe donc une électricité générale, en vertu de laquelle les molécules de ce fluide sont dans une action continuelle, quoique nos électromètres n'en soient pas toujours affectés. Je trouve la preuve de cette assertion dans les corps idio-électriques, dont le fluide est trop comprimé

les joues se colorent, les tégumens s'échauffent; la sérosité dont les mains et les pieds sont

---

pour qu'il puisse participer à ce mouvement général; car ils sont les seuls que les cataleptiques ne voient pas; tels que le verre, la résine, la soie blanche, et jusqu'aux yeux des personnes avec lesquelles elles sont en communication; mais il suffit de les frotter légérement pour qu'elles les apperçoivent.

Ce n'est point assez pour l'explication de ce phé-nomène, que la collision du fluide électrique de l'es-pace à la surface des corps, se répète sur le fluide électrique et atmosphérique des malades; il faut encore qu'elle imprime un mouvement lumineux à celui qui est logé dans leurs pores, et les rende transparens. Je n'y vois rien d'impossible, d'après la belle expérience de l'abbé *Nollet*, déjà citée dans cet ouvage; et si les chocs sont trop faibles pour produire cet éclat lumineux, les cataleptiques connaissent l'art de les renforcer, en passant à diverses reprises les doigts sur ces mêmes corps. Ce nouveau sens, comme celui qu'il remplace, est aussi le plus étendu; mais sa perfection est telle, qu'aucun obstacle ne peut le borner, à moins qu'il ne soit idio-électrique; et l'ame qui le perçoit, bien loin d'errer avec lui, découvre l'organisation intime des corps, les rapports qu'ils ont entr'eux, et jusqu'aux types des idées du Créateur, qui les a modifiés par sa toute-puissance.

Ne serait-on pas tenté de croire que les rapports qui lient entr'elles toutes les parties de ce monde visible, et finissent à l'homme, établissent dans son cerveau une harmonie en vertu de laquelle une vitalité

humectés, se dissipe. Existe-t-il quelques mouvemens convulsifs dans les muscles de la face et

---

plus grande de cet organe les transmet à l'ame? Sans adopter l'opinion de *Leibnitz* sur le mode de transmission, ne conçoit-on pas qu'elle peut les saisir rapidement et les manifester? Quoi qu'il en soit de cette opinion, que l'on approfondira certainement, les médecins ne doivent point laisser échapper l'occasion d'interroger les personnes attaquées de catalepsie sur les causes éloignées et prochaines de leur maladie, et les remèdes les plus propres à les combattre : en leur montrant tout l'intérêt qu'elles sont dignes d'inspirer, ils en obtiendront encore pour l'art même des connaissances propres à remplir les lacunes que ses principes laissent entr'eux, et ne rendent que trop conjectural.

Mais lorsque des expériences répétées auront confirmé ces nouveaux sens et l'immense étendue qu'ils donnent aux facultés intellectuelles, on croira sans peine que la substance qui en reçoit les impressions les convertit en idées, les compare et les juge avec la rapidité de l'éclair, ne saurait être confondue avec le fluide qui les lui transmet et les conducteurs qui le distribuent ; que, dégagée des liens du corps, elle saura bien trouver un autre centre pour arriver à cette source de vérité, après laquelle elle soupire, et qu'elle cherche vainement dans ce monde, où tout est illusion. *Nudus veni*, disait Aristote mourant, *dubius vixi*, *quò vadam nescio ; ens entium*, *miserere meî*. Cette prière en vaut bien une autre, quoi qu'en disent les professeurs de toutes les sectes.

du cou ? passent-ils dans ceux du bas-ventre ? ils disparaissent ; le sens naturel de l'ouïe se rétablit, les malades n'entendent plus par l'estomac, l'extrémité des doigts et des orteils ; mais lorsqu'on les appelle à haute voix, elles dirigent les oreilles du côté d'où elle part ; une étincelle alors, tirée de la plante des pieds, dissipe tout-à-coup les accès de catalepsie, pourvu toutefois qu'elle ne soit ni trop invétérée, ni compliquée d'*opisthotonos*. Dans ces cas seulement, on est obligé de recourir à la commotion sur une jambe, et de la répéter quelquefois sur différentes parties du corps.

Les effets identiques de ces deux espèces d'électricité, dans le traitement de la catalepsie hystérique et de ses variétés, me paraissent prouver invinciblement que le verre et la résine frottés, ne jouissent pas de la propriété d'augmenter ou diminuer la quantité naturelle du fluide électrique des corps ; que j'ai eu quelque raison de combattre cette hypothèse trop généralement adoptée, et d'établir que l'électricité consiste dans le developpement de deux forces, l'une d'action, l'autre de réaction ; qu'elles s'exercent au moyen d'un fluide unique dont la quantité reste toujours la même, et ne diffèrent entr'elles que par le nombre des rayons qu'elles envoient dans l'espace, avec des vîtesses

différentes. *Vis electrica duplex in eodem fluido, solo motu distincta.*

Mais si l'électricité artificielle imprime un mouvement au fluide subtil des corps, n'est-il pas à craindre qu'elle ne trouble l'action spontanée des centres électriques dont je crois l'homme pourvu, et ne bouleverse les fonctions des parties qui en reçoivent des nerfs conducteurs, au lieu de les rétablir dans l'ordre naturel ? L'expérience va répondre à cette objection.

Placez sur un isoloir une colonne galvanique ; établissez-vous sur un autre en communication avec le premier. Après quelques révolutions du plateau de verre ou du globe résineux sur leurs axes, portez le doigt d'une main sur le disque supérieur, vous n'en tirez aucune étincelle; par la raison que vous êtes électrisé au même degré et à la même force. Portez ensuite un doigt de l'autre main sur le disque inférieur ; vous éprouvez, au moment du contact, la commotion. Les centres d'activité de cette colonne résistent donc à l'électricité artificielle ? pourquoi lui supposerait-on plus d'avantage sur ceux de l'homme ?

On sait que l'électricité en bain ne produit aucune altération dans les organes des sens : également affectés par les objets extérieurs, ils

en transmettent aussi fidellement l'impression au cerveau ; l'ame les juge ni mieux, ni plus mal ; les mouvemens volontaires restent à sa disposition, et les involontaires s'exécutent de la même manière. L'homme enfin, examinant son état avec la plus scrupuleuse attention, ne se croirait point électrisé, si le globe sous l'influence duquel il est placé se dérobait à ses yeux, et qu'on évitât de lui tirer des étincelles. Cette expérience, répétée mille fois, doit donc écarter les craintes que l'on pourrait concevoir de l'électricité artificielle sur ses centres électriques ; puisqu'elle n'en change point la direction, elle ne doit porter aucune atteinte aux fonctions qui leur sont propres.

En réfléchissant sur la faculté que l'homme isolé possède, de conserver ses centres électriques, lors même qu'il est environné d'une atmosphère très-étendue ; de jouir de ses sens et de ses facultés intellectuelles, lors même que ses cheveux hérissés s'élancent vers la main qu'on promène sur sa tête ; je présume que le fluide électrique de nos conducteurs n'a pas autant de prise sur celui qui se meut spontanément dans le cerveau, les ganglions et leurs nerfs, que dans les autres parties tant solides que fluides de l'économie animale ; et que la sage nature a usé, pour le soustraire à son

influence, des précautions qu'elle a prises pour le fluide électrique des végétaux eux-mêmes. En effet, j'ai découvert que leur moelle possède la propriété d'enrayer à un tel point le mouvement de celui qui s'élance des deux côtés d'une bouteille de Leyde fortement chargée, que je suis parvenu à la désélectriser avec un morceau très-court de cette substance, sans en éprouver la plus légère commotion.

La moelle animale, comme la végétale, a donc la propriété d'isoler en quelque manière son fluide électrique propre, de celui qui est contenu dans les pores des autres organes. De-là vient sans doute que l'électricité artificielle, sur laquelle on avait fondé les plus grandes espérances pour la guérison des maladies nerveuses, a échoué dans toutes celles qui ont pour principe l'altération de cette même substance, ou du fluide qui s'y meut ; et que les meilleurs praticiens l'ont abandonnée sans en soupçonner la véritable cause. Il n'en est pas de même lorsque ces maladies ne sont qu'accidentelles, et dépendent d'une simple compression exercée sur le cerveau, les ganglions ou leurs nerfs, de la part des vaisseaux sanguins qui rampent à leurs surfaces, ou de l'engorgement du tissu cellulaire qui les envi-

ronne, ou d'un fluide âcre qui les irrite, ou d'un spasme fixé sur les membranes qui les enveloppent : c'est alors que l'électricité artificielle en bain, par étincelles et commotions, est de la plus grande efficacité pour les combattre, en y joignant néanmoins, lorsqu'elles résistent, un régime et des remèdes convenables.

Puisqu'il est très-probable que le fluide électrique du cerveau, des ganglions et leurs nerfs, n'a aucune ou très-faible communication avec celui qui existe dans les autres solides et fluides du corps humain, ce n'est point assez de reconnaître dans l'homme deux centres électriques, principes de sa vitalité ; il faut encore admettre en lui une électricité secondaire propre à contre-balancer la force de ces mêmes centres, et à concourir aux fonctions naturelles par l'influence qu'elle exerce sur leurs divers organes. Cette électricité secondaire a pour cause efficiente les contractions du cœur et des artères, le frottement des globules sanguins entr'eux et contre les parois des vaisseaux qu'ils parcourent ; frottement et contraction qui modifient à chaque instant la capacité de leurs pores, et impriment à leur fluide électrique propre un mouvement en vertu duquel les molécules des différentes humeurs tantôt se recherchent, et

tantôt se repoussent, deviennent lumineuses dans l'obscurité, et circulent dans les capillaires avec une vîtesse indépendante du cœur, et des tubes qui les renferment : ainsi un cœur robuste, des artères fortes, des muscles vigoureux, des membranes élastiques et denses, un sang abondant en phlogistique, doivent l'élever au plus haut degré, principalement si d'autres causes extérieures concourent à ce but. Toutes ces causes cependant seraient insuffisantes pour produire l'électricité secondaire, sans l'action du cerveau et des ganglions sur ces mêmes organes ; elle n'est donc qu'une émanation du mouvement des centres électriques dont l'homme est doué, et tient de trop près à la sensibilité, à l'irritabilité animale et organique, pour n'en pas suivre les rapports et les lois.

Mais autant l'électricité secondaire marche d'un pas égal chez les sujets robustes, autant elle varie chez les délicats ; elle se concentre dans les parties où la sensibilité devient plus exquise, et produit une multitude de phénomènes qu'on attribuerait vainement à toute autre cause : l'art peut en mettre quelques exemples sous les yeux. En chatouillant ou en irritant une portion du mésentère dans un animal vivant, on voit accourir de tout côté, vers le

point d'irritation, les globules sanguins des vaisseaux les plus éloignés; on les voit se choquer, s'amonceler, se dissiper ensuite avec la rapidité de l'éclair par des routes opposées; pénétrer dans des vaisseaux d'un autre genre, ou dans le tissu cellulaire, et disparaître. Ces irrégularités dans la circulation du sang et des autres humeurs, leur irruption subite dans des vaisseaux étrangers, ont singulièrement lieu dans les affections nerveuses véhémentes; elles les compliquent souvent d'accidens très-graves, auxquels il est difficile de remédier, parce qu'il est rare que la cause en soit connue.

Etablir que l'électricité secondaire a besoin d'être artificiellement excitée pour dompter les accès de catalepsie hystérique et prévenir leur retour, est une vérité confirmée par l'expérience, sans avoir égard aux théories imaginées pour en expliquer les effets. La concentration, la lenteur et la dureté du pouls, la lassitude douloureuse des muscles, la gêne de la respiration, la pâleur des tégumens, le froid des extrémités, sont autant de signes qui, dans les accès de catalepsie comme dans leurs intervalles, attestent la diminution de l'électricité secondaire, moins par atonie que par trop de roideur du tissu fibreux de tous les organes; roideur qu'il faut attribuer à l'augmentation de

l'action spontanée du cerveau et des ganglions sur eux. Cet état de spasme ne saurait être révoqué en doute, si l'on fait attention à ce qui se passe dans les organes des sens, d'un accès de catalepsie à l'autre: la rétine est douée d'une sensibilité si exquise, qu'elle ne peut supporter le grand jour; les nerfs auditifs sont fatigués par le moindre bruit; les olfactifs répugnent aux odeurs les plus douces, comme les gustatifs aux saveurs les plus agréables; la moindre agitation de l'air fait frissonner la peau; et l'ame, irritée par tant de sensations douloureuses, se livre à une sombre mélancolie, et quelquefois au plus violent désespoir.

Serait-ce une loi de l'économie animale, que l'augmentation du mouvement spontané de ses deux principaux centres électriques fût toujours accompagnée du spasme des organes qui en sont susceptibles, et que dans certaines circonstances l'électricité secondaire, indispensable pour les fonctions qu'ils ont à remplir, s'en trouvât proportionnellement diminuée? En vain on aurait recours, dans les accès de catalepsie comme dans leurs intervalles, aux bains tièdes, aux boissons relâchantes, aux substances narcotiques, pour dompter le spasme général ou partiel, et ranimer l'électricité secondaire par une circulation plus forte; ce spasme est

un vice radical des solides, une faiblesse de cohésion dans leur tissu. Or, de semblables moyens ne sont propres ni à raffermir, ni à contre-balancer l'activité du fluide électrique qui les distend, lorsque l'électricité spontanée du cerveau et des ganglions vient à augmenter; l'expérience, au contraire, prouve que sous leur emploi, les convulsions hystériques deviennent atroces, se prolongent, et dégénèrent le plus souvent en catalepsie; tandis que les bains froids, les bains frappés de glace, la glace prise intérieurement, en raffermissant le tissu des organes, les mettent en état de résister à l'énergie trop puissante du cerveau et des ganglions, et d'éluder l'action stimulante d'une multitude de causes tant internes qu'externes, toutes propres à multiplier, à prolonger les accès de catalepsie, lorsque cette maladie est déclarée.

L'électricité vitrée, ainsi que la résineuse, établissent dans les solides et les fluides de l'économie animale, des centres de réaction qui se mettent continuellement en équilibre avec ceux des conducteurs, sans que le mouvement spontané du fluide électrique du cerveau et des ganglions en soit augmenté ou troublé; au moyen de ces centres, les tissus fibreux, contractés sur eux-mêmes, se déten-

dent, la circulation se ranime, les humeurs se portent à la peau, la matière de l'insensible transpiration s'échappe avec les torrens de fluide électrique qui jaillissent de ses pores ; la compression exercée par les vaisseaux encéphaliques sur les nerfs des organes des sens, près de leurs origines, diminue graduellement, et oppose moins de résistance aux efforts que le centre cérébral ne cesse d'opérer pour y rétablir le mouvement du fluide électrique ; les nerfs auditifs sont les premiers à lui livrer le passage, parce que les rameaux artériels qui les compriment ne les enveloppent qu'à moitié : de-là vient qu'après un quart d'heure, plus ou moins, d'électrisation en bain, les cataleptiques n'entendent plus à travers l'épigastre, ni par le bout des doigts et des orteils ; que ce sens est le premier à s'éveiller, quand les autres sont encore dans un profond sommeil ; l'étincelle alors tirée de la plante des pieds, ou la commotion, achevant de détruire l'engorgement des autres vaisseaux, et portant encore son action immédiate sur le fluide électrique propre des nerfs, rétablit à l'instant même les autres sens dans leurs organes naturels.

La vertu spécifique de l'électricité artificielle pour dompter la cause prochaine de la cata-

lepsie, est tellement inséparable de l'électricité secondaire, que l'on ne doit point tirer l'étincelle ou donner la commotion avant le rétablissement de cette dernière. Dans le cas contraire, les accès résistent, ou ne cessent que peu d'instans, parce que l'engorgement des vaisseaux sanguins n'est point dissipé, et que la réaction du fluide électrique du centre cérébral, qui triomphe momentanément de la compression exercée sur ses nerfs, ne saurait être soutenue ni par la force spontanée de ce même centre, ni par la volonté, qui n'y a aucune part.

Considérez avec attention l'état où se trouvent les cataleptiques rendues à elles-mêmes par l'étincelle ou la commotion, et vous jugerez que la cause prédisposante de la maladie sous l'empire de laquelle elles restent, n'est point détruite, comme sa cause prochaine. Tout annonce que les vaisseaux encéphaliques sont encore surchargés, et que l'électricité secondaire n'est pas élevée au degré qu'elle doit atteindre pour contre-balancer l'action trop forte du cerveau et des ganglions sur les parties sensibles et irritables. A quelle autre cause en effet pourrait-on attribuer la contraction involontaire des muscles qui subsiste après les accès de catalepsie, et qu'il est si facile de

reproduire par une légère extension de leurs fibres? contraction néanmoins que l'on peut vaincre en prolongeant l'électricité en bain, en détournant l'énergie encore trop puissante de ces deux centres, par l'extraction de quelques étincelles sur d'autres parties plus sensibles, mais moins irritables, sans qu'on soit obligé d'en venir à la commotion. Ce n'est donc pas seulement dans les accès de catalepsie que l'on doit employer l'électricité artificielle, mais encore dans leurs intervalles, comme le moyen le plus sûr d'en dompter les causes éloignées, en y joignant un régime convenable, un exercice modéré, la vie champêtre, et quelques remèdes fortifians, si la maladie devient asthénique.

Il n'est aucun moyen qui seconde mieux les effets de l'électricité artificielle, pour accélérer la guérison de la catalepsie hystérique et de ses variétés, que la musique. J'ai vu, et beaucoup d'autres avec moi, un concert d'instrumens très-doux, un simple accompagnement de voix avec la guitare ou la flûte, changer le caractère de cette maladie. Je n'essayerai point d'exprimer les transports ravissans qui agitent les cataleptiques, délient leurs membres et leur voix, et combien d'actions de graces elles rendent aux artistes qui leur

procurent un si grand bienfait. Les prodiges d'Orphée attirant aux sons de sa lyre les êtres insensibles, adoucissant la férocité des lions et des tigres, n'ont plus rien d'inconcevable ; ils sont l'emblème des grands changemens que cet art divin opère sur le physique et le moral de l'homme en état de santé et de maladie.

OBSERVATION

OBSERVATION

Sur la manie par affections vives de l'ame, guérie par le régime anti-phlogistique, les bains froids, la douche sur la tête, et spécialement par l'électricité.

Une femme âgée de trente ans, d'un tempérament sanguin, d'une constitution délicate, sujette à des maux de nerfs, imagine qu'elle est *Reine*, ensuite *Armide*; après cela, *Jesus-Christ*. Elle joue tous ces personnages avec le caractère qui leur convient, flatte et accueille ceux qui adoptent ses idées, s'emporte contre les raisonneurs qui la contrarient, et ne laisse jamais échapper l'occasion de mordre et d'égratigner, lorsqu'elle peut la saisir.

Précipitée de l'olympe sur la terre, confondue dans la foule, son ame s'est indignée du titre de *Citoyenne*; elle n'a pu supporter tant d'humiliation : trompée dans ses espérances, le Génie de la Révolution qui n'est pas galant, a porté un coup mortel à son cerveau.

Les objets dont elle s'est le plus occupée, deviennent ceux de son délire; sujette à la Cour, et Reine dans ses châteaux, la Cour et les châteaux ont disparu, mais la royauté lui est restée en partage; la fierté anime tous ses traits, les ordres qu'elle donne sont absolus. Entourée d'adorateurs titrés, et sans doute coquette, elle se croit *Armide*; elle appelle ses chevaliers à grands cris, chante nuit et jour les plus beaux morceaux de l'opéra qui a été fait pour elle: sa bouche a de la grace; ses yeux, quoiqu'égarés, ne manquent pas d'expression: mais le bâton magique dont elle est armée empêche qu'on ne tombe à ses pieds. Pieuse dans l'adolescence, dévote dans les revers, son imagination toujours grande la métamorphose en Jesus-Christ; elle commande au nom de son Père, et fait des miracles.

Comment concilier tant d'activité dans les idées, avec si peu de sensibilité pour les objets extérieurs? Elle est presque toujours nue, et ne souffre point de cet état: elle cueille dans un verger solitaire les plus grandes tiges d'ortie piquante, les dispose en couronne dont elle ceint sa tête et son front; elle en compose des palatines et des guirlandes; sa peau délicate rougit et s'élève sous la multitude d'aiguillons qui la blessent; elle ne les sent pas:

elle mange ce brûlant végétal à poignée ; ses lèvres, ses gencives, son palais n'en sont point irrités.

Cette insensibilité que l'on observe chez les maniaques et les fous, est d'autant plus étonnante, que la plus petite contrariété les met en fureur, et que se trouvant toujours associée dans les premiers avec l'augmentation des forces musculaires, elle suppose dans le cerveau et les nerfs une mobilité qui ne s'accorde pas avec elle.

La considération de ce symptôme, que je crois essentiel à la manie, sur lequel les auteurs ont passé légérement, m'a paru d'une très-grande importance, pour en diriger le traitement ; et les apperçus qu'il m'a présentés m'ont déterminé à recourir au fluide électrique pour le vaincre : ses effets ont surpassé mes espérances.

Tout est obscur dans cette affligeante maladie : sa cause prochaine est un problême irrésoluble ; elle réside dans un viscère absolument inconnu, et dont les fonctions, étroitement liées avec celles de l'ame, offrent un mystère impénétrable. Le Médecin ne marche dans ce labyrinthe qu'à l'aide de quelques faibles lumières répandues sur sa route par les causes éloignées ; et quand il a employé les remèdes

propres à les combattre, il est réduit à l'inaction, si la nature ne couronne ses efforts par un mouvement énergique, par une crise heureuse qui rétablissent les fonctions du cerveau dans leur intégrité.

Les rapports de l'ame avec le cerveau, et de cet organe avec toutes les parties du corps, sont incontestables. L'anatomie dévoile la cause physique des derniers, en mettant sous nos yeux le système entier des nerfs; mais son flambeau s'éteint dans le vide immense qui se trouve entre l'esprit et la matière; et l'imagination épouvantée craint elle-même de s'élancer dans cet abyme.

Nous ne saurons donc jamais comment, à l'occasion de certaines impressions faites sur les organes des sens, l'ame éprouve des atteintes de plaisir ou de douleur; comment elle convertit plusieurs de ses sensations en idées, comment elle en conserve le souvenir; quels sont les moyens qu'elle emploie pour saisir leurs rapports et en tirer des conséquences: tout ce que nous savons par des expériences répétées sur l'homme et les animaux vivans, c'est que le miracle du sentiment et du raisonnement s'opère dans cet organe; on l'a trouvé mou et relâché dans les imbécilles, d'une consistance inégale ou en suppuration dans ceux

qui avaient perdu la mémoire ; desséché, phlogosé, parsemé de vaisseaux sanguins distendus et noirâtres, chez les maniaques et les fous.

Mais tous ces vices et beaucoup d'autres que je passe sous silence, ne sont rien en comparaison de ceux qui nous échappent. Les causes qui altèrent les facultés intellectuelles ne résident pas toujours dans le cerveau ; elles peuvent être fixées dans des viscères qui en sont éloignés, et agissent sympathiquement sur lui ; la manie hypocondriaque, la manie hystérique, la manie par des substances vénéneuses, ne laissent le plus souvent dans cet organe aucune trace de leur existence, si l'on en excepte l'engorgement des vaisseaux qui rampent à sa surface et pénètrent dans ses replis.

L'espèce d'insensibilité que l'on observe chez les maniaques ne peut avoir que deux causes, une compression légère des cordons nerveux, au moment où ils se détachent de la moelle alongée pour se rendre aux organes des sens, ou l'inattention de l'ame à ce qui se passe dans le *sensorium* ébranlé par les objets extérieurs, parce qu'elle est livrée toute entière aux affections dont elle est involontairement préoccupée.

Un coup d'œil rapide jeté sur la disposition

particulière des artères qui rampent à la surface du cerveau, au voisinage des nerfs, et qui enveloppent les bras de la moelle alongée, à leur entrée à travers l'ouverture antérieure de la tente du cervelet, montrerait la possibilité de la première cause ; le sang épais et noirâtre dont on les a trouvés surchargés chez les maniaques et les fous, pourrait la confirmer, si ce phénomène n'était propre qu'à la maladie qui m'occupe. Comme on l'a rencontré dans beaucoup d'autres, sans qu'il se soit manifesté pendant leur cours aucune altération dans les facultés intellectuelles, je m'abstiens d'entrer dans quelque détail anatomique à cet égard, et je passe à la considération de la seconde cause, ou plutôt de la seule qui puisse produire cette espèce d'insensibilité, que je crois étroitement liée avec la cause prochaine de la manie.

La réunion de l'ame avec le corps la soumet nécessairement à des lois qui ont la plus grande influence sur ses opérations intellectuelles ; et puisqu'il ne nous est pas donné de découvrir le mécanisme de leur action, attachons-nous à bien saisir leurs rapports, afin de les rétablir, quelle que soit la cause qui vienne à les changer.

La première de ces lois donne au cerveau,

en tant qu'il est affecté par les impressions que les objets extérieurs font sur les organes des sens, un empire absolu sur l'ame. L'image qui se peint au fond de l'œil n'est pas apperçue où elle existe ; mais les chocs que produisent les molécules de la lumière sur l'enduit pulpeux de la rétine, sont propagés par les cordons des nerfs optiques jusque dans la substance médullaire du cerveau ; et l'ame palpant, pour ainsi dire, tous les points de la surface des objets, en dessine les contours, en distingue les couleurs, et s'en forme une idée plus ou moins parfaite.

Les impressions produites par les corps sonores, odoriférans, sapides et tangibles, sur les autres organes des sens, en suivant toutes des routes particulières, se rendent cependant au même terme ; la partie du cerveau qui les reçoit a été appelée par les Médecins, *sensorium commune ;* les changemens qui s'opèrent dans les fibres médullaires qui le composent, sont apperçus par l'ame ; il a donc un empire absolu sur elle.

La seconde loi donne à l'ame, en tant qu'active, un empire absolu sur le cerveau ; elle réagit et le modifie de telle sorte, qu'il est en état de lui rappeler, lorsqu'elle le veut, les impressions faites par les objets extérieurs sur

les organes des sens. Mais la réaction de l'ame s'étend-elle sur toute la substance médullaire de cet organe, et la partie qui commande obéirait-elle à son tour ? Je ne le pense pas ; car l'observation nous apprend que l'on peut perdre entièrement la mémoire, et conserver dans toute sa plénitude la faculté de sentir ; l'ame ne réagit donc pas indistinctement sur toute la masse cérébrale, et la partie qu'elle modifie est la seule qui lui soit soumise : je la nomme *mémorative*, pour la distinguer du *sensorium* dont la vitalité subsiste, lors même que par l'effet des maladies ou de l'âge celle-ci est détruite.

Quand je considère que les objets qui frappent les organes des sens ne vont pas se graver d'eux-mêmes dans la partie *mémorative* du cerveau, quand je pense que l'ordre établi parmi les signes qui les représentent, est un effet marqué de la combinaison de leurs rapports, et des conséquences qui les lient, je ne puis me refuser à croire à l'existence d'une troisième partie dans ce viscère, qui me paraît propre à arrêter les impressions des objets extérieurs dans le *sensorium*, et à concourir avec l'ame à la combinaison de leurs rapports et à la préparation des jugemens qu'elle en porte. J'appelle cette troisième partie de la substance

médullaire du cerveau *comparative*, pour ne pas la confondre avec les deux premières, et l'ame a encore un pouvoir absolu sur elle.

Je passe sous silence deux autres parties du cerveau qui ne servent point aux fonctions intellectuelles : l'une destinée à produire les mouvemens volontaires, est sous l'empire de l'ame; mais la providente nature en a distrait celle qui exécute les mouvemens naturels. Je ne crois pas qu'on puisse étendre davantage la division de ce viscère, à moins que la substance corticale qui l'enveloppe ne soit regardée comme une sixième partie qui aurait pour usage la sécrétion du fluide précieux qui porte le mouvement et le sentiment dans toute l'économie animale; sous ce point de vue, le cerveau serait distribué en six départemens, qui auraient chacun leurs fonctions particulières; un seul commanderait à l'ame; trois autres seraient soumis à la volonté, et les deux derniers en seraient affranchis.

Le même principe de vie anime toutes les parties du cerveau, quoïqu'elles présentent des formes et remplissent des fonctions différentes; il est physiquement impossible d'en déterminer l'organisation intérieure, et d'en assigner les limites. La nature les aurait-elle douées d'une sensibilité inégale, et les impressions que les

objets extérieurs font sur les organes des sens expireraient-elles dans les fibres médullaires de la moelle alongée qui leur envoie des nerfs? Cette conjecture qui m'échappe me paraît d'autant plus probable, qu'elle met l'ame dans la dépendance du *sensorium*, tandis qu'elle lui soumet trois autres parties du cerveau.

Un pouvoir de cette nature, uniquement fondé sur la sensibilité inégale des parties constituantes de l'organe pensant, n'est pas tellement affermi, qu'il ne puisse échapper à l'ame par le renversement de l'ordre que je viens de supposer; et la partie *mémorative*, devenue plus mobile, excitée par toute autre cause que la volonté, ne saurait-elle lui rappeler des idées ou des images qu'elle croirait lui être immédiatement communiquées par le *sensorium*? Si nous voyons quelquefois le phénomène de la sensibilité se développer dans des organes que nous n'en croyons pas susceptibles, son exaltation dans les fibres médullaires d'une portion du cerveau aurait-elle de quoi nous surprendre?

Il n'est personne qui n'ait fait dans la vie quelques rêves étonnans; on peut se croire *Roi* pendant un sommeil agité. Cette brillante métamorphose ne subsiste pas longtemps, la sensibilité exaltée de la partie *mémo-*

rative se dissipe comme une vapeur légère, au premier choc que les objets extérieurs produisent sur les organes des sens ; l'équilibre ne tarde pas à se rétablir entre toutes les parties du cerveau, parce qu'à l'instant même le *sensorium* reprend son empire et fait passer à l'ame de nouvelles impressions qui la désabusent. Les fous et les maniaques ne me paraissent différer de ceux qui font de si beaux rêves, que parce que la partie *mémorative* de l'organe pensant se meut dans la veille à l'insu de l'ame, contre-balance celle du *sensorium*, et lui présente des idées plus vives que la plupart des impressions qui lui sont communiquées par les organes des sens.

Quand la partie *mémorative* du cerveau se soustrait au pouvoir de l'ame par une sensibilité pathologique, quand toute autre cause que la volonté la met en mouvement, quand les images qu'elle lui présente ont la vivacité de celles qu'elle reçoit immédiatement du *sensorium*, sa réaction ne peut affecter que la partie *comparative* ; elle en modifie les fibres médullaires, de manière à ne saisir et à ne combiner que des idées analogues ; les conséquences qu'elle en tire sont nécessairement justes ; mais les principes d'où elles dérivent sont faux, parce qu'ils n'ont aucun rapport avec les objets

extérieurs : toute idée contraire tendant à détruire le système de bonheur fondé sur les nouvelles affections qu'elle éprouve, allume en elle un sentiment de colère qu'elle dissimule quelquefois, pour se venger plus sûrement ou avec plus d'éclat.

Si les lois qui soumettent l'ame à l'empire du *sensorium*, et lui abandonnent plusieurs autres parties du cerveau, sont fondées sur la sensibilité inégale des parties de ce viscère, si chacune d'elles est appelée par la nature à remplir des fonctions différentes, non-seulement on peut connaître les causes de l'espèce d'insensibilité observée dans la manie, mais encore saisir les rapports qu'elles entretiennent avec sa cause prochaine.

La première dépend de la réaction soutenue de l'ame sur la partie *comparative* de l'organe pensant, réaction qui ne lui permet pas d'être attentive aux impressions que les objets extérieurs opèrent dans le *sensorium* : parce que les idées qui lui sont présentées par l'ébranlement involontaire de la partie *mémorative* agissent plus fortement sur elle. La seconde cause n'est que la sensibilité augmentée de cette même partie, excitée par le battement des vaisseaux sanguins qui s'y distribuent, ou par le calorique qui s'en dégage, ou quelque

vapeur inconnue d'une nature plus ou moins irritante.

En revenant sur ces causes, je trouve que la première est toute morale. L'homme qui s'imagine être Roi, profondément occupé à combiner les idées qui ont quelques rapports avec sa toute-puissance, ne diffère point d'*Archimède*, traçant sur le sable les données d'un problème difficile à résoudre. Le faux Monarque, dans ses méditations, est insensible à toutes les impressions extérieures; le Mathématicien fameux n'entend point le bruit des armes, ni les cris de l'ennemi vainqueur qui entre dans sa patrie; il suit machinalement le barbare soldat qui lui donne la mort. Que manquait-il donc à *Archimède* pour être fou, dans la disposition morale où il se trouvait, puisqu'il avait toute l'insensibilité qui accompagne cette maladie? La cause prochaine que je lui ai assignée, et qui consiste dans la soustraction de la partie *mémorative* du cerveau à l'empire de l'ame.

La réunion de ces deux causes, la sensibilité augmentée de la partie *mémorative*, et la réaction soutenue de l'ame sur la partie *comparative*, est si intime, que la dernière marque constamment l'intensité de la première, et qu'elle doit servir de boussole au Médecin qui

entreprend de guérir la manie. En consultant l'observation, on reconnaît en effet que les fous qui supportent sans se plaindre toutes les intempéries de l'air, la faim dévorante et la soif; qui se déchirent le corps et s'ensevelissent dans des méditations profondes, sont bien plus difficiles à rappeler à la raison, que ceux qui parcourent un cercle d'idées plus étendu, qui conservent leurs vêtemens, et montrent quelqu'attention pour les objets extérieurs.

Ces deux causes qui donnent aux parties *mémorative* et *comparative* du cerveau un si grand empire sur l'ame, et l'attachent invinciblement à quelques idées, au préjudice des rapports qui la lient avec le *sensorium*, ne tardent pas à se combiner avec les causes éloignées de la manie, en appelant une plus grande quantité de sang dans ce viscère; et j'ai pensé que le moyen le plus sûr pour ramener ces parties sous l'influence de la volonté, était de commencer par diminuer la pléthore des vaisseaux qui s'y distribuent, avant que d'attaquer la cause d'insensibilité en renforçant les impressions que les objets extérieurs produisent sur le *sensorium*, afin que les nouvelles idées dont elles contiennent les élémens pussent détruire le prestige de celles qui caractérisent cette maladie.

Attaquer la cause d'insensibilité dans la folie, c'est agir sympathiquement sur sa cause prochaine, et l'on ne peut parvenir à dompter la première, sans que l'empire de l'ame ne se rétablisse aussitôt sur les parties *mémorative* et *comparative* de l'organe pensant. Quand les Médecins les plus fameux de la Grèce employaient, dans le traitement de la manie, les remèdes les plus énergiques, ils ne se doutaient pas de l'impression profonde qu'ils produisaient sur le *sensorium.* Toutes les causes de maladies se montraient à eux sous l'*aspect humoral ;* une *bile noire*, dont il est impossible de prouver aujourd'hui l'existence, était vivement attaquée par l'ellébore ; et l'action de ce terrible purgatif franchissant les *ganglions*, qui séparent en quelque manière du cerveau les nerfs de l'estomac et des intestins, rétablissait quelquefois l'équilibre entre les rapports de l'ame avec toutes les parties de l'organe pensant, et guérissait la manie. Les Médecins les plus célèbres de ce siècle, dirigés par les mêmes vues, ont recommandé dans son traitement les préparations antimoniales les plus actives, les drastiques les plus forts ; les empyriques, enchérissant sur cette barbare méthode, emploient secrétement les poisons des trois règnes pour la combattre.

Si les apperçus que je viens de présenter sur

la cause prochaine de la manie et de l'insensibilité qui l'accompagne, ne sont point une illusion enfantée par l'horreur que m'inspirent les remèdes violens, et les ravages épouvantables qu'on leur a vu produire chez quelques fous qu'ils ont fait expirer dans les tourmens d'une longue agonie; s'il est vrai qu'une chute sur la tête, une immersion subite dans l'eau froide, un concert d'instrumens agréables, en un mot, un spectacle propre à ébranler vivement les organes des sens, ont dissipé, comme par enchantement, les accès de la folie, sans produire aucune évacuation; on s'empressera d'accueillir le moyen nouveau que je propose; l'avantage qu'il a de porter immédiatement son action sur le cerveau, et de favoriser le mouvement du sang dans les vaisseaux les plus déliés, sans laisser à sa suite aucune impression fâcheuse, lui méritera sans doute la préférence sur des remèdes qui guérissent rarement et qui ne peuvent convenir à toutes les espèces de manie et à tous les tempéramens.

TRAITEMENT

TRAITEMENT

De la manie par affections vives de l'ame.

Il n'est pas ordinaire de voir la manie par affections vives de l'ame se manifester tout-à-coup ; des symptômes précurseurs l'annoncent plusieurs mois avant qu'elle éclate. Ces symptômes sont, l'abattement des forces musculaires, l'inappétence, la tuméfaction de l'épigastre et des seins ; des soupirs, une tristesse plus ou moins concentrée ; le froid des extrémités ; des bouffées de chaleur qui se portent au visage et colorent fortement les joues ; des tintemens d'oreille ; un sommeil court et agité. Ces premiers symptômes qui appartiennent à l'affection hypocondriaque comme à l'hystérique, ne tardent point à se combiner avec ceux qui naissent d'une sensibilité et d'une irritabilité excessives, développées dans tout le système nerveux et musculaire. Les personnes menacées de cette maladie fuient le bruit et le grand jour ; elles prennent de l'aversion pour ce qu'elles aiment le plus, deviennent irascibles et craintives ; le ventre se resserre, les évacuations sanguines

diminuent ou se suppriment, la peau perd de sa souplesse ; elles changent fréquemment de place, et n'ont aucune conversation suivie ; elles ne désirent que des alimens de haut goût, et des liqueurs fortes ; elles ont de temps en temps des absences : mais lorsque les vêtemens les incommodent, ceux sur-tout qui couvrent la poitrine et la tête, la manie ne tarde point à se déclarer.

La malade qui fait le sujet de cette observation, a éprouvé successivement tous ces accidens pendant l'espace de sept ou huit mois ; et comme ils caractérisaient une affection hystérique fortement prononcée, j'ai appris qu'on les avait combattus par la saignée, l'application réitérée des sangsues ; par les vomitifs, les purgatifs, des bains tièdes, des substances amères et aromatiques, connues sous le nom d'*anti-spasmodiques* ; par des liqueurs éminemment spiritueuses.

J'ai su, lorsque je commençai à voir cette malheureuse femme, qu'elle avait fait un étrange abus d'ipécacuanha, d'eau de fleurs d'orange, dont elle buvait plus d'une livre par jour ; aussi sa gorge était enflammée, ses yeux étincelans, son visage haut en couleur. Elle était dans un bain chaud, et disputait violemment avec son ministre des finances, qui lui représentait

doucement qu'il n'avait pas assez de fonds dans ses coffres pour lui meubler un palais et former une garde-robe aussi riche qu'elle la voulait. Deux filles de service se tenaient prudemment à une distance respectueuse. Je m'approchai, sans montrer la moindre inquiétude, et employant le langage de cour, je gagnai si bien sa confiance, que me saisissant au collet, elle me retint, à moitié penché sur elle, pendant une demi-heure.

J'admirai, dans cette attitude pénible, combien la partie *mémorative* de son cerveau avait d'empire sur son ame. Les idées qu'elle lui présentait se déroulaient avec ordre et paraissaient naître les unes des autres ; mais la partie *comparative*, moins mobile, ne lui permettait pas de les combiner et d'en saisir les rapports ; autrement elle en aurait supprimé plusieurs, et n'aurait pas chargé ses récits de descriptions de lieux et de personnes, et d'une multitude d'épisodes à travers lesquels elle s'égarait sans rien conclure, et sans pouvoir arriver au but qu'elle se proposait d'atteindre.

Il est une manière de converser avec les fous, qui leur plaît et les soulage, en leur rappelant adroitement des idées fugitives qu'ils font d'inutiles efforts pour ressaisir. *Willis*, en Angleterre, une société de *Moraves*, en

Allemagne, l'emploient de nos jours avec le plus grand succès dans le traitement de la folie et de la manie, qui est presque tout philosophique ; ils y joignent des récompenses et des punitions. Instruit que la manie ne faisait que débuter, je témoignai à la malade combien j'étais surpris qu'elle eût omis dans l'histoire de sa vie l'anecdote importante de son avénement au trône.... *En honneur, je n'en sais rien; mais je sens que je suis Reine; et dans cette qualité, je vous retiens pour mon Médecin.* Je profitai de l'étonnement où je plongeai sa Majesté, pour me dégager de sa main et me retirer à l'écart.

Je recommandai aux personnes qui servaient la malade, de ne la point contrarier dans ses opinions; mais d'être fermes sur l'article de la propreté, et l'exécution des moyens à employer dans le traitement.

La manie n'était pas la maladie la plus pressante à combattre; l'épuisement des forces, une irritation vive, fixée dans l'épigastre, accompagnée d'anxiétés, qui allaient quelquefois jusqu'à la défaillance, et qui avait pour cause l'abus de l'ipécacuanha et des liqueurs spiritueuses, exigeaient les premiers secours. Les bains légérement tièdes; l'eau de poulet altérée avec quelque feuilles d'oranger; des onctions

répétées d'huile sur le ventre; la glace pilée, mêlée avec partie égale de sucre, administrée d'heure en heure pour toute nourriture, dissipèrent en quelques jours les symptômes d'irritation gastrique, et l'appétit entièrement perdu commença à se rétablir. J'ajoutai à ces moyens le lait de vache froid qui passa très-bien; la malade y joignit de son chef des salades de dent-de-lion, de jeunes laitues, dont elle ne fut point incommodée.

Son état physique s'améliorait; mais le moral se pervertissait de plus en plus. Il semblait que le spasme de l'épigastre contre-balançât celui du cerveau; et le passage du printemps à l'été fut marqué plusieurs fois par des accès de fureur qui obligèrent d'attacher la malade sur son lit, pour qu'elle ne nuisît point à elle-même ni aux autres. Une saignée au pied, des sangsues aux tempes, les émulsions nitrées et abondantes furent employées sans succès. J'eus recours aux bains froids, à la douche sur la tête, bien convaincu que les viscères étaient en assez bon état pour résister au refoulement du sang à l'intérieur et réagir vers la surface.

Un ancien aqueduc pratiqué dans le rocher, de trente à quarante pieds de profondeur, terminé par un grand réservoir d'eau, approchant du terme de la glace, fut d'un utile secours.

L'entrée de ce souterrain tortueux était imposante, et frappait vivement l'imagination ; la malade, assise dans une baignoire, recevait sur la tête l'eau que l'on versait à flots pour la remplir ; elle poussait des cris aigus pendant toute la durée du bain : ses supplications pour en sortir étaient des plus pressantes.

Je ne tardai point à appercevoir les effets salutaires de ce moyen énergique ; la malade perdit beaucoup de sa loquacité, fut plus calme, plus obéissante, et dormait d'un sommeil moins agité. La manie prit une autre direction ; de *Reine* elle devint *Armide :* une fierté guerrière, toutes les graces de la coquetterie et de la volupté animaient sa physionomie ; mais l'égarement de ses yeux dissipait en un instant le prestige de ce ravissant tableau.

Une évacuation sanguine supprimée reparut avec le rétablissement de l'embonpoint et des forces, sans apporter aucun changement au moral ; et dès qu'on interrompait les bains froids, la douche sur la tête, la malade retombait dans ses accès de colère et de fureur.

La manie qui avait paru s'adoucir dans le courant de messidor et les premiers jours de thermidor, se compliqua de nouveaux symptômes du plus fâcheux augure. En examinant la tête de la malade, je découvris dans la boite

osseuse qui renferme le cerveau, un vice de conformation marqué; il consistait dans l'aplatissement du front et l'alongement de la protubérance occipitale, et me fit désespérer de la guérison : les nouveaux symptômes étaient des déjections dégoûtantes qu'elle rendait en présence de tout le monde, et le plus souvent sans s'en appercevoir.

La chaleur qui se fit sentir dans le mois de fructidor et au commencement de vendémiaire, les orages fréquens qui eurent lieu pendant une partie de ce temps, influèrent beaucoup sur l'état physique et moral de la malade; il fallait lui administrer deux et quelquefois trois bains par jour, et plusieurs lavemens d'eau froide, pour calmer ses emportemens.

A cette époque, la manie prit une autre direction; ce ne fut plus *Armide* qui se montra sur la scène, mais le *Fils de Dieu*. La contemplation et les prédications succédèrent aux propos galans : un jeûne d'une durée alarmante me fit craindre pour la vie de ce *nouveau Christ*.

Je fis supprimer les bains; et commençai à électriser la malade près d'une heure à chaque séance; les étincelles que je tirais fréquemment des jambes et des pieds, interrompaient quelquefois ses discours, ou la sortaient un moment

de son état contemplatif ; elle jetait par intervalles les yeux sur l'appareil électrique dont elle n'était cependant point frappée ; mais son action fut telle, qu'elle prenait volontiers les alimens qu'on lui présentait après la séance, et que ses accès d'emportement se calmaient sur l'isoloir où elle était enchaînée.

Après quinze jours d'électrisation en bain, et dans une séance où la malade voyait le ciel ouvert et faisait un bruit à étourdir les ames bienheureuses, je m'avisai, pour arrêter ces vociférations, de lui donner une commotion sur une jambe avec une bouteille de Leyde de médiocre grandeur. Ce moyen produisit le plus grand effet sur le *sensorium..... En honneur, vous m'avez fait mal ; je vous le dis sérieusement ; pourquoi me mettez-vous dans la nécessité de vous parler la foudre à la main ? La foudre est une arme qui n'appartient qu'à mon père, et il l'emploie contre les incrédules.* Le texte était beau, je me hâtai d'en prévenir le développement, en lui donnant une commotion plus forte que la première, et sur la même jambe. La malade fit un bond, s'élança de l'isoloir, et se précipita vers sa sœur qui faisait une partie de piquet. Elle s'empara de ses cartes, joua près d'une heure avec une attention qui surprit le peu de personnes dont

elle était entourée ; tous ses mouvemens étaient rapides ; elle comptait avec précipitation et sans se tromper : le reste de la soirée fut calme, et la nuit tranquille.

Le lendemain, je trouvai la malade dans une étrange situation, assise sur son lit, les genoux contre la poitrine, et les jambes enveloppées de ses bras ; ses yeux se portaient alternativement sur tout ce qui se présentait. C'était la nymphe *Echo ;* elle ne faisait que répéter les dernières syllabes des mots qu'elle entendait, et ne paraissait avoir aucune idée.

Je la fis porter sur l'isoloir ; électrisée pendant un quart d'heure, les étincelles ne produisaient aucun changement dans son état. J'eus recours à la commotion, et c'est la dernière qu'elle ait reçue ; tous ses membres se développèrent à-la-fois ; le plus grand étonnement se peignit dans ses yeux et sur ses traits ; la honte de se trouver nue la fit rougir ; on l'enveloppa d'une robe, et je lui dis, pour la consoler, qu'elle sortait d'une crise de nerfs que je croyais complète. En effet, la manie n'a point reparu ; mais cette femme, ne prenant point le change sur la maladie qui venait de cesser, par le souvenir confus de tout ce qui lui était échappé, éloigna d'elle les personnes qui l'avaient le plus connue, et ensevelit sa

charmante figure sous un voile noir et impénétrable.

J'ai vu l'électricité en bain, la diète blanche, et l'air de la campagne, guérir l'asthme hystérique et la toux convulsive, qui avaient résisté à tous les remedes. J'ai vu l'étincelle électrique arrêter, comme par enchantement, des mouvemens convulsifs impétueux, qu'aucun antispasmodique n'avait pu dissiper. J'ai vu la commotion électrique faire cesser à l'instant des accès de catalepsie accompagnée de tétanos. Je viens de voir l'électricité en bain, par étincelles et par commotion, guérir la manie par affections vives de l'ame, non pas aussi promptement, mais aussi sûrement; et j'ai pensé qu'en pnbliant tous ces faits, les Médecins les prendraient en considération, et n'hésiteraient pas d'employer cet agent actif et subtil dans les mêmes cas, puisque j'en ai obtenu des effets qui ont surpassé mes espérances.

FIN.

TABLE
DES MATIÈRES.

Fin de la Table.

ERRATA.

Pag. 137, lig. 26; philosophiques, *lisez* systématiques.

